

Daniel Duprey

Un vieux fil d'Ariane pour le temps et l'aspect

Le *-ai/i-* de l'imparfait
et les temps pseudo-déictiques passés

À S. D. et S. D.

In memoriam A.

Table des matières

Table des matières.....	v
Liste des tableaux.....	vii
Abréviations.....	ix
Abréviations des types de situations	xi
Typologie des situations eu égard à la phase	xiii
Typologie des situations eu égard au temps	xv
Préface	xvii
Chapitre 1: <i>-Ai/i-</i> sur le présent.....	1
1.1 L'imparfait: la situation vaut en un pseudo-IDP passé	1
1.2 L'imparfait: <i>-ai/i-</i> marque générale de pseudo-déicticité passée sur la marque zéro de présent.....	33
Chapitre 2: <i>-Ai/i-</i> sur les situations phasales au présent.....	53
2.1 Phase, marque de phase et situation phasale.....	54
2.2 Typologie des situations eu égard à la phase.....	74
2.3 Marques de phase et types de situation.....	86
2.4 Les séries, situations statiques	105
2.5 Situations phasales au présent et pseudo-déicticité passée	112
Chapitre 3: <i>-Ai/i-</i> sur les temps	117
3.1 <i>-Ai/i-</i> sur le présent (situations «sans après») et typologie des situations eu égard au temps	117
3.2 <i>-Ai/i-</i> sur le futur subjectif (situations «avec avant» et «avec après» ou «sans après»)	128
3.3 <i>-Ai/i-</i> sur le futur objectif (situations «avec avant» et «avec après» ou «sans après»)	139
3.4 <i>-Ai/i-</i> sur le passé (situations «avec avant» et «avec après»).....	150

3.5 Le passé à déicticité effacée ne supporte pas <i>-ai/i-</i>	166
3.6 <i>-Ai/i-</i> sur le présent: autres confirmations de l'analyse	173
Chapitre 4: <i>-Ai/i-</i> , transport dans le passé et narration	181
4.1 Formes en <i>-ai/i-</i> et transport dans le passé face à l'être	181
4.2 Transport dans le passé face à l'être et style narratif de base	184
4.3 Transports dans le passé face au changement <i>et</i> face à l'être: le film verbal.....	199
4.4 Transport dans le passé face au changement dans le style narratif de base	214
Chapitre 5: Complications de nos analyses et rupture du lien entre <i>-ai/i-</i> et pseudo-IDP passé.....	219
5.1 Les <i>représentations de faits</i> traitées comme des faits	220
5.2 Les <i>mentions de faits</i> traitées comme des faits	225
5.3 Le pseudo-IDP passé sans marque du reportage simulé	230
5.4 Le pseudo-IDP générique sans marque	243
5.5 Le pseudo-IDP futur sans marque	247
5.6 <i>-Ai/i-</i> : une marque de statut	258
5.7 <i>-Rai/i-</i> et les <i>-ai/i-</i> de l'imparfait et du plus-que-parfait: des marques modales.....	260
5.8 Conclusion.....	275
Ouvrages cités	277
Index	285
Table détaillée	303

Liste des tableaux

- tableau 2.1: Types de situations et marques de phase, 87
- tableau 3.1: Présent, imparfait et situations «sans après», 120
- tableau 3.2: Futur subjectif, analogue en *-ai/i-* et situations «avec avant» et «avec après», 132
- tableau 3.3: Futur subjectif, analogue en *-ai/i-* et situations «sans après», 133
- tableau 3.4: Futur objectif, analogue en *-ai/i-* et situations «avec avant» et «avec après», 144
- tableau 3.5: Futur objectif, analogue en *-ai/i-* et situations «sans après», 146
- tableau 3.6: Passé, analogue en *-ai/i-* et situations «avec avant» et «avec après», 153
- tableau 3.7: Passé à déicticité effacée et situations «avec avant» et «avec après», 168

Abréviations

cop: copule
IDP: instant de la parole
inf: infinitif
MDP: marque de phase
MDPE: marque de phase externe
MDPI: marque de phase interne
PR: participe de l'action réalisée

Abréviations des types de situations

CE/PAFFI: changement effectué lié à un processus avec fin fermé incomplet

CE/PSFF: changement effectué lié à un processus sans fin fermé

CET: changement effectué télélique

CET/PAFFC: changement effectué télélique lié à un processus avec fin fermé et complet

PAFO: processus avec fin ouvert

PSFO: processus sans fin ouvert

SSCF: situation statique à cadre temporel externe fermée

SSCO: situation statique à cadre temporel externe ouverte

SSH: situation statique sur une entité hors du temps

SSSCF: situation statique (de type série) à cadre temporel externe fermée

SSSCO: situation statique (de type série) à cadre temporel externe ouverte

SSST: situation statique (de type série) sur une entité prise dans le temps

SST: situation statique sur une entité prise dans le temps

Typologie des situations eu égard à la phase

situations statiques	ordinaires	SSH	<i>être un nombre premier</i>
		SST	<i>être daltonien</i>
		SSCO	<i>être fatigué</i>
		SSCF	<i>être fatigué pendant un mois</i>
	séries	SSST	<i>confondre le rouge et le vert</i>
		SSSCO	<i>lire une heure par jour</i>
		SSSCF	<i>lire une heure par jour pendant un an</i>
situations dynamiques	processus	PAFO	<i>lire [successivement les pages de] un Tintin</i>
		PSFO	<i>courir</i>
	change- ments effectués téliques	CET	<i>sortir</i>
		CET/ PAFFC	<i>siffler son café</i>
	change- ments effectués non téli- ques	CE/ PAFFI	<i>lire [successivement les pages de] un Tintin pendant cinq minutes</i>
		CE/ PSFF	<i>courir pendant une heure</i>

Typologie des situations eu égard au temps

situations «sans après»	situations hors du temps et donc non durables («sans avant» et «sans après»)	SSH	<i>être un nombre premier</i>
		SST	<i>être daltonien</i>
		SSST	<i>confondre le rouge et le vert</i>
	situations prises dans le temps, durables, ouvertes («avec avant» et «sans après»)	SSCO	<i>être fatigué</i>
		SSSCO	<i>lire une heure par jour</i>
		PSFO	<i>courir</i>
		PAFO	<i>lire [successivement les pages de] un Tintin</i>
situations «avec avant» et «avec après»	situations prises dans le temps, non durables	CET	<i>sortir</i>
	situations prises dans le temps, durables, fermées	CET/ PAFFC	<i>siffler son café</i>
		CE/ PSFF	<i>courir pendant une heure</i>
		CE/ PAFFI	<i>lire [successivement les pages de] un Tintin pendant cinq minutes</i>
		SSCF	<i>être fatigué pendant un mois</i>
		SSSCF	<i>lire une heure par jour pendant un an</i>

Préface

«Let this inquiry be taken for what it is [...]:
a venture in putting some flesh on the bare bones
of general facts that we know already in a general way,
and a suggestion of the work still to be done»
Weber (1976: xiii)

Ce qui justifie ce livre – un de plus sur le temps et l’aspect! –, c’est qu’il rompt avec l’attitude qui consiste, comme dit le sociologue J. A. Hall (1998: 3) à propos de sa discipline, à ne jamais réellement «subject any theory to sustained analysis». Qu’il rejoine ceux qui, las d’une linguistique souvent «driven by fashion, with one view being replaced by the other because it lends excitement rather than truth», ne lâchent pas le fil d’Ariane. Une théorie séculaire (qu’un Wilmet – 1997 – n’inclut pas dans celles qu’il évoque) voit dans l’imparfait un «*temps composé combining the present with the past*» (Port-Royal, cité par Posner 1997: 200) ou un «présent relatif» (De Wailly 1786: 55). Une autre théorie englobe la précédente en mettant en parallèle «*je crois qu’il comprend, comprendra [...], a fait beau hier et j’ai cru qu’il comprenait, comprendrait [...], avait fait beau la veille*» (Tessnière 1980: 33, 37-8, 41), le point commun des trois dernières formes – soit *-ai/i-*, une fois mise à part la marque personnelle – étant «nicht nur formell» (Coseriu 1976: 148) mais aussi sémantique. C’est cette théorie englobante qu’on examine ici en profondeur pour établir au total qu’est très plausible l’idée que si, face au présent qui signale la validité d’une réalité à l’instant de la parole (IDP), l’imparfait indique sa validité en un instant du passé érigé en IDP, soit en un *pseudo-IDP passé*, au-delà, *-ai/i-*, qui porte toujours sur une marque de temps, indique qu’un rapport à l’IDP devient un rapport à un *pseudo-IDP passé*.

Si ce livre accrédite cette théorie, il le fait en montrant que même quand *-ai/i-* ne marque *plus* qu’un *pseudo-IDP passé* remplace l’IDP, la nouvelle valeur (par exemple modale) ne s’explique qu’à *partir* de la pre-

mière. Et si ainsi il manifeste qu'une marque ne renvoie pas toujours à une réalité simple, cela lui donne une autre justification: celle de montrer que s'il faut rejeter l'idée que le linguistique est d'une complexité irréductible (comme le dit Meillet – cité par Wilmet 1997: 385 – de l'imparfait, justement), il faut aussi renoncer à la notion de simplicité postulée par bien des auteurs. Bref, il rejoint ici ceux qui pensent comme le biologiste C. Tudge (1996: 231), qui affirme: «the scientists' predilection for the simplest possible explanations [...] can lead us all astray. [...] The reality is almost invariably more complex than it seems, so explanations that are irreducibly simple [...] are [...] innately likely to be wrong. [...] Simplicity should be sought not at the level of observation [...] but at the level of principle [...]».

Ce livre se risquant à expliquer quasiment *tous* les emplois énigmatiques des formes en *-ai/i-* et donc proposant des *résultats*, il a une troisième justification: il contribue à faire qu'on cesse de se moquer des linguistes comme le faisait Poincaré des pratiquants des sciences humaines (cité par Hall 1992: 1) en disant «natural scientists discuss their results, social scientists their methods».

-Ai/i- portant sur les marques de temps mais aussi sur des marques alliant au temps ce qu'on nomme souvent sans rigueur aspect, ce livre a dû tenter de préciser les choses à cet égard. De la sorte sont *aussi* soumises à une analyse approfondie les théories de Dick (1987), de Coseriu (1976) et J. Harris (1968) sur ce qu'ils appellent la *phase*, ainsi que celles de Vendler (1967), Mourelatos (1978) et Freed (1979: 18 *et sq.*) sur les types de situation (états et actions) eu égard à la phase. Davantage (et toujours au-delà du temps comme rapport à l'IDP ou à un pseudo-IDP passé), ce travail a dû tenter de préciser la description du temps linguistique *en général*. Il trouverait donc une quatrième justification si ses propositions permettaient un progrès dans ces domaines.

Les phénomènes étudiés étant des phénomènes de sens *dans* la grammaire et qui obligent à considérer *contexte* et *nature du monde*, ce livre aurait une dernière justification si sa pratique à cet égard, bien que peu théorisée, permettait d'avancer vers une théorie du langage qui ne défigure pas le phénomène de sens qu'il est en son cœur (Benveniste 1974: 217; Wierzbicka 1988: 1) et le reconnaisse comme «tout autrement arti-

culé» (Benveniste 1974: 233; *cf.* aussi Givón 1984/1990: I: 26) que ce qu'on pense souvent.

Quoique destiné au spécialiste et difficile, ce livre se veut accessible. On a cherché à concilier rigueur et lisibilité. On a utilisé les termes familiers comme guide vers une terminologie moins absurde – mais toujours intuitive. On s'est peu appuyé sur des connaissances préalables. On a évité de discuter les thèses concurrentes et limité le plus possible les références savantes. (La bibliographie ne mentionne que les textes cités.) On a fait en sorte que puissent être sautées les sections difficiles qui représentent des compléments plutôt qu'une étape dans le raisonnement global. On a fourni une table détaillée, un index, une liste des tableaux, une liste des abréviations ainsi que (également hors du corps du texte) les *deux* typologies des situations qui sont nécessaires, eu égard à la phase et au temps.

Pour Findlay (cité par Gardies 1975: 39), «la pratique des temps grammaticaux de nos langages naturels [est] suffisamment systématique pour fournir la base d'un calcul formel». Mais, malgré l'intuition de cette cohérence, aucune langue n'est décrite de façon pleinement satisfaisante à cet égard, comme l'a dit R. Lakoff il y a longtemps et comme le répète Binnick (1991: vii) quand il le cite. Bref, si, comme nous le pensons, les vieilles théories citées fournissent un fil d'Ariane pour *-ai/i-*, voire pour la phase, les types de situations et peut-être pour le temps en général, il n'en reste pas moins que ce qu'elles visent à expliquer est un labyrinthe. Nul doute donc que ce livre ait ses insuffisances et que bien du travail reste à faire. C'est pourquoi nous remercions ici non seulement nos prédécesseurs (notamment ceux cités ici ou dans le corps du texte) mais aussi ceux qui corrigeront nos erreurs.

Chapitre 1

-*ai/i*- sur le présent

A l'écrit la marque de l'imparfait est *-ai/i-* (avec *-i-* pour les 1^o et 2^o personnes du pluriel) car *-s*, *-t*, *-ons*, *-ez* et *-ent* sont des suffixes personnels (Martinet 1966: 103). Ce chapitre fait l'hypothèse qu'on a bien ce *-ai/i-* dans les formes comme *viendrait*, *était parti*, *allait sortir*, *était en train de lire*, etc. (même si leurs noms officiels – quand ils existent – n'ont pas de point commun) et qu'il indique leur *pseudo-déicticité passée*: il porte sur des morphèmes de présent, passé et futur pour signaler qu'ils ne marquent plus un rapport à l'IDP mais à un pseudo-IDP passé. Mais ce chapitre expose cette thèse en analysant le *seul* imparfait et sans le faire *totale*ment (le reste du livre complétera l'analyse de l'imparfait et de *-ai/i-* en général, y compris en traitant les autres valeurs, *dérivées*).

1.1 L'imparfait: la situation vaut en un pseudo-IDP passé

11.1 *L'imparfait ressemble au présent, pas aux passés*

On évoque ici, sans chercher à les préciser ni à les expliquer, des données qui montrent que toute théorie sur l'imparfait doit être très proche de celle sur le présent, du fait que le premier ressemble au second – et diffère des passés, simple ou composé. (On distinguera plus bas ces deux temps, expliquant par là même que dans les exemples ci-dessous seul l'un d'eux est parfois possible. De même, on montrera plus bas qu'il ne faut pas confondre le passé composé avec le parfait présent qu'on appellera *résultatif* présent).

111.1 Des expressions aux présent et imparfait

On notera d'abord que de nombreuses expressions ont un verbe qui peut être au présent et à l'imparfait mais pas au passé (du moins, dans certains cas, si on ne les modifie pas – on y reviendra). Ainsi dans *il fait chaud* – *A qui le dis-tu!* où la réplique indique que je suis plus justifié que toi à avancer une telle affirmation: *à qui l'as tu dit?* n'a que le sens littéral, à l'inverse de *à qui le disait-il!* (au discours rapporté au style indirect libre, comme souvent dans les exemples suivants) dans *il se mit à se plaindre. Il faisait chaud. C'était terrible. Épuisant. A qui le disait-il!...* Ainsi encore dans *pourquoi veux-tu que je sois prof!* où je critique une quasi idée fixe: si *pourquoi papa a-t-il voulu que je sois prof?* n'a que le sens propre, on évoque bien une idée fixe dans *il m'a à nouveau demandé d'expliquer cela «puisque j'étais prof!» J'enrageais. Pourquoi diable voulait-il que je sois prof!* Ainsi enfin (pour citer un cas non idiomatique et qui suggère qu'une des explications a à voir avec les «actes de parole indirects» – Searle 1986: 113 et 30 *et sq.* –) dans *peux-tu me passer le sel?*: contrairement à *a-t-il pu me passer le sel?*, cela correspond à un ordre, comme dans *la maîtresse de maison n'a pas cessé de m'embêter: Je reprendrais bien du gigot? Pouvais-je lui passer le sel? J'étais fou!*

Illustrons davantage le phénomène (en proposant un classement qui, non lié à une explication, est superficiel, et en laissant souvent le lecteur faire le travail). Il joue pour les proverbes: *on n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces; une fois n'est pas coutume; c'est bonnet blanc, blanc bonnet*. On l'a dans des phrases toutes faites: *il vaut mieux entendre cela que d'être sourd; ça creve les yeux; c'est à voir* (suivant *il réussira*); *il y a un os; c'est trop beau pour être vrai; c'est tout dire* (après *même Paul a compris...*); *c'est le jour et la nuit* (valant *x et y sont totalement différents*). On notera que ces phrases toutes faites sont souvent négatives (on évoque plus bas les contraintes sur la négation au passé): *le cœur n'y est plus; faut pas exagérer; il n'y a pas de quoi* (après *merci*); *il n'y a pas de mal* (après une excuse); *il n'y a pas le feu; c'est pas gagné; c'est pas de refus; c'est pas le tout* (suivi de *faut que je travaille*); *on ne sait jamais* (après *prends un imper*); *c'est pas la mer à boire* (après *courage!*); *il n'y a pas 36 solutions* (valant *n'hésite pas!*); *on ne peut pas tout avoir* (pour *contente-toi de ça*); *on n'en parle plus!* (dans *allez! on fait ça maintenant et on n'en parle plus!* et qui vaut *on sera débarrassé de la corvée*). Sont aussi concernées des phrases en

partie modifiables: *tu peux rire!* (à qui rit quand je trébuche); *tu peux toujours courir* (valant *tu n'auras pas ce que tu veux*); *c'est tiré par les cheveux*; *tu cherches une corde pour te pendre, là...*; *comment veux-tu que j'explique, si tu me coupes tout le temps...*; *que veux-tu que je te dise!* (après *tu l'as cassé*); *qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse!*; *tu me prends pour qui!*; *vous voulez ma photo ou quoi!*; *tu veux que je te fasse un dessin!*; *il en connaît un rayon*; *il connaît la musique*; *mais qu'est-ce que ça vient faire là?*; *il a de l'avenir* (valant *il ira loin*); *ça se pose là (comme scandale)*; *il a les dents longues*; *ça revient à dire que...*; *ça lui pend au nez*. Ici aussi, on a souvent la négation: *je n'ai pas que cela à faire*; *ça te regarde pas!*; *j'en peux plus*; *je peux pas aller plus vite que la musique*; *tu ne sais pas ce que tu perds!*; *tu ne crois pas si bien dire*; *tu ne perds rien pour attendre*; *il n'a pas les yeux/la langue dans sa poche*; *c'est pas tes oignons*; *je ne te le fais pas dire*; *on n'est pas au bout de nos peines*; *il manque pas d'air*; *c'est pas demain la veille*; *c'est pas trop tôt*; *on n'est pas dans la merde* (cas «d'ironie» – Searle 1986: 113 – qu'on a aussi dans *on est dans de beaux draps!*). On a enfin des éléments simples: *se pouvoir*; *en ce qui concerne...* (cf. *Il entama son discours. En ce qui concernait le Congo...*); *pour ce qui est de*.

111.2 Les propriétés constitutives aux présent et imparfait

Autre fait montrant que l'imparfait ressemble au présent et non aux passés: certains traits ne sont communs qu'aux deux premiers. Ainsi la compatibilité avec les propriétés constitutives (qui ne peuvent apparaître ou disparaître et sont donc hors du temps): on a *Paul est/était daltonien* mais pas *il a été daltonien*. Sont possibles *il vient de Paris* et *j'ai rencontré un type. Il venait de Paris*, mais pas (au sens *être parisien*) *il est venu de Paris*. (On notera qu'il y a parfois deux possibilités: on a *il a été russe* s'il s'agit d'une propriété *non* constitutive: la nationalité administrative). De même, on a *7 est un nombre premier* et si *7 a été un nombre premier* est impossible, on a bien (au style indirect libre) *Paul se mit alors à raisonner. 7 était un nombre premier. Donc...* (On le notera, la section traitant des différences entre présent et imparfait précisera les choses à propos de ce genre de cas où la propriété constitutive concerne *une entité hors du temps*.)

111.3 La négation descriptive aux présent et imparfait

Voyons un autre trait. Face à *elle l'épousa: il n'était pas séduisant mais il était riche* et *épouse-le!: il n'est pas séduisant mais il est riche*, on n'a pas *tu sais, ton grand-père n'a pas été séduisant à une époque*. Imparfait et présent sont donc seuls compatibles avec la négation. Du moins si elle est *descriptive* ou sans préalable, car si la propriété (bien sûr, non constitutive) a été évoquée avant, la négation *de rejet* (avec préalable) est possible dans les trois cas. Je rejette *ton le prof (de l'an dernier) est (était) séduisant* en disant *t'es folle. Il n'était (n'est) pas séduisant*. Si ma mère me dit *tu sais, ton grand-père a été séduisant à une époque*, ma grand-mère corrigera (en citant ses mots) *t'es folle. Il n'a pas «été-séduisant-à-une-époque»* ou *il n'a JAMAIS été séduisant*. (Des cas de négation descriptive au passé existent. Face à *tu sais, ton grand-père n'a pas été allemand à une époque*, clairement impossible, on a *je n'ai pas été chanceux/heureux à une époque, c'est le moins qu'on puisse dire*. Mais on a ici en fait une positivité forte. Cela vaut *j'ai été TRES malchanceux/malheureux à une époque*.)

111.4 Pouvoir non implicatif aux présent et imparfait

Passons à un troisième trait (sur lequel on reviendra). *À 8 h il put sortir* implique que *sortir* a eu lieu. Sont impossibles à *8 h il put sortir mais finalement décida de rester* et à *8 h il put sortir et, de fait, ne tarda pas à quitter la pièce*. On dira que *pouvoir* au passé est implicatif. Par contre, à *8 h il pouvait sortir* peut être suivi de *...mais il décida finalement de rester* ou de *...et, de fait, il ne tarda pas à quitter la pièce*. Ici rien n'est impliqué quant à l'action représentée par l'infinitif: l'imparfait est non implicatif. Comme le présent, car si je dis (à 8 h) *vous pouvez sortir pour fumer*, cela n'implique ni que mes employés sortiront ni l'inverse.

On a la même chose avec *devoir*: *il doit partir* (dit à 8 h) n'implique ni qu'il partira ni qu'il ne partira pas. Et si à *8 h, suite à la visite de la logeuse, il devait partir* peut être suivi de *...mais finalement il décida de rester* ou de *...et, de fait, il quitta sa chambre*, ce n'est pas le cas de à *8 h, suite à la visite de la logeuse, il dut partir*. Mais plutôt que de délimiter davantage le phénomène, on soulignera qu'ici en fait à *8 h il put/dut partir* valent *il devint possible/nécessaire de partir* – ce qui mène au trait suivant.

111.5 Un monde sans changement avec les présent et imparfait liés à un instant

En effet, de façon analogue, à 8 h (ou *quand Paul entra*, etc.) *Jean eut peur/mangea* valent ...*prit peur/se mit à manger*. Il est donc clair que, s'il est lié à un instant, le passé évoque un changement d'état sans durée: l'action sans durée d'entrée dans l'action ou l'état, soit dans la *situation* (selon le terme mieux défini au chapitre II). La paraphrase avec *se mettre à...* et *prendre peur* étant impossible pour à 8 h *Jean mangeait/avait peur* et (dit à 8 h) *Jean mange/a peur*, on voit qu'à l'inverse présent et imparfait évoquent dans ce cas un monde sans changement. Témoigne encore de l'opposition le fait que à 8 h *il y avait quinze élèves* et (dit à 8 h) *il y a quinze élèves* sont possibles mais pas à 8 h *il y a eu quinze élèves*, à moins que, révisant la conception ordinaire du monde – le «background» de Searle (1996: 13) –, j'évoque l'apparition, par magie, de cet état.

Du fait de son importance, il faut insister ici sur le mode de production du sens dont à 8 h *il eut peur/mangea* est un cas particulier. Suivant Ricœur (1975: 63) lisant Beardsley, mais en soulignant qu'il joue au-delà des lexèmes, on le nommera construction «impertinente»: je te propose une construction impossible (parce qu'un des éléments est interdit par un autre, parce qu'elle «jure» avec le monde *hic et nunc* ou une construction voisine, etc.). Mais si j'agis ainsi, c'est que (Humboldt – 1974: 122) je sais que tu es un *alter ego* raisonnable et désireux de communiquer et que pour toi il en va de même de moi. Et donc que tu feras le pari que ma construction «fait sens» et que, dans le contexte, tu pourras (en remplaçant l'élément interdit par un autre qui en est proche, en changeant le «background», en infléchissant le sens de langue d'un élément, etc.) dégager le sens qu'avec elle je veux en fait suggérer. Une construction impertinente peut, unique, rester telle ou, à l'inverse (par exemple si l'inflexion du sens de l'élément devient un sens *de langue* s'ajoutant à son sens initial), devenir normale au sens elle utilise directement ce que fournit la langue. Mais elle peut aussi (comme ici et comme avec les tournures du type *he is being silly* où, derrière l'état, on suggère une action) se stabiliser comme telle. Ce qui signifie, on y reviendra, qu'à côté de la «logique» qu'implique le *concept*, ont une place en langue les «habitudes» chères à Jespersen (1971: 28).

11.2 *Autres traits communs présent/imparfait et hypothèse du présent et du présent dans le passé*

11.2.1 *Exclusion de la situation contradictoire; impossibilité des situations contradictoires; co-validité des situations non contradictoires*

Passons à quatre traits communs au présent et à l'imparfait qu'on n'opposera pas systématiquement (pour l'instant) aux passés et dont l'un imposera une hypothèse à leur sujet. Si, dans *je t'ai vu à midi avec une fille à la gare! – Impossible, je lisais au bureau*, la réponse est un alibi, c'est parce qu'une situation à l'imparfait exclut son contradictoire, *i. e.* ici *ne pas lire au bureau* ou *faire quoi que ce soit d'autre qui serait contradictoire avec lire au bureau* et donc le *être à la gare avec une fille* évoqué par la jalouse. (Bien sûr, à côté de situations comme *être à la gare avec une fille* ou *pêcher à la ligne*, etc., le contradictoire ici comporte aussi des situations comme *ECRIRE au bureau*, etc. ou *lire AU CAFE* etc.: tout composant syntaxique est concerné.) Et on retrouve ce trait avec le présent. En répondant *il lit* à *mon que fait le gosse? On n'entend rien*, ma femme suggère *ne t'inquiète pas. Il ne fait pas de bêtises*. (On suit ici en gros Strawson – 1974: 24 – pour qui «there is no theoretical reason why we should not define, for any concept, its complementary concept [:] the concept which is [...] incompatible with the original [one]»). En effet, la situation – on y reviendra – est d'ordre conceptuel. Ce qui veut dire que, quoi qu'en aient les linguistes, la langue – Deacon 1997: 99-101 – utilise des *concepts*. Au reste, sans le concept les notions de système et de paradigme sont incompréhensibles.)

Bien sûr, ce trait en implique deux autres. Si le contradictoire de la situation est exclu, toute phrase est impossible qui, outre une situation, en évoquerait une ou plusieurs autres *contradictoires avec elle*: on n'a ni à *midi*, *il lisait et faisait la sieste* ni *regarde! il lit et fait la sieste!* Et si une phrase évoquant plusieurs situations *non contradictoires* est bien sûr possible, ces situations sont forcément co-valides: à *midi* *il lisait et prenait des notes* vaut ... *en prenant des notes*, tout comme *il lit et prend des notes* dit par un policier rapportant aux collègues prêts à agir ce que fait un bandit. (*Il fait la sieste... Ah! maintenant, il lit* ne nous dément pas plus que à *midi*, *il faisait la sieste; à midi dix*, *il lisait* car on a là à chaque fois non pas *une* mais *deux* phrases.)

112.2 Incompatibilité avec les situations durables fermées et hypothèse

Le quatrième trait commun impose une hypothèse qui permettra d'expliquer les trois précédents et, peu à peu, la plupart des autres, cités plus haut ou plus bas. Sont impossibles tant *il était fatigué*. *Forcément: il lisait pendant une heure* (ce que peine à croire l'étranger à qui on a dit que l'imparfait marque la durée) que *il est fatigué, regarde!* – *Forcément: il lit pendant une heure*. Voyons pourquoi, étant donné qu'ici *pendant...* indique la durée de la situation de son début à sa cessation et donc ne concerne que les situations *durables* (forcément prises dans le temps), qu'elles soient des actions comme *lire* ou des états comme *être malade*.

Une situation durable postérieure à maintenant ne relevant pas du réel mais de l'imaginé, on ne peut la connaître mais seulement la *prévoir*. Mais on peut prévoir son début et sa cessation, et donc la durée de l'un à l'autre – qu'on peut évoquer avec *pendant*. Comme *ce soir, je LIRAI/VAIS LIRE pendant une heure* est possible, on acceptera la qualification traditionnelle de futurs pour les marques en cause. (Le chapitre III parlera de futurs subjectif et objectif; le II montrera que *va + infinitif* est aussi une marque de phase au présent.) Une situation durable antérieure à maintenant relevant du réel, elle peut être *connue, i. e.* dite vraie ou fausse *stricto sensu*. Comme on peut la connaître *intégralement*, on peut évoquer avec *pendant* sa durée du début à la cessation. *Il A LU/LUT pendant une heure* étant possible, on acceptera de même l'idée traditionnelle qu'on a ici des marques de passé.

Par contre, une situation durable valant maintenant, qui relève du réel et peut être connue, ne peut être connue *intégralement*. On ne peut donc préciser avec *pendant* sa durée du début à la cessation. (Si *lire* vaut maintenant, il n'a pas cessé. Si la cessation n'existe pas, on ne peut en connaître l'instant. Et pas plus la durée de *lire* du début à sa cessation.) Au-delà de sa validité maintenant, seuls peuvent être connus l'instant de son début et sa durée du début à *maintenant* exclu – qui toutefois (on y reviendra) relève du passé et non du présent comme l'emploi de *depuis...* peut le laisser penser. Il est donc clair que si *il est fatigué*. *Forcément: il lit pendant une heure* est impossible, c'est parce que, comme dit la tradition, la forme *lit* indique la validité maintenant ou... le présent. Corrélativement, si *il était*

fatigué. Il lisait pendant une heure est impossible, c'est de même parce que *lisait* signale la validité maintenant, étant entendu qu'il s'agit forcément (puisqu'il doit y avoir une différence avec *lit*) d'un moment *érigé en* (faux) maintenant. Et on retrouve la thèse classique du présent *dans le passé* car il s'agit bien d'un faux maintenant *passé*, comme le montre l'erreur de Stefan lors d'un de ses premiers emplois de cette forme:

- Stefan: *C'est les cassettes à Papa?*
- le père: *Oui, c'est mes cassettes. Quand tu seras grand, tu auras des cassettes, toi aussi.*
- Stefan: *Ah oui, j'ai des cassettes, moi aussi, quand j'est grand... Quand j'étais grand.*

Ici, sentant que *j'est grand* ne va pas, l'enfant (qui régularise *être*, disons, en *j'est, tu est, il est*) se corrige avec *j'étais*. Mais il se trompe, car l'imparfait concerne non pas le «non présent» (passé *et* futur) mais le passé.

L'analyse a des implications claires: en cas de validité maintenant ou en un faux maintenant passé, on ne peut pas plus préciser *l'horaire* du début et de la cessation de la situation (*lire/être fatigué de 5 à 6 h*) ou l'horaire de – et la durée jusqu'à – *la seule cessation* (*lire jusqu'à 6 h/encore pendant une heure*). De même, on ne peut préciser la durée d'une situation déterminée par un objet délimité – durée du début à la *fin* de l'objet (*lire l'article en une heure*). Ni préciser qu'on a atteint la fin de l'objet (*lire l'article en entier/jusqu'au bout*). On dira que présent et imparfait ne sont pas compatibles avec les situations durables *fermées*. (La même réalité *logique* explique qu'un verbe perfectif russe soit impossible au présent: on n'a pas (*tais-toi!*) *ia napichou pismo*.)

Ce qu'on vient d'avancer se heurte bien sûr à des contre-exemples (mais qui confirment la ressemblance présent/imparfait car ils valent dans les deux cas). On les traitera en temps voulu. Mais l'un d'eux peut être écarté ici. On comprend pourquoi *il lit/lisait (PENDANT) UNE HEURE chaque jour* sont possibles si on considère l'impossible *Paul est/était très sérieux. Il lit/lisait (pendant) une heure chaque jour PENDANT UN AN*. En effet, ici *pendant un an* ferme une situation durable. La situation est, disons, l'état (*avoir l'habitude de*) *lire (pendant) une heure chaque jour*. Si

cet état vaut maintenant (ou en un faux maintenant passé), il n'a pas cessé. La cessation n'existant pas, on ne peut en connaître l'horaire. Et pas plus la durée de la situation de son début à sa cessation. En fait, si *il lit/lisait (PENDANT) UNE HEURE chaque jour* est possible, c'est qu'ici *pendant...* indique la durée du début à la cessation non pas de *la situation* mais de la *lecture quotidienne*. On l'a compris, ce qui importe ici, c'est que la situation n'est pas *lire* mais *lire (pendant) une heure chaque jour*. Il s'agit de ce qu'on nommera une série (ici des occurrences régulières, délimitées et séparées les unes des autres, d'une action, qui manifestent une propriété qui ne se conçoit pas sans cette manifestation) et *pendant...* indique la durée (ici constante) du début à la cessation de *l'occurrence* – qu'on *peut* connaître si la série vaut maintenant ou en un faux maintenant passé.

On le notera, cette analyse montre que le temps n'est pas, sauf au point de vue formel, une catégorie *du verbe* mais *de la situation*. Mais elle révèle surtout qu'on ne peut adopter les thèses traditionnelles du présent et du présent dans le passé sans les préciser, voire les corriger. En effet, si c'est au niveau des *situations* que diffèrent *il lit/lisait* et *il lit/lisait (pendant) une heure chaque jour*, on ne peut dire qu'il y a *deux* présents («large et étroit», dit Tesnière – 1980: 43) et *deux* imparfaits. C'est du reste parce qu'il n'existe qu'un seul présent et qu'un seul imparfait qu'on retrouve pour les séries les traits cités: la situation contradictoire est exclue (la série *il se couche/couchait tôt* exclut *il veille/veillait tard*); plusieurs situations sont forcément co-valides mais la phrase n'est possible que si elles ne sont pas contradictoires (*il se couche/couchait tôt et il veille/veillait tard* sont impossibles; pas *il écrit/écrivait des lettres et fait/faisait la sieste* – qui évoquent une *série* de rédactions et, malgré le singulier, de siestes.)

11.3 Des traits communs expliqués par l'hypothèse précisée

113.1 Présent et imparfait: validité à l'instant de la parole/ au pseudo-IDP passé; temps négligé et monde sans changement

Précisons donc les thèses classiques. On le fera d'abord en répondant à qui demande comment l'imparfait peut impliquer qu'une situation dura-

ble soit *ouverte* s'il s'agit avec lui de *passé*. En fait, la *situation* n'est pas passée mais bien présente. Tout se passe comme si toi et moi étions transportés en un moment du passé, qui *est* de ce fait un *maintenant*. Seul le *repère*, le maintenant, est passé (*à 8 h* n'a donc pas le même statut dans *à 8 h il mangeait* et dans *il est arrivé à 8 h*). Il faut donc bien parler de *validité en un faux maintenant passé* et rejeter le terme de *présent dans le passé* qui n'explique pas ce point. Bref, on retrouve l'intuition de Fuchs/Léonard (1969: 52) qui parlent de «translation» dans le passé du repère qu'est le moment de la parole. (Mais le terme est malheureux. En mathématiques, c'est le *repéré* qui est translaté: on ne construit pas de nouveaux axes des *x* et des *y*.)

Mais d'autres précisions sont requises. Et d'abord sur *maintenant*. Plutôt que de le qualifier de *moment* de la parole sans dire si c'est une *période* ou un *instant*, on parlera d'*instant* de la parole (IDP) – contre par exemple Bennett/Partee (cités par Binnick 1991: 253). Justifions-nous. Si j'utilise un repère pour t'indiquer mon immeuble dans Paris vu depuis une hauteur, ce repère doit d'abord être commun: ce n'est que si tu connais et vois comme moi le clocher de Saint Gervais que je peux évoquer le premier immeuble à sa gauche. S'agissant de localiser une situation comme valant au repère, avant ou après lui, cette condition est remplie puisque le moment de la parole est commun (dans le face-à-face mais aussi dans les autres modes de communication qui en fait, on le verra, le simulent). Mais le repère parisien doit aussi être fixe (*à gauche de l'avion* ne va pas). Or, le moment de la parole n'est fixe que si on néglige le temps qui coule pendant l'acte de parole, si long soit-il. Que si on pose que l'horloge est arrêtée tant qu'il dure. Et une horloge arrêtée l'est forcément *sur un instant*.

Cette analyse reposant sur l'idée que l'IDP dépend de l'acte de parole (et donc qu'il n'est pas donné mais construit), il faut illustrer ce point. Dans *il y a du vent. Les feuilles volent. Il fait froid. Je suis triste. Je suis fatigué* joue un seul IDP – disons *8 h* – et il en irait de même si, *de façon cohérente*, je prolongeais cet acte de parole jusqu'à 9 h et même à l'infini (le temps qui coule pendant l'acte est négligé; l'horloge est arrêtée sur 8 h). Mais, dans *il y a du vent. Les feuilles volent. Il fait froid. Je suis triste. Je suis fatigué. IL Y A DU VENT. MAIS JE ME REPETE*, il y a *deux* actes impliquant chacun

un IDP propre (l'IDP dépendant de l'acte, on change d'IDP si on change d'acte). On a d'abord l'acte avec l'IDP à 8h pour *il y a du vent. Les feuilles volent. Il fait froid. Je suis triste. Je suis fatigué. Il y a du vent.* Mais, prenant conscience de l'erreur commise dans ce premier acte, je l'inter-romps et procède à un second (comportant un élément implicite) qui utilise un nouvel IDP, construit en arrêtant l'horloge, disons, sur 8 h 5 s: *je dis [à 8 h 5 s] «il y a du vent», donc je me répète [à 8 h 5 s]*. Un exemple avec le passé serait *il y a du vent (...) Je suis triste. Je suis fatigué. IL Y A DU VENT. MAIS CA, JE L'AI DIT*. Ici le second acte est: *je dis [à l'IDP 8 h 5 s] «il y a du vent» – mais ça, je l'ai déjà dit [AVANT l'IDP 8 h 5 s]*.

Mais il faut surtout préciser ce qu'implique pour l'IDP et les situations l'acte particulier de poser qu'une situation vaut à l'IDP (ou celui, analogue, où on pose qu'elle vaut en un pseudo-IDP passé, même si avec l'imparfait il n'y a bien sûr pas d'acte de parole *réel*). Une situation valant *avant* ou *après* l'IDP (ou le pseudo-IDP passé) peut faire l'objet d'une seconde localisation temporelle (*il est arrivé HIER; il arrivera DEMAIN; il était arrivé LA VEILLE; il arriverait LE LENDEMAIN*). Cela signifie que dans ce cas jouent d'autres instants que l'IDP (ou que le pseudo-IDP passé) et que, si le temps qui coule pendant l'acte de parole (y compris non réel) est négligé, celui qui a coulé avant ou coulera après ne l'est *pas*. Par contre, une situation valant à l'IDP (ou en un pseudo-IDP passé) ne peut subir une seconde localisation temporelle. Cela signifie qu'ici l'IDP (ou le pseudo-IDP passé) est le *seul* instant pris en compte et donc qu'est négligé le temps *en général*. (On précisera plus tard ce point pour l'imparfait. Mais notons dès maintenant qu'il implique que, une fois le pseudo-IDP passé construit, on laisse de côté l'IDP qui a servi à le construire: la situation localisée face au pseudo-IDP passé ne l'est pas *ipso facto* face à l'IDP.)

Maintenant, si ainsi avec les présent et imparfait le temps en général est négligé, un acte unique cohérent posant des situations valant à l'IDP ou en un pseudo-IDP passé renverra forcément à un monde sans changement car, justement, le changement implique le temps: *deux* instants. (On ne dira pas monde *immobile*: l'acte en cause dans *il y a du vent. Les feuilles volent. Il fait froid. Je suis triste. Je suis fatigué* peut continuer à l'infini

alors que les feuilles ne sont pas immobiles. Il n'y a changement, et interruption obligée de l'acte, que si les feuilles cessent de voler.)

113.2 Retour sur «exclusion du contradictoire», etc. et sur «un monde sans changement si un instant est évoqué»

Ces précisions permettent d'expliquer les trois autres traits communs présent/imparfait cités sans expliciter l'opposition avec le passé. Si le *maintenant/faux maintenant passé* est un *instant*, plusieurs situations posées comme valant alors sont forcément co-valides. Il est donc logique que dans ce cas on n'évoque que des situations non contradictoires (on a *tiens! il lit et prend des notes et à midi il lisait et prenait des notes; pas il lit et fait la sieste et il lisait et faisait la sieste*). Et, partant, il est clair que poser qu'une situation vaut à l'IDP ou en un pseudo-IDP passé, c'est exclure que vaille la situation contradictoire (*ne t'inquiète pas, il lit!; à midi je lisais au bureau impliquent et non faire autre chose qui serait contradictoire avec cela*).

Mais elles permettent aussi d'expliquer certains des traits communs pour lesquels on a explicité l'opposition avec le passé. Ainsi, bien sûr, on comprend que *à 8 h Jean avait peur/mangeait* et (dit à 8 h) *Jean a peur/mange* évoquent un monde sans changement. Mais il est de plus clair que ce trait est en fait *général* puisque le *maintenant/faux maintenant passé* est *toujours* un instant. (Bien sûr, c'est ce trait qui explique les *à 8 h il pouvait sortir* et, dit à 8 h, *vous pouvez sortir pour fumer* illustrant la non implicativité sur *pouvoir*: évoquant un monde sans changement, présent et imparfait portent *bien* sur *pouvoir/être possible*, alors qu'à l'inverse, le passé ne pouvant les concerner – du moins, quant à lui, dans ce cas où il est lié à un instant, par opposition à une période (on y reviendra) –, *à 8 h il put sortir* est une construction impertinente qui suggère un passé en fait sur le changement *devenir possible pour lui de sortir*, tout comme *à 8 h il eut peur/mangea* renvoient aux changements *prit peur et se mit à manger*.)

113.3 Retour sur les propriétés constitutives: la compatibilité avec les situations hors du temps

De même, on comprend pourquoi présent et imparfait portent sur les propriétés constitutives, puisqu'avec eux le temps est négligé et que sont

en cause des situations hors du temps (sur une entité parfois elle-même hors du temps, comme dans *7 est/était un nombre premier* face à *Paul est/était daltonien*). Mais on confirmera ici ce point en faisant jouer différemment l'hypothèse précisée: en dégagant ce qu'elle implique quant aux rapports des présent et imparfait avec les types de situations. (Cette intervention d'une typologie des situations eu égard au temps – que le chapitre III présentera de façon plus simple et plus exacte – permettra aussi de reprendre l'explication de la compatibilité avec les seules situations durables ouvertes et, surtout, d'expliquer un trait commun nouveau des présent et imparfait: l'incompatibilité avec les situations comme *sortir*.)

Si présent et imparfait évoquent un monde sans changement, seules peuvent figurer dans un acte de parole avec eux (pas forcément réel, répétons-le) les situations qui *ne changent pas pendant l'acte* ou *dont la validité persiste tant qu'il dure*. Et c'est d'abord le cas, justement, des situations comme *être daltonien* et *être un nombre premier*. Si on a là des situations non durables (incompatibles avec *depuis/pendant un an, de 75 à 78, cesser de, continuer à, ne...plus*, etc.), c'est parce que, constitutives pour l'entité concernée qui ne saurait changer à cet égard, elles ne peuvent apparaître ou disparaître. Mais, si ainsi elles sont hors du temps, elles valent quel que soit l'IDP (ou le pseudo-IDP passé) et leur validité n'a pas de limites (autres que celles de l'existence de l'entité, si elle est prise dans le temps). De la sorte, il ne saurait y avoir cessation de validité pendant que je produis la phrase où elles figurent ou que j'effectue l'acte de parole cohérent qui, si long soit-il, les contient (sauf si l'entité prise dans le temps cesse d'exister pendant l'acte – ce qui, soit dit en anticipant sur les différences imparfait/présent traitées plus bas, est inconcevable avec l'imparfait où l'acte n'est pas réel.)

Il faut le noter au passage, cette analyse amène à rejeter deux thèses. Voyons cela, et d'abord à propos du présent puisque ces thèses, bizarrement, ne sont avancées que pour lui. Pour la première, le présent n'est normal que par exemple dans *il est fatigué* car dire que la situation est présente, c'est dire qu'elle n'est ni passée ni future et *il est fatigué* s'oppose bien à *il a été fatigué hier toute la journée* et à *demain il sera fatigué un moment puis ça ira*. Comme *7 est un nombre premier* et *Paul est daltonien* ne s'opposent pas à *il a été premier/daltonien* et à *il sera premier/daltonien* (ou plutôt, pour préci-

ser ce cas, à *il sera daltonien UN MOMENT* puisqu'on a bel et bien *tu trouveras un mari. Mais il sera daltonien* – qui est en fait, on le verra, le pendant futur de *il était daltonien*), le présent est ici anormal – sans valeur de temps: «cette sorte de présent, c'est le verbe pris en lui-même. Il ne faut pas y chercher autre chose», dit Bréal (1976: 340). Il faut rejeter cette thèse car, justement, ce n'est pas le cas qu'ainsi avec le présent on considère tous les instants du temps pour opérer une localisation temporelle s'opposant aux autres localisations possibles (dans le passé ou futur). Le temps étant avec lui totalement négligé, le présent, de par sa valeur de langue, *actualise* une situation: il ne la localise pas dans le temps au sens ci-dessus (ce qui ne signifie pas, on le verra, qu'il ne puisse le faire *en discours* – sur une situation prise dans le temps, durable et ouverte).

Quant à la thèse qui veut qu'ici le présent indique une situation valant en une *période étendue* à l'infini (ou jusqu'à couvrir toute l'existence de l'entité pour *être daltonien*), au-delà du fait qu'elle se trompe sur la nature du repère, elle est surtout absurde car, en posant que les *situations hors du temps* sont *sans limites* (autres que celles de l'existence de l'entité prise dans le temps), elle les pose comme *prises dans le temps!* En fait, on confond ici la situation hors du temps et *sa validité*: seule la seconde est prise dans le temps et sans limites (sauf celles de l'entité prise dans le temps) – et donc a une durée qui excède celle de l'acte de parole (sauf en cas de disparition de l'entité prise dans le temps pendant l'acte).

On sera bref sur l'imparfait. Il est clair que *il était fatigué* s'oppose à *il avait été fatigué la veille toute la journée et le lendemain, il serait fatigué un moment puis ça irait*. Qu'à l'inverse *7 était un nombre premier* et *Paul était daltonien* ne s'opposent pas à *il avait été premier/daltonien* et à *il serait premier/daltonien* (ou plutôt à *il serait daltonien UN MOMENT* puisqu'on a *selon elle, je trouverais un mari. Mais il serait daltonien*). Et clair que, malgré cela, l'imparfait sur une situation hors du temps est normal car, par sa valeur *de langue*, il actualise la situation (en un pseudo-IDP passé), même si, parfois, *en discours*, il la localise dans le temps (centré sur le pseudo-IDP passé) au sens en cause ci-dessus. De même, il est clair que dire qu'ici l'imparfait signale une situation valant en une *période étendue* à l'infini ou jusqu'à couvrir toute l'existence de l'entité prise dans le temps, c'est faire l'erreur sur le repère évoquée et proférer l'absurdité signalée. (Rappelons toutefois que

la section sur les différences présent/imparfait précisera les choses sur l'imparfait d'une situation hors du temps sur *une entité hors du temps*.)

113.4 *Un trait commun nouveau: l'incompatibilité avec les situations prises dans le temps mais non durables*

Mais si, du fait que présent et imparfait évoquent un monde sans changement, seules peuvent figurer dans un acte de parole avec eux (pas forcément réel) les situations qui ne changent pas pendant l'acte ou dont la validité persiste tant qu'il dure, cela veut dire qu'ils sont incompatibles avec les situations comme *sortir*. En effet, si *sortir* signifie *franchir la frontière entre intérieur et extérieur*, cette frontière étant immatérielle (comme celle entre états-nations, du point de vue juridique) et non un espace à parcourir, aucun temps n'est requis pour la franchir. On a donc là une situation prise dans le temps mais non durable (sont impossibles *sortir depuis une heure/pendant une heure, cesser de/continuer à sortir*, etc.). Et qui, sans durée, ne peut avoir une durée de validité supérieure à celle de l'acte de parole qui l'évoque. Bref, nouveau trait commun, *Paul sort/sortait* sont impossibles (ce qui en fait se déduit aussi, directement, du fait qu'une telle situation est un *changement d'état: passer de «être dedans» à «être dehors»*).

On comprend ici que quand on rencontre *sortir* au présent et à l'imparfait, il s'agit d'une construction impertinente. Elle peut suggérer qu'ils portent en fait sur une autre situation qui, elle, est prise dans le temps, durable et ouverte. Elle sera du genre de *vouloir sortir*, comme dans *tu es habillé! tu sors?* et *le voyant habillé, je lui ai demandé s'il sortait*, ou du type de *être sur le point de sortir*, comme dans *attention! Il sort* dit par le policier surveillant un bandit et dans *Paul sortait quand je l'ai attrapé* (le chapitre III détaillera ces cas, souvent ambigus). Mais elle peut être aussi du genre de *sortir l'un derrière l'autre du premier au dernier*, comme dans *les élèves sortent/sortaient depuis dix minutes et Paul n'est/était toujours pas là* où l'impertinence fait sens grâce non plus à un contexte mais à un savoir sur le «background»: les élèves ne s'alignent jamais tous devant la limite de l'école pour la franchir ensemble. Ceci dit, il y a aussi des constructions impertinentes qu'on dira paradoxales (au chapitre III) du fait que le sens suggéré n'est pas une situation prise dans le temps, durable et ouverte. C'est ce

qu'on a (plusieurs fois) dans un reportage en direct comme *le président sort. Il rentre! Il ressort! Il tombe! Oh mon dieu!* et dans l'analogue *le président alors sortait, rentrait, ressortait et finalement tombait, mort* où, clairement, présent et imparfait servent contre leur nature à évoquer le changement.

113.5 Retour sur la compatibilité avec les situations durables ouvertes

Si seules peuvent figurer dans un acte de parole avec présent et imparfait les situations dont la validité persiste tant qu'il dure, il va de soi qu'ils sont compatibles avec les situations qui, comme *lire (l'article)* ou *être malade*, sont prises dans le temps et durables. Mais il y a une condition: elles ne doivent pas cesser de valoir pendant l'acte (y compris par atteinte de la fin de l'objet éventuel). Certes, comme alors il ne s'agirait plus de situations durables *ouvertes* mais des situations durables fermées *lire (l'article)/être malade PENDANT...*, on retrouve ici notre point de départ, savoir qu'une situation durable valant à l'IDP ou en un pseudo-IDP passé ne peut être fermée.

Ceci dit, faire jouer différemment l'hypothèse précisée n'aboutit pas seulement à retrouver ce qu'on a vu. On comprend en effet ici ce qu'on a dit plus haut à propos d'un acte de parole utilisant le présent prolongé à l'infini *de façon cohérente*: un tel acte, justement, ne se conçoit que si aucune des situations déjà citées ne cesse de valoir pendant que je le prolonge. Si cela se produit, je dois mettre un terme à cet acte. Et, si je veux continuer à dire ce qui vaut à l'IDP, procéder à un nouvel acte avec un nouvel IDP – mais évoquant toujours un monde sans changement. C'est ce qu'on a dans *ils sont trois. Al Capone parle... Ah, maintenant ils sont quatre. Il y a un blond en plus* (dit par le policier en surveillance) et, car bien sûr ceci vaut aussi pour la validité en un pseudo-IDP passé, dans l'analogue à *8 h ils étaient trois. Al Capone parlait. Un instant plus tard, ils étaient quatre. Il y avait un blond en plus.*

On ajoutera une remarque, d'abord sur le présent. Si avec lui le temps est totalement négligé, le cas qui peut sembler anormal, loin d'être celui où il porte sur une situation hors du temps, est bien celui en cause ici puisqu'une situation durable ouverte est *prise dans le temps*. Mais, on l'a dit, il n'est *pas* anormal car il n'y a là qu'une spécification *de discours*, puisque

c'est le type de situation qui réintroduit le temps en réintroduisant d'autres instants que l'IDP (en fait ceux qui localisent du connaissable, soit les instants antérieurs à l'IDP où a valu la situation et ceux où a valu la situation contradictoire). Ceci dit, il faut ici préciser un point déjà évoqué: si la partie de la situation qui vaut avant l'IDP relève du *passé*, une phrase comme *il lit depuis midi* est forcément une construction impertinente suggérant *il lit et a lu DE (à partir de) midi et PUIS (ensuite)*. Et de même une phrase comme *il lit depuis une demi-heure* (type apparu plus tard: à l'époque classique), qui suggère *il lit et a lu pendant une demi-heure avant maintenant*, en liaison avec un changement de sens de *depuis*. (On le notera, même si elle est fréquente, cette construction impertinente avec le présent n'existe pas dans toutes les langues – c'est souvent le cas des constructions impertinentes –: l'anglais dit *he has read/been reading since noon/for half an hour*, étant donné que *jusqu'à maintenant COMPRIS* va sans dire du fait des propriétés du passé utilisé – car on n'a pas ici un résultatif présent). Pour ce qui est de l'imparfait analogue, c'est bien sûr de même le type de situation qui réintroduit le temps (les instants antérieurs au pseudo-IDP passé où a valu la situation et ceux où a valu la situation contradictoire) et *il lisait depuis midi/une demi-heure* sont des constructions impertinentes car la partie de la situation qui vaut avant le pseudo-IDP passé relève en fait du passé face au pseudo-IDP passé.

On le notera, ce qui précède signifie qu'on ne doit opposer *pendant un an*, impossible aux présent et imparfait, à *depuis un an*, qui est possible, que comme on oppose l'impossible *commencer la sincérité* au possible *commencer le mur*. En effet, dans le dernier cas, on sous-entend par exemple à *peindre*, dont *le mur* est en fait le complément, même si *LE commencer* est possible. Tant *depuis un an* ici que *commencer le mur* sont des constructions impertinentes. Il se trouve simplement que l'aberration superficielle produite par ces constructions est peu perceptible si elles sont stabilisées. On la perçoit dans *on a attrapé quelques ballons dans les touches* qui suggère *on a attrapé quelques fois LE ballon dans le jeu des touches*. Mais pas dans *Paul est bon* qui suggère par exemple (si *bon* ne renvoie pas à *bonté*, mot qui en français a perdu le sens de *qualité* du latin *bonitas agrorum*) *Paul est un prof et ce prof est bon*, du fait que *bon* (syncatégorématique) ne peut porter sur un nom propre mais seulement sur ce qui évoque une entité qui existe par elle-même

et est une réalisation d'un concept opposable à d'autres et d'abord à celle qu'on érige en norme (Duprey 1995: 57, 125-6).

11.4 La différence centrale présent/imparfait expliquée: seul le pseudo-IDP passé doit être explicité

114.1 Explicitation forte: un instant

La suite de ce livre continuera forcément à illustrer la ressemblance présent/imparfait. Elle est massive: l'imparfait, dit Coseriu (1976: 167) «hat [...] fast alle Verwendungen des *Präsens*». Passons donc aux différences et d'abord à celle-ci, centrale: si je te croise sans avoir le temps de parler vraiment, je ne peux dire *salut, il pleuvait, hein?* (contrairement à *il a plu, hein?*). Si je le dis et si, charitable, tu poursuis l'échange, tu ne pourras dire que *mais quand?* – comme tu dirais *mais la veille de quoi?* face à *salut! je te verrai la veille*. Bref, tu demanderas *quel est le pseudo-IDP passé?* Par contre, je peux dire *salut, il pleut, hein?* et, là, tu ne diras pas *mais quand?*

Maintenant, si ainsi, à l'inverse de l'IDP, le pseudo-IDP passé doit être explicité, l'hypothèse qui explique les ressemblances ci-dessus explique aussi cette différence. Le présent est un élément déictique, soit qui réfère mais dont on ne trouve la référence que si on connaît les paramètres (lieu, instant et personnes) de la phrase où il figure: *je* renvoie à *la personne qui produit la phrase où il y a «je»*, le présent à *l'instant où est produite la phrase où figure le présent*. De la sorte, je n'utilise le présent que si tu connais l'IDP avant ma phrase. Mais, cette condition étant toujours satisfaite puisque nous partageons le même espace-temps, je ne *dois* pas expliciter l'IDP. Par contre, si l'imparfait aussi pose la validité à l'IDP et si donc je ne l'emploie de même que si tu connais l'IDP, comme il s'agit d'un *pseudo-IDP passé* que tu ne peux connaître, je *dois* l'explicitier *avant* la phrase.

On comprend pourquoi l'imparfait est souvent anaphorique ou requiert un contexte («texte-avec», parfois dit par toi), *i. e.* un circonstant indiquant quel instant est érigé en pseudo-IDP passé. On a ainsi *salut, il pleuvait, hein?*, à 8 h, où le circonstant n'est postposé que parce que, si j'ai d'abord pensé que tu aurais en tête le pseudo-IDP passé, un doute m'a

amené à le rappeler. Comme ce dernier point l'implique, le circonstant peut aller sans dire, totalement et non seulement en partie (comme dans *il pleuvait, à la gare, hein?* pour *...quand on s'est vu à la gare* – où de plus l'instant est explicité à travers la mention de la situation valant alors). Il peut aussi, lui-même anaphorique, renvoyer à un circonstant antérieur (*à ce moment-là, je lisais*) et, dans ce cas, être sous-entendu (*je suis arrivé. Il lisait pour à ce moment-là, il lisait*). Il peut aussi être vague du fait qu'en général on ne précise pas les choses plus que nécessaire (*le 5 il disait... pour le 5, au début de la réunion; hier il faisait beau, je suis sorti pour hier quand je me suis levé*).

Ceci dit, il faut préciser ce qu'on avance ici du présent. On notera d'abord qu'on ne peut objecter que, *hors du face-à-face*, un circonstant doit expliciter l'IDP. En effet, en tête d'une lettre, *le 10/7/98* n'est pas un circonstant. Loin d'être pris dans une phrase comme cela doit être le cas pour un tel élément, il est *hors texte*. En fait, la mention ici des date, lieu, destinataire et signataire manifeste la recréation verbale des paramètres *externes* de la parole – ce qui montre qu'en fait le face-à-face est le seul mode de communication à considérer puisqu'ainsi il apparaît que les autres modes le simulent. (Si ainsi, quand ma production et ta réception ont lieu dans *deux* espaces-temps différents, je rétablis *un* espace-temps *commun*, je peux le faire tant en m'imaginant face à toi qu'en te supposant face à moi. Mais, quoiqu'illustré par l'imparfait épistolaire latin ou hittite – Ernoult/Thomas 1964: 227; Binnick 1991: 21 –, ce cas est rare. C'est qu'en général la production l'emporte sur la réception.)

On notera ensuite que le fait qu'avec le présent on ne soit pas *contraint* d'explicitement l'IDP ne signifie pas qu'on ne *puisse* le faire. Voyons cela (en détails, car joue ici une notion importante pour la suite). Entendant du bruit à 4 h du matin, un mari réveille sa femme et, face à son regard interrogatif, il dit *Paul travaille. A 4 h du matin!* Expliquons d'abord *Paul travaille*. On le fera en imaginant plusieurs femmes. Ainsi réveillée, une linguiste se dira *sûrement QUELQU'UN OU QUELQUE CHOSE FAIT OU EST QUELQUE CHOSE* (produisant ainsi une «pro-phrase», moule de toute phrase possible) et se demandera *qui/quoi fait/est quoi?* Il est donc clair que la réponse *Paul travaille*, qui spécifie (sujet *et* prédicat de) la «pro-phrase», est un tout indissociable, une phrase-bloc. Une femme

normale se dira *sûrement IL Y A QUELQUE CHOSE* et se demandera *quoi?* ou *qu'y a-t-il?* Du fait que *Paul travaille* est *ce quelque chose* et que cette phrase-bloc est ici en fait prise dans *ce qu'il y a, c'est que Paul travaille*, il apparaît ici que la phrase-bloc vaut un nominal (posé comme identique, du moins en apparence, à *ce qu'il y a* ou à *ce quelque chose* qui sont *aussi des nominaux*). Une philosophe du langage se dira *sûrement IL Y A UN FAIT* et se demandera *quel est ce fait?* Comme ici *Paul travaille* est pris dans *ce fait, c'est le fait que Paul travaille*, il apparaît ici que la phrase-bloc nominal désigne un fait (ce qui confirme son statut de nominal car *le fait que...* est un nominal).

Paul travaille est donc ici un nominal et non une vraie phrase. Une phrase peut être vraie ou fausse car, à une entité identifiée par le nominal sujet, elle associe, à tort ou à raison, une situation évoquée par un prédicat. Mais un nominal ne peut être vrai ou faux car il identifie une entité comme le ferait un geste: tu ne peux dire *c'est vrai/faux* si je ne dis que *Paul* ou *cela* ou *le prof*, voire *le départ des troupes* ou *le fait que Paul travaille*. Ici les mots ne décrivent pas le monde (pour *cela* ou *Paul*) ou ne le décrivent *plus de manière discutable* (pour *le prof*, etc.). Maintenant (nous suivons Strawson 1974: 51-6), un nominal désignant une entité peut être inclus dans un prédicat, comme dans *ce type est Paul*, dans *ce type est le prof* ou dans *ça, là bas, (c'est) le départ des troupes*. Mais on n'a pas là des constructions *équatives* (où la copule serait un signe *égale* entre les deux entités). En effet, quoique le second nominal identifie la même entité que le premier, ces constructions m'informent sur la première entité, en partie mystérieuse. Est donc en cause le prédicat (englobant la copule et en partie sous-entendu) *...n'est autre que (est identique à) Paul/ le prof/ le départ des troupes*. On a là des constructions *présentatives*. Et c'est ce qu'on a dans notre exemple, à ceci près que l'entité que le mari présente à la femme n'est pas, disons, un objet comme avec *Paul* ou *le prof*, mais un *fait*: étant donné que *il y a un fait*, il pose *ce fait est «Paul travaille»*, soit *ce fait n'est autre que le (est identique au) fait que Paul travaille*.

Passons à *Paul travaille. A 4 H DU MATIN!* Il est clair qu'après la réponse à la question muette (*il y a un fait.*) *Quel est-il?*, soit après *ce fait n'est autre que le (est identique au) fait que Paul travaille*, le mari pose ici *et ce fait est à 4 h du matin*. Bref, ici à *4 h du matin* est le cœur d'un prédicat en partie

sous-entendu (lié à un sujet allant sans dire). Mais si le mari ajoute ceci, il ne le fait pas parce qu'avec le présent on *devrait* dire quel est l'IDP: le présent de *Paul travaille!* (renvoyant à *ce fait ACTUEL n'est autre que le (est identique au) fait que Paul travaille*) fonctionne sans cela. Si le mari se contentait de cela, la communication réussirait: il présenterait un fait – un fait *qui vaut à l'IDP*. S'il ajoute à *4 h du matin!*, c'est parce que, tout prédicat s'opposant aux autres prédicats possibles, cela lui permet de suggérer que ce qui l'étonne, c'est que ce fait présent *soit/vaille à cet instant PLUTOT QU'À UN AUTRE* (plus convenable). Tout se passe ici comme dans *cet animal est un rat!* qui suggère que ce qui m'étonne, c'est que l'animal qui court sous le lit soit un rat *et non un autre animal* (moins répugnant). On le voit, l'explicitation de l'IDP n'est que possible et non pas nécessaire parce qu'elle sert à tout autre chose qu'à fournir une information qui seule permettrait au présent de fonctionner. Confirme l'analyse le fait que l'analogie à *4 h un bruit m'a réveillé. Paul travaillait! A 4 h!* (dont l'existence n'étonnera pas) cite *deux* fois à *4 h*. C'est que *seule la première mention* fournit l'explicitation du pseudo-IDP passé *indispensable au fonctionnement de l'imparfait*. (Bien sûr, on demandera ici à quoi sert la construction inverse à *4 h du matin, Paul travaille*. On verra cela plus bas.)

114.2 *Explicitation faible par une évocation de la nature de l'entité: tout instant de la période où l'entité a existé/a été d'actualité*

Du fait que tu sais comme moi qu'avec l'imparfait l'instant passé érigé en pseudo-IDP passé doit être explicité, je peux proposer une construction impertinente n'évoquant aucun instant passé. Tu en concluras que le faire *est inutile* parce qu'il *ne se distingue pas* d'autres instants passés et qu'est en cause un *groupe* d'instant passés équivalents qui définissent une *période* passée, le pseudo-IDP passé étant *tout instant de cette période*. Certes, cette explicitation (qu'on dira faible face à celle, forte, ci-dessus) n'est possible que si tu peux deviner de *quelle* période passée il s'agit. Mais c'est le cas si *j'attribue une propriété concernant sa nature* à une entité, car alors il s'agit clairement de la période où l'entité *a existé* ou *existé pour quelqu'un*, soit *a été d'actualité*. Voyons cela. (Avec le présent aussi je peux attribuer à une entité une propriété concernant sa nature, même si, bien sûr, l'IDP est bien

alors *un* instant donné qu'il n'est *pas nécessaire* d'expliciter. Au reste, c'est ce qui explique ce qu'on observe avec l'imparfait: à l'inverse de ce qui vaut pour *chut! il travaille*, la connaissance de l'IDP n'a pas d'importance pour par exemple *mon frère est daltonien* au sens où il est clair qu'il peut être tout instant de la période où mon frère existe. Avec *mon frère était daltonien*, l'explicitation forte du pseudo-IDP passé, inutile, fait place à la faible: tu sais qu'il s'agit de n'importe quel instant de la période où mon frère a existé – cas remarquable puisque le temps, qui porte fondamentalement sur la situation, glisse ici sur l'entité.)

Il y a d'abord deux cas de ce genre, liés aux propriétés constitutives qui concernent par définition la nature de l'entité (qui en l'espèce ne peut changer). Le premier met en œuvre une situation hors du temps sur une entité hors du temps comme *être un nombre premier* (soit un état). L'entité ne pouvant pas *ne plus exister*, le pseudo-IDP passé ne peut être ici que tout instant de la période où elle *a été d'actualité*. Ce cas est rare mais on conçoit (dans un dialogue entre retraités ayant enseigné ensemble) *tu te rappelles 397 617? Mais si... C'était un nombre premier. Les élèves ne trouvaient jamais ce qu'il avait de particulier.* (Rappelons-le, la section traitant des différences présent/imparfait précisera les choses à propos de l'imparfait sur ce genre de situation.)

Dans le second cas joue bien sûr une situation hors du temps sur une entité *dans* le temps, comme *être daltonien* (à nouveau un état). L'entité pouvant cette fois ne plus exister, l'explicitation faible est possible sous ses deux aspects. Dans *tu te rappelles Jean?* (un ex-collègue, muté depuis) *Mais si... Il était daltonien*, le pseudo-IDP passé est tout instant de la période où l'entité a été d'actualité. Dans *Louis XIV était daltonien* (en cours d'histoire), il est tout instant de la période où elle a existé. (On notera qu'il peut y avoir aussi explicitation forte. On a à 8 h *un type est arrivé. Il était daltonien...* et *le cardinal se dirigea alors vers le roi. Mais Louis XIV était daltonien...*)

Mais il y a un troisième cas. On l'exposera en partant de l'explicitation forte avec des situations durables et prises dans le temps de *le 5, j'ai vu un type. Il lisait devant ma porte. Il était jeune. Mais il était fatigué. Et il avait de l'herpès.* Parmi les situations à l'imparfait en cause ici, lesquelles ne peuvent figurer dans une explicitation faible où le pseudo-IDP passé est tout

instant de la période où l'entité *a été d'actualité*? Est d'abord exclue l'action *lire devant ma porte*: on n'a pas *tu te rappelles Jean? Mais si... Il lisait devant ma porte*. Comme c'est possible si *lire devant ma porte* est une série, et donc (on le verra) un *état*, on comprend que seuls les états font l'affaire. Mais on comprend de plus qu'ici l'état peut évoquer une nature *qui peut changer*, car c'est ce qui distingue la série *lire devant ma porte* d'un état comme *être daltonien* qui serait également possible ici. Est exclu ensuite *être fatigué*: on n'a pas *tu te rappelles Jean? Mais si... Il était fatigué*. Comme, à l'inverse, *être jeune* et *avoir de l'herpès* peuvent être utilisés, on comprend enfin que, s'il est non constitutif, l'état doit en outre renvoyer à une propriété assez permanente pour concerner la nature de l'entité. Face à ce cas où le pseudo-IDP passé est tout instant de la période où l'entité *a été d'actualité* (soit, au total, *tu te rappelles Jean? Mais si... Il était jeune. Il avait de l'herpès*, où, bien sûr, chaque trait évoquant la nature peut avoir changé depuis), celui où le pseudo-IDP passé est tout instant de la période où l'entité *a existé* (et où cette fois la nature de l'entité ne peut avoir changé depuis) est représenté seulement par *Louis XIV avait de l'herpès*, car est exclu de plus *être jeune* qui ici n'est pas une propriété assez permanente pour évoquer la nature de l'entité dans la période *où elle a existé*. (Ici encore une explicitation forte est aussi possible: *le 5 j'ai vu un type. Il était jeune. Il avait de l'herpès* et *le cardinal s'approcha. Mais Louis XIV avait de l'herpès*.)

On le voit, dans chacun de ces trois cas d'explicitation faible jouent des états. (Avec Lyons – 1977: II: 483 –, nous préférons parler de «situations statiques» et «dynamiques». Mais nous utilisons parfois les termes classiques états et actions pour éviter des lourdeurs.) C'est logique car, évoquant non pas ce que *fait* l'entité mais ce qu'elle *est* ou ce qu'elle *a* (y compris si c'est exprimé par un verbe comme *sait* et *aime* qui valent *A connaissance de...* et *A du goût pour...*), elles seules peuvent évoquer la nature d'une entité. Mais, s'il s'agit d'une situation statique prise dans le temps et durable (ouverte, comme il se doit avec l'imparfait) plutôt que hors du temps, elle doit en plus renvoyer à une propriété suffisamment permanente pour concerner la nature de l'entité évoquée dans la période où elle a existé ou été d'actualité. Certes, la notion d'état *pris dans le temps et durable* peut surprendre. Mais ce qui définit les situations statiques, c'est seulement qu'en elles-mêmes, à l'inverse des dynamiques, elles n'*impli-*

quent pas le temps parce qu'elles *n'impliquent pas le changement*. En fait, si un changement fait apparaître ou disparaître par exemple *être fatigué* à un instant, cette idée n'est pas incorporée dans son sens mais renvoie à une action extérieure. (Le chapitre II, qui explique ces points, parlera de situations statiques à *cadre temporel externe*.)

114.3 *Explicitation faible par un circonstant désignant une période dont on évoque la nature: tout instant de la période*

Mais il est un autre cas d'explicitation faible. En effet, tu sauras bien sûr de quelle période passée il s'agit si je la précise (ici encore *avant* l'imparfait), comme dans *hier, il pleuvait*. Pour expliquer ce cas, on analysera d'abord le type *aujourd'hui, il pleut*, car ici encore, à part le fait que l'IDP est toujours *un* instant qu'il n'est pas *nécessaire* d'explicitier, l'imparfait ressemble au présent. Mais commençons par le cas où le circonstant, quoique maintenant antéposé, renvoie comme plus haut à un *instant*. On l'a vu, *Paul travaille! A 4 h du matin!* (après *il y a un fait*. *Quel est ce fait?*) correspond à *ce fait n'est autre que le (est identique au) fait que Paul travaille et ce fait «est» à 4 h du matin* et il y a opposition à *à un autre instant*. Comme dans *vous ne pouvez pas le voir. Il est 10 h. Et A 10 H, PAUL TRAVAILLE* il y a opposition à *Paul boit son café*, etc., la construction est inversée: si Paul ne peut être vu à 10 h, c'est qu'il y a un fait qui «est» à 10 h et je présente ce fait en associant à la désignation *ce fait qui «est» à 10 h* le prédicat *n'est autre que le (est identique au) fait que Paul travaille* – par opposition à un autre fait. Maintenant, ceci revient à attribuer à l'entité *à 10 h* une propriété concernant sa nature. C'est comme si on disait *L'INSTANT à 10 h est un instant où Paul travaille* où le vrai nom qu'est *l'instant* rend les choses claires: le sujet *l'instant à 10 h* étant une réalisation du concept *instant* et le prédicat qui intègre le fait combinant forcément le même concept *instant* à *où Paul travaille*, l'entité est rangée sous un type, et donc qualifiée dans sa nature. (*Jean est un garçon qui travaille* évoque de même forcément, à l'inverse de *Jean travaille*, la propriété *être travailleur* qui concerne la nature de l'entité: le prédicat liant *qui travaille* au concept *garçon* et le sujet *Jean* renvoyant par convention sociale au même concept, ici le garçon Jean est rangé sous un type de garçon, et donc précisé dans sa nature.)

De façon analogue, *va chez Paul (à la campagne) un autre jour. AUJOURD'HUI, IL TRAVAILLE* correspond à (*il y a un fait qui «est» aujourd'hui et) le fait qui «est» aujourd'hui n'est autre que le (est identique au) fait qu'il travaille*, qui revient à *aujourd'hui est un jour où il travaille*. Et on a de même *va chez Paul (à la campagne) un autre jour. AUJOURD'HUI IL PLEUT*, qui revient à *aujourd'hui est une journée pluvieuse*, où l'adjectif évoque plus clairement type et propriété, et donc la nature de l'entité. (Traiter le problème *jour/journée* – on a plutôt *un jour de pluie* qu'*un jour pluvieux*; on a *la journée d'aujourd'hui est pluvieuse* mais pas *le jour d'aujourd'hui*, etc. – mènerait trop loin.) Maintenant, le circonstant antéposé évoquant ici une *période*, il y a une différence face au cas de *à 10 h*. Certes, une telle phrase est dite à *un instant* – à l'IDP. (Le montre le fait que le pari en cause – pari, car je peux me tromper sur la nature de la journée du fait que le climat est aussi fantasque que Paul – est plus risqué si l'IDP est 9 h plutôt que 16 h et que tu le sais sans que j'aie à expliciter l'IDP.) Mais il est clair que cette phrase qui attribue à une entité une propriété concernant sa nature *pourrait* être dite à tout instant de la *période* où l'entité existe et donc que l'IDP *pourrait* être tout instant de la période où existe... la période, soit tout instant de la période – d'aujourd'hui.

On le notera, on n'a pas *aujourd'hui, il pleut/Paul travaille TOUTE LA JOURNÉE*. C'est que la précision – qui implique que *il pleut/Paul travaille* pourrait ne pas valoir à *tout* instant de la journée – est absurde, puisque *il pleut/Paul travaille* qualifie la nature de l'entité et que par définition cette nature vaut à tout instant de la période où l'entité existe – soit à tout instant de la journée. Est de même impossible *aujourd'hui, il pleut/Paul travaille DEPUIS MIDI* (ce qui montre, si besoin en était, qu'on n'a pas affaire ici à une situation durable – *pleuvoir/travailler* – qui, valant à l'IDP, devrait être ouverte. En effet, si c'était le cas, face à l'impossibilité de la fermeture par *toute la journée*, l'aberration superficielle en *depuis...* serait possible): la précision – qui implique que *il pleut/Paul travaille* n'a pas valu en un groupe d'instant d'aujourd'hui – est absurde puisqu'est en cause une qualification de la nature d'aujourd'hui qui vaut forcément à tout instant d'aujourd'hui. Et on n'a pas davantage *aujourd'hui il pleut/il travaille DEPUIS CE MATIN*: cela implique que *il pleut/Paul travaille* peut cesser

de valoir et c'est absurde puisqu'on évoque la nature d'aujourd'hui et que cette nature vaut forcément à tout instant d'aujourd'hui.

On notera que, au téléphone à 10 h, un ami peut me dire *ne viens pas chez moi cet après-midi. Aujourd'hui, je travaille toute la journée*. Mais c'est qu'il évoque d'abord la journée, disons, *de 24 h*, puis la journée *de travail*. Ici le fait qui «est» aujourd'hui n'est autre que le (est identique au) fait que je travaille toute la journée revient à la journée de 24 h est une journée de travail à plein temps (et non à mi-temps – cas qui manifeste qu'une journée de 24 h peut être une journée de travail à mi-temps). On notera, à l'inverse, que si (dit à 6 h du matin alors que les volets sont fermés) *aujourd'hui, il pleut toute la journée* est possible, c'est qu'il ne s'agit pas de l'attribution à la journée d'une propriété concernant sa nature. Ici on évoque la journée comme période de 24 h (qui inclut l'IDP 6 h du matin) puis, disons, comme période passée au dehors. Mais s'il est clair que la seconde est à venir à l'IDP, on notera qu'on n'a pas là un présent «à sens futur». Le présent ici (cf. chapitre V) décrit un programme *actuel* (fourni par la météo pour la journée à venir) mais il le fait en traitant en fait une *mention* de fait. On a ici le programme d'aujourd'hui mentionne une pluie durant toute la journée.

On l'a compris, dans *bizarre, hier il pleuvait, mais aujourd'hui il fait beau* (à distinguer bien sûr de *hier il pleuvait quand je suis sorti*), *hier il pleuvait* renvoie à (*il y avait un fait hier*) et ce fait qui «était» hier n'est autre que le (est identique au) fait qu'il pleuvait (et non un autre fait) et donc revient à *hier était une journée pluvieuse* (avec *hier* traité en nom), où on attribue à une entité une propriété concernant sa nature. Bref, ici le pseudo-IDP passé est tout instant de la période où a existé l'entité-période *hier* – tout instant de hier. (Comme on ne peut avoir perdu de vue une telle entité alors qu'elle continuerait à exister, dans ce nouveau cas d'explicitation faible il ne peut s'agir de la période où l'entité a été d'actualité et, corrélativement, la nature de l'entité ne peut avoir changé depuis.) On retrouve donc ici ce qu'on a vu pour le présent. Mais alors qu'avec lui l'IDP était comme d'habitude *un* instant qu'il n'est pas nécessaire d'expliciter, le pseudo-IDP passé lié à l'im-parfait, qui doit comme d'habitude être explicité, est tout instant d'un groupe d'instantants équivalents. C'est qu'il est inutile d'évoquer *un* pseudo-IDP passé (explicitation forte) et même, puisqu'il n'y a pas ici d'acte de parole réel au pseudo-IDP passé, qu'il serait absurde de le faire. (On ajoutera

qu'avec l'imparfait – soit dit pour anticiper sur les différences présent/imparfait autres que la différence centrale, et comme c'est logique puisqu'on a affaire à un pseudo-IDP *passé* –, on ne fait pas de *pari* sur la nature de l'entité.) Bien sûr, comme ci-dessus et pour les mêmes raisons, face à *il fallait aller chez Paul (à la campagne) un autre jour. Hier, il travaillait/il pleuvait*, sont impossibles tant *hier, il pleuvait/il travaillait TOUTE LA JOURNEE* que *hier il pleuvait/Paul travaillait DEPUIS MIDI* et *hier il pleuvait/Paul travaillait DEPUIS LE MATIN*, alors qu'on a *j'y suis allé l'après-midi. Grosse erreur. Hier il travaillait toute la journée et à 6 h il m'a prévenu. Aujourd'hui, il pleuvait toute la journée.*

Cette thèse sur l'explicitation faible du pseudo-IDP passé par un circonstant désignant une période passée explique les données mieux que d'autres. Ainsi il faut dire, non pas que *l'année dernière, j'achetais une voiture* suggère, à l'inverse de *l'année dernière, j'ai acheté une voiture*, un «souci de toute l'année» (Ducrot/Todorov 1972: 391, DD souligné), mais que cela vaut *l'année dernière était une «année-achat de la voiture»*, face à des années d'une autre nature, comme «l'année-achat de la caravane». En effet, la première formulation renforce l'idée qu'à l'inverse du passé l'imparfait «couvre forcément toute la période de référence». Or cette idée implique que *hier* a le même statut dans *hier il a plu* et *hier il pleuvait*; elle amène l'étranger à l'erreur de *en mai j'ai pris l'avion pour aller en France et puis, en juin, je FAISAIS un stage au CLA* (où «toute la période de référence est couverte»); et, évoquant la durée, elle interdit d'expliquer l'impossibilité, sinon de *l'année dernière, j'achetais une voiture toute l'année* puisque de toute façon *acheter une voiture toute l'année* ne se conçoit pas, du moins de *hier il pleuvait toute la journée*. (Aux étrangers qui pensent qu'une telle phrase précise la durée de la pluie, on fera remarquer que *avant-hier il pleuvait* n'en dit rien, car elle n'exclut ni *avant-avant-hier il pleuvait* ni *hier il pleuvait*. Mais on ajoutera surtout que, tout comme on ne parle pas de Paul et Yves quand on parle de Jean, on ne dit rien des entités avant-avant-hier et hier quand on parle de l'entité avant-hier.)

Cette thèse explique aussi pourquoi on a 1/ *pendant la guerre Paul écrivait des romans* mais pas 2/ *pendant cinq ans Paul écrivait des romans* alors qu'on a 3/ *pendant ces cinq années-là Paul écrivait des romans*. Dans 1/, loin de préciser la durée de la situation de son début à sa cessation (ici encore

Paul peut en avoir écrit aussi avant et après la guerre), *pendant...* sert à nommer une période (qui *elle* a bien sûr une durée). Bref, on retrouve ici le cas de *bier il pleuvait*. 1/ est donc possible du fait que le pseudo-IDP passé y est explicité (faiblement) comme il se doit. Et si 2/ à l'inverse ne l'est pas, c'est que, malgré l'antéposition, ce n'est pas le cas (on ne sait de quels cinq ans – de quelle période – il s'agit). Certes, si *pendant cinq ans* ne nomme pas une période, il peut évoquer la durée d'une situation de son début à sa cessation (sur laquelle on insisterait en l'antéposant), mais ce ne peut être le cas avec l'imparfait qui exige une situation ouverte. Par contre, 3/ est possible car le circonstant antéposé sert bien à l'explicitation (faible) requise du pseudo-IDP passé du fait que l'anaphorique *ces cinq années-là* renvoie forcément à cinq années citées avant. Le pseudo-IDP passé est tout instant de la période qu'elles constituent (et que *pendant* sert à nommer). Est en cause une période qui, pour lui, était une période d'écriture de romans – et non d'une autre nature, de résistance par exemple.

Le lecteur le vérifiera, la thèse explique aussi qu'on ait *bier, c'était lundi* et non *bier, ça a été lundi* et que, face au policier qui après un crime à la Fac demande *vosre alibi pour bier DE 5 A 6?*, la réponse *je lisais au café de la gare* soit un alibi. Ce dernier exemple permet en outre d'insister sur le fait qu'il reste vrai ici que plusieurs situations à l'imparfait sont forcément co-valides et que, étant donné que de ce fait on ne proposera que des situations non contradictoires, il y a exclusion du contradictoire. On notera en passant que, comme ici est remplacé par une période l'instant à *midi* qui interdisait plus haut la comparaison, on peut maintenant opposer l'imparfait aux passés. Le policier se fâchera si je réponds *J'AI LU au café de la gare* car ce n'est pas un alibi (je peux ajouter *je suis aussi allé téléphoner... je suis allé aux W-C...*, etc. et, après deux jours, *et j'ai aussi couru tuer le doyen, j'avais oublié!* – car le passé ne dit rien du contradictoire). Et si on a *de 5 à 6, il lisait et prenait des notes* mais pas *de 5 à 6, il lisait et faisait la sieste*, tant *de 5 à 6, il a lu et fait la sieste* que *de 5 à 6, il a lu et pris des notes* sont possibles (il y a succession).

L'analyse serait plus convaincante si on détaillait la question des circonstants. Mais on se limitera à deux points. On notera qu'on peut évoquer la période en ne mentionnant que sa limite finale avec *avant...* ou

jusqu'à..., comme dans *avant l'annonce du résultat, il régnait une grande agitation et jusqu'au 7 la rue était barrée*. Mais on notera surtout la complexité des phrases avec *depuis que...* antéposé. On a là d'abord un circonstant qui, malgré l'apparence, est un instant et non une période. Le montre le fait qu'à l'imparfait il *doit* y avoir explicitation forte, comme avec *en revenant à 3 h* dans *en revenant à 3 h, Jean ne put voir Paul. Depuis que son frère était là, il travaillait*. En effet, si l'explicitation forte est requise, c'est que *...était là* est lié en fait à un instant précis érigé en pseudo-IDP passé. Comme le *depuis que* antéposé renvoie forcément au dit instant, le dit instant voit ici sa nature caractérisée par *son frère était là* auquel il est antéposé. Mais, comme le veut la construction impertinente derrière *depuis*, on n'a pas simplement affaire à ce qui serait à 3 h *Jean ne put voir Paul. MAINTENANT QUE son frère était là, il travaillait*. Est en cause aussi – mais en fait pas à l'imparfait – *pendant la période précédente où son frère avait été là, il AVAIT TRAVAILLÉ* où cette fois une période est caractérisée dans sa nature. On pourrait noter encore que, quoique semblables à *pendant la guerre*, etc., certains circonstants ne jouent qu'à l'imparfait. Mais ceci relève de la section suivante car il ne s'agit plus ici de la différence centrale présent/ imparfait qu'est la nécessaire explicitation du pseudo-IDP passé.

11.5 Autres différences expliquées

11.5.1 Des circonstants désignant une période pour le seul imparfait

Si notre hypothèse explique d'autres différences imparfait/présent, c'est d'abord parce qu'elle associe présent et *vrai* IDP. Et c'est justement de ce fait qu'avec certains circonstants les phrases attribuant une propriété concernant sa nature à une entité-période n'existent pas au présent. En effet, pourquoi, face à *quand j'étais enfant, j'étais heureux*, n'a-t-on pas *quand je suis enfant, je suis heureux*? On l'a dit, je ne saurais dire *quand?* face à ton *je suis un enfant* puisque le *vrai* IDP ici en cause est déjà connu de moi. Mais, de la sorte, il est clair que tu ne peux pas plus dire *quand je suis un enfant, je suis heureux* car cela serait évoquer cette absurdité qu'est un IDP qui serait à la fois celui qu'on connaît déjà et un autre instant. (Certes, dans une

construction impertinente où *être un enfant* vaut *faire l'enfant*, tu peux dire *quand je suis un enfant, ma femme enrage*. Mais ici – cf. chapitre V – tu ne fais pas l'enfant au vrai IDP: le présent de *suis* ne sert qu'à préciser en quel genre d'IDP – en quel *pseudo-IDP générique* – se produit l'*occurrence* épisodique d'une situation de type série.) Bien sûr, le mot *quand* renvoyant à *instant, période*, etc. (genre de mot dont il vient dans bien des langues), on n'aura pas non plus *dans la période où je suis enfant, je suis heureux* alors qu'on a *dans la période où j'étais enfant, j'étais heureux* (à l'époque où j'étais enfant est meilleur mais cache le phénomène qui nous occupe car à l'époque où évoque forcément une époque passée). De même, face à *étant enfant, j'étais heureux*, on n'aura pas *étant enfant, je suis heureux* (sauf au sens *du fait que...*) car, la forme en *-ant* étant liée (on le verra) aux présent et imparfait, elle renvoie à *quand je suis un enfant* dans le deuxième cas.

Un point doit être noté ici. On voit ici que la construction vue plus haut peut jouer deux fois: après (*il y avait un fait à une époque*) et *ce fait qui «était» à cette époque n'est autre que le fait que j'étais un enfant*, on a (*il y avait un fait à l'époque où j'étais enfant*) et *ce fait qui «était» à l'époque où j'étais enfant n'est autre que le fait que j'étais heureux*. Mais, de la sorte, on comprend que *pendant/durant...* soient des formes en *-ant* (*pendre* en ce sens étant bien sûr vieilli). Soit dit grossièrement, après (*il y avait un fait à une période*) et *ce fait qui «était» à une période n'est autre que le fait que mon enfance durait/pendait*, on a (*il y avait un fait à la période où mon enfance durait/pendait*) et *ce fait qui «était» à la période où mon enfance durait/pendait n'est autre que le fait que j'étais heureux*. Mais, on l'a vu, cela peut s'exprimer avec la forme en *-ant*. On a alors et *ce fait qui «était» MON ENFANCE DURANT/PENDANT n'est autre que le fait que j'étais heureux*, qu'on inverse en *pendant/durant mon enfance, j'étais heureux*.

115.2 Le perçu représenté au seul imparfait

Mais si notre hypothèse explique d'autres différences imparfait/présent, c'est aussi parce qu'elle associe imparfait et *pseudo-IDP* passé ou *pseudo-IDP passé*. Voyons une différence liée au renvoi à un *pseudo-IDP* passé. Sortant du bureau, je ne dirai pas *tiens! la police charge 32 kg de drogue!* Mais, dans un roman, on aura bien *Paul s'étonna devant la police qui chargeait 32 kg*

de drogue. C'est qu'on a ici une situation perçue. Or, elle ne se conçoit pas si, parce que posée comme valant au vrai IDP, on est au niveau du réel (je ne peux *percevoir* qu'il s'agit de drogue et, *a fortiori*, de 32 kg.). Elle ne se conçoit que si, parce que posée comme valant en un *pseudo-IDP* passé, on est au niveau d'une *représentation* du réel. De même, je ne dirai pas *on est sur la plage* à Marie qui est avec moi, mais je peux lui dire *hier à cette heure-là, on était sur la plage*. Ici encore (même si ici c'est parce que Marie la perçoit forcément et que cela rend son évocation inutile) la situation perçue ne peut être posée comme valant au vrai IDP et donc relevant du réel, mais elle peut l'être comme valant en un *pseudo-IDP* passé parce qu'alors il s'agit d'une représentation du réel. (Si je peux dire *on est sur la plage, un peu de tenue!*, c'est que Marie ne perçoit pas *vraiment* qu'elle est sur la plage. De même, je peux dire *on est sur la plage, à Bali! je n'y crois pas!* car je ne perçois pas *vraiment* cette réalité.)

115.3 Expressions au seul imparfait

Voyons des spécificités de l'imparfait qui viennent de ce que le pseudo-IDP passé est *passé*. Si la phrase toute faite *il ne manquait plus que ça!* n'existe qu'à l'imparfait, c'est que, servant en fait à signaler (comme – au présent – *Paul est là. C'EST LE SOMMET!*) qu'avec l'arrivée de Paul est *maintenant* à son comble le caractère raté d'une soirée déjà marquée par plusieurs problèmes, elle n'évoque ce qui valait en un pseudo-IDP *passé* (juste avant l'arrivée de Paul) que *pour indiquer ce qui vaut à l'IDP*. (On a certes *il ne manque plus QUE PAUL VIENNE!* mais il ne s'agit pas d'une expression toute faite et elle vaut plutôt *on frise la catastrophe totale*. Est aussi possible le dialogue *et si Paul venait... – il ne MANQUERAIT plus que cela!*, mais on a le conditionnel et cela vaut *dieu nous en préserve!*) De même (et pour la même raison), n'existent qu'à l'imparfait *il suffisait d'y penser!* et *il était temps!* qui valent, disons, (*je*) *REALISE* que ce n'était pas si compliqué et *C'EST quasi miraculeux qu'il n'y ait pas eu une catastrophe*.

115.4 «Pouvoir + infinitif» contrafactuel au seul imparfait

Autre exemple, si (l'imparfait étant non implicatif) *il pouvait se blesser* ne dit rien de la blessure, le contexte de *quand même, tu n'aurais pas dû laisser le*

gosse ouvrir les huîtres! Il pouvait se blesser indiquant qu'il ne s'est pas blessé, ici *pouvait* équivaut au contrafactuel *aurait pu*. Ceci ne se conçoit pas avec le présent. En effet, c'est seulement si *pouvoir se blesser* vaut en un pseudo-IDP *passé* qu'on peut savoir si ensuite il s'est ou non blessé: par opposition à ce qui est à venir à l'IDP, ce qui était à venir en un pseudo-IDP *passé* *peut* être connu à l'IDP. (Pour illustrer la complexité des phénomènes, on notera ce qui se produit dans un cas pourtant semblable. Si vous avez rejeté notre invitation à la baignade, nous ne dirons pas *vous DEVIEZ vous baigner avec nous* à notre retour mais seulement *vous AURIEZ DU*... Par contre, l'italien peut dire ici, à l'imparfait, *dovevate entrare in acqua con noi! Era splendido!* Et nous pouvions – aurions pu – dire *s'il y a une fois où vous DEVIEZ vous baigner, c'était celle-là*.)

115.5 *Situation hors du temps sur une entité hors du temps et «conscience du réel» au seul imparfait*

Revenons, pour présenter un dernier exemple, à l'imparfait sur une situation comme *être un nombre premier*. Choisir un instant passé pour l'ériger en pseudo-IDP *passé* (dont, par conséquent, l'explicitation sera forte), c'est forcément exclure les autres instants, lesquels s'opposent au premier en ceci qu'avec eux la validité de la situation, quoique possible, n'est pas assurée. Mais une telle opposition ne peut exister si la situation évoque la propriété constitutive (qui ne peut être absente) d'une entité hors du temps (qui ne peut commencer à/cesser d'exister) car alors on ne conçoit aucun instant où elle pourrait ne pas valoir. A moins qu'on ne considère pas la situation – le réel – mais la *conscience* qu'en a un sujet. Et c'est justement ce qui se passe dans notre exemple initial au style indirect libre *Paul se mit alors à raisonner. 7 était un nombre premier. Donc...*, ou encore dans *Paul ne trouvait pas la solution. Mais soudain il se dit que 7 était un nombre premier et donc que...* où l'imparfait avec explicitation forte sur notre situation est dans la subordonnée d'un verbe explicitant qu'il s'agit de la *conscience* du réel. Et ici l'imparfait diffère du présent car (le chapitre V le confirmera) *7 est un nombre premier* évoque toujours le réel. C'est dû au fait qu'il pose la validité à l'IDP et que, l'IDP étant *d'emblée* le seul instant pris en compte, il n'est *pas* lié à un choix qui exclurait d'autres instants.

On comprend ici pourquoi on a introduit ensuite l'exemple (entre retraités ayant enseigné ensemble) *tu te rappelles 397 617? Mais si... c'était un nombre premier. On le proposait toujours aux élèves. Ils ne trouvaient jamais ce qu'il avait de particulier* (et pourquoi le trait de l'imparfait qui nous occupe n'est pas général). En effet, s'il s'agit d'attribuer à une entité une propriété qui concerne sa nature, le réel est forcément en cause. Mais s'il l'est ici, c'est parce qu'il y a explicitation faible du pseudo-IDP passé au sens où il est forcément tout instant de la période passée où l'entité *a été d'actualité* (et non de celle où elle *a existé*). En effet, l'opposition existe bien alors au niveau du réel puisque la situation vaut en un pseudo-IDP passé qui est un type d'instant et que ce type d'instant, défini par la période passée où l'entité a été d'actualité, peut être opposé à un autre type d'instant où elle peut ne pas valoir, celui défini par la période extérieure à celle où l'entité a été d'actualité.

1.2 L'imparfait: -ai/i- marque générale de pseudo-déicticité passée sur la marque zéro de présent

La suite de ce livre continuera à accréditer l'hypothèse qu'on vient d'exposer. Mieux vaut ici en venir à notre hypothèse sur -ai/i-. Elle se dégage quand on cherche une solution au problème que pose en fait la forme de l'imparfait. En effet, l'idée s'imposant d'une validité en un *IDP* qui est un pseudo-IDP *passé*, on s'attendrait à avoir affaire à une marque de passé sur une marque de présent et non à une forme en fait aussi opaque que *bier* (qui ne contient ni *jour* ni *passé* et dont on ne connaît pas la genèse – Buck 1949: 1000) puisque «the imperfect marker (Posner 1997: 316-7, les phonèmes sont transcrits par des lettres) can be described as having a tonic allomorph *è* (or *é* in some varieties) and a pretonic allomorph *i/y*» – ou comme étant -ai/i- à l'écrit. (À l'exception de *être*, il est «suffixed to the long root» – Posner 1997: 313 –, *i. e.* au radical des personnes du pluriel au présent qui s'oppose parfois à celui des personnes du singulier.)

Mais, avant d'aborder ce problème, on se demandera si swahili, arabe et turc n'ont pas un équivalent de l'imparfait où ce que l'étude du *sens* a révélé dans son cas se verrait justement dès la *forme* – aussi transparente que *the day before* face à *la veille*. Cela montrera en outre qu'ici le français (comme les langues romanes qui, valeurs non temporelles à part, ont un imparfait semblable) est peut-être moins singulier qu'on peut le penser. Ceci dit, ce développement préliminaire n'étant *pas* intégré dans le raisonnement qui mène à l'hypothèse sur la forme de l'imparfait et sur *-ai/i*, le lecteur peut passer directement à la section suivante ou revenir plus tard au dit développement, qui est difficile, spéculatif et anticipe sur la suite du fait qu'il veut aussi contribuer à poser en général (et dans toute sa complexité) le problème du temps.

12.1 Un équivalent de l'imparfait à la forme transparente?

12.1.1 Verbe au présent et être au passé en swahili?

Sur le swahili, on est tenté par l'analyse suivante. On a un infixe de passé: *-li-*. Dans *Ali alisoma gazeti*, *Ali a lu/ lut le journal* (ici, et souvent ci-dessous, on néglige l'infixe d'objet figurant normalement dans le verbe), on a ainsi *alisoma* (avec *a-*, préfixe de sujet pour la classe ou genre des animés, 3^o personne singulier et *-soma*, radical de *lire*) et dans *kwanza Ali alikuwa mwalimu*, d'abord *Ali a été/ fut prof*, on a de même *alikuwa* (avec *kuwa*, être). On a aussi un infixe de futur: *-ta-*, par exemple dans *Ali atasoma gazeti* et *Ali atakuwa mwalimu*. On a encore un infixe de présent: *-na-*, comme dans *anasoma* qui traduit *lit* dans *chut! Ali lit le journal!* (*Ali est prof* se traduit *Ali ni mwalimu* où – cf. ci-dessous – joue la copule *ni* car *kuwa* n'apparaît pas au présent.) Et on a enfin la forme composée *alikuwa anasoma* qui traduit *lisait* dans *il m'a fait taire: Ali lisait le journal*. Comme *anasoma* se reconnaît dans *alikuwa anasoma*, on posera que le second doit ressembler au premier. Mais, comme on y reconnaît aussi *alikuwa*, on posera que la forme composée doit différer du présent au moins en ce qu'avec elle il faut expliciter ce qui est en fait un *pseudo-IDP passé*. Bref, on aurait ici une forme qui, aussi transparente que *dix-sept* face à l'opaque *douze*, imposerait d'em-

blée l'hypothèse de la validité en un pseudo-IDP passé. Mais que vaut cette analyse?

Un premier point à noter (qui, non lié à la question d'un éventuel équivalent transparent de l'imparfait, ne fera qu'enrichir la vision du problème du temps en général), c'est qu'à l'inverse du présent français, la marque *-na-* ne porte pas sur la plupart des situations statiques: en fait sur celles qui sont liées à un adjectif, à un nom, à un nom avec préposition (plutôt qu'à un verbe comme *savoir*, *aimer*, *pouvoir*, etc.). On l'a dit et on y reviendra, renvoyant à des propriétés (propriété *stricto sensu*, appartenance à une classe, localisation en un lieu), les situations statiques n'impliquent pas en elles-mêmes le temps parce qu'elles n'impliquent pas le changement. Or, c'est de ce fait que dans les langues elles donnent souvent lieu à un type de phrase particulier – *sans temps*: on associe le concept de propriété (de l'adjectif, nom ou groupe prépositionnel) à l'entité par une pause ou une copule qui le plus souvent, d'origine non verbale (à la différence de *être*), ne se conjugue pas. Détaillons les différents cas pour le swahili (nous suivons Ashton – 1977: 92 *et sq.* –, mais en négligeant les copules négatives): s'agissant d'une propriété *stricto sensu*, on a une pause: *sisi – tayari*, nous – prêts; *kisu – kizuri*, couteau – joli. Ou encore le préfixe de sujet comme copule: *sisi tu tayari*; *kisu ki kizuri*. (Les préfixes de sujet se comparent à des marques de personne s'il s'agit d'animés, comme *a-* déjà cité et ici *tu-*. Pour les non animés, ils n'existent qu'à la 3^o personne et varient selon la classe/genre et le nombre du nom. C'est pourquoi on a *ki-* et non *a-* avec *kisu*.) Pour l'appartenance à une classe, on a une pause (*sisi – walimu*, nous – profs) ou une copule (le préfixe de sujet pour les 1^o et 2^o personnes, comme par exemple dans *sisi tu walimu*; la copule invariable *ni* pour la 3^o personne dans les sept classes/genres: *Ali ni mwalimu*). S'agissant d'une localisation en un lieu (Ashton 1977: 19-20), on a une copule complexe formée par le préfixe de sujet lié à un des locatifs: *kisu kiko nyumbani* (couteau + *il/par là* + maison/à) pour la localisation indéfinie, *kisu kipo mezani* (+ *il/là* + table/sur) pour la localisation définie et *kisu kimo sandukuni* (+ *il/là-dedans* + boîte/dans) pour la localisation définie intérieure. S'il s'agit de la seule présence/absence, on a le seul préfixe sujet: *kisu ki wapi?* (+ *il* + où).

Ceci dit, si Johnson (1967: 338) confirme l'absence de temps dans ces phrases quand il dit que la copule *ni* ne donne aucune «indication of time» et peut se traduire «*I am (was), etc.*», Ashton (1977: 264 *et sq.*) semble la démentir quand il note que lorsqu'une situation statique (bien sûr, si elle est prise dans le temps) est passée ou future la pause n'est plus possible, les copules citées se liant à *alikuwa* ou *atakuwa*. Et nous irions même plus loin car (comme dans *Ali alikuwa/ atakuwa mwalimu* déjà cités), le swahili *actuel* utilise plutôt *alikuwa* ou *atakuwa seuls* (on a donc une copule de plus, et qui, d'origine verbale, se conjugue, du moins au futur et au passé). Maintenant, ces descriptions divergentes reflètent sans doute une réalité elle-même complexe: une évolution (quasi achevée?) vers un état de choses où les copules du paragraphe précédent ne s'emploient plus *que dans un contexte présent*. Ceci dit, quoique favorable à la naissance d'une marque de présent, l'emploi dans le seul contexte présent ne signifie pas forcément que ces copules ont maintenant *en elles-mêmes* une valeur de présent. (Après tout, si, comme on l'a vu, la marque de validité à l'IDP diffère des autres marques de temps en ce qu'elle néglige le temps *en général*, on conçoit qu'on puisse s'en passer ici.)

Maintenant, cette question importe peu au sens où il reste vrai de toute façon que *-na-* diffère du présent français en ce qu'il n'apparaît pas avec les situations statiques dans le cas cité. On ajoutera qu'il n'apparaît pas plus, toujours à l'inverse du présent français, avec les situations statiques que sont les séries. Ainsi on a *hu-* dans *huvafya mananasi, d'habitude je leur donne des ananas* (*hu-* + *na*, infixé d'objet animé + *pa*, radical de *donner* + *ananas* au pluriel). Ashton (1977: 38) disant que *hu-* (qui exclut les marques de personne) «imply habitual or recurrent action, *apart from times*», il est sans doute une marque de sérialisation, du moins, semble-t-il, dans le cas d'une série prise dans le temps, par opposition à une série hors du temps comme *confondre le rouge et le vert* valant *être daltonien*. (On notera – Ashton 1977: 250 – que *hu-* semble ne pas se lier à *alikuwa* ou *atakuwa* pour traduire une série passée comme dans *j'ai fumé 20 ans avant d'arrêter*.)

Mais un second point est à noter – et qui lui concerne la question d'un éventuel équivalent transparent de notre imparfait. Quand Ashton dit (1977: 37) que *-na-* «refers to the present if nothing in the context indicates past or future», il indique qu'il n'a en lui-même *aucune* valeur de

temps. Comme il cite (1977: 190) *alimwona mtu anakujia, il a vu un quelqu'un s'approchant/en train d'approcher* (-ona, voir, -mw- infixé d'objet, *mtu*, personne, *kujia*, venir) en parlant d'une «action [...] in process of V + ing» (Ashton 1977: 37), -na- serait une marque de phase *cursive* (servant à évoquer le cours d'une action, cf. chapitre II) comparable à *(être) en train de* ou à *(être) lisant/s'approchant/etc.* De la sorte, *alikuwa anasoma* n'équivaudrait pas à l'imparfait. Il ne s'analyserait pas *lui a été + lui LIT* mais *lui a été + lui EN TRAIN DE LIRE/LISANT* ou *be was + be reading*. Confirme cette analyse de *alikuwa anasoma* le fait qu'on a *atakuwa anasoma* et que Dick (1987: 72) l'assimile à *be will be reading*. Et de même le fait que *alikuwa akisoma* équivaut parfois à *alikuwa anasoma* (et *atakuwa akisoma* à *atakuwa anasoma*). En effet, -*ki-* est une sorte de *avec* signalant la concomitance qu'on a (Ashton 1977: 138) dans *akimwona Ali, atalia machozi, lui avec-voir Ali + lui pleurera* (en voyant/quand il verra/s'il voit Ali, il pleurera) et surtout dans *alimwona Ali akisoma, il a vu Ali + lui avec-lire* (il a vu Ali EN TRAIN DE lire) et, bien sûr, dans *alikuwa akisoma* et *atakuwa akisoma* (*be was/will be + lui avec-lire*) *il était/sera EN TRAIN DE lire*. (Ceci dit, il n'est pas sûr que *zamani alikuwa anasoma sana* puisse remplacer le *zamani alikuwa akisoma sana, il lisait beaucoup autrefois* de Ashton – 1977: 257 – qui, notons-le, complique la question des séries.)

Maintenant, ceci ne contredit pas forcément l'idée que -*na-* marque le présent. Il peut avoir les deux valeurs. Le «most frequent usage» de -*na-* étant dans un contexte présent (Ashton 1977: 37), on a ici encore un état de choses favorable à la naissance d'une marque de présent. Et, s'agissant ici de situations dynamiques (sur lesquelles porte -*na-* en tant que marque de phase *cursive*) et non plus statiques, cette naissance est probable. Bref, la marque de phase *cursive* -*na-* serait devenue *aussi* une marque de présent. Aurait joué l'évolution classique que rappelle Dick (1987: 77): une marque de phase *cursive* utilisant comme repère un instant quelconque *tx*, elle devient un présent si elle est souvent utilisée quand *tx* est l'IDP. Du reste, comment expliquer sinon que -*na-* puisse porter sur les situations statiques exprimées par des verbes (cf. *anjua kiswabili, il connaît le swabili, anavezā...*, *il peut...*, *anapenda...*, *il aime...*, etc.) alors qu'une marque de phase *cursive* (cf. chapitre II) ne peut concerner *que* les actions?

On le notera entre parenthèses, si Polomé (1967: 115) parle bien de la marque *-na-* comme présent, il le fait de façon inacceptable car il l'oppose à l'infixe *-a-* (qui tend à disparaître, en fait) comme à un autre présent et en assimilant les deux au couple «*children are playing/play*». C'est inacceptable: on vient de voir que *-na-* intervient sur des situations statiques où est inconcevable la valeur cursive et, d'autre part, si Ashton (1977: 37-8) qualifie *-a-* de «present indefinite», il ajoute que «a more comprehensive term is *indefinite time tense*». Bien plus, il incite à aller plus loin en donnant l'exemple suivant: *ng'ombe wala nyasi, les vaches mangent de l'herbe* (*ng'ombe, vaches; wa*, préfixe de sujet, genre/classe des animés, 3^o personne du pluriel; *wa + a = wa; -la, manger; nyasi, herbe*). En effet, il est clair qu'ici *-a-* n'a pas de contenu temporel mais est comme *bu-* une marque de sérialisation, la différence semblant être que cette fois la série est hors du temps (*manger de l'herbe, c'est être herbivore*) alors qu'avec *bu-* elle est prise dans le temps (comme dans *mes vaches mangent des pommes*). Et ceci semble confirmé par l'autre exemple de Ashton, *mwalimu asema ataka sukari* (*-sema, dire; -taka vouloir; sukari, sucre*), où «*asema and ataka both state facts without relation to time*» et où il n'y a pas de «*immediate need of sugar*». Est suggérée ici une nature qui *ne peut* changer: *le prof vent TOUJOURS du sucre et il le dit TOUJOURS*.

Bien sûr, l'évolution de *-na-* rejaillissant logiquement sur *alikuwa anasoma*, on peut conclure (avec prudence car il y a bien des doutes et des problèmes ici, sans parler du fait que ce qu'on a décrit est modifié en cas de négation): il est possible que (comme le suggère Polomé – 1967: 115 – quand il dit que *-na-* «can also refer to the time considered as the present moment in the context») *alikuwa anasoma* soit un équivalent transparent de notre imparfait, même si l'opposition *alisoma/alikuwa anasoma* n'existe pas pour être (on n'a pas *alikuwa anakuwā*). Par contre, il est sûr que si c'était le cas ce serait dû à une évolution: une marque de phase cursive devenue aussi une marque de présent, y compris quand le verbe en cause est combiné avec être au passé.

121.2 Verbe au présent et être au passé en arabe?

On n'évoque ici brièvement l'arabe (dans une transcription *ad hoc*) que pour noter que Lecomte *note explicitement* l'évolution décrite à l'instant pour le swahili (que l'arabe a influencé pendant des siècles). La forme de type *yaktubu* (racine *kth*, 3^o personne, singulier, masculin), qui ne valait un temps que *lui en train d'écrire/écrivait* et ne portait que sur les situations dynamiques, a, tout en gardant ce sens, «fini par recouvrir notre présent» (1968: 113) et, donc, à porter sur tout type de situations. Corrélativement, *kana yaktubu* (*kana*, être, passé, 3^o personne, singulier, masculin), qui ne valait que *lui a été* + *lui en train d'écrire/écrivait* ou *he was* + *he reading*, en est venue à valoir aussi *lui a été* + *lui écrit*. Ici encore donc (même s'il faut à nouveau être prudent, *kana* par exemple n'ayant lui aussi qu'une seule forme face à *a été/fut* et *était*), il est *possible* qu'on ait là une forme qui, transparente, *impose* l'hypothèse de la validité en un pseudo-IDP passé remplaçant l>IDP (*kana yaktubu* doit ressembler à *yaktubu* qu'il contient mais il doit aussi, du fait de *kana*, en différer au moins en ce qu'il requiert que soit explicité ce qui n'est qu'un *pseudo-IDP passé*). Ici encore, il est par contre sûr que si c'était le cas ce serait dû à une évolution: une marque de phase cursive devenue aussi une marque de présent, y compris quand le verbe en cause est combiné avec *être* au passé.

121.3 Marque de présent et marque de passé en turc?

En turc (Lewis 1978: 128), *-di-* (*-du-*, *-ti-*, etc. selon le contexte phonétique) indique une situation passée (en fait «positively known to the speaker», mais cela importe aussi peu ici que le fait qu'il a aussi une autre valeur). Ainsi *geldi* (*gel*, radical de *venir*; marque zéro finale de 3^o personne singulier) traduit *il est venu/vint*. L'infixe *-yor-* marque le présent (Lewis 1978: 108-9). Ainsi *geliyor* (avec *i* pour des raisons phonétiques) traduit *il vient*. Et on a enfin un infixe composé: *-yordu-*, par exemple dans *geliyordu* qui traduit *il venait*. *-Yor-* et *-di-* se reconnaissant dans *-yordu-*, on voudra poser que ce dernier doit ressembler à *-yor-* mais aussi, du fait de la présence de *-di-*, qu'il doit aussi en différer au moins en ce qu'avec lui doit être explicité ce qui n'est qu'un *pseudo-IDP passé*. Et il semble avéré qu'on a là un équivalent transparent de l'imparfait (combinant cette fois des

marques et non pas des formes verbales les intégrant), puisque Lewis (1977: 48) parle de «present-past» (un écho au terme *présent-passé* de Tesnière – 1980: 33 – pour l'imparfait). Pourtant, ne s'impose ici que la même conclusion prudente que ci-dessus car (sans parler cette fois des phrases à copule et sans temps où *-yor-* n'apparaît pas – Lewis 1978: 96-8) *-yor-* est aussi parfois une marque de phase cursive sans temps.

Ceci dit, le turc a un intérêt supplémentaire et c'est ce sur quoi on préférera insister. Faisons d'abord un détour. On n'en sera pas surpris, certains assimilent le présent en *-yor-* à *he is coming* et ils l'opposent à un autre présent, qu'ils assimilent à *he comes*: celui en *-r-* qu'on a dans *gelir* (*gel(i)* + *r* + marque zéro de 3^o personne). Mais, dit Lewis (1978: 117), c'est à chaque fois «a misleading oversimplification». Il a sans doute raison. En effet, *-yor-* peut porter aussi sur les situations statiques, auquel cas il ne peut s'agir de la phase cursive que justement ces situations n'ont pas: on a ainsi *tu sais, mon frère paralysé... Maintenant, il peut marcher* (*yürüyebiliyor*), puis, dit de qui maîtrise le turc qu'il y a peu il ignorait, *il sait le turc, maintenant* (*biliyor*) et encore (Lewis 1978: 117) *I love you* (*seviyorum*). De même, on a *-yor-* pour traduire la situation statique qu'est la série (prise dans le temps) *j'écris deux heures chaque matin* (Lewis 1978: 109, 117). Bref, la marque *-yor-* a (peut-être) acquis une valeur de *simple* présent, mais pas en tout cas de présent cursif. Quant à *-r-* (dit «temps large» en Turquie), on peut penser que, plutôt qu'une marque de présent, il est une marque de sérialisation, servant à dériver d'un lexème une série, cette fois *hors du temps*. En effet, pour Lewis (1978: 116-117) il «denotes a continuous activity» et est un «aorist (Greek for *unbounded*)»: associé à *faire*, il renvoie au fond à «*I am a doer*» qui, selon le contexte, se spécifie en «*I habitually do; by and large I'm the sort of person who does*». (On le sait, les termes *activité* et, d'autre part, *continu* et *sans limites* sont souvent utilisés – peu importe ici que ce soit à tort – pour décrire respectivement les séries et les situations hors du temps.) Cette analyse explique que *je t'aime* avec *-r-* (Lewis 1978: 117) vaille *I like you* et non *I love you* (je ne parle pas, comme ci-dessus avec *-yor-*, de la présence en moi *hic et nunc* du sentiment mais de son apparition épisodique qui manifeste ma propriété – érigée en propriété constitutive – être un «amateur de toi»). Elle explique encore que *il sait le turc* avec *-r-* se dise dans un contexte ordinaire et non dans celui cité ci-dessus

(je n'évoque pas la présence en lui *hic et nunc* de cette connaissance mais la réalité épisodique qui manifeste la propriété quasi constitutive *être un «connaisseur» du turc*). Et elle explique enfin que *il peut marcher* avec *-r-* traduise *bien que handicapé de naissance, il peut marcher* (on n'évoque pas sa capacité *hic et nunc* mais la réalité épisodique qui manifeste sa propriété, ici encore constitutive, *avoir la capacité de marcher*).

Ceci dit, il y a un problème ici, c'est que Lewis traduit *au présent* les exemples avec *-r-* ci-dessus et que, d'autre part, *-di-* porte aussi sur *-r-*, comme dans *gelirdi, he used to come regularly*, Lewis parlant dans ce cas d'«*aorist past*», en notant qu'il repose sur ce qu'il nomme aussi (1978: 118) un «*aorist present*». Face à cela, on peut penser que si *gelir* renvoie au présent et que ce n'est pas du fait de *-r-*, c'est qu'il inclut une marque *zéro* pour ce temps (une *seconde* marque de présent du turc). Or, si c'est le cas, il faut dire non seulement qu'il est possible que le turc ait un équivalent transparent de l'imparfait (issu d'une acquisition par une marque de phase cursive d'une valeur supplémentaire de présent, y compris quand porte sur elle une marque de passé), mais aussi qu'il peut en avoir un autre, moins transparent, où la marque de passé *-di-* porte cette fois sur une marque *zéro* de présent. Davantage, la capacité de *-di-* à porter sur autre chose que *-yor-* évoquant le fait qu'en français on a *-ai/i-* au-delà de l'imparfait et l'idée (Tesnière 1980: 33, 37-8, 41) que les rapports *a mangé/avait mangé* et *lira/lirait* sont analogues au rapport *mange/mangeait*, il faut dire aussi qu'il est possible que la ressemblance français/turc aille au-delà de l'imparfait. On l'a compris, on reviendra (au chapitre II) sur ces points.

12.2 Hypothèses sur la forme réelle de l'imparfait et sur -ai/i-

12.2.1 Marque *zéro* de présent et -ai/i- marque de pseudo-déicticité passée

Le problème que pose la forme de l'imparfait, c'est que le *-ai/i-* inséré entre radical et marque de personne est loin de ce qu'on attendrait, savoir, puisque s'impose l'idée d'une validité en un *IDP* qui est un pseudo-*IDP passé*, une marque de passé sur une marque de présent. Mais une so-

lution s'impose. On posera d'abord qu'en fait, comme le suggèrent les enfants qui (en isolant mal *-ai/i-*) disent *suitais/sontaient* pour *étais/étaient*, la forme réelle de l'imparfait intègre bien la marque de présent attendue, car c'est une marque zéro. En effet (soit dit en allant plus loin que Gross – 1968: 11), c'est la marque normale du présent. Quant au *-ai/i-* qui, s'il existe ailleurs, n'y est en rien une marque de passé (il n'a rien à voir avec les deux marques de passé), on expliquera comme suit qu'il puisse jouer le rôle d'une telle marque. Quand le latin crée la tournure *lenta mente*, le mot *mens* (décliné en *mente*) y a son sens ordinaire *dans un esprit*. Tout se passe comme si on disait (dans un français actuel assez maladroit) *il travaille dans un esprit lent* pour indiquer, au-delà du sens ordinaire de *dans un esprit* mais à travers lui, qu'on crée un adverbe centré sur *lent*. Autrement dit, en latin, l'adverbialisation est au départ marquée *indirectement* par *mente*, alors qu'à l'inverse, dans le français actuel *lentement*, le suffixe *-ment*, où (malgré *mentir*, *mental*, etc.) *mens* n'est plus reconnu, marque *directement* l'adverbialisation. De même, à une époque *beau coup* mettait en œuvre un des sens ordinaires de chacun de ces mots pour marquer *indirectement* ce que marquait directement l'équivalent de l'italien *molto* issu du latin *multus*. Mais actuellement *beaucoup* (où on ne reconnaît ni *beau* ni *coup* et qui de ce fait est souvent mal orthographié) marque *directement* cette valeur. On l'a compris: face à une marque de passé (comme *-di-* en turc) qui marquerait *indirectement* (de par son sens ordinaire) la pseudo-déicticité passée de la marque de présent sur laquelle elle porte, *-ai/i-* la marque *directement* – quel qu'ait été son sens initial, qui n'a pas besoin d'être reconnu. Comme, corrélativement, il ne marque que cela ou est une vraie marque, on parlera de marque «tout court».

122.2 -Ai/i- marque générale

Le statut de marque directe favorise la généralisation. Le montre par la négative le *un bon coup* de *rigoler un bon coup* qu'on peut voir (très grossièrement) comme une marque indirecte de haut degré: comme on y reconnaît le *bon* intensifiant de *une bonne pluie* et le *coup* de *boire un coup* ou *aller un coup au ciné*, il ne concerne que ce qui, comme *travailler*, se manifeste en «coups», à l'exclusion par exemple de *aimer/plaire*. Qui par contre suppor-

tent *beaucoup*, qui est une marque *directe*. On est donc tenté de poser que -*ai/i-* est une marque *générale* de pseudo-déicticité passée, qui porte non seulement sur une marque de présent mais aussi sur les marques de passé et de futur. Mais il faut d'abord montrer qu'il porte bien sur des marques de *futur* et de *passé* dans les formes comme *mangerait* et *avait mangé*. (On verra plus bas qu'il ne porte *pas* sur la marque de passé des formes comme *mangea* et que, suite à une histoire semblable à celle évoquée ci-dessous de *a parlé*, il porte aussi sur la marque de futur – un futur qu'on dira objectif face à celui, subjectif, qui précède – des formes comme *allait partir*.)

-*Ons* et *-ez* ne marquant *que* la personne, le paradigme *-ai, -as, -a, -ons, -ez, -ont* ne peut être temporel mais seulement personnel. La marque de futur est donc le *-r-* de *manger-* (ou de *ser-, viendr-, ir-, etc.*). Mais il y a ici une «bizarrerie révélant l'histoire» (Gould 1991: 300): le paradigme personnel évoque *avoir* au présent et le groupe «radical + *-r-*» l'infinitif. Et cette histoire, l'historien la connaît: le futur qui nous occupe est né d'une tournure (disparue depuis) «infinitif + *avoir* au présent» qui avait une valeur modale (on y reviendra). Et cela a entraîné des changements de forme. On a maintenant un radical (parfois étrange) suivi de la marque de futur *-r-* (car l'infinitif, qui n'est plus en cause, n'est plus reconnu) et ensuite les marques de personne (car de même *avoir* n'est plus reconnu, surtout bien sûr quand *avons/avez* sont devenus *-ons/-ez*). Le phénomène est classique: on passe parfois à «*mainnant*» car *main* et *tenant* n'ont plus à être reconnus pour former le sens *now* et on écrit *il s'est enfui/empresé* parce que *en*, mort, n'a plus à être reconnu (*s'en aller* étant «en retard», comme le confirme le fait qu'on dit aussi bien *il s'en est allé* que *il s'est en allé*). Dans ce cadre, il est clair que *-ai/i-* porte bien sur une marque de futur dans les formes comme *mangerait*. En effet, il intervient bien sur *-r-* (toujours précédé du radical parfois étrange). Ceci dit, ces formes ont un paradigme personnel (*-s, -s, -t, -ons, -ez, -ent*) qui n'a rien à voir avec *-ai, -as, -a, -ons, -ez, -ont* et est clairement celui de l'imparfait. C'est une autre bizarrerie due à une histoire, elle aussi connue: la tournure modale au présent avait un analogue: «infinitif + *avoir* à l'imparfait»; évoluant parallèlement à la première, il a engendré un «futur» face à un *pseudo-IDP passé*. Si ici aussi cela a rendu méconnaissables des éléments initiaux, cela a cette

fois effacé toute trace du radical de *avoir*. C'est de ce fait que, suivant le groupe «radical + r + -ai/i-», on a les marques de personne de l'imparfait.

Dans les formes comme *a mangé (hier)* la marque de passé ne peut être que celle, divisée en deux, constituée d'un composant suivant le radical et de *a* (ou *est*) le précédant (complexe car *a/est* marque aussi la personne). Ici encore on a une bizarrerie, et qui cette fois saute aux yeux: *a/est* est identique à *être/avoir* au présent et le groupe «radical/composant final» au participe de l'action réalisée (PR) du verbe concerné. (On verra plus bas qu'il faut rejeter le terme «participe passé»). L'histoire qu'elle révèle est aussi connue: c'est d'une marque de résultatif présent du type *a mangé (maintenant)* (qui elle n'a pas disparu) qu'est née la marque de passé. Et si ici la forme n'a pas changé, néanmoins *avoir/être*, le présent et le PR ne sont plus en cause. Dans ce cadre, il est clair que -ai/i- porte bien sur une marque de passé dans les formes comme *avait mangé*. En effet, il porte bien sur la marque complexe de passé. Certes, il ne porte que sur le composant initial (toujours complexe car marquant aussi la personne). Davantage, ce composant initial intégrant -ai/i- est clairement identique à *être/avoir* à l'imparfait. C'est une autre bizarrerie révélant une histoire. Elle est connue: le résultatif présent avait un analogue à l'imparfait: *avait mangé*. Une évolution parallèle à la précédente a eu lieu qui a créé un passé par rapport à un pseudo-IDP passé. Si elle n'a pas provoqué des changements de forme, il n'empêche qu'ici aussi *avoir/être*, l'imparfait et le PR, morts, ne sont plus en cause.

Les formes comme *avait mangé, mangeait, mangerait* renvoyant bien au morphème -ai/i- sur les marques de passé, présent et futur des formes du type *a mangé, mange, mangera*, il faut maintenant montrer – ce que le reste de ce livre s'emploie à faire – qu'au niveau du sens -ai/i- est bien une marque de pseudo-déicticité passée *générale* qui, portant sur une marque de temps déictique, produit une marque dérivée qui lui ressemble massivement tout en en différenciant principalement en ce que doit être explicité le pseudo-IDP passé remplaçant l'IDP. (Il faudra aussi expliquer, bien sûr, comment, au-delà, on est passé aux valeurs autres qu'on connaît). Autrement dit, il faut montrer que, signalant la reconstruction ailleurs (dans le passé) d'un repère (temporel) fondamental, -ai/i- manifeste un aspect du fait que «le langage humain [...] libère l'esprit de la tyrannie du

hic et nunc à laquelle l'animal demeure [largement, DD] soumis» (Thom 1974: 250), un aspect de cette «libération du vécu [dont] le langage est l'instrument» (Leroi-Gourhan 1965: 21).

12.3 Hypothèse sur la genèse de la forme réelle de l'imparfait et sur celle de -ai/i-

Nous terminerons en spéculant sauvagement sur la genèse de la forme «*marque zéro de présent + -ai/i-*», et donc de *-ai/i-* (dans une section qu'on peut sauter, pour les mêmes raisons que celle sur le swahili, l'arabe et le turc). *-Ai/i-* vient d'une marque du latin classique. Abstraction faite de la personne (et en négligeant *être* qui était à part: la 3^o personne singulier est *erat*), on la trouve dans *amABA* (1^o conjugaison), *monEBA* (2^o), *legEBA* (3^o), *capEBA* (3^o mixte), *audiEBA* (4^o). On retrouve en gros ces types en roman commun et même (avec *b > v*) en italien (*aspettAVA*, *dormIVA*, *piacEVA*, avec *être* en partie régularisé, *erAVAmo* et *erAVAte* remplaçant *eramus* et *eratis* aux 1^o et 2^o personnes pluriel). Mais, dans certains cas, dont le français (Bruneau/Brunot 1969: 293-5), *-eba-* seul a subsisté et il a subi (Posner 1997: 316-7) «an irregular development [...], with loss of the intervocalic *b > ea*» («the generalisation of this contracted ending [pouvant avoir commencé avec le] future in the past»). De là, le français passe à *-oi/i-* au XII^o siècle, puis à *-ai/i-*, qui reçoit (administrativement) partie des suffixes personnels écrits actuels en 1835.

Posner (1997: 317) pense «possible» de remonter du *-ba-* commun aux quatre conjugaisons du latin classique à une ancienne forme périphrastique «with the verb *to be* combined with the Indo-European imperfect marker *-a*». Pour Allières (1982: 76, n. 1, citant Monteil), en amont ce *-ba-* était une «forme d'optatif [...] de **bhen*, *être*, employé avec une valeur temporelle». Pour Ernout/Thomas (1964: 221), «*serebam* [avec *-m* pour la personne], [semble] remonter à *j'étais à (en train de) porter*». Pour Haudry (1979: 23), «*amabam* [vient de] **amasi + bhvam*, *j'étais à aimer*». Que tirer de ces thèses en partie divergentes? Le fait qu'en swahili, arabe et turc est peut-être en train de naître un équivalent transparent de l'imparfait français à partir d'une combinaison «passé + cursif» du genre de *he was + he V-ing* ou de *was + -ing* nous conduit à poser qu'en amont du latin était en

cause *-ba-* qui se combinait à une marque de phase *cursive*. Et que, si cette marque *-ba-* était une forme d'un des deux verbes (Posner 1997: 301-2) ayant constitué le *être* latin (l'autre étant **es*, parfois réduit à *s-* ou ayant la forme *er-*), il s'agissait d'un *passé* (et non déjà d'un imparfait!).

Tentons de décrire la valeur de la forme en *-ba-* du latin classique pour ensuite montrer comment elle est née de la valeur d'amont qu'on vient de poser. Selon l'analyse usuelle le latin classique a trois temps sur une base I, *cursive* (une *base* étant ici l'union indissociable d'un radical et d'une marque): I a/, présent, I b/ (la forme en *-ba-*), passé, I c/, futur. Puis ces mêmes trois temps sur une base II, *résultative*: II a/, présent, II b/, passé, II c/, futur. Etant entendu que, extérieur à cette opposition des formes I d'*infectum* et II de *perfectum*, existe un passé né du résultatif présent par une évolution classique, II a/ *veni* = *I have come* ayant aussi acquis la valeur *I came* (Ernout/Thomas 1964: 223). Ceci dit, il semble bien que la base I n'était *pas* cursive puisqu'elle concernait les verbes évoquant des situations statiques qui n'acceptent pas le cursif. Au reste, Ernout/Thomas (1964: 226) notent que dans I c/ «l'idée d'action en cours [s'efface] le plus souvent». Et, surtout, Posner (1997: 200) signale que I b/ (la forme en *-ba-*) devrait être décrit non pas par le terme *cursif* mais par «the Greek *paratatikós*, which implied [...] no time limits». Bref, qu'il était un simple présent (ouvert). Maintenant, si ainsi I b/ n'avait rien à voir avec le cursif, qu'en était-il de la valeur du *-ba-* qu'elle contient? Les bases I et II de *être* étant *s-/er-* (issus de **es-*) et *fu-*, il est probable que *-ba-* n'était pas ressenti comme une forme de *être*, même si *fu-* vient aussi de **bhew* (comme encore – Champion 1978: 13 – la marque de futur *b-* de I c/ pour les 1^o et 2^o conjugaisons). Et de toute façon *-ba-* n'était sans doute pas ressenti comme *passé* puisqu'il n'existe pas ailleurs. (Même II b/ ne comporte pas *-ba-* mais la forme I b/ de *être*; ainsi dans *amavE-RAT*, 3^o personne singulier). De la sorte, on peut penser que *-ba-* était sans doute déjà une marque *directe* de pseudo-déicticité passée et que I b/ renvoyait à «*-ba-* modifiant I a/ qu'il intègre» (étant donné – on le justifiera ci-dessous – que la marque de présent de I a/ était intégrée au radical dans ce qui était une *base* présente). Bref, la forme en *-ba-* (I b/) ressemblait déjà à l'imparfait français, étant entendu qu'ici *-ba-* indiquant

qu'un pseudo-IDP passé remplace l'IDP n'était pas une marque *générale* et qu'il ne portait pas sur une *marque zéro* de présent.

Quel état de choses en amont et quelle évolution à partir de lui faut-il supposer pour arriver au latin classique tel qu'on vient de le décrire? On dira qu'en amont on avait bien une opposition base cursive/base résultative. Le fait qu'en latin classique II b/ et II c/ (soit *amaverat* et *amaverit*, ici à la 3^e personne singulier) laissent percevoir les formes I b/ (*erat*) et I c/ (*erit*) du *être* classique portant sur une même base II justifie l'existence d'une base résultative (valant, disons, *ayant lu (la lettre)*) et suggère qu'on lui ajoutait *être* au passé et au futur (formant ainsi les ancêtres de II b/ et de II c/) ou qu'on la laissait telle quelle, auquel cas on avait une forme (l'ancêtre de II a/) sans marque de temps (Haudry – 1979: 74 – dit que le présent indo-européen est «non marqué») mais qui était typiquement utilisée dans un contexte présent. L'existence d'une base cursive (disons *lisant/en train de lire*) est justifiée par le fait que, malgré leur désaccord sur -si-, Ernoul/Thomas et Haudry paraphrasent l'ancêtre de I b/ par *j'étais à/en train de...* A cette base on pouvait de même ajouter *être* au passé (i. e. -ba-) et au futur (formant ainsi les ancêtres de I b/ et de I c/) ou la laisser telle quelle, auquel cas on avait à nouveau une forme (l'ancêtre de I a/) sans marque de temps mais utilisée typiquement dans un contexte présent. Ensuite, aurait eu lieu l'évolution suivante – classique –: I a/ serait devenu un simple présent. Mais, comme il avait été une *base cursive*, il s'agissait d'une *base présente*. En conséquence, le base I a aussi été vue comme présente dans le cas des deux autres formes. Seraient ainsi nés le présent I a/ (ce qui contredit Posner – 1997: 199 – pour qui le présent latin est «a *timeless unmarked form*»), puis le présent pseudo-déictique passé I b/ (où -ba-, *être* au passé, ne porte pas sur une marque zéro de présent) et, enfin, I c/, étant entendu que ce qui était un *présent face à un pseudo-IDP FUTUR* aurait été d'emblée réanalysé en futur et donc vu comme contenant une marque de futur sur ce qui n'était plus une *base présente* mais un simple *radical*. Ce dernier point s'explique facilement. Faisons un détour. Le français ayant pour le domaine du passé, d'une part, les passés ordinaire et simple et, d'autre part, l'imparfait, il divise en deux ce domaine, l'antériorité à l'IDP ou passé *stricto sensu* s'opposant à la validité en un pseudo-IDP passé. Mais, comme il a *un* groupe *unique* de for-

mes pour le domaine du futur – les futurs subjectif et objectif –, il ne divise pas en deux ce domaine-là. Selon le contexte, le groupe des futurs évoque *soit* la postériorité à l'IDP *soit* la validité en un pseudo-IDP futur. Comme ici I c/ est la *seule* forme en cause, au-delà de sa valeur de validité en un pseudo-IDP futur, elle est d'emblée infléchie pour exprimer aussi la postériorité à l'IDP, devenant ainsi un simple futur, dont la valeur varie avec le contexte.

Mais l'indicatif du latin classique ainsi formé est peu cohérent: on vient de le voir, si on a bien une *base (présente)* dans le cas de I a/ et I b/, on a par contre un *radical* dans le cas de I c/. Par ailleurs, il ne faut pas oublier l'évolution de II a/ *veni, I have come*, résultatif présent, devenu *veni, I came*, passé. Or, il est clair que si II a/ *veni, I have come* renvoie aussi au passé *I came*, la base II est elle aussi «affaiblie» (Ernout/Thomas 1964: 219). Et clair encore que dans *veni* valant *I came* on n'a plus une base mais un simple *radical* supportant une marque de passé. Et il y a plus. En effet, si les ancêtres de II b/ et II c/, marqués comme tels par *être*, étaient utilisés pour les passé et futur, corrélativement, celui de II a/ l'était typiquement dans les contextes présents. Il a donc dû être réanalysé en *base résultative + marque zéro de présent* car seul ce caractère présent explicite permet le passage à la valeur de passé. En effet, le mécanisme en cause est clair: si par exemple (pour l'expliquer sur le français), face à *Paul est arrivé (=est là)*, tu dis *quoi! Quand?*, l'état résultant de la réalisation de l'action étant déjà posé comme présent, ta construction est impertinente. Mais je comprends qu'en fait *quand* concerne l'action – qui est forcément passée puisqu'elle est antérieure à l'état qui en résulte et que cet état est présent – et qu'en fait tu me demandes de la localiser secondairement dans le passé. Maintenant, si ainsi le résultatif présent II a/ a une marque zéro de présent, on a ici une autre incohérence puisque, à côté de cette marque zéro, le présent a aussi une autre marque, celle en cause avec la base présente de I a/ et I b/.

Bien sûr, peu cohérent, l'indicatif latin classique était fragile. On l'a compris, c'est de ce fait que la rupture sociale que l'on sait a déclenché un processus sinon d'élimination comme dans le cas du «tissu d'incohérences» des déclinaisons (Martinet, in Jespersen 1976: 9), du moins de reconstruction totale. Reconstruction totale qui à terme a produit (entre

autres et en partie de façon spécifique) le français actuel et dont les formes – on n'en sera pas surpris – sont constituées de *radicaux* et de marques de temps autonomes, dont la *marque zéro du présent*.

Certes, le français actuel a hérité de II a/ dans la valeur en cause quand *veni* vaut I *came* (qui de toute façon, répétons-le, s'analysait déjà «radical + marque de temps autonome»), même si ses formes ont subi des «altérations phonétiques violentes» (Meillet 1952: 124) et si une évolution en a fait ce qu'on appellera (plus bas) un passé non pas simple mais à déicticité effacée. Mais c'est justement parce que cette forme est un héritage du latin que ce passé est à part en français au sens où n'existe pas de forme où *-ai/i-* porte sur lui. Les autres temps français sont des nouveautés et ils se divisent en formes de base et formes en *-ai/i-* parce qu'ils ont été formés à partir de tournures au présent et de leurs analogues à l'imparfait.

On dira que les présent et imparfait des tournures dont sont nés les autres temps français sont des temps du latin classique et que donc eux aussi ont été hérités. Mais quand Posner (1997: 199, 200) pose que I a/ «survit en français» et qu'il en va de même de I b/, il faut préciser qu'il ne s'agit que de valeurs. (Dans le cas de l'imparfait, on objecte à l'idée que le sens a été conservé – cf. Moignet 1973: 256 – le fait que *La Chanson de Roland* n'a qu'une «quarantaine d'imparfaits», ceux-ci étant souvent remplacés par des passés simples comme *il eut les yeux brillants*. Mais Posner – 1997: 204 – a raison: il n'y a là que des «literary artefacts [which] probably never caught on in the spoken idiom».) En effet, les *formes* ont été réanalysées: les bases, fragiles, sont devenues des radicaux et, quand la base présente de I a/ a été vue comme un radical, le présent a acquis une marque zéro. Corrélativement, dans I b/ la marque indiquant qu'un pseudo-IDP passé remplace l>IDP a été vue comme portant désormais sur la marque zéro de présent qui suit le radical. Ensuite, on l'a dit, ses réalisations ont été ramenées au seul *-eba-* (y compris sur *être* qui ainsi s'est régularisé, mais sur le radical *et-*) qui s'est réduit en français à *-ea-*, puis à *-oi/i-* et à *-ai/i-*.

On le notera, comme souvent, les éléments fréquents ont tendu à être conservés formellement, même si ici encore les formes ont néanmoins subi des «altérations phonétiques violentes» (qui ont touché aussi les

marques de personnes: c'est ce qui explique que *-ons* ait une «baffling origin» – Posner 1997: 306). C'est de ce fait que certains verbes sont irréguliers ou relèvent de conjugaisons non productives car incapables d'accueillir de nouveaux éléments. Et que, notamment, certains verbes ont au présent un radical à deux visages (Chaurand 1982: 36-7): long ou faible, lié à un accent sur la terminaison; court ou fort, lié à un accent sur le radical. (Bien sûr, la multiplicité des radicaux des verbes situés hors de la conjugaison productive tient parfois à d'autres causes. Ainsi le verbe *aller* résulte de la fusion de *plusieurs* verbes.)

Pour ce qui est des tournures utilisant les présent et imparfait ainsi ré-analysés, il faut citer d'abord celles qui sont résultatives puisque leur développement est lié à (et manifeste) la disparition des formes reposant sur la base II. S'est développée (on l'a vu) la périphrase «*être/avoir* au présent + PR» pour le résultatif présent, qu'a logiquement accompagné «*être/avoir* à l'imparfait + PR» évoquant un résultatif valant en un pseudo-IDP passé. Et, quand est né un passé à partir de «*être/avoir* au présent + PR» (avec la réanalyse formelle que cela implique, on l'a vu et on y reviendra), une évolution parallèle de «*être/avoir* à l'imparfait + PR» a créé un passé face à un pseudo-IDP passé. (Sont bien sûr nées aussi des tournures aux présent et imparfait qui évoquaient d'autres de ces valeurs qu'on qualifiera plus tard de phasales, dont «*être en train de* + infinitif» pour le cursif. Mais il faut insister surtout ici sur «*il va* + infinitif» car, on y reviendra, de là est né un futur objectif, l'analogue «*il allait* + infinitif» ayant à nouveau évolué parallèlement pour créer un temps analogue face à un pseudo-IDP passé). Bien sûr (on l'a dit et on y reviendra), s'est aussi développée la tournure modale «infinitif + *avoir* au présent», ici encore accompagnée logiquement de l'analogue «infinitif + *avoir* à l'imparfait». Et, naturellement, quand de la première est issu un futur subjectif, la seconde, évoluant parallèlement, a engendré un analogue de ce temps face à un pseudo-IDP passé.

On le notera, cette reconstruction a néanmoins engendré aussi de la complexité. Moins parce que, par exemple avec le futur subjectif, la multiplicité des radicaux s'est accrue suite à des altérations phonétiques (pour *venir*, par exemple) que parce que, par exemple avec le passé ordinaire et le futur objectif, sont apparues (comme on l'a dit) des marques

de temps qui ont deux composants, celui qui est antéposé au radical renvoyant de plus à la personne en même temps qu'au temps. Mais peu importe ici.

L'essentiel est en effet qu'en posant qu'ainsi, issu de *-ba-* qui en latin ne signalait (directement) la pseudo-déicticité passée qu'en portant sur une base présente, est né *-ai/i-* qui la signale en portant sur une marque zéro de présent puis, surtout, sur les marques du passé ordinaire et des futurs, on a achevé notre spéculation sauvage sur la genèse la plus lointaine possible de la forme réelle de l'imparfait et sur celle de *-ai/i-*. Il est donc temps de passer – et sans se livrer à la spéculation cette fois – à des formes en *-ai/i-* autres que l'imparfait.

Chapitre 2

-Ai/i- sur les situations phasales au présent

Ce chapitre traite les formes en *-ai/i-* liées à *est en train de pleurer, est sur le point de sortir, est sorti* (= *est dehors*), etc. pour confirmer qu'ici aussi *-ai/i-* fait valoir face à un pseudo-IDP passé ce qui marque un rapport à l'IDP. Mais il montre qu'en fait ce travail a déjà été accompli au chapitre I. En effet, les formes *est en train de pleurer, est sur le point de sortir, est sorti* (= *est dehors*), etc. ne sont pas comparables aux variations *temporelles* comme *sortira/pleurera*, qui renvoient à la situation *sortir/pleurer*. Elles représentent des situations qui, face à *sortir/pleurer* (et bien que liées à elles par le sens) sont *nouvelles*. De la sorte, on aura affaire ici à des imparfaits *ordinaires*, analogues de présents *ordinaires*. Autrement dit, ce chapitre contribue à l'effort théorique qu'implique l'étude de *-ai/i-* quant à ce qu'on nomme sans rigueur aspect. Il définit d'abord les notions de phase, de marque de phase (MDP), de situation et de type de situation eu égard à la phase. Et montre que les situations nouvelles au présent exprimées par les formes citées sont des situations *phasales*, construites sur des situations initiales à l'aide de MDP comme par exemple *être en train de*. Il dégage ensuite les différents types de situations eu égard à la phase. Et examine le comportement des principales MDP face à chacun de ces types. En guise de transition vers le chapitre III qui reprend l'analyse de *-ai/i-* sur différentes marques de temps, il confirme enfin brièvement qu'avec les analogues en *-ai/i-* des situations phasales au présent comme *est en train de pleurer, est sorti* (= *est dehors*), etc. on retrouve ce qu'a dit le chapitre I sur l'imparfait.

2.1 Phase, marque de phase et situation phasale

21.1 La notion de phase

Les phrases *il est en train de lire la lettre* et *il est sur le point de sortir* ne diffèrent pas en temps au sens où l'une renverrait au présent et l'autre au futur. En effet, on a *est* dans les deux cas et ce présent n'est pas trompeur: le policier qui rend ainsi compte par radio des activités d'un suspect décrit à chaque fois une situation *actuelle* – le suspect le nez dans sa lettre ou la main sur la poignée de la porte. Et on peut à chaque fois ajouter *maintenant* (pour marquer qu'il y a du nouveau), à l'exclusion d'un circonstant non présent (ainsi *il est sur le point de sortir dans une minute* est impossible).

On dira que ces phrases évoquent deux *phases* différentes ou différent quant à la phase. Définissons la notion (à l'aide d'analyses qu'on affinera plus bas). On ne peut penser *sortir* sans penser le temps qui coule car son sens renvoie à des composants se succédant dans le temps (*être sur le point de sortir* évoque, à sa façon, le premier: *être dedans*; *être sorti* renvoie au second: *être dehors*). Comme il y a changement d'un composant à l'autre, on dira que *sortir* implique le temps parce qu'il implique le changement. Quand *lire la lettre* vaut, disons, *parcourir des yeux ses phrases l'une derrière l'autre* (qui n'est qu'un des sens possibles, on le verra), on a encore une situation qui implique le temps parce qu'impliquant le changement. En effet, elle a des composants successifs (*être en train de lire la lettre* évoque celui qui est central, *commencer à...* et *finir de lire la lettre* ceux qui lui sont antérieur et postérieur). On nommera *phases* les composants temporels de ces situations, qu'on dira *dynamiques*. (On rejette le terme «temporal parts» de Steward – 1997: 100 – qui risque de faire oublier les composants *externes* de *sortir*.)

On sera plus clair si on anticipe avec ceci. *Chaise* (cf. Katz in Margolis/Laurence 1999: 11) signifie *objet, fabriqué, mobile, pour s'asseoir, avec dossier, avec pieds, sans bras, pour une personne*, etc. (On le voit, face à Murphy – 2002: 38 – ou à Margolis/Laurence – 1999: 26 – pour qui elle «has ceased to be a serious contender» ou «simply can't be made to work», on

s'en tient ici à la théorie classique du concept. Comme Wierzbicka – 1996: 148 – nous pensons qu'elle est indispensable.) Partant, *être une chaise* n'est pas une situation telle qu'on ne puisse la penser sans penser le temps qui coule: elle n'a pas de phases (et c'est pourquoi on n'a pas *être en train/sur le point d'être une chaise*, etc.). Corrélativement, il faut dire cette situation *statique* au sens où elle n'implique pas le temps parce qu'elle n'implique pas le changement. (Si – comme ici, puisqu'on a *ne pas encore/ne plus être une chaise* – une situation qui *n'implique* pas le temps *peut* être pensée dans le temps, les changements alors en cause sont *extrinsèques*).

21.2 Les notions de marque de phase et de situation phasale

212.1 La marque de phase crée une situation phasale à partir d'une situation initiale

En fait, celui qui, confondant temps et phase, voit un futur dans *il est sur le point de sortir* croit qu'ici la situation est *sortir* alors qu'il s'agit de *être sur le point de sortir*: soit d'une situation *nouvelle* (complexe). Comme on la forge en combinant *être sur le point de* et *sortir*, il est clair que *être sur le point de* est une marque de phase (MDP): une marque qui porte sur une situation initiale I pour former une situation II, phasale en ce qu'elle évoque une phase de la I. Il y a des marques de phase interne (MDPI) comme *être en train de* et *finir de* et des marques de phase externe (MDPE) comme *être sur le point de* et *copule + participe de l'action réalisée (cop + PR)*. Une MDP peut porter sur une situation déjà phasale, comme dans *avoir fini de lire la lettre* où *cop + PR* porte sur *finir de lire la lettre*.

Pour éviter des lourdeurs, on évite parfois les termes du genre *MDP + adjectif dérivé du nom de la phase* et, s'agissant des MDP citées, on parle de cursif pour *être en train de* (qui évoque le *cours* d'une situation I), d'inceptif pour *commencer à* (qui désigne son commencement), de terminatif pour *finir de* (qui renvoie à sa fin), de résultatif pour *cop + PR* (qui évoque son résultat) et d'imminentiel pour *être sur le point de* (qui désigne le dernier point avant la situation I). De même, on dit souvent cursif, résultatif, etc. au lieu de *situation phasale cursive, résultative*, etc. – le contexte indiquant s'il s'agit de la situation phasale ou de la MDP.

212.2 Une création qui engendre un concept (ponctuel)

Le couple *lire/être en train de lire* est analogue au couple *voler/s'envoler* puisque, *s'envoler* valant *prendre son vol/commencer à voler*, il évoque une phase de *voler* (mais la phase n'est pas en cause dans *s'enrhumer* où il s'agit d'entrée dans un *état*). Certes, une situation phasale comme *être en train de lire* n'existant que le temps d'une phrase, elle ne figurera pas dans le dictionnaire, à l'inverse de *s'envoler* qui est formé par dérivation hors de la construction phrastique (et dont la marque *se + en*, à l'inverse de *être en train de*, n'est pas dans le dictionnaire). Mais il n'empêche: la situation *être en train de lire*, produite par une MDP, est semblable au lexème *s'envoler*, produit par une MDP, disons, *dérivationnelle* (et c'est pourquoi il faut l'exprimer par l'infinitif qui est sans temps et sert d'habitude à désigner ce genre de lexème). Elle est donc un concept. Confirme ceci le fait que *lire/être en train de lire* est aussi analogue à *se lever/être debout* (ou à *apprendre/savoir*), couple où (étant entendu qu'ici il n'y a ni MDP, ni MDP dérivationnelle) la situation phasale (résultative) – *être debout* ou *savoir* – est aussi un lexème. (On notera que dans *je sais le russe et j'ai aussi appris le latin* le résultatif présent *ai appris* – du fait de *aussi* – renvoie au lexème *savoir*.)

212.3 Ne pas parler d'aspect

La MDP créant une situation II qui évoque une *phase* de la situation I, le temps est ici en cause. Mais, comme se crée ici un *concept*, il s'agit d'une temporalité «interne» au langage (Guillaume 1973: 47) et donc «non déictique» (Lyons 1977: II: 705). Même ici où il est forgé *avec* elle, le concept est logiquement antérieur à la phrase qui seule a rapport à l'extérieur du langage et donc seule permet la temporalité déictique.

Maintenant, il y a plusieurs créations de ce genre. A côté du cas (A) de *être en train de lire* tiré de *lire*, on citera (en négligeant la distinction entre concepts ponctuels et permanents) celui (B) de *sautiller*, tiré de *sauter* (le rapport en cause pouvant exister ici aussi entre des lexèmes sans lien formel, comme avec *battre* face à *frapper*). Puis celui (C) qu'illustre le latin *perlegere librum, lire le livre jusqu'au bout*, tiré de *legere librum, lire le livre* ou le français *tout-croter* (dans *il a tout crotté son manteau* – Bally, réf. perdue), tiré

de *croter* (avec ici encore des couples de lexèmes sans lien formel, comme avec *siffler un café* face à *boire un café*).

Et il ne faut pas nier la spécificité de chacun de ces cas. Penser un concept phasal, c'est penser *EN TX «en être» à telle phase du concept I*, soit par exemple *en tx*, *on «en est» au cours du concept I [à son résultat/son commencement/son «imminence», etc.]* – ce qui implique d'ériger en repère un instant abstrait du temps. Mais il est clair que B et C n'ont pas ce trait. (Qui, notons-le, manifeste qu'il y a une analogie entre création d'un concept phasal et localisation temporelle déictique. Certes, elle ne vaut qu'au sens où dans chaque cas il y a repérage face à un instant: la localisation renvoie *en fait* à *le concept* vaut *AVANT, APRES ou A l'IDP*; l'instant qu'elle utilise – l'IDP – n'est *pas* un instant abstrait; elle ne concerne *pas* les seules actions. Ceci dit, même partielle, l'analogie n'en explique pas moins qu'on glisse facilement d'un domaine à l'autre: cursif/présent, résultatif/ passé, imminentiel/futur.) Et B et C s'opposent aussi entre eux car si ces créations de concepts II à partir d'un concept I impliquent aussi le temps non déictique, c'est d'une deuxième et troisième façons: penser *sautiller*, c'est penser une *quantité* du concept I *sauter* – soit sa répétition dans le temps. Et penser *perlegere librum*, c'est penser la *complétude* du concept I *legere librum* – soit sa fermeture à un instant du temps.

On rejoint donc ici Dick (1987: 60-3) pour qui ce qu'on nomme aspect couvre «a *non-homogeneous* group of at least» trois sous-systèmes *distincts*. Il y a le «phasal aspect», qui comprend (selon un classement qu'en fait on rejettera plus bas) les «prospective aspect (*is going to write a letter*), immediate prospective aspect (*is about to*), ingressive aspect (*starts writing*), progressive aspect (*is writing*), egressive aspect (*finishes writing*), immediate perfect aspect (*has just written*), perfect aspect (*has written*)». Il y a ensuite le «quantificational aspect» qui, lié à la question «*how often does the [situation] occur?*», comporte les cas suivants: «habitual (the [situation] occurs repeatedly), continuous ([it] occurs all the time), semelfactive ([it] occurs just once), iterative ([it] occurs several times), frequentative ([it] occurs many times)». Et il y a enfin l'aspect qui oppose «perfectivity» et «imperfectivity» selon que la «[situation] is presented [...] as a complete whole (perfective), [or] as being non complete (imperfective)». Dick référant bien sûr dans ce dernier cas au slave (en parlant de «openness» pour

l'imperfectif) et au mouvement fondamental (Tesnière 1934: 127) qu'est l'adjonction d'une marque perfectivante (ou d'une marque autre qui est *de plus* perfectivante) à un verbe, étant donné, d'une part, qu'il y a quelques cas où, à l'inverse, on ajoute une marque *imperfectivante* sur un verbe ou, d'autre part, qu'un élément perfectivé peut recevoir un autre affixe (par exemple itératif) qui le rend imperfectif.

Mais, à l'inverse de Dick, on parlera de *phase*, de *quantité* et de *complétude* (des concepts temporels) sans unifier l'ensemble sous le terme *aspect*. En effet, non seulement on ne gagne «rien de clair» à parler d'*aspect* (comme dit Benveniste – 1966: 237 – à propos du résultatif *cop* + *PR*), mais le terme crée la confusion. Et ce d'autant plus qu'il a encore un autre sens quand Binnick (1991) parle d'*aspect* «*aristotélien*» à propos de la typologie des situations établie selon que, impliquant ou pas le changement, elles impliquent ou non le temps et, si oui, selon la façon dont elles l'impliquent. En effet, il ne s'agit plus ici d'un procédé qui, à l'aide d'une marque, forge une situation à partir d'une autre et implique le temps non déictique. Ni même du rapport, impliquant le temps non déictique, entre deux situations sans lien formel. Bien plus, certaines situations n'impliquant *pas* le temps, *aspect* ici ne renvoie plus qu'à la question du temps *éventuellement* en cause dans le sens des situations. (Il s'agit ici bien sûr de la typologie *en égard à la phase* qui oppose par exemple le type de *être une chaise* à celui de *sortir*.)

Par ailleurs, quitte à parler ainsi d'*aspect* dès qu'il s'agit de temporalité non déictique, il faudrait aussi l'utiliser pour d'autres phénomènes, comme pour le cas (D) illustré par exemple par *ne plus être prof/manger* forgés à partir de *être prof/manger*. Et cela accroîtrait encore la confusion. En effet, si D diffère clairement de B et C, il n'est pas assimilable à A: si joue encore un repérage par rapport à un *tx* quand on pense le concept II (ponctuel) – *en tx, on n'a plus le concept I* –, il est clair que cette fois sont aussi concernées les situations statiques qui n'ont *pas* de phases (si bien qu'ici on est encore plus proche de la localisation temporelle déictique). Avec D on n'a affaire qu'à la *disparition* des concepts (ou sa négation, dans *être encore prof*).

212.4 Syntaxe et marque de phase

Être en train de modifiant forcément un élément comme *lire son roman*, dans *être en train de lire son roman*, il est secondaire face à lui. Mais, d'un autre côté, il est l'élément principal puisque *être en train de lire son roman* est statique et que ce ne peut être que du fait de *être en train de* (qui seul est statique). Confirme ce point ce que dit Gross (cf. 1975: 160 sq., 234 sq., après Z. Harris) d'un «verbe U» comme *être en train de* face à un «verbe W» comme *décider*. Le groupe verbal à l'infinitif (*Vinf*) qui suit *décider* équivaut à un groupe nominal (*N*). Il en a en effet les propriétés typiques (il peut se pronominaliser, se cliver, etc.) et, comme la subordonnée (*Que P*) qui peut aussi suivre ce verbe, il peut se ramener à un *N* (cf. *Paul a décidé de partir/ qu'il partirait/ son départ*). Par contre, le *Vinf* qui suit *être en train de* (qui est de toute façon la seule suite possible, à l'exclusion de *que P* et de *N*) n'équivaut pas à un *N*. En effet, il ne peut être pronominalisé (*il est en train de lire* > **il en est en train*), clivé (**ce qu'il est en train, c'est de lire*), etc. En fait, le *Vinf* est ici... un groupe verbal. Comme tel, loin d'être le complément de *être en train de*, il doit être lié (pour former une phrase) à un *N* sujet. Et ce *N* sujet ne peut être que celui qui précède *être en train de* (qui donc n'est que le sujet *superficiel* de ce dernier). C'est ce que confirme le fait que, à l'inverse de *décider* qui veut comme sujet (réel) un *N* humain, *être en train de* n'a pas d'exigence quant à son sujet superficiel (ou accepte tous les types) et ne change rien à la compatibilité ou incompatibilité du *N* et du *V* qu'il sépare (*le vent souffle* et *Paul dort*, possibles, et *le vent dort* et *Paul souffle*, impossibles, le restent si on insère *être en train de* entre sujet et groupe verbal). Il faut donc conclure que *être en train de* est extérieur à la phrase où il figure. Que cette phrase renvoie en fait à une phrase nominalisée qui est sujet face au prédicat *être en train (de)*. Bref, que *Paul est en train de lire* vaut, disons, *le «lire» de Paul est en train (de)*, où *être en train (de)*, seul prédicat, est principal. Mais, ceci dit, reste à expliquer que *être en train (de)* soit à la fois principal et secondaire.

212.5 La marque de phase – syncatégorématique

C'est qu'il est syncatégorématique, comme *grand* ou *sorte*. Pas au sens médiéval «*va avec un catégorématique sans catégoriser*», mais – car on a là

des *concepts* – au sens «ne *catégorise* qu’avec un catégorématique» (Quine, citée par Duprey 1995: 5): on ne catégorise pas le réel avec *être en train (de)*, *être une sorte (de)* «tout courts» ou avec *être grand* mais seulement avec *être en train DE LIRE*, *être une sorte de VOITURE* ou *être un grand BEBE*. (C’est masqué avec *grand*. Mais il est clair qu’on dirait Paul *petit* si on le voyait comme *garçon*. Et donc que *grand* «catégorise avec» *bébé* dans *Paul est grand*.)

Expliquons. *Sorte* et *grand* sont eux aussi secondaires face à *voiture* et *bébé*. Le confirme par exemple le fait que c’est la tête de groupe nominal et non par exemple *sorte* qui détermine ce qui peut suivre: *une voiture *dort/se gare* > *une sorte de voiture *dort/se gare*; *un clochard dort/*se gare* > *une sorte de clochard dort/*se gare*. Pourtant, ici encore vaut aussi l’inverse car *grand* et *sorte* sont les prédicats de *cette voiture est d’une sorte (donnée)* et *ce bébé est grand (supérieur en taille aux autres)*, où *voiture* et *bébé*, prédicats des phrases logiquement antérieures *ceci est une voiture* et *ceci est un bébé*, sont ramenés au statut de sujet. Mais le paradoxe se dissipe si on comprend qu’ici *seul* catégorise le réel le *bloc* formé par *être une sorte de voiture* ou *être un grand bébé* (ou – on l’a en fait dit au début de ce chapitre – *être en train de lire*). Autrement dit, que dans *ceci est un grand bébé* ou *ceci est une sorte de voiture* (ou *il est en train de lire*) ne jouent pas *deux* concepts mais bien, même si complexe, *un* concept. Le montre le fait que ces phrases n’impliquent rien d’analogue à ce qu’implique *ceci est une serviette bleue*, savoir *ceci est une serviette* et *ceci est bleu*. Et la raison est claire: il existe un ensemble des serviettes *et* un ensemble des choses bleues. Mais, s’il existe un ensemble des bébés (des voitures et des actions *lire*), il n’y a *pas* d’ensemble des *grands* (ou des *sortes* et des états *être en train de*). Dans ce cadre, il est clair que *grand*, *sorte* et *être en train de* sont secondaires. Ne pouvant catégoriser seuls, ils dépendent d’un élément qui catégorise. Mais, comme les employer, c’est catégoriser le réel avec le concept, complexe mais «un», *être une sorte de voiture*, *être un grand bébé* ou *être en train de lire*, et comme alors *sorte*, *grand* ou *en train de* apportent une spécification à *voiture*, *bébé* ou *lire* qui aurait été absente dans une catégorisation avec ces seuls concepts, il est clair qu’ils sont aussi les éléments principaux.

212.6 Une situation phasale n'est pas assimilable à une variation temporelle

Si on reconnaît dans *il est en train de lire* tant le concept initial que le concept syncatégorématique, c'est aussi le cas dans *il est sur le point de sortir*, dans l'italien *sta per andare via*, dans l'anglais *he is about to leave*, dans les tournures galloises que Awbery (cité par Dick 1987: 65-6) paraphrase par *he is at/in/after [the writing of the letter]* ou dans le vietnamien *il habite le lire* et (Westermann, cité par Cassirer 1972: I: 173) le *il est dans le ventre du lire* d'une langue «soudanaise» (où la situation phasale est cursive).

Mais ce genre de tournure peut évoluer de façon telle que soit masqué que sont en cause un concept *et* un concept syncatégorématique, et que soit possible une erreur d'analyse. Le risque d'erreur existe avec l'anglais *be + V + ing* qui, au-delà du stade intermédiaire du type *he is a-fighting*, vient de *he is on fighting* (Dick 1987: 68). De même avec la situation résultative *i dong chop, lui ayant mangé* voire *il a mangé (maintenant)* (*i = il, chop = manger*), du Krio du Cameroun, où *dong* est issu de l'anglais *done*, PR de *do*. De même avec le cursif *i pé joué, lui en train de jouer* voire *il est en train de jouer* (*i = il, joué = jouer*), du Seychellois, où *pé* est sans doute issu du français régional *être a(u)près de*. De même avec le résultatif chinois *tā lái le, lui étant arrivé* voire *il est arrivé (maintenant)* (*tā = il, lái = arriver*), où le vient de *liǎo, finir* (du moins s'il faut bien distinguer ce *le* post-verbal du même *le* particule finale qui, c'est vrai, a une autre origine, *i. e. arriver*, et si, d'autre part, il est bien une MDP résultative et non une sorte de *ça y est!* relevant du cas D de la disparition cité plus haut). Mais le risque d'erreur existe surtout avec (quelle qu'en soit l'origine) le résultatif arabe *was-sala* (3^o personne, singulier, masculin sur le radical *wsl*), *lui étant arrivé* voire *il est arrivé (maintenant)*, ou le résultatif swahili *amefika, lui étant arrivé* voire *il est arrivé (maintenant)* (*a = il/elle, fika = arriver*), où (Johnson 1967: 274) *-me-* vient d'une forme de *finir*. En effet, on n'a pas ici un élément indépendant du verbe (du *verbe* car, même si des verbes comme *pouvoir* et *savoir* expriment des concepts sans phases, *i. e.* des situations statiques, les concepts ayant des phases sont toujours des verbes) mais un affixe ou une flexion comparable à ce qu'on a dans *apprendra*. On risque donc de rater la MDP comme telle et comme concept syncatégorématique – et donc le fait qu'elle forme avec le verbe une nouvelle situation (ou con-

cept) qui, de même nature que *savoir* face à *apprendre*, n'a rien à voir avec les variations temporelles d'une seule et même situation que sont *apprendra/etc.* (On peut aussi rater les concepts syncatégorématiques quand, à la place de *grand* et *petit*, on a un suffixe augmentatif ou diminutif sur un nom, comme en italien *tavolone* et *tavolino* sur *tavola*, *table*).

Et il faut insister sur cette erreur car elle est fréquente. Même Benveniste (1966: 237, 246) incite à la faire quand il traite de la situation phasale (II) formée par la MDP résultative *cop* + *PR* (cas particulièrement propre à la provoquer puisqu'au présent elle a même apparence qu'un passé). En effet, en inscrivant les variations temporelles de la situation II dans une colonne parallèle à la colonne qui recense celles de la situation I, il suggère que l'ensemble des formes d'un verbe s'organise en un tableau à deux entrées, ce qui pousse à assimiler les variations (phasales, mais qu'il dit «fonctionnelles») qu'on note dans les colonnes autres que la première à celles (temporelles) qu'on observe dans les différentes lignes. Bref, bien qu'utile pour enseigner les formes aux étrangers (et illustrant en ce sens la propension de la linguistique à traiter la forme en négligeant le sens), ce tableau propage une erreur fondamentale. Bien plus, il crée une autre erreur. Il induit l'idée que la première colonne a comme les autres un contenu phasal: que par exemple, face à l'accompli/parfait des «formes composées» de la seconde, ses «formes simples» relèvent de l'inaccompli/imparfait. Or, c'est faux si on veut dire par là que les «formes simples» sont forcément ouvertes. Ce trait, d'une part, ne concerne que les situations durables (et il y a bien sûr des non durables dans cette colonne) et, d'autre part, il ne concerne qu'aux présent et imparfait (si on met à part ce qu'on appellera leurs emplois impertinents paradoxaux), puisque (on le verra) une situation durable au futur *peut* être fermée et l'est *forcément* aux passés. Et faux encore si on veut dire que les «formes simples» équivalent toujours à *être en train de + verbe*, puisque, même en se limitant aux présent et imparfait, les verbes qui comme *pouvoir* et *savoir* renvoient à des situations statiques sont incompatibles avec *être en train de*.

21.3 La notion de typologie des situations en égard à la phase

On l'a dit, si on n'a pas *être en train d'être une chaise*, c'est que *être une chaise* n'a pas de phases ou est une situation statique (qui n'implique pas le temps car elle n'implique pas le changement). Et si on a *être en train de lire la lettre*, c'est que *lire la lettre* a des phases ou est une situation dynamique (qui implique le temps car elle implique le changement). Maintenant, comme par exemple on n'a pas *être en train de sortir*, il apparaît que les situations dynamiques ont différentes structures phasales. Il est donc clair au total que pour comprendre le comportement des MDP, il faut une typologie détaillée des situations eu égard à la phase. Et qui intègre les situations phasales puisque, d'une part, *être en train de lire sa lettre* étant statique (on l'a vu), on n'a pas par exemple *finir d'être en train de lire sa lettre* et que, d'autre part, *finir de lire sa lettre* étant à l'inverse dynamique, on a par exemple le résultatif *avoir fini de lire sa lettre*.

Pour établir cette typologie, il faut prendre garde à certains phénomènes. Ainsi *être en train de sortir* est possible avec *les élèves* car ici (on l'a vu) *sortir* vaut ...*l'un derrière l'autre du premier au dernier* et est donc du type de *lire la lettre*. Ainsi *être en train d'aimer Paule* est possible si *aimer* a le sens sexuel (et est à classer avec *lire la lettre*) et non plus, comme dans *aimer Paule*, le sens (statique) *avoir de l'amour pour*. Ainsi *être sur le point de lire la lettre* n'est possible que si *lire la lettre* s'entend *commencer à lire la lettre* (et est à classer avec *sortir*). Bref, il faut tenir compte du fait que la situation, qui relève de la phrase *vivante*, peut s'écarter du sens ordinaire de l'élément (*sortir*) ou des éléments (*aimer Paule*) en cause, ou être amputée de son composant central (*commencer à...*). On retrouve nos constructions impertinentes. Comme tu sais que *être sur le point de* ne peut concerner *lire la lettre*, tu déduis qu'ici il porte sur une autre situation – la plus proche possible de *lire la lettre* qui l'accepte (il y a un sous-entendu). Sachant qu'une MDP n'est possible que sur une situation dynamique, tu conclus qu'*aimer* est dynamique dans *être en train d'aimer Paule* (il y a changement de sens). Il y a aussi un sous-entendu dans la phrase avec *sortir* mais ici, répétons-le, la construction est impertinente non pas parce qu'elle propose une combinaison impossible mais parce qu'elle évoque une réalité inconcevable étant donné le «background» habituel de la communication.

(On le notera, Murphy – 2002: 441 – a raison de dire que «it can be very difficult [...] to draw the line between what is part of the word meaning *per se* and what is background knowledge». Mais, quand il en conclut que «it is not clear [...] that drawing this line will be theoretically useful», il s'interdit de comprendre ce genre de construction impertinente.)

Il faut souligner un point. Le sens d'action de *aimer Paule* peut être suggéré en le combinant non seulement avec *être en train de* mais aussi avec d'autres MDP, dont *finir de* et *commencer à*. À l'inverse, seul *être en train de* porte sur *mourir* dans une construction impertinente qui le fait valoir *agoniser/se diriger vers la mort*. Partant, si on peut se demander s'il existe un second *aimer* (de même forme que le premier, créant de la polysémie) qui, dynamique, est du type de *lire la lettre*, à l'inverse il est exclu d'emblée qu'il y ait un second *mourir* du type de *monter au sixième étage* (et non plus de *sortir*). Ce dernier cas (fréquent et où – on y reviendra – *être en train de* est souvent, comme ici, la seule MDP qui permette la construction impertinente) est un exemple de construction impertinente *stable*.

Insistons-y en passant, les phénomènes évoqués ne doivent pas conduire à renoncer au projet d'une typologie en le disant extérieur à la linguistique: proposer une linguistique qui ne traite pas du lexique tel qu'il apparaît ici, c'est fuir la tâche centrale qu'est la description du langage comme «tout autrement articulé» que ce qu'on dit souvent (Benveniste 1974: 233). Notamment du fait que le cas des constructions impertinentes stables oblige à nuancer l'opposition langue/discours. En effet, en tant que déformation du concept *mourir*, une construction impertinente comme celle où *être en train de mourir* suggère *être en train d'agoniser/se diriger vers la mort* relève du *discours*. Mais, une telle construction étant stable – une habitude –, elle relève aussi de la *langue*. Expliquons-nous. Le concept est au cœur de la langue. Il y existe en puissance. Mais «the [primary] use of concepts is [...] in judgement, or the conscious framing [...] of beliefs as to what is the case», dit Strawson (1974: 14, suivant Kant). Autrement dit (et pour radicaliser), le concept n'existe en puissance (en langue) que pour exister en acte (en discours). Bien plus (on le verra), les concepts se répartissent en types dont chacun implique un profil d'emploi en discours (qui tend à lui donner une forme propre: nom, verbe, adjectif, etc.). Autrement dit, la structure du discours (exprimable en une

syntaxe abstraite) est en cause dès la langue. Bref, au total la langue est du discours *en puissance* (elle incorpore les modalités de son emploi). Et c'est en ce sens qu'une construction impertinente stable comme celle où *être en train de mourir* suggère *être en train d'agoniser/se diriger vers la mort* relève aussi de la langue. Devenue stable, elle aussi est du discours en puissance. Ceci dit, qu'on nous comprenne bien: il faut *nuancer* la distinction langue/discours et non la *supprimer* (comme Halliday – 1973: 67, DD souligne – qui dit «[there is no] boundary [...] *at all* [...] between language and speech»). Même si vaut pour les habitudes discursives du genre de celle qui nous occupe ce que dit Gross (1981: 104) d'autres habitudes, savoir que, loin d'être «exceptionnelles», elles sont «plus fréquentes» que les emplois réguliers des concepts, il ne faut pas nier la langue comme système de concepts en puissance (comme Jespersen – 1971: 28, 54 – qui, privilégiant les «habitudes», attaque Bally et Mill qui font trop de «logique»). Au reste, c'est bien parce que les concepts forment un système – l'arbre de Porphyre où un élément se définit par son genre et sa différence spécifique – que je peux dire à l'enfant qui confond *mentir* et *se tromper* que *mentir, c'est dire le faux volontairement* ou (comme le dit Hurford dans son beau livre – 2007: 84) que, face à *interdit aux animaux*, je comprends que mon chien ne peut entrer.

Terminons par une double remarque. La typologie des situations ici en cause, phasale, diffère de celle (utilisée en partie au chapitre I et que le III rendra plus simple et plus exacte) qu'on établit eu égard au temps déictique, même si les deux sont liées et se chevauchent. (Répétons-le, il est absurde de parler de *la* typologie des situations, comme la tradition qui n'évoque que celle qui nous occupe ici – et qui le fait en la désignant par un terme absurde puisque parler d'*aktionsart* conduit à dire qu'un *état* est une *sorte d'action*). Bien sûr, ces typologies des *situations* font face à celles des *entités*. Par exemple à celle qui oppose les entités comme les chaises d'une part aux entités comme l'eau (qui n'ont pas en elles-mêmes de limites et restent elles-mêmes quand on leur ajoute ou retire quelque chose de même nature) puis, d'autre part, aux entités (abstraites uniques) comme la sincérité – typologie qui sert à décrire la quantité (*deux sincérités* impossible; *deux eaux* vaut *deux sortes d'eau*) ou les articles (*une chaise; de l'eau; la sincérité*). Mais l'opposition situations/entités est logique. En effet,

le couple est au cœur du langage car il découle de la nature du concept. C'est ce qu'explique la section suivante, même si son objectif est avant tout d'éclaircir la notion de situation (cette section étant difficile, le lecteur peut passer directement à 2.2).

21.4 La notion de situation

21.4.1 Le contenu du prédicat appliqué à l'entité identifiée par le sujet

En disant «impossible qu'il y ait discours sur rien», Platon (Sophiste, 263 c, cité par Ricœur 1975: 93, n. 3) touche au cœur du langage: le renvoi au mondain *hic et nunc*, sa représentation pour toi. Au niveau le plus simple (mais sans impliquer que le langage a commencé avec une «phrase à un mot», comme le pensent Sayce – cité par Imbert, *in* Frege 1994: 18 – ou Meillet – 1952: 2, suivant Schuchardt), ce cœur du langage tient en ce que, face à une entité saillante ou identifiée d'un geste, serait produit un discours comme *chat!* (valant *ceci est un chat*), *gris!* (*ceci est gris*), *dans la cuisine!* (*ceci est dans la cuisine*) ou *vient!* (*ceci vient*). Soit l'assertion (discutable, *i. e.* pouvant être fausse) qu'à une entité s'applique un concept, *i. e.* (d'après Strawson 1974: 17) un principe de groupement d'entités. Nous dirons, en nous inspirant du terme «entity-involving situation» de Strawson (1974: 99), que la situation est le concept appliqué à l'entité.

Comme «le concept est prédicatif» (Frege 1994: 128), ce qui précède signifie que, quoi qu'en ait un dissident comme Givón (1995: 175), la prédication est au cœur du langage. Mais ce qui précède signifie aussi qu'il est logique que (même si «la présence d'un sujet auprès d'un prédicat n'est pas indispensable» – Benveniste 1966: 128) *l'ensemble* sujet/ prédicat soit verbalisé. En effet, si le langage permet, avec un discours comme *chat!*, une représentation du mondain *hic et nunc* qui, de plus, peut être *vraie* et *communiquée* (rendue *commune*) et, comme telle, retirée de la sphère du discutable, il peut travailler sur lui-même – en tant que c'est lui qui identifie un élément du mondain: on peut identifier l'entité non plus d'un geste mais à l'aide de la représentation qu'on vient de produire, pour poser à nouveau, comme dans *chat: gris*, qu'un concept s'applique à

l'entité. Davantage, je peux aussi, *directement*, dire *chat: gris*. J'assume alors que tu as comme moi procédé à la construction antérieure *chat!* ou, si tu ne vois pas le chat, que cela induira chez toi (qui me fait confiance) *il y a/existe une entité, cette entité est un chat*. Bien sûr, c'est cet ensemble verbalisé sujet/prédicat qui sert de modèle pour les divers types de phrases dites simples: ceux où le prédicat est du genre non plus de *gris* mais de *dans la cuisine* ou de *vient*, etc., ceux où le sujet identifie une entité *plurielle* ou *in-définie*, etc. Et, bien sûr, dans ce cadre, la situation, c'est le contenu du prédicat.

En disant (Cratyle, 431 b-c, 1950: 677) «le discours est une synthèse de noms et de verbes», Platon – qui a ici en vue (Ricœur 1975: 93) les fonctions «prédicative» et «identifiante» – parachève le tableau: le langage pouvant travailler sur la représentation du mondain qu'il a produite, la prédication joue à tout niveau du discours, si complexe soit-il. (Il y a donc bien une «relative pauvreté des structures syntaxiques fondamentales du langage humain» – Thom 1980: 34. Et qui reflète forcément «some fundamental features of our thought about the world» – Strawson 1974: 4). On a ainsi par exemple des prédicats qui, internes au sujet ou au prédicat, les enrichissent (formant par exemple *chat gris* ou *lire lent(ement)*) ou des prédicats sur un ensemble sujet/prédicat (*garçon lire: bien*), auquel cas, à terme, la phrase deviendra complexe et mettra en œuvre la subordination (plutôt – Kiparsky 1976: 101 – que la coordination initiale). Nul besoin de faire un recensement exhaustif et de montrer qu'à terme on pourra aussi expliciter les actes communicatifs (cf. Searle 2000: 148) liés à une prédication, il est déjà clair qu'ici les apparaître de la situation se diversifient. Et qu'une situation peut être liée à un prédicat très complexe.

Certes, le langage ne se déploie ainsi que parce qu'on a créé, à partir de concepts, des éléments *non conceptuels*: noms propres (Leibniz – 1966: 247), mots comme *je* et *ceci*, mots-outils indiquant le travail fait avec les concepts, etc. Bien plus, le langage déployé intègre du non conceptuel qui permet des actes communicatifs *sans prédication* (Searle 1972: 68), comme les interjections (qui parfois, bien sûr, – comme *aië* – ne sont pas nées de concepts). Mais il n'empêche: le concept est central et donc centrale la phrase comme combinaison sujet/prédicat qui le met en œuvre. Mais cette phrase n'est pas une abstraction syntaxique. C'est un *acte* où

on produit un *sens hic et nunc* à partir du sens de concepts. Et c'est parce que la phrase est telle qu'on ne la comprend vraiment que si on considère le *sens* du prédicat qu'est la *situation* et le *sens* du sujet qu'est l'*entité identifiée* (qu'on dégage typiquement du fait qu'est en cause un concept qui était la situation, posée comme commune et indiscutable, d'une phrase logiquement antérieure).

214.2 Situation et parties du discours

On ne peut remplacer entité/situation par le couple nom/verbe – et il faut rejeter le terme *typologie des verbes*. On le montrera en réfléchissant sur la définition des nom et verbe. Dans une première perspective, elle repose directement sur l'ontologie, sa «vraie origine [étant] la distinction des choses *in permanentes* et *in fluentes*» (Scaliger, cité par Arnauld/Nicole 1970: 152). En effet, premièrement, il est clair que les mots ont en phrase des voisins différents selon qu'ils évoquent des choses permanentes ou «fluentes»: on précise par exemple le nombre et le genre ou classe des premières mais tout autre chose pour les secondes, par exemple leur phase. La base ontologique induit donc des différences de distribution. Deuxièmement, comme parfois une langue exige que tel(s) voisin(s) soi(en)t présent(s), la distribution peut être obligatoire. Peut donc s'ajouter à la définition une couche distributionnelle cette fois au sens, disons, fort et non plus faible. Troisièmement, un voisin obligatoire (ou plusieurs) pouvant être «capturé», *i. e.* devenir un affixe, la base induit parfois aussi des différences morphologiques (ainsi quand tout nom d'une classe donnée commence par un préfixe issu d'un classificateur, comme en swahili où on a par exemple une classe de noms commençant tous par *ki-* au singulier). Ceci dit, les langues varient quant aux niveaux où il y a effectivement une différenciation et quant aux traits différenciants qui existent à un niveau donné, on a là une définition qui, mettant en œuvre bien des traits qui ne sont que des traits *possibles*, n'est guère générale, le verbe et le nom prenant des visages qui varient d'une langue à l'autre.

Par ailleurs, elle se heurte à la nominalisation. Le phénomène est dû au fait que le langage travaille sur ce qu'il a produit au même titre et de la même façon que sur le mondain: ayant produit *le chat court* comme repré-

sentation vraie et commune, je travaille sur *la course du chat* pour produire une représentation discutable englobant la première. (On le notera, ce point explique aussi que soit inconcevable – Hopper/Thompson 1984: 746 – une «verbalisation» symétrique de la nominalisation, étant entendu que la dérivation de *to ship* à partir de *ship* n'est pas une telle «verbalisation», puisque – Strawson 1974: 122 – on n'a pas là un seul et «même contenu sémantique» comme c'est le cas avec *courir/course*). En effet, bien sûr, la nominalisation mène au-delà de la «couche constitutive» du nom (Kuryłowicz 1973: 184): quand, ayant produit *le chat court*, on travaille sur *la course du chat* pour poser ... *le fatigue*, le nom *course*, issu du verbe, évoque une chose «fluente»; et le nom peut même ici ne plus avoir la distribution et la morphologie évoquées, comme le montre *courir fatigue*, où l'infinitif est (non pas un mode mais) un nom sans article, genre ou nombre. Bref, notre phénomène hypothèque la première définition des nom et verbe. (D'autres facteurs, plus subtils, jouent pour rompre le lien cette fois entre verbe et chose «fluente», *i. e.* action impliquant le temps. Ainsi une MDP pouvant porter sur un verbe d'action pour former une situation phasale *statique*, si cette situation devient un nouveau verbe, ce dernier ne renverra plus à une chose «fluente». C'est ce qui s'est passé quand le résultatif présent anglais *I have got, j'ai acquis* en est venu à signifier *je possède*.)

Maintenant, comme dans la nominalisation le verbe ne peut devenir *sujet* sans devenir un nom (y compris sous forme d'infinitif) et comme ainsi il est limité au rôle de *prédicat*, apparaît ici une autre définition des nom et verbe. Certes, Sapir se trompe quand il lie implicitement non seulement verbe et prédicat mais aussi nom et sujet en disant (1966: 119) «no language wholly fails to distinguish noun and verb. [...] There must be something to talk about and something must be said about this subject of discourse». En effet, il n'y a de lien verbe/prédicat qu'au sens où le verbe (avec ses satellites éventuels) est toujours prédicat, car un prédicat peut aussi être un nom (comme dans *ceci est un chat* où *être* est une copule et non un vrai verbe). Et, d'autre part, il n'y a de lien nom/sujet qu'au sens où le sujet (notez l'inversion: on parlait du *verbe* ci-dessus; on parle ici du *sujet*) est toujours un nom (avec ses satellites éventuels, et étant donné que la proposition sujet *que P*, abréviation de *le fait que P*, est un nom) car, justement, le nom n'est pas toujours sujet. En fait

(Cohen 1989: 49), la définition exacte est que le nom est un élément voué à être sujet ou prédicat et le verbe un élément voué à n'être que prédicat.

Cette définition renvoie à une autre perspective car elle s'ancre non plus directement dans l'ontologie mais dans les différents profils d'emploi qu'ont les différents types de concept qu'elle implique (profils qui manifestent, on l'a dit, que le discours est déjà dans la langue). Ainsi (Strawson 1959: 168), si un concept «caractérisant» (concernant une chose «fluente») est un principe de groupement d'entités au même titre qu'un concept «classifiant» (concernant une chose permanente), il a face à lui cette spécificité qu'il ne l'est que pour des entités «already distinguished, or distinguishable, in accordance with some antecedent principle [...]» – pour des entités déjà classées ou classables (qu'il caractérise). Par conséquent, un caractérisant est voué à n'être que prédicat dans une phrase simple à deux éléments conceptuels (*le chat COURT*), alors qu'un classifiant peut y être sujet (*cf.* l'exemple précédent) mais aussi prédicat (*ce chat est UN GANGSTER*) – comme il l'est dans la phrase logiquement antérieure aux phrases simples à deux éléments conceptuels où il est sujet (*ceci est UN CHAT*).

Cette seconde définition l'emporte sur la première puisque, bien sûr, reste vrai dans le cas de la nominalisation que le nom est un concept voué à être sujet ou prédicat. (Et, dans le cas du verbe *statique*, que le verbe est un concept voué à n'être que prédicat). Par ailleurs et surtout, elle permet de comprendre qu'on ait proposé la première car il se trouve que (Sapir 1966: 119) «the *most common* subject of discourse is either a person or a thing» (chose permanente liée à un concept classifiant) et que «the thing predicated of a subject is *generally* an activity» (chose «fluente» liée à un caractérisant).

Certes, la seconde définition amène à ajouter des traits possibles à ceux en cause avec la première définition. En effet, les éléments sujet ou prédicat peuvent avoir des voisins différents, indiquant les rôles (différents) qu'ils tiennent ou comment ils les tiennent. On peut ici aussi passer de différences distributionnelles au sens faible à d'autres, au sens fort, car un voisin peut être obligatoire. Et, un voisin obligatoire pouvant être capturé, la définition des nom et verbe peut ici aussi avoir une couche

morphologique. (Ainsi, un trait possible du sujet, du moins si c'est un nom, est l'existence d'un affixe pour le cas dit nominatif – les autres marques de cas renvoyant toutefois à autre chose: à sa fonction à l'intérieur des groupes où il est satellite d'un verbe ou d'un nom.) Ceci dit, le fait que la définition en termes de sujet/prédicat augmente les traits qui ne sont que possibles ne doit pas masquer l'essentiel: utilisant avant tout des traits toujours en cause et qui ne varient pas d'une langue à l'autre, cette définition est générale.

On peut conclure. Le couple nom/verbe ne peut remplacer le couple sujet/prédicat puisque, si le sujet est toujours un nom, le prédicat peut être tant un nom qu'un verbe. Partant, si (comme il se doit) on en revient aux termes qui marquent que la phrase est avant tout un *acte* de *sens* concret (par opposition à *sujet* et *prédicat* qui, au-delà de Sapir, évoquent quasi toujours des réalités purement syntaxiques et abstraites), il est clair que le couple nom/verbe ne peut remplacer le couple *entité/situation* – et qu'il faut rejeter le terme «typologie des *verbes*». Davantage, on peut d'autant moins substituer *verbe* à *situation* (et à *prédicat*) que cette dernière peut bien sûr être aussi un adjectif ou une préposition (accompagnés d'une copule), étant entendu que dans ces cas aussi peut (ou doit dans le dernier) être en cause une combinaison centrée sur ces éléments (y compris si elle intègre un élément non conceptuel comme un nom propre – Frege 1994: 128).

On le voit, on peut décrire la situation en évoquant les parties du discours qui peuvent y être centrales. Pour parachever cette description, il faudrait définir aussi préposition et adjectif. Mais on peut se contenter de le faire pour l'adjectif. La perspective qui s'appuie directement sur l'ontologie – ici une propriété – induit *peu* de traits propres (comme le comparatif, qui peut s'exprimer en partie dans une morphologie) et, d'autre part, ils ne sont pas cette fois seulement *possibles*. Confirmez qu'ainsi l'ontologie ne joue pas ici de la même façon que plus haut le fait que la perspective qui considère les profils d'emploi des types de concept *doit* être combinée avec la première perspective (le fait qu'on ne peut cette fois faire abstraction de l'ontologie pour ne raisonner que sur le profil d'emploi du type de concept qu'elle implique). Expliquons. L'adjectif est un concept caractérisant. Comme tel, il ne peut être sujet (il ne peut qu'*ac-*

compagner un nom sujet – comme un verbe dans une relative, soit dans une prédication interne au groupe nominal). Mais, à la différence du concept caractérisant qu’est le verbe, ce caractérisant regroupe des particuliers qui ne sont *pas* des choses mais des propriétés, justement, soit (ce qui explique qu’il soit un prédicat *interne au groupe nominal*) des particuliers *situés dans* une chose permanente ou ayant trait à son rapport à une autre chose permanente (comme *daltonien* ou *grand*). De la sorte, notre concept caractérisant dépend d’un nom de la couche constitutive. Partant, il peut se faire qu’il soit voué à être prédicat mais aussi qu’il ne le soit pas, ne pouvant alors qu’accompagner le nom (comme prédicat) dont il dépend (comme en un sens *grand*, malgré les apparences).

Dans ce cadre (où il apparaît que le terme *adjectif* est correct – comme celui, plus précis, d’adverbe, qui évoque l’analogie de l’adjectif pour les choses «fluentes» – puisqu’il s’agit d’un concept caractérisant qui dépend d’un concept de chose permanente), on comprend que l’adjectif ait aussi de nombreux traits *possibles* qui font varier son visage d’une langue à l’autre, et même qu’il ait souvent dans une langue donnée un visage qui ne le distingue guère des autres parties du discours: comme il peut être un prédicat, il peut avoir une distribution, voire (comme en coréen) une morphologie, qui se confond en partie avec celle du verbe. Mais, en tant que dépendant d’un nom (avant tout dans le sujet), il peut aussi avoir une morphologie qui, liée à l’accord, est en fait celle du dit nom (*cf.* Bhat 1994).

Reste un point à noter. Si notre concept caractérisant regroupe des particuliers qui ne sont *pas* des choses, il ne peut se transformer en nom pour être sujet. Il ne faut donc pas se laisser tromper par le fait qu’on peut dériver un nom d’un adjectif – qu’on a *la pâleur de la fille* comme on a *la course de la fille*. Voyons cela. Le nom (déverbal) *la course* identifie une chose qui, quoique forcément liée à une chose (permanente: la fille), *est elle-même une chose* («fluentes»), parmi d’autres relevant du même concept. Et c’est du reste parce qu’ainsi le nom déverbal est un concept ou principe de groupement de particuliers qu’il peut être prédicat: *ceci est une course* se conçoit. Par contre, le nom *pâleur* n’identifie *pas* une chose parmi d’autres du même genre. Et c’est du reste parce qu’ainsi le nom dérivé de l’adjectif n’est pas un concept qu’il ne peut être prédicat: *ceci est une pâleur*

ne se conçoit pas. (L'analyse ne vaut bien sûr pas quand *rougeur* vaut *bouton*, soit quand une évolution en a fait un nom ordinaire.) Ceci revient à dire que la chose qui est une chose parmi d'autres du même genre dans *la pâleur de la fille*, c'est la PROPRIÉTÉ (*état ou condition*) d'être pâle, face à celle d'être rouge, par exemple. En fait, l'élément principal qu'est *propriété* est «caché» dans le suffixe d'apparence secondaire *-eur*. On le voit bien quand on parle de la pâleur en général, sans spécifier à quelle chose elle est liée: *la pâleur est séduisante* vaut la PROPRIÉTÉ *être pâle est séduisante* – *pâleur* identifiant ici (Searle 1972: 169, 163) une «entité abstraite [de notre] langage [ou de notre] représentation du monde».

214.3 Du concret évoqué abstraitement

Il faut noter une dernière chose sur la notion de situation. Pour Mourelatos (cité par Steward 1997: 82), Kenny (1963) et Vendler (1967) ont tort de classer des «verbs and verb phrases [...] as lexical types» car il faut «classify whole predications into kinds». Il a raison, car ce qu'il faut classer relève de phrases. On l'a dit, c'est seulement si on envisage *sortir* dans des phrases, et non le lexème abstrait, qu'on pourra distinguer deux situations différentes dans *l'élève sort* et *les élèves sortent*. Mais il a tort au sens où il faut classer les *prédicats* (qu'ont en tête Kenny et Vendler en parlant de *verb and verb phrases*) et non les «whole predications». Et tort encore au sens où, comme est en cause la phrase *hic et nunc*, vivante, concrète, *i. e.* un *acte de sens*, il faut classer les *situations* ou contenus sémantiques des prédicats.

Le deuxième des points qui précèdent rend clair, notons-le en passant, que notre emploi du terme *situation* (qui est aussi celui par exemple de Lyons – 1977: II: 483) diffère de celui, fréquent, où il renvoie (Searle 1996: 202, 219) à «ce en vertu de quoi une assertion est vraie», soit à ce que nous appelons le *fait* – et qu'exprime une phrase comme bloc équivalant à un nom, à la façon de la phrase initiale de *Paul a lu le journal hier*. C'est un *fait anodin* qui se paraphrase *la lecture du journal hier par Paul*. (Il y a bien sûr un lien entre *situation* à notre sens et *fait* et c'est sans doute pour-quoi Lyons – 1977: II: 678 – peut croire que «semantically [...] tense is a category of the sentence» alors qu'il est fondamentalement une catégorie

de la situation. En effet, il n'y a de fait que si une situation a été appliquée à une entité; le fait n'est situé dans le temps que parce que la situation l'a été.)

Maintenant, bien sûr, si ainsi la situation est concrète, c'est un abus de langage que de nommer ainsi *lire le journal pendant une heure* ou de dire que dans *il est sur le point de sortir* la situation n'est pas *sortir* mais *être sur le point de sortir*. En effet, ces infinitifs n'appartiennent pas à des phrases concrètes. Il faudrait ici parler de situations abstraites correspondant chacune à un groupe de «vraies» situations (concrètes), soit à ces expressions spécifiées en phrase aux personnes et aux temps possibles. Notre excuse est que si la phrase concrète est forcément spécifiée en temps, personne, etc. la situation est la même quelles que soient ces spécifications. Quoi qu'il en soit, le lecteur se rappellera que quand nous disons qu'on a affaire à des situations différentes avec *lire*, *lire le journal*, *lire le journal pendant une heure*, *lire le journal pendant une heure chaque jour* nous n'envisageons pas des types lexicaux mais à chaque fois une abstraction renvoyant à un groupe de «vraies» situations.

2.2 Typologie des situations eu égard à la phase

On commence ici à mettre en œuvre les éléments théoriques qui précèdent en proposant une typologie des situations eu égard à la phase. Ce qu'on avance quant à l'éventuelle structure phasale des divers types sera vérifié lors de l'étude des MDP. Pour des raisons de clarté, ce n'est qu'après cette étude qu'on parachèvera la typologie en traitant les situations statiques particulières que sont les séries.

22.1 *Les situations statiques: sans phases*

On l'a dit, les situations statiques n'impliquent pas le temps car en elles-mêmes elles n'impliquent pas le changement du fait qu'elles n'ont pas de phases. Comme telles, on les prévoit incompatibles avec les MDP.

22.1.1 *Situations statiques sur une entité hors du et dans le temps*

Tout concept étant pris dans un «range» de concepts où il y a «mutual logical exclusiveness» (Strawson 1974: 17-8), il a un contradictoire. Mais *nombre premier* et *daltonien* ne sont pas des concepts tels qu'ils puissent valoir pour une entité en une période donnée alors que vaudrait pour elle leur contradictoire hors de cette période. Cela tient à ce qu'ils évoquent une propriété constitutive, qui ne saurait être absente et donc apparaître ou disparaître et avoir une durée. Bref, on ne forme avec ces concepts que des situations qu'on a dites non prises dans le temps et non durables, incompatibles avec *ne... plus, encore, pas...encore, depuis...*, le passé, *maintenant*, etc. Ces situations étant hors du temps, elles ne peuvent impliquer le changement qui n'existe que dans le temps. Partant, elles ne sauraient avoir de phases. On parlera de situations statiques hors du temps ou situations statiques tout court.

Ceci dit, une situation statique sur une entité prise dans le temps (SST) comme *être daltonien* se distingue d'une situation statique sur une entité hors du temps (SSH) comme *être un nombre premier*. La distinction peut sembler superflue puisqu'il ne saurait y avoir de phases dans les deux cas. Mais elle se révélera indispensable quand on étudiera les séries. (Et aussi pour établir la typologie des situations eu égard au temps déictique qui recoupe en partie celle qui nous occupe: si elle explique que *7 est un nombre premier* est atemporelle et *Paul est daltonien* omnitemporelle – Strawson, cité par Lyons 1977: II: 680 –, elle expliquera surtout que la seule SST permette le futur comme dans *le bébé sera daltonien*.)

22.1.2 *Situations statiques à cadre temporel externe, ouvertes et fermées*

Si on a *ne plus être fatigué, être encore fatigué, ne pas encore être fatigué, être fatigué depuis une demi-heure/midi, être fatigué maintenant, il a été fatigué pendant un mois,*

etc., c'est qu'on a là une propriété *non* constitutive: si elle vaut pour Paul en une période, son contradictoire (*ne pas être fatigué/ être autre chose que fatigué/ être en forme*) peut valoir pour lui en une autre période. Un tel concept sert donc à former ce qu'on a nommé une situation durable prise dans le temps (concernant forcément une entité prise dans le temps). Mais c'est une situation *statique* car, quoique prise dans le temps, elle n'implique pas le changement du fait qu'elle n'a pas de phases. En effet, s'il y a ici apparition et disparition dans le temps, ce changement (de *ne pas être fatigué* à *être fatigué* ou l'inverse) n'est pas une phase de la situation: lié à une action du cadre temporel externe qu'elle comporte, il est extrinsèque.

L'impératif révèle ce point. Expliquons. Les SST et les SSH ne pouvant apparaître dans le temps, l'impératif ne peut les concerner. Bien plus, les situations statiques n'impliquant pas le changement, il est impossible sur *toutes* les situations statiques. En effet (même si cela ne signifie pas que toute situation impossible à l'impératif est statique, puisque par exemple *naître* n'a pas d'impératif), on peut dire que l'impératif ne se conçoit que sur une action du fait qu'il enjoint de conformer le monde au dire ou d'agir. Et donc, puisque agir, c'est «provoquer ou empêcher un changement dans le monde» (Von Wright, cité par Gardies 1975: 129-30), qu'il enjoint de produire un *changement*. On comprend donc que l'impératif soit impossible sur les situations statiques prises dans le temps que sont *posséder une villa, savoir le russe, être gros, pouvoir/devoir faire quelque chose, aimer la bière, avoir faim*, etc. Et surtout que quand il est possible sur une situation de ce type, il concerne en fait ce qui seul renvoie au changement, soit l'action du cadre temporel externe qui la fait exister. Considérons *veuillez entrer (dans mon humble demeure)*. D'abord, cet impératif n'existe pas en toute langue (on ne l'a pas sur l'anglais *will/want*). Ensuite, il est, disons, défectif: on a *veuillez (entrer)* mais pas les deux autres formes (si on peut parler d'impératif pour la première personne pluriel – qui par exemple n'existe pas au sens strict en anglais); et on n'a pas plus *ne veuillez pas* (si on peut parler d'impératif négatif – qui par exemple n'existe pas au sens strict en italien). Ensuite, cet impératif est irrégulier: *veuillez* n'est pas formé comme *mangez* et il n'est pas plus un subjonctif (cf. *voulez*). Et, surtout, derrière *vouloir*, est en cause en fait le sens *accepter*. On a donc là une construction impertinente (comme souvent, idiomatique): en faisant

porter (en fait un équivalent aberrant de) l'impératif sur *vouloir*, on suggère qu'il porte sur la situation dynamique proche *accepter*: sur l'action du cadre temporel externe consistant à passer de l'état *ne pas vouloir entrer* à *vouloir entrer*.

Et ceci vaut aussi dans les cas moins aberrants quant à la forme. Ainsi *sois sage!* est une forme de subjonctif (à l'inverse, notons-le, de l'italien *sii buono!*). Cet impératif n'est pas défectif. Il est moins idiomatique. Mais lui aussi porte en fait sur l'action du cadre temporel externe qui fait apparaître la situation statique: *passer à être (devenir) sage!* Et si toute bizarrerie a disparu dans *aime ton prochain*, ici aussi est en cause l'action qui fait apparaître la situation statique, i. e. *passer à être (devenir) bon...* (Si ici *aimer* vaut *être bon avec...*, c'est que ce sens seul correspond à une situation statique à cadre temporel externe *qui n'existe que par une action sur elle-même de l'entité en cause*, ce genre de situation statique – on y reviendra – permettant sans doute seul l'impératif superficiel, comme le montre le fait qu'on n'a pas *sois fatigué!* face à *sois sage!*)

Confirme l'analyse le fait que les situations statiques à cadre temporel externe dérivent souvent du verbe d'action évoquant le changement initial du dit cadre: *être fatigué* est dérivé de *fatiguer* (cf. *le travail m'a fatigué*), *être un élu* de *élire*, *être sorti* (comme situation phasale résultative) de *sortir*. Ceci dit, les choses sont complexes. La dérivation devient parfois invisible, comme quand l'italien *malato*, *malade*, remplace le *ammalato* dérivé d'un verbe d'action. On a parfois des couples de lexèmes où seul l'un d'eux se donne comme dérivé du verbe d'action: *être calme/calmé*, *courbe/courbé*, *immobile/immobilisé* ou, en italien, *essere fermo/fermato*, *essere chino/chinato* où le deuxième terme est un PR (de *fermare*, *arrêter* et *chinare*, *baïsser*). Le verbe d'action en cause a parfois un contraire qui évoque le changement *final* qu'est la disparition de la situation statique (cf. *défatiguer* dans *lire m'a défatigué*). Davantage, les actions du cadre temporel externe peuvent à l'inverse dériver de la situation statique (cf. *décolérer*, surtout utilisé à la forme négative). Et, bien sûr, il n'y a pas de dérivation quand (comme c'est possible avec *ça y est!*) *être à Paris* est lié à *arriver à Paris*.

On notera que, les situations statiques qui nous occupent étant durables, il faut bien sûr distinguer les situations statiques à cadre temporel externe qui sont ouvertes (SSCO), comme *être fatigué*, de celles qui sont

fermées (SSCF), comme par exemple *être fatigué pendant un mois*. Mais on notera surtout que, parce que prises dans le temps, les SSCO et SSCF peuvent mener à une erreur sur les situations statiques en général. Il est donc dangereux de dire qu'avec les situations statiques «aucune borne n'est envisageable» (Fuchs/Léonard 1979: 320) ou (Binnick 1991: 187, qui est toutefois plus précis) qu'elles n'ont pas de «natural boundary» parce qu'elles n'ont pas de «phasic structure»: cela peut faire croire qu'avec les SSH (*être un nombre premier*) et SST (*être daltonien*) les limites ne sont pas envisageables ou naturelles parce que ces situations sont *indéfiniment étendues dans le temps* (de l'existence de l'entité, pour les SST) alors qu'elles sont *hors du temps*. Mieux vaut s'en tenir à notre définition. Et si on préfère dire que les situations statiques n'impliquent pas le temps au sens où, même si on *peut* parfois le faire, on n'est pas *obligé* de penser le temps qui coule pour les penser, il vaut mieux ajouter que la raison en est que, n'ayant pas de phases, elles n'impliquent pas le changement.

22.2 Les situations dynamiques: avec phases

Les situations dynamiques impliquent le temps du fait qu'elles impliquent le changement parce qu'elles ont des phases: les penser, c'est penser des zones successives séparées par des frontières, soit des changements. On les prévoit donc compatibles avec les MDP, du moins en général car, on l'a dit, on a ici des structures phasales diverses.

22.2.1 Processus sans fin ouverts

Quand *courir* signifie *se déplacer rapidement (par une suite d'élan en prenant appui sur une jambe puis sur l'autre)*, il implique le changement (et le temps). Ce changement, c'est celui qu'enjoint de faire l'impératif: on ne dit *cours!* qu'à quelqu'un qui ne se déplace pas rapidement (etc.) et il n'a obéi que si, plus tard, il se déplace rapidement (etc.). Ce changement faisant du monde un monde où tu cours, il est clair qu'ici, quand l'action existe, elle existe comme *action observable*. Comme cette action reste observable pendant une période, c'est un processus: l'action a un *cours*. Mais l'existence

de ce cours implique celle d'un *commencement* (ce qui explique que *cours!* se paraphrase *commence à courir!*, renvoyant au passage sans durée de *ne pas courir à courir*). Par contre, *courir* n'a pas de fin naturelle (ou fin tout court): le caporal sadique est sûr de pouvoir punir ses soldats s'il dit *courez!* puisqu'ils auront désobéi quand ils finiront par tomber à terre épuisés alors qu'il n'a donné aucun contrordre. Bref, *courir* est un processus qui a un commencement et un cours. Et il doit être compatible avec les MDP qui concernent ces deux phases d'une façon ou d'une autre.

Le caporal pouvant dire aux soldats de cesser de courir, *courir* implique le changement d'une autre façon: en tout point du cours l'agent peut changer le monde qu'il vient de changer en passant de *courir* à *ne pas courir* (ce qui fait prévoir une compatibilité avec les MDP évoquant ce passage de frontière sans durée). Mais ce changement n'est que potentiel. On dira donc que *courir* est au total un processus sans fin *ouvert* (PSFO) – comme *se promener*, *lire*, *sautiller*, etc. Il relève des situations qu'on a dites durables, prises dans le temps et ouvertes, mais comme situation dynamique.

222.2 Changements effectués liés à un processus sans fin fermé

Comment se caractérise le type en cause si on ferme un processus sans fin (avec *pendant une heure* précisant la durée du commencement à la cessation ou avec *de 5 à 6* précisant l'horaire du premier et de la seconde, voire avec *jusqu'à 6 h* précisant celui de la seconde)? Le test de l'impératif est clair (étant donné qu'on ne parle pas ici de *courir jusqu'à 6 h* au sens de CONTINUER *A courir jusqu'à 6 h*): on ne dit *cours pendant une heure/de 5 à 6/jusqu'à 6 h!* qu'à quelqu'un qui ne court pas et il n'a obéi que si plus tard il ne court plus. Bref, ici quand l'action existe, elle n'est pas observable (elle l'a été, mais ce qu'on avait alors, c'est *courir*, soit le PSFO du cas précédent). Ceci dit, si ce qui s'observe ici quand l'action existe, c'est *ne pas courir*, il s'agit bien sûr d'un second *ne pas courir* valant *après* le premier et *du fait du processus arrêté et donc fermé* qu'est la course d'une heure/de 5 à 6/jusqu'à 6 h. On dira qu'ici ce qui s'observe quand l'action existe, c'est *ne pas courir* comme *aval* de *courir pendant une heure/de 5 à 6/jusqu'à 6 h*, obtenu à partir de l'*amont ne pas courir*, suite à un processus fermé parce qu'arrêté.

On a donc ici un type de situation dynamique qui implique le changement (et le temps) tout autrement que le précédent. Est en cause le changement d'un amont à un aval (ce qui laisse prévoir une compatibilité avec les seules MDP ayant à voir avec ces phases). On parlera de *changement effectué lié à un processus sans fin fermé* (CE/PSFF). *Changement amont/aval* serait plus précis, mais le terme est trop lourd. *Changement effectué* l'est aussi, mais on le garde pour éviter le malentendu que peut provoquer le mot ordinaire *changement* qui permet de parler d'un changement *en cours*.

222.3 Changements effectués téléliques

On ne peut penser le *sortir* dit à un élève dissipé sans penser changement et temps. Précisons avec l'impératif: on ne dit *sors!* qu'à quelqu'un qui est dedans et il n'a obéi que si, plus tard, il est dehors. Ce changement faisant du monde un monde où il est dehors, quand l'action existe, elle est non observable. Mais si ainsi on a comme ci-dessus un changement effectué, il y a deux différences. D'abord, l'amont et l'aval (*ne pas sortir*) diffèrent ici *qualitativement*, ceci se manifestant par le fait qu'ils s'expriment par deux termes *différents* (non liés à *sortir*, comme souvent dans ce cas): *être dedans* et *être dehors*. Et il faut parler ici d'*aval/but* et d'*amont/base*. En effet, le *être dehors* qui s'observe quand l'action existe est le *but* de *sortir*. C'est ce qui explique que l'action *sortir* n'est plus possible quand vaut *être dehors* – le but est déjà atteint – et qu'elle ne s'envisage qu'à partir de la *base* qu'est le contradictoire de *être dehors*, soit *ne pas être dehors/être dedans* – un but ne se conçoit qu'à partir de son absence. (Bien sûr, *sortir* se conçoit à nouveau si a eu lieu l'action qui l'annule, soit, à partir de l'*aval/but être dehors, rentrer*). Pour marquer la différence avec le cas de *courir pendant une heure* (où le *ne pas courir* qui s'observe après la course d'une heure n'est pas un *but* et où l'action *courir pendant une heure* peut avoir lieu à nouveau sans intervention d'une action annulante, au reste inconcevable), on parlera de changement effectué *télique* (du grec *telos, but*).

Deuxième différence, ce changement effectué télélique existe suite à une action qui n'est pas un processus. Le chapitre I a qualifié *sortir* de situation non durable quoique prise dans le temps car aucun temps n'est nécessaire pour franchir la limite *immatérielle* entre le dedans et le dehors.

On pourrait parler ici de changement effectué d'un amont/base *en tx* à un aval/but *en $tx+1$ qui suit immédiatement* par une action *non durable*. Mais on se contentera de *changement effectué téléique* (CET). On prévoit bien sûr une compatibilité avec les seules MDP qui concernent l'amont/base et l'aval/but (ou l'amont et l'aval si elles sont indifférentes à la spécification en amont/base et aval/but).

Entrer, naître, mourir, partir, tomber, se lever, exploser sont des CET. À l'inverse, on n'a pas des CET dans *sa chemise sort de son pantalon, il sort les sacs du placard, il sort avec Simone*, dans *il sort des décombres* et (on l'a vu) dans *les élèves sortent de l'école*. Mais il y a aussi des cas délicats. Voyons l'un d'eux. Pour Noble/Davidson (1996: 102) *décider* n'est pas un «process», comme le veut Fodor (1975), mais bien, comme le dit Ryle (1988), un «achievement»: «outcome» ou «end-point» du «process» auquel il est lié (le possible «*they are deciding right now*» étant un «ill-use»). Ils ont raison contre Fodor, mais tort car *décider* est en fait un CET: même si ici l'aval/but s'exprime mal avec ce mot indépendant, «être avec une décision» est bien le but de *décider* (ici aussi, une fois le but atteint, l'action ne se conçoit plus, sauf si une action qui l'annule ramène à la base) et ce changement effectué de l'amont/base «ne pas être avec une décision» à l'aval/but «être avec une décision» est bien lié à une action sans durée (cf. *décider sur un coup de tête*). Ceci dit, il faut ajouter que le lexème *décider* peut renvoyer à un autre cas (c'est lui, et lui seul, que nos auteurs ont en tête), comme dans *décider en une heure*, où on a ce qu'on nommera un processus avec fin fermé et complet – CET/PAFFC – (étant entendu que, comme avec *siffler son café*, il n'y a pas ici opposition à un processus avec fin ouvert – PAFO – ou à un changement effectué lié à un processus avec fin fermé incomplet – CE/PAFFI –, puisqu'on n'a ni *finir de décider* ni *décider pendant une heure*). Quant au *ils sont en train de décider* qui reste, c'est une construction impertinente stable où la MDP cursive, impossible sur un CET, suggère *se diriger vers une décision en débattant des options possibles*. Bref, s'illustre ici ce qu'on a vu et qu'on précisera plus bas: la MDP cursive sert souvent à forger une construction impertinente (notons qu'ici encore c'est surtout elle qui permet cette construction, *continuez à décider sans moi!* étant rare).

222.4 Autres exemples de CET, PSFO, CE/PSFF

Certaines actions sont liées à un objet. Mais on n'a pas alors forcément affaire à un nouveau type de situation. Il y a deux cas. Voyons le premier, où l'objet est mal délimité et où on a affaire à un des types précédents. *Manger du blé empoisonné* (comme *boire de l'eau de Javel*, etc.) est un CET s'il vaut *introduire dans le corps par la bouche une quantité quelconque, si faible soit-elle, de blé empoisonné* (ce qu'on codera *manger [ingérer] du blé empoisonné* – étant entendu qu'ici comme ailleurs ce code ne doit pas être identifié à l'expression ordinaire qui peut avoir d'autres sens). On a ici un changement effectué de l'amont/base *ne pas avoir du blé empoisonné dans le corps* en tx à l'aval/but *en avoir dans le corps* en $tx + 1$. Le confirme l'impératif: *mange du blé empoisonné!* ne se dit qu'à qui n'en a pas dans le corps et il n'a obéi que si plus tard il en a une quantité quelconque, si faible soit-elle (mortellement dangereuse). Et le confirme encore le fait qu'ici aussi, une fois le but atteint, l'action ne se conçoit plus, sauf si une action l'annulant ramène à l'amont/base. (Le mot *but* convient mal si *manger du blé empoisonné* est involontaire. Mais peu importe: le terme est technique.)

Cueillir des fleurs (où est en cause une pluralité quelconque) est un PSFO: tu n'as obéi à l'impératif que si tu cueilles des fleurs. Et de même *cueillir des fleurs pendant une heure* est un CE/PSFF: on ne dit *cueille des fleurs pendant une heure!* qu'à qui n'en cueille pas et il n'a obéi que si plus tard il n'en cueille plus du fait qu'il est passé de l'aval à l'amont par un processus sans fin arrêté/fermé. (Le fait qu'alors on ait des fleurs à la main ne fait pas de l'aval un aval/but car, une fois l'aval atteint, l'action *cueillir des fleurs pendant une heure* peut avoir lieu à nouveau sans intervention d'une action annulante, au reste inconcevable.)

Si une lecture typique de la Bible avant de dormir est celle d'un nombre quelconque de passages, de n'importe quelle longueur et situés n'importe où, *lire la Bible* a un objet mal délimité. C'est donc un PSFO (codé *lire [faire de la lecture dans] la Bible*): je n'ai obéi à l'impératif que si je fais de la lecture dans la Bible. De même *lire la Bible pendant une heure* est un CE/PSFF: l'impératif ne se dit qu'à qui ne *fait pas de lecture dans la Bible* et il n'a obéi que si plus tard il n'en fait plus, suite au processus sans fin arrêté/

fermé. (Même *balayer la cour* (*pendant une heure*) ont parfois ces deux valeurs. Ainsi à l'armée – quand la cour est déjà propre!)

222.5 Changements effectués téléliques liés à un processus avec fin fermé complet

Mais que se passe-t-il si l'objet est bien délimité? Une première possibilité est illustrée par *lire la lettre* au sens codé *en prendre connaissance* qu'on a dans *lis la lettre! tu comprendras*. Cet impératif comme injonction de produire un changement ne se dit qu'à qui ne lit pas la lettre et il n'a obéi que si, plus tard, il ne lit plus la lettre. De la sorte, ici, quand l'action (comme changement apporté au monde) existe, elle n'est pas observable. (Certes, elle l'a été. Mais était alors en cause *lire la lettre* en un autre sens, celui du processus avec fin ouvert – PAFO – traité ci-dessous.) Mais si ainsi on a à nouveau un changement effectué, il est télélique, car l'aval qui s'observe quand l'action existe, c'est *avoir connaissance du contenu de la lettre*, qui est le but de *lire la lettre*. Il s'agit ici du passage de l'amont/base *ne pas avoir connaissance du contenu de la lettre* à l'aval/but *en avoir connaissance* (où il est clair qu'une fois le but atteint, l'action ne se conçoit plus, sauf si, suite à un oubli, on est revenu à l'amont/base). Mais cette fois ce changement effectué télélique est lié à un processus avec fin (fin liée à celle de l'objet bien délimité) qui est *fermé* parce qu'arrêté sur la fin et donc *complet*. On a donc ici un changement effectué télélique lié à un processus avec fin fermé complet (CET/PAFFC) – dont on prévoit qu'il ne sera compatible qu'avec les MDP évoquant l'amont/base et l'aval/but ou l'amont et l'aval indépendamment de cette spécification. (Le code *lire* [*prendre connaissance de*] *la lettre* doit d'autant plus être distingué du terme ordinaire que celle-ci est facilement vue comme ayant un cours, à l'inverse de la situation visée.)

Sont aussi des CET/PAFFC *déjeuner* (intransitif mais valant *prendre le repas de midi*), *démonter le moteur*, *escalader le Cervin*, *démolir/construire sa maison*, *monter au sixième*, *vider son verre*, *remplir le formulaire*. Mais on notera que certaines des expressions évoquant des CET/PAFFC peuvent aussi être des PSFO: on a vu ainsi que *balayer la cour* peut valoir *faire du balayage dans la cour* (*déjà propre*), par opposition au CET/PAFFC de sens *rendre propre la cour* (*sale*) *en la balayant*. (On notera que *lire son journal*, quoique ressemblant à *lire* [*faire de la lecture dans*] *la Bible*, est bien un CET/PAFFC

car le sens typique se code *lire* [*prendre connaissance de*] *tout ce qu'on trouve à lire dans le journal*.) On notera de même que – on l'a dit et on y revient ci-dessous – certaines expressions évoquant des CET/PAFFC peuvent être aussi des PAFO. Mais, répétons-le, *siffler son café* et *décider* sont des CET/PAFFC sans pouvoir être des PAFO. Comme *courir jusqu'à l'église* et *lire le rapport en entier* au sens *en prendre PLEINE connaissance* (et non, bien sûr, *finir de le lire*).

222.6 Processus avec fin ouverts

Mais, l'objet bien délimité étant divisé ou divisible en éléments ordonnés du premier au dernier, il y a une autre possibilité. On l'observe, bien sûr, avec *lire la lettre* au sens qu'on codera *lire* [*successivement les phrases de*] *la lettre* et avec les sens analogues que peuvent avoir *balayer la cour*, *déjeuner*, *démonter le moteur*, *escalader le Cervin*, *démolir/construire sa maison*, *monter au sixième*, *vider son verre*, *remplir le formulaire* ou qu'a forcément *siroter son café* qui, à l'inverse des précédents, *ne peut* être un CET/PAFFC.

Analysons un exemple: *lire un Tintin* au sens codé *lire* [*successivement les pages de*] *un Tintin*, en cause quand (montrant les livres sur une table) on dit *lis un Tintin!* à l'enfant qui, attendant chez le médecin, se plaint de s'ennuyer. Cet impératif n'est possible que si l'enfant ne lit pas un Tintin et il n'a obéi que si plus tard il en lit un. Ce changement faisant du monde un monde où l'enfant lit un Tintin, on voit que quand l'action existe, elle est observable. Comme cette action reste telle pendant une période, c'est un processus: l'action a un cours. Et, bien sûr, l'existence de ce cours implique celle d'un commencement (ce qui explique que *lis un Tintin!* se paraphrase *commence* – ou mieux *mets-toi...* – à *lire un Tintin!*, renvoyant au passage sans durée de *ne pas lire un Tintin* à *lire un Tintin*). Ce cas ressemble donc à celui du PSFO. Le confirme le fait qu'il y a un second changement *potentiel*: dès le premier point du cours l'agent peut changer le monde qu'il vient de changer en faisant valoir *ne pas lire un Tintin*. Ceci dit, bien sûr, l'objet comportant un nombre *fini* d'éléments, ici le processus a une fin. Bref, on a un processus *avec fin* ouvert (PAFO) – dont on prévoit qu'il ne supportera que les MDP évoquant d'une façon ou d'une autre les phases de commencement, de cours et de fin, et avec

celles qui évoquent le passage avant la fin de *lire un Tintin* à *ne pas lire un Tintin*. (L'objet bien délimité pouvant être divisé en fractions égales – quart, tiers, etc. –, cela permet de *mesurer* le cours de l'action. On peut évoquer les commencement, cours et fin d'une de ces fractions.)

222.7 Changements effectués liés à un processus avec fin fermé incomplet

On a bien sûr un autre type de situation dynamique (toujours lié à un objet bien délimité) si le changement potentiel évoqué à l'instant est actualisé, comme dans *lis [successivement les pages de] un Tintin pendant cinq minutes, cela te désennuiera!* Comme avec le CE/PSFF, on ne peut donner cet ordre qu'à qui ne lit pas un Tintin et il n'a obéi que si plus tard il n'en lit plus un. Ici aussi, quand l'action existe, elle n'est pas observable, ce qui s'observe étant l'aval de *lire un Tintin pendant cinq minutes* par opposition à son amont. Mais, bien sûr, le changement effectué est ici lié à un processus arrêté/fermé incomplet. On a donc (comme par exemple avec *siroter son café pendant une heure*) un *changement effectué lié à un processus avec fin fermé incomplet* (CE/PAFFI) – qui ne sera sans doute compatible qu'avec les MDP renvoyant aux deux phases d'amont et d'aval, à l'exclusion de celles qui évoquent forcément l'amont/base et l'aval/but.

222.8 Dissocier marques de phase externe et marques de phase interne

Il faut y insister, l'analyse des situations dynamiques qui précède montre qu'on ne peut mettre sur le même plan MDPI et MDPE. Expliquons. Dans le cas des PSFO comme *courir* et des PAFO comme *lire [successivement les pages de] un Tintin*, l'action (comme changement apporté au monde) existe si vaut *courir* ou *lire un Tintin*. Ici, quand l'action existe, est en cause son cours, qui s'oppose à son commencement et, éventuellement, à sa fin. On n'a donc que des phases internes. Dans le cas des CET comme *sortir* et des CET/PAFFC comme *siffler son café*, l'action (comme changement apporté au monde) existe si vaut *être dehors* ou *avoir son verre vide*. Ici, quand l'action existe, est en cause, suite à une action sans durée ou à un processus avec fin fermé et complet, son aval/but, qui s'oppose à son amont/base. On n'a donc que des phases externes. Dans le cas des CE/PAFFI comme *lire [successivement les pages de] un Tintin pendant cinq mi-*

nutes et des CE/PSFF comme *courir pendant une heure*, l'action (comme changement apporté au monde) existe si vaut *ne plus lire un Tintin* ou *ne plus courir*. Ici, quand l'action existe, est en cause, suite à un processus avec fin fermé et incomplet ou à un processus sans fin fermé, son aval, qui s'oppose à son amont. Et, ici encore on n'a que des phases externes.

Et si ainsi une situation dynamique a soit des phases internes, soit des phases externes, mais *pas les deux*, il est clair (comme devra le vérifier l'étude des MDP) qu'aucun type de situation dynamique n'est compatible *à la fois* avec les MDPI et les MDPE, les MDPI concernant les seuls processus ouverts (PSFO, PAFO) et les MDPE les seuls changements effectués (CE/PSFF, CE/PAFFI) et changements effectués téléliques (CET, CET/PAFFC). Et c'est parce qu'ainsi il faut dissocier MDPI et MDPE que Dick a tort de présenter *ensemble* toutes les MDP – MDPI et MDPE – en les appliquant au seul *écrire une lettre*. (Son erreur vient de ce qu'il ne voit pas que cette expression, loin de relever d'un type, peut être par exemple un PAFO – *écrire [successivement les phrases d']une lettre* – ou un CET/PAFFC – *écrire une lettre dont le lecteur doit prendre connaissance*.)

(En anticipant sur les compléments du chapitre III qui permettent d'illustrer pleinement ce point, on notera qu'ici se confirme l'analogie entre localisation temporelle déictique et création d'une situation phasale – analogie limitée, répétons-le, les temps portant sur certaines situations statiques alors que les MDP ne portent sur aucune d'elles. En effet, il est clair par exemple que, constructions impertinentes à part, les présent et imparfait, *comme les MDPI*, ne sont possibles qu'avec les PSFO et PAFO, à l'exclusion des CET/PAFFC, CE/PSFF, CET et CE/PAFFI.)

2.3 Marques de phase et types de situation

Cette section (que résume le tableau 2.1 en intégrant les séries traitées plus tard) étudie les MDP principales en vérifiant ce qu'on vient de prévoir quant à leur compatibilité avec chaque type de situation. (On a fait le maximum pour traiter le problème sans obliger le lecteur à faire des aller

et retour dans l'ouvrage. Ceci dit, il a fallu recourir parfois à des exemples où se pose un problème de temps qui ne sera traité que plus tard.)

		<i>commencer à</i>	<i>être en train de</i>	<i>finir de</i>	<i>cesser de</i>	<i>être sur le point de</i>	<i>cop + PR</i>	<i>va/ allait + inf</i>	<i>vient/ venait de + inf</i>
SS	<i>être un nombre premier/ être daltonien/ être fatigué/ être fatigué pendant un mois/ confondre le rouge et le vert/ lire une heure par jour/ lire une heure par jour pendant un an</i>	-	-	-	-	-	-	-	-
PAFO	<i>lire [successivement les pages de] un Tintin</i>	+	+	+	+	-	-	-	-
PSFO	<i>courir</i>	+	+	-	+	-	-	-	-
CET	<i>sortir</i>	-	-	-	-	+	+	+	+
CET/ PAFFC	<i>siffler son café</i>	-	-	-	-	+	+	+	+
CE/ PSEFF	<i>courir pendant une heure</i>	-	-	-	-	-	-	+	+
CE/ PAFFI	<i>lire [successivement les pages de] un Tintin pendant cinq minutes</i>	-	-	-	-	-	-	+	+

Tableau 2.1: Types de situations et marques de phase

23.1 Marques de phase externe

231.1 L'imminentiel être sur le point de

La MDP *être sur le point de* est incompatible avec les situations statiques. Elle ne se combine pas avec les SST (*être daltonien*), SSH (*être un nombre premier*), SSCO (*être fatigué*) et SSCF (*être fatigué pendant un mois*). Certes, on a par exemple *elle est sur le point d'avoir un enfant/d'être malade*. Mais ce sont des constructions impertinentes qui, comme telles, ne nous démentent pas: «derrière» les lexèmes statiques sont en fait en cause les CET *donner naissance à un enfant/tomber malade*.

Elle ne porte pas sur les PAFO. *Il est sur le point de lire la lettre* est possible, mais *lire la lettre y est un CET/PAFFC* (codé *en prendre connaissance*). Si *lire la lettre* est bien un PAFO (codé *en lire successivement les phrases*), la construction avec *être sur le point de* est impertinente, la MDP portant en fait sur le CET *commencer à lire la lettre*. Le possible *il était sur le point de lire [successivement les pages de] un Tintin* renvoie de même à *être sur le point de commencer à lire un Tintin* (comme souvent dans cette section, conviendrait mieux le CET *se mettre à... qu'on n'a pas étudié*).

Elle est incompatible avec les PSFO. Le possible *il est sur le point de courir* (à propos d'un cheval qui doit rester au pas) est impertinent, la MDP portant en fait sur le CET *commencer à courir*. La même chose vaut pour *il était sur le point de cueillir des fleurs, quand...*, pour *il était sur le point de lire [faire de la lecture dans] la Bible* et pour *il était sur le point de regarder la télé*.

On l'a vu à l'instant, elle porte sur les CET. On citera encore *mon dieu! Il est sur le point de manger [ingérer] du blé empoisonné* et (semblable au précédent) *vite! il est sur le point de mettre du sable dans le rouage*.

On l'a vu de même, elle se combine avec les CET/PAFFC. D'autres exemples sont *j'étais sur le point de courir jusqu'au capitaine pour l'aider (de siffler mon café) quand l'obus est tombé*. Ceci dit, le processus associé *ne peut être long*: *il est sur le point de lire Guerre et Paix* et *ils sont sur le point de démonter le 747* sont impertinentes, avec la MDP en fait sur le CET *commencer à...* (voire sur le CET *réussir à...*). De même, on n'a pas *il est sur le point de lire [prendre pleine connaissance du] le rapport en entier* (mais il peut s'agir d'une

construction impertinente avec la MDP sur le CET *entamer une lecture totale du rapport* – voire sur le CET *réussir à...*).

Elle est incompatible avec les CE/PSFF. On n'a pas *il est sur le point de courir pendant une heure/de cueillir des fleurs de 5 à 6/de lire [faire de la lecture dans] la Bible jusqu'à 6 h*. Ne nous démentent pas les cas du genre de *il est sur le point de lire la Bible pendant 30 heures* où la MDP concerne en fait le CET *entamer une lecture de 30 heures* (ou le CET *réussir à...*).

Elle ne porte pas sur les CE/PAFFI. On n'a pas *il est sur le point de lire [successivement les pages de] un Tintin pendant une heure* (la phrase n'existe que comme impertinence avec la MDP sur un des deux CET cités ci-dessus).

Etre sur le point de ne porte que sur les CET et les CET/PAFFC (non liés à un processus long). Comme il concerne leur amont/base, il faudrait parler d'une MDP *pré-transitionnelle téléique* (*transitionnel* évoquant *changement*). Comme il évoque un point *juste* avant la transition, il faudrait ajouter *proche*. Pour être moins lourd, on parle de MDP *imminente*. La situation phasale qu'elle sert à former est statique à cadre temporel externe. Comme telle, elle ne supporte pas les MDP (on n'a pas par exemple *être en train d'être sur le point de partir*). Elle est le plus souvent ouverte (SSCO), mais elle peut être fermée (SSCF) comme dans (*cf.* chapitre III) *pendant un bref instant, j'ai été sur le point de le frapper*.

231.2 Le résultatif copule + participe de l'action réalisée

Considérons *où est-il, maintenant? – il est sorti – Bon, alors on peut parler*. Comme *est sorti* vaut ici *est dehors*, c'est une situation phasale, statique et présente, tirée du CET *sortir* grâce à une MDP (la marque *cop + PR*), et qui, évoquant l'aval/but de *sortir*, pourrait être dite *post-transitionnelle téléique* si *résultative* n'était pas plus simple. *Est sorti* a une forme transparente: *être* est la copule typique des *états*; *sorti* est un participe, *i. e.* un adjectif (tiré d'un verbe) – catégorie qui renvoie typiquement à un *état*; *sorti* (face à *sortant*) évoquant l'action réalisée, l'état *résulte de la réalisation* de l'action; *est* est un *présent*. C'est donc une erreur de confondre ce cas avec celui de *qu'a-t-il fait hier après la dispute? – il est sorti*, où *est sorti* est une situation non phasale (il s'agit de l'action *sortir*, marquée comme passée), dont la forme, malgré l'apparence, est tout autre (*cf.* chapitre III).

La situation phasale résultative *être sorti* (paraphrasable par *être dehors*) étant encore en cause dans *il sera sorti à 8 h*, dans *sois sorti à 8 h!*, dans *il faut que tu sois sorti à 8 h* et dans *tu dois être sorti à 8 h*, c'est une erreur de parler ici de futur *antérieur* et d'impératif, subjonctif et infinitif *passés* (au même titre que de parler de *participe* passé pour *sorti*).

Et c'est encore une erreur de décrire la situation résultative en parlant d'*action achevée ou finie*, comme on le fait *de facto* avec le terme *parfait*, i. e. (*action*) *faite jusqu'au bout*. En effet, *finir de* est impossible sur les CET (*il est sorti ne se paraphrase pas ...a FINI DE...*). Et il s'agit d'un état et non d'une action (c'est ce qui explique – car il s'agit d'une SSCO qui comme telle est durable – que *il est sorti depuis 3 jours* soit possible alors que *sortir* est incompatible avec *depuis...*). Et l'erreur est grave car, sans parler du fait qu'elle provoque (Comrie 1976) une assimilation erronée avec le perfectif russe, elle signifie qu'on ignore qu'une situation phasale (*être sorti*) est une *situation autre* que celle dont elle dérive (*sortir*).

Statique, la situation résultative ne supporte pas les MDP: on n'a pas par exemple *commencer à être sorti*. Elle est le plus souvent une SSCO mais (cf. chapitre III) on a sans doute une SSCF résultative dans *il n'a pas été sorti longtemps* ou, surtout, dans *il ne l'a pas eu vendue longtemps, sa maison* (où le dit passé surcomposé renvoie à une situation résultative au passé).

Concernant l'aval/but, la MDP résultative doit porter sur les seuls CET et CET/PAFFC. Vérifions-le. C'est fait pour les CET. Mais on ajoutera (*il fallait faire vite!* *il a (avait) bu de la ciguë et il a (avait) mangé [ingéré] du blé empoisonné* (qui, notons-le, illustre la nécessaire co-validité des situations valant à l'IDP et au pseudo-IDP passé – face à la succession en cause s'il y a antériorité face à ces repères: le lecteur le vérifiera).

Elle porte bien sur les CET/PAFFC. On a *il a sifflé son café, on peut partir* ou *allo! ça y est! j'ai couru jusqu'à l'église, maintenant je fais quoi?* puis *il a lu [pris connaissance de] la lettre, mais il ne réagit pas*. On insistera sur un point: *tu as fait tes devoirs?* (à l'élève arrivant à l'école), *tu as réparé ton vélo?* (à Sonia à qui j'ai dit de le faire il y a un mois) ou *tu as déjeuné?* (à un visiteur arrivant à 13 h) ne se paraphrasent *pas* par *tu as fini de...* Cela confirme que le résultatif n'a rien à voir avec l'achèvement. Mais on peut ici être plus précis. Si, comme le montre ces exemples, on ne peut opposer l'aval/but qu'à l'amont/base à l'exclusion du cours, cela confirme que les CET/

PAFFC n'ont que deux phases (et pas de cours). Mais cela montre surtout ceci: il faut dire non seulement qu'une situation résultative *x* ne se paraphrase par une situation résultative *avoir fini de x* que si la MDP concerne un CET/PAFFC (puisque, répétons-le, *finir de* ne peut porter sur un CET). Mais il faut ajouter que seul un contexte particulier rend possible cette paraphrase qui en fait correspond à un travail discursif qui a lieu *après* la production du résultatif: ce n'est que si je sais que tout à l'heure Sonia *était en train* de réparer son vélo que *tu as réparé ton vélo?* se paraphrase *tu as fini de réparer...* On objectera que *regarde! Stefan a presque mangé sa pomme* implique *forcément* qu'elle est mangée *en partie* et donc qu'il *n'a pas fini* de la manger. Mais cela vient de *presque*: de ce que *pres/que x* vaut «près de *x*, i. e. *PAS x mais PAS LOIN de x*», ou, s'il s'agit de temps, «*PAS à x mais PEU AVANT x*». En fait, on dit ici «*avoir mangé sa pomme*» [qui évoque bien l'aval/mais *avoir la pomme dans le ventre* face au contradictoire comme amont/base] *vaut PRESQUE à l'IDP*. Mais, comme ceci *vaut «avoir mangé sa pomme» ne vaut PAS à l'IDP, mais on est PEU avant*, est suggéré ici *vaut maintenant «ETRE EN TRAIN DE manger sa pomme»*. Et c'est parce qu'ainsi *avoir mangé sa pomme* fait face à *être en train de la manger* que *il a presque mangé sa pomme* équivaut à *il a presque FINI de la manger*. Ici encore, la possibilité de la paraphrase en *avoir fini de x* est due à un travail discursif jouant *après* la production du résultatif. (On a un cas voisin avec *ça y est!* qui implique *ça n'y était pas avant*.)

La MDP résultative est bien incompatible avec les PAFO (qui *ont* un cours). Si on a *maintenant qu'il a lu le rapport...*, il s'agit d'un CET/PAFFC et non du PAFO codé *en lire successivement les pages*. Soyons plus clair: on n'a *il a lu la lettre!* que s'il s'agit du CET/PAFFC codé *en prendre connaissance* et non du PAFO; avec le PAFO *siroter son café* – qui *ne peut* être un CET/PAFFC – on n'a pas *j'ai siroté mon café, maintenant. On peut partir*.

C'est bien le cas que la MDP résultative ne concerne pas les PSFO. Ne nous démentent pas les constructions impertinentes où elle porte en fait sur un CET/PAFFC. Ainsi dans *maintenant qu'il a couru, je vais le masser* valant *...a rempli son contrat (de faire la course d'entraînement qu'il avait à faire)*, dans *maintenant qu'il* (un amoureux transi) *m'a cueilli des fleurs, il faut que je l'embrasse* valant *...a fait le premier pas (de me cueillir un bouquet de fleurs)* et

dans *maintenant qu'il a lu la Bible, on peut manger* valant ... *a accompli le rite de lire* [faire de la lecture dans] la Bible.

La MDP est bien incompatible avec les CE/PSFF comme *courir pendant une heure/de 5 à 6/jusqu'à 6 h* et les analogues sur *cueillir des fleurs* et *lire* [faire de la lecture dans] la Bible. Ne nous démentent pas les constructions impertinentes comme *incroyable! il a couru de 5 à 9/pendant 5 heures/jusqu'à 6 h!* où la MDP porte en fait sur le CET *réussir à...* Ni celles comme *il* (un sportif, évoqué par l'entraîneur) *a couru de 5 à 6/pendant une heure/jusqu'à 6 h, maintenant il peut se reposer* où la MDP porte sur le CET/PAFFC *remplir son contrat (de faire la course d'une heure/de 5 à 6/jusqu'à 6 h qu'il avait à faire)*.

Notre MDP est bien impossible avec les CE/PAFFI. On n'a pas *il a lu* [successivement les pages de] *un Tintin pendant une heure* (bien sûr, le cas où c'est un passé ne nous concerne pas – pas plus ici qu'ailleurs dans ce développement, du reste). Ici encore, elle concerne en fait le CET/PAFFC *faire la punition qu'il avait (de faire de la lecture dans Finnegans Wake pendant une heure)* dans *il* (l'élève puni) *a lu Finnegans Wake pendant une heure, maintenant il peut jouer*. Et dans *incroyable! il a lu Finnegans Wake pendant 5 heures!* la MDP porte en fait sur le CET *réussir à...*

Et, enfin, c'est bien le cas que la MDP résultative ne peut concerner les SST (*être daltonien*), SSH (*être un nombre premier*), SSCO (*être fatigué*) et SSCF (*être fatigué pendant un mois*). On ajoutera qu'on n'a pas *il faut qu'à midi tu aies su ta leçon* et *ayez possédé une villa sur la Côte en 2010!* Si on a par exemple *il a été fatigué pendant un mois*, c'est qu'il s'agit d'un passé. Quant au possible *je l'ai aimé*, soit c'est un passé, soit il s'agit de notre MDP résultative, mais alors *aimer* est une action (de sens sexuel) et non un état.

231.3 Le prémicel va/allait + infinitif

La MDP *va/allait + inf* sert, on va le montrer, à former une situation évoquant l'amont ou l'amont/base d'une action, soit un état. Seules existent ces deux formes (et donc pas l'infinitif qui montrerait clairement que, comme toute MDP, elle sert à créer un nouveau concept), sans doute parce qu'on a là une «relatively new construction making its way into the language», comme le dit Vincent (1987: 249) du passif italien avec *venire* (cf. *la città venne distrutta*) qui n'existe qu'aux «temps simples». Elle se dis-

tingue du *aller* ordinaire qui existe à tous les temps et modes et où l'infinitif est, comme à la gare, un groupe prépositionnel de lieu lié à *où* et *y* (*il va où? – il va acheter du pain, il y va toujours*). Elle se distingue aussi de la marque de futur objectif (cas où la forme est en fait tout autre – cf. chapitre III) qui, à l'inverse de la MDP, porte sur toutes les situations, y compris statiques, et se lie aux circonstants futurs à l'exclusion des présents.

La MDP prémicielle ne porte pas sur les situations statiques. On n'a pas *7 va être un nombre premier*. Si on peut dire *le test est clair: votre bébé va être daltonien*, c'est qu'on a là un futur objectif (le circonstant *quand il existera* va sans dire). Ce cas est fréquent avec les SSCF: *il va être fatigué pendant un mois* s'entend *après l'opération*. Il l'est aussi avec les SSCO. *Il va être fatigué* s'entend *...ce soir, après une telle journée*. Dans *on va être en retard*, on sous-entend par exemple *à l'arrivée au bureau*. De même, *le texte va comporter cinq chapitres* implique *...quand il sera rédigé* et *ce gosse va aimer la bière* s'entend *...quand il sera grand*. Ne nous démentent pas non plus les constructions impertinentes où si cette fois joue bien la MDP, elle porte en fait, derrière le lexème de SSCO, sur un CET. Ainsi on a affaire à *tomber malade* dans *j'ai mal à la tête, je vais être malade*; à *tomber amoureux* dans *je le sens, je vais l'aimer*; à *apprendre* dans *je sens qu'on va savoir ce qui s'est passé* et à *prendre froid* dans *tu trembles, tu vas avoir froid*. Plus complexes, *maintenant, il va pouvoir/devoir sortir* renvoient en fait à *sa sortie* va DEVENIR POSSIBLE/NECESSAIRE. Quant à *demande à Paul. Il va savoir, lui*, il correspond à *il va SE REVELER SACHANT*. Bien sûr, on a aussi des cas où on voit clairement que la MDP ne peut porter sur les SSCO. On n'a ni *Papa va être là, maintenant. Calme-toi*, ni *maintenant, on va posséder une villa sur la Côte* ni *maintenant, il va savoir le russe*.

Elle ne porte pas sur les PAFO. Dans *mon dieu! le patron va lire le rapport*, la MDP concerne en fait le CET/PAFFC codé en *prendre connaissance*. Le possible *il a mis ses lunettes. Il va lire [successivement les pages de] un Tintin* est une construction impertinente où la MDP porte en fait sur le CET *commencer à lire...*

La MDP prémicielle ne se combine pas avec les PSFO comme *courir*, *cueillir des fleurs* et *lire [faire de la lecture dans] la Bible*. Ne nous concerne pas le cas où elle porte en fait sur le CET *commencer à...*, comme dans *attention! le cheval (qui doit rester au pas) va courir*. Et pas davantage celui où la

MDP modifie en réalité un CET/PAFFC. On a ainsi *il* (un sportif) *est blessé mais il va courir!* où joue *courir le 400 m prévu au contrat/au programme*, puis *comme il m'aime: il va me cueillir des fleurs alors que c'est interdit* où on a affaire à *faire l'acte prouvant l'amour de me cueillir un bouquet de fleurs* et *il se lève, il va lire la Bible* où la MDP porte sur *accomplir le rite de lire [faire de la lecture dans] la Bible avant le repas*.

On vient de le voir, elle peut porter sur les CET et CET/PAFFC. Ajoutons *attention! il va tomber et vite! il va manger [ingérer] du blé empoisonné/ mettre du sable dans le rouage*, puis, d'autre part, *c'était clair, il allait courir jusqu'à l'église pour sauver le capitaine* ou *tel qu'il est là (je le connais), il va siffler son café et partir sans répondre* et *il va lire le rapport en entier* (au sens codé en prendre pleine connaissance). Puis *il agira*. (Dans le possible *incroyable! il va le lire en entier*, la MDP modifie en fait le CET *réussir à...*) On a enfin *regarde-les! ils sont décidés. Ils vont démonter le moteur pour examiner chaque pièce*. (Si *démonter le moteur* est un PAFO, on a une construction impertinente où la MDP porte en fait sur le CET *commencer à...*).

Elle intervient sur les CE/PSFF. On a ainsi *le président est trop fatigué. Il va courir pendant une heure et il s'arrêtera* et *il est malade. Il va cueillir des pommes jusqu'à 6 h, pas plus*. Ou encore *ils sont décidés. Ils vont cueillir des pommes de 5 à 6, peut-être un peu plus* et *vu son chagrin, il va lire [faire de la lecture dans] la Bible pendant au moins une heure/au moins jusqu'à 6 h*. Ne nous concernent pas ici les cas impertinents où la MDP porte en fait sur le CET *réussir à...*, comme dans *incroyable! Il va lire [faire de la lecture dans] la Bible pendant 30 heures!*, ou sur un CET/PAFFC, comme dans *tu le vois? il veut battre un record. Il va courir pendant 30 heures* où le sens est *faire une course de 30 heures*.

Elle concerne les CE/PAFFI. On a *dans l'état où il est, il va lire [successivement les pages de] un Tintin cinq minutes/jusqu'à la demie/de 10 h 5 à 10 h 10. Pas plus*. N'est pas pertinent ici le cas de *incroyable! il va lire Finnegan's Wake pendant 5 heures!* où la MDP porte en fait sur le CET *réussir à...*

On le voit, la MDP *va/allait + inf* est compatible avec les CET, CET/PAFFC mais aussi (à l'inverse des imminente et résultative) avec les CE/PSFF et CE/PAFFI. Evoquant tant l'amont/base que l'amont, on peut la dire pré-transitionnelle, mais le terme «prémicel» est plus commode. La situation phasale formée ne supporte pas les MDP (on n'a pas par exemple *être sur le point/en train d'aller lire*) car elle est statique. Le *aller*

qui évoque un déplacement étant une action, on se demandera comment on a pu en arriver là. C'est sans doute du fait que présent et imparfait évoquent un monde sans changement: de là à l'état il n'y a qu'un pas. Enfin, la MDP n'existant qu'aux présent et imparfait et ceux-ci excluant les situations fermées, la situation phasale formée est forcément une SSCO, à l'exclusion d'une SSCF. (Si, ici comme ailleurs, on n'a guère insisté sur l'imparfait, c'est que le lecteur peut transposer facilement nos exemples au présent).

231.4 L'égressif vient/venait de + infinitif

On parle de la MDP *vient de/venait de + inf* car elle existe surtout aux présent et imparfait, même si on entend parfois *dès qu'il viendra de partir...* et, surtout, *d'après TF1, Paul viendrait de partir* valant *il paraît qu'il vient de...* Elle se distingue donc du verbe de déplacement *venir* qui existe à tous les temps et modes (mais pas d'un temps passé – inexistant car quasi aucun circonstant passé ne se lie à *vient de...*).

Cette MDP ne concerne pas les SST (*être daltonien*), SSH (*être un nombre premier*), SSCO (*être fatigué*) et SSCF (*être fatigué pendant un mois*). Sont impossibles *Papa vient d'être là; on vient de posséder une villa* et *il vient de pouvoir/devoir le faire*. Les possibles *elle vient d'avoir un enfant* et *il vient d'être malade* sont impertinents: la MDP y joue en fait sur le CET *donner naissance à...* et sur un CET/PAFFC comme *vomir son repas*.

Elle ne modifie pas les PAFO. On a certes *il vient de lire la lettre. Il est sous le choc*, mais ici la MDP porte en fait sur le CET/PAFFC codé *en prendre connaissance* et non sur le PAFO codé *en lire successivement les phrases*.

Elle ne porte pas sur les PSFO comme *courir, cueillir des fleurs*, et *lire [faire de la lecture dans] la Bible*. Ne nous dément pas le cas où la MDP porte en fait, derrière le lexème, sur un CET/PAFFC, comme dans *attendez pour l'interview! il vient de courir* où joue (*accomplir l'épreuve physique de*) *courir un 400 m*, dans *donne-moi un vase, je (un amoureux transi) viens de te cueillir des fleurs* où il s'agit de (*faire l'acte d'amour de*) *te cueillir un bouquet de fleurs* et dans *on peut manger, il vient de lire la Bible...* où joue *accomplir le rite de lire [faire de la lecture dans] la Bible*.

Elle est compatible avec les CET. Au cas cité, on ajoutera *désolé, il vient de sortir*, puis *appelle le SAMU!* le *gosse vient de manger [ingérer] du blé empoisonné* et *catastrophe! il vient de mettre du sable dans le rouage*.

Elle intervient sur les CET/PAFFC. Aux exemples ci-dessus, on ajoutera *le capitaine? Il vient de courir jusqu'à l'église. Regarde le clocher puis trop tard! il vient de siffler le café qui restait* et *pourquoi tu es couché par terre à côté d'un seau vide? – je viens de laver la maison en entier*. (Bien sûr, dans le possible *incroyable! il vient de la laver en entier*, la MDP porte en fait sur le CET *réussir à...*)

Elle se combine avec les CE/PSFF. On a *il vient de courir pendant une heure/de 5 à 6/jusqu'à 6 h, tu crois qu'il peut continuer?* Puis *il vient de cueillir des pommes pendant une heure/de 5 à 6/jusqu'à 6 h, il doit se reposer* et *il vient de lire [faire de la lecture dans] la Bible pendant une heure. Il ne va pas continuer!* Ne nous concernent pas ici les cas où la MDP porte en fait sur le CET *réussir à...* (*inouï! il vient de lire [faire de la lecture dans] la Bible pendant 30 heures!*) ou sur un CET/PAFFC, comme dans *ils ont battu le record. Ils viennent de courir pendant 30 heures* (où le sens est *faire la course de 30 heures prévue*).

Elle concerne les CE/PAFFI. On a *il vient de lire [successivement les pages de] un Tintin pendant une heure/jusqu'à 6 h/de 5 à 6. Mais il va continuer: il aime lire*. Ne nous concerne pas ici *inouï! il vient de lire Finnegans Wake pendant 8 heures!* où la MDP porte en fait sur le CET *réussir à...* Et pas plus *il (l'élève puni) vient de lire Finnegans Wake pendant une heure, maintenant il peut aller jouer* où elle porte en fait sur le CET/PAFFC *faire la lecture d'une heure (de Finnegans Wake) qu'il devait faire*.

Comme *va/allait + inf*, la MDP *vient/venait de + infinitif* concerne les CET, CET/PAFFC, CE/PSFF et CE/PAFFI. Elle évoque les premiers points de l'aval ou de l'aval/but (*il vient JUSTE de sortir* renvoyant lui au premier point *au singulier*). On pourrait la dire post-transitionnelle *proche*, mais le terme *égressif* est plus commode. La situation phasale qu'elle forme ne supporte pas les MDP (on n'a pas *être en train de/comencer à venir de partir*, etc.): elle est statique. (Ici aussi, c'est parce que présent et imparfait évoquent un monde sans changement que, de l'action *venir*, on a pu passer à l'état *vient/venait de + x*.) Mais il s'agit toujours d'une SSCO, sans doute du fait que, même si la construction a pénétré dans la langue un

peu plus que *va/allait + inf*, elle aussi reste liée aux présent et imparfait qui excluent les situations fermées.

On le voit, comme prévu, les MDPE ne portent que sur les situations dynamiques qui sont des changements effectués (quels qu'ils soient pour les prémicielle et égressive, téliques pour les imminente et résultative).

23.2 Marques de phase interne

232.1 L'inceptif commencer à

La MDP *commencer à* est impossible sur les SSH (*être un nombre premier*), SST (*être daltonien*), SSCF (*être fatigué pendant un mois*). Mais, même si par exemple *commencer à être là* est clairement impossible, un problème se pose avec les SSCO. Non pas parce qu'est possible à 8 h *il a commencé à être malade* (c'est une construction impertinente où la MDP porte en fait sur une action comme *vomir*), mais parce qu'on a *il commence à être fatigué; il commence à être grand, il regarde les filles; il commence à bien savoir le russe ou il commence à aimer la bière*. Comment expliquer ceci? Fuchs/Léonard (1979: 325) ne résolvent rien en posant que *commencer à être fatigué* vaut en fait *commencer à + ETRE VRAI QUE + être fatigué*, puisque *être vrai que...* est encore une SSCO. On proposera ceci. Avec *un début de roman* valant *une esquisse de roman*, on évoque un roman complet mais qui n'est qu'une première version, opposée ou opposable à au moins une autre, certes *ultérieure* (là est le lien avec l'idée de «commencer»: le travail qui n'est que commencé continuera), mais surtout *qualitativement supérieure*. Ici de même, on évoque une «version» de la fatigue (de la grandeur, de la maturité sexuelle, du bon savoir du russe, du goût pour la bière) qui s'oppose à au moins une autre, ultérieure et de qualité supérieure: une fatigue plus nette (une maturité sexuelle plus affirmée, un savoir du russe encore meilleur, un goût pour la bière plus prononcé). En d'autres termes, on évoque une réalisation d'un concept inférieure à d'autres à venir (moins achevée, accomplie, parfaite, voire finie – car le glissement vers le qualitatif ne concerne pas le seul *début*). Est donc en cause une construction impertinente où la combinaison MDP/SSCO, normalement impossible, suggère *il*

montre un commencement/début de *x* qui n'a rien à voir avec la phase et où *commencer à* n'est pas une MDP. Confirme l'analyse le fait que *commencer à être fatigué* est un état qui, comme tel, ne supporte aucune MDP, alors que la situation phasale normalement formée par la MDP *commencer à* est, on va le voir, un CET qui, lui, supporte les MDPE: on n'a ni *il est sur le point de/vient de commencer à être fatigué* ni *tiens! il a commencé à être fatigué*, et le possible *il va commencer à être fatigué* (qui s'entend ...*bientôt*) est un futur objectif. (Et pas plus *il a alors commencé à commencer à être fatigué; il est en train de commencer à être fatigué; il a alors fini de commencer à être fatigué* et *il a alors cessé de commencer à être fatigué*.)

Continuons l'inventaire. La MDP inceptive concerne les PAFO. On a *il a alors commencé à lire [successivement les pages de] un Tintin*. (On prendra garde que *tu fais quoi, là? – je commence à lire ton roman* vaut *je lis [successivement les pages du] le début de ton roman* et donc qu'ici on n'a pas une situation inceptive créée par notre MDP mais une construction impertinente: derrière *commencer à lire x*, on évoque *lire le début de x*.)

Elle est compatible avec les PSFO. *A 8 h il a commencé à courir/cueillir des fleurs/lire [faire de la lecture dans] la Bible* sont possibles.

Elle ne porte pas sur les CET. Sont impossibles *alors l'enfant a commencé à manger [ingérer] du blé empoisonné/à mettre du sable dans le rouage* (mais ces phrases sont possibles s'il s'agit, comme cela se conçoit, d'un PSFO.) On n'a pas *alors il a commencé à sortir*. Si on a *alors les élèves ont commencé à sortir* et *alors il a commencé à sortir des décombres*, c'est que sont en cause les PAFO *sortir les uns derrière les autres* et *sortir les parties de son corps une à une*.

Elle est impossible sur les CET/PAFFC. On n'a ni *alors il a commencé à courir jusqu'à l'église*, ni *il a alors commencé à siffler son café*, ni *et puis il a commencé à lire la lettre en entier*. Et pas davantage *il a alors commencé à lire [prendre connaissance de] la lettre* (répétons que le code ne doit pas être identifié à l'expression ordinaire.)

Elle ne modifie pas les CE/PSFF. On a ni *puis il a commencé à courir pendant une heure/de 5 à 6/jusqu'à 6 h* ni les phrases analogues avec *commencer à cueillir des fleurs* et *commencer à lire [faire de la lecture dans] la Bible*. (Ne nous concerne pas le cas – auquel on reviendra – où il s'agit d'une série, un élément comme *chaque jour* étant sous-entendu.)

Elle est incompatible avec les CE/PAFFI. On n'a pas *alors il a commencé à lire [successivement les pages de] un Tintin pendant une heure/de 5 à 6/ jusqu'à 6 h.*

Bref, la MDP *commencer à* ne porte que sur les PAFO et PSFO. Comme elle évoque leur commencement, on la qualifie d'inceptive. La situation qu'elle forme est un CET. Le confirme le fait que cette situation accepte les MDPE (cf. *il est sur le point de/vient de/va commencer à lire [successivement les phrases de] la lettre et tiens, il a commencé à lire la lettre*) mais pas – soit dit en anticipant sur la suite – les MDPI. C'est du reste parce que la situation inceptive est un CET qu'on a évité les exemples aux présent et imparfait, temps qui, justement (mises à part les constructions impertinentes étudiées au chapitre III), sont impossibles sur les CET.

232.2 Le cursif être en train de

La MDP cursive est impossible sur les SSH (*être un nombre premier*), SST (*être daltonien*), SSCF (*être fatigué pendant un mois*) et SSCO (*être fatigué*). Autres exemples, on n'a pas *il est en train de savoir le russe/d'aimer la bière/de mesurer 1,80 m.* Ne nous contredit pas *il est en train d'aimer Marie* où la MDP porte en fait sur le PAFO *faire l'amour à Marie*.

Elle peut porter sur les PAFO. Un autre exemple est *il est en train de lire [successivement les pages de] un Tintin.*

Elle est compatible avec les PSFO. On a *il est en train de nager/courir/se promener/cueillir des fleurs/lire [faire de la lecture dans] la Bible.*

Elle est impossible avec les CET. On n'a pas *il est en train de sortir.* (Ne nous démentent bien sûr pas *les élèves sont en train de sortir* et *il est en train de sortir des décombres.*) Sont de même impossibles *il est en train de manger [ingérer] du blé empoisonné* et *il est en train de mettre du sable dans le rouage* (s'il ne s'agit pas de PSFO, répétons-le). Mais il faut insister sur la complexité des constructions impertinentes stables où, «derrière» le CET, la MDP cursive porte en fait sur un PAFO. On peut généraliser ce qui se passe ici en disant que ce PAFO se code *se diriger vers le CET*. Mais on a vu qu'avec *Gaston est en train de mourir* ce code se réalise *agoniser* (notre MDP étant seule à pouvoir être utilisée pour suggérer ce sens). Et la complexité croît si on ajoute d'autres exemples. Avec *il est en train de partir pour le*

Vietnam, le code *se diriger vers le CET* se réalise *se préparer à + CET*, soit s'occuper de vaccins, valises ou visas (la MDP cursive étant ici en-core seule à pouvoir suggérer ce sens). Il en va de même avec *ils sont en train de décider*, mais ici, on l'a vu, *se préparer à + CET* se spécifie en *se préparer à décider en débattant des options possibles* (*continuer à* pouvant aussi agir parfois ainsi). Il en va encore de même avec *l'avion est en train de décoller*, mais, à l'inverse des cas précédents, *se préparer à + CET* renvoie ici à une seule réalité: rouler sur la piste (le sens suggéré pouvant cette fois être aussi produit par *continuer à*). Avec *il est en train de devenir fou*, le *se diriger vers le CET* se réalise *s'approcher de la folie* (*commencer à* pouvant aussi agir ainsi). Avec *il est en train de devenir millionnaire*, le code se réalise *s'approcher d'une richesse montant à un million* (rien d'autre que notre MDP ne pouvant suggérer ce sens). Enfin, avec *une nouvelle civilisation est en train de naître* (cas où *commencer à* peut aussi agir ainsi – comme *continuer à*?) le *se diriger vers le CET* se réalise *se développer*.

La MDP cursive ne concerne pas les CET/PAFFC. *Il est en train de lire [prendre connaissance de] la lettre* est impossible (attention, il s'agit d'un code!). De même *il est en train de courir jusqu'à l'église/de siffler son café*. Le possible *il est en train de lire la lettre en entier!* ne nous dément pas car il vaut *il est en train de REUSSIR A la lire en entier* (où bien sûr la MDP porte, derrière le lexème de CET, sur «*se diriger vers réussir à lire la lettre en entier*», soit sur *s'approcher du but qui était de réussir à...*).

Elle est incompatible avec les CE/PSFF. On n'a ni *il est en train de courir pendant une heure/de 5 à 6/jusqu'à 6 h* ni *il est en train de cueillir des fleurs pendant une heure/de 5 à 6/jusqu'à 6 h*. Et pas plus *il est en train de lire [faire de la lecture dans] la Bible pendant une heure/de 5 à 6/jusqu'à 6 h*.

Elle ne concerne pas les CE/PAFFI. *Il est en train de lire [successivement les pages de] un Tintin pendant une heure/de 5 à 6/jusqu'à 6 h* est impossible.

Compatible avec les seuls PAFO et PSFO, la MDP cursive renvoie, le mot le dit, au cours de l'action. La situation qu'elle sert à créer est statique et donc ne supporte pas les MDP (on n'a pas *être en train de/commencer à être en train de lire*, etc.) Il peut s'agir d'une SSCO mais aussi d'une SSCF, comme (cf. chapitre III) dans *j'ai téléphoné trois fois entre 10 et 12. Tu n'as pas répondu. – J'étais en train de taper une lettre – Allons! Ne me dis pas que tu as été en train de taper une lettre pendant deux heures!*

232.3 Le terminatif finir de

Cette MDP ne concerne pas les SST (*être daltonien*), SSH (*être un nombre premier*), SSCO (*être fatigué*) et SSCF (*être fatigué pendant un an*). Mais il faut «explain away» le possible avec *San Marco, on n'a pas fini d'aimer le café!* où la MDP concerne une SSCO. Voyons cela. Il ne peut s'agir que d'une construction impertinente stable. Elle n'existe qu'au présent (on peut négliger l'imparfait, bien sûr possible). Est donc suggéré un sens présent. Elle n'existe qu'à la forme négative, comme *ce n'est pas demain la veille que...* qui vaut de ce fait *demain est loin d'être la veille du jour où.../on est loin du jour où...* Est donc en cause un sens du genre de *on est loin de...* Elle n'existe que comme *résultatif* (comme tel *statique*). Un résultatif normal comme *il a fini de lire son livre* impliquant *il ne le lit plus*, est donc suggéré au total avec *San Marco, on est loin de ne plus aimer le café*. Maintenant (on l'a vu), *ne plus x* ne relève pas de la phase mais de la «disparition»: il évoque l'au-delà de la validité d'une situation durable prise dans le temps (qui donc peut être statique). Il est donc clair que *n'a pas fini d'aimer le café* n'est pas une situation phasale et, corrélativement, que ni *ne pas avoir fini de* (produit par *cop* + *PR* à partir de *finir de...*) ni *finir de* (qui nous occupe) ne sont en elle des MDP. Ceci dit, on ne peut ici (comme on l'a fait pour *commencer à être fatigué*) confirmer l'analyse en montrant que *n'a pas fini d'aimer le café* est bien un état, alors que normalement la situation phasale avec *finir de* est (on va le voir) un CET. En effet, pour le faire il faut montrer que, comme tout état, il ne supporte pas les MDP. Or, il est clair que, par définition, *est aussi un état* le (vrai) résultatif *avoir fini de lire son roman* – construit à partir du CET qu'est la (vraie) situation terminative *finir de lire son roman* (elle-même construite à partir de l'action *lire son roman*).

Continuons l'inventaire. Notre MDP peut porter sur les PAFO. *Il a fini de lire [successivement les pages du] le Tintin choisi vers 8 h* est possible. (On revient, ici comme ci-dessous, à des exemples avec *a fini de x* comme passé.) Comme à propos de *commencer à...*, on prendra garde que *tu fais quoi, là? – je finis de lire ton roman* vaut *je lis [successivement les pages du] la fin de ton roman* et donc qu'ici on n'a pas une situation terminative créée par notre MDP, mais une construction impertinente: derrière *finir de lire x*, on évoque *lire la fin de x*.

Elle est bien sûr incompatible avec les PSFO. On n'a pas *il a fini de courir/de cueillir des fleurs/de lire [faire de la lecture dans] la Bible à 8 h*. (Bien des étrangers se trompent ici car ils confondent *finir de* et *cesser de*. Ceci dit, les deux termes sont synonymes dans des parlers non standards. Ma mère, de Rouen, disait *finis de faire le fou*). Ne nous dément pas *il* (un sportif) *a fini de courir à 8 h* où, derrière le lexème de surface, *finir de* porte en fait sur le PAFO *faire sa course (d'entraînement) de dix kilomètres habituelle*. Dans *il* (un amoureux transi) *a fini de me cueillir des fleurs à 8 h*, la MDP porte de même en fait sur le PAFO *me cueillir un bouquet de fleurs*. De même encore, dans *il a fini de lire [faire de la lecture dans] la Bible à 8 h et on a commencé à manger*, elle porte sur le PAFO *accomplir le rite de...* (Rappelons que les trois derniers éléments lexicaux cités peuvent être soit des PAFO, soit des CET/PAFFC.)

Elle est impossible sur les CET. On n'a ni *il a fini de sortir à 8 h* ni *il a fini de manger [ingérer] du blé empoisonné et il est parti* ni *il a fini de mettre du sable dans le rouage quand il m'a vu*. Ne sont pas pertinents les cas où ces lexèmes correspondent à autre chose qu'à un CET, comme par exemple dans *les élèves ont fini de sortir à 8 h et on a fermé la porte à 8 h 5* et dans *il a fini de sortir les livres de la malle vers 8 h* où la MDP porte sur un PAFO. (Ces lexèmes aussi peuvent être soit des PAFO, soit des CET/PAFFC.)

Elle est incompatible avec les CET/PAFFC. On n'a ni *il a fini alors de courir jusqu'à l'église* ni *il a fini de siffler son café puis il est parti* ni *il a fini de lire la lettre en entier puis il est parti*. Et pas plus *il a alors fini de lire la lettre*, si le sens est bien celui codé en *prendre connaissance*.

Elle ne peut porter sur les CE/PSFF. On a ni *il a fini de courir pendant une heure/de 5 à 6/jusqu'à 6 h puis il s'est mis à regarder la télé* ni les phrases analogues avec *cueillir des fleurs* et *lire [faire de la lecture dans] la Bible*.

Elle ne concerne pas les CE/PAFFI. *Il a fini de lire [successivement les pages du] le Tintin choisi pendant une heure/de 5 à 6/jusqu'à 6 h et il est parti* est impossible.

La MDP terminative, qui renvoie bien sûr à la fin, concerne les seuls PAFO. La situation qu'elle sert à former est un CET. Le confirme le fait qu'elle supporte les MDPE (on a *il est sur le point de/va/vient de finir de lire la lettre* et *j'ai fini de lire la lettre, prends-la*) mais pas les MDPI (*commencer à/finir de/cesser de finir de lire* sont impossibles et dans *il est en train de finir de*

lire la lettre, la MDP porte en fait sur le PAFO codé *se diriger vers le CET*). Ici encore, c'est parce que la situation terminative est un CET avec lequel (sauf constructions impertinentes) les présent et imparfait sont impossibles qu'on a évité ci-dessus les exemples avec ces temps.

232.4 Le cessatif *cesser de*

Cette MDP ne concerne pas les SST (*être daltonien*), SSH (*être un nombre premier*), SSCO (*être fatigué*) et SSCF (*être fatigué pendant un mois*). Ne nous dément pas le possible à 8 h *il a cessé d'être malade* où la MDP porte en fait sur une action comme *vomir*. Et on peut aussi «explain away» le possible *tiens! le gosse a cessé d'aimer le lait* où notre MDP concerne une SSCO. En effet, il s'agit d'une construction impertinente stable proche de celle de *on n'a pas fini d'aimer le café*. Comme on a en surface un résultatif (par définition statique) présent (ici encore on néglige l'imparfait, bien sûr possible) et qu'un résultatif normal comme *il a cessé de lire* implique *il ne lit plus*, elle suggère *tiens! il n'aime plus le lait*. Ici encore, *ne plus* × n'ayant rien à voir avec la phase, *a cessé d'aimer le lait* n'est pas une situation phasale et, corrélativement, ni *a cessé de* (produit par *cop* + *PR* sur *cesser de...*) ni *cesser de* (qui nous occupe) ne sont en elle des MDP. Mais, ici encore, on ne peut confirmer l'analyse en montrant que *a cessé d'aimer le lait* est un état alors que normalement la situation phasale avec *cesser de* (on va le voir) est un CET. En effet, pour le faire il faut montrer que, comme tout état, il ne supporte pas les MDP. Or, il est clair que, par définition, *est aussi un état* le (vrai) résultatif *avoir cessé de lire* – construit à partir du CET qu'est la (vraie) situation cessative *cesser de lire* (elle-même construite à partir de l'action *lire*).

On dira que l'analyse est fautive puisque, par exemple (on peut négliger les futurs et l'autre passé), je peux dire aussi *en octobre, il a cessé d'aimer le lait*, où, de plus, on a cette fois en surface non pas un état, comme avec *tiens, il a cessé d'aimer le lait*, mais une action. Mais cela ne change rien. La construction impertinente stable suggère toujours l'état *ne plus aimer le lait* qui n'est pas une situation phasale et où *cesser de* n'est pas une MDP. En effet, tu sais comme moi que les situations au passé liées à un instant (plutôt qu'à une période) suggèrent un CET d'entrée dans la situation,

notamment dans un état. Tu comprendras donc qu'ici l'action CET passée que je suggère est *passer à «ne plus aimer le lait»* et donc que je vise bien l'état *ne plus aimer le lait*. Davantage, ce cas révèle qu'en fait on *peut* montrer (si bien sûr on met à part le cas initial *tiens! il a cessé d'aimer le lait*) que *cesser d'aimer le lait* est un état en montrant qu'il ne supporte pas les MDP. En effet, *commencer à, finir de* et *cesser de* ne portent pas sur *cesser d'aimer le lait*; on n'a pas *il vient de cesser d'aimer le lait* et le possible *il va cesser d'aimer le lait* (qui s'entend ...*bientôt*) est en fait un futur objectif. Certes, on a *il est sur le point de cesser d'aimer le lait*. Mais ici aussi joue ce qui jouait ci-dessus. On a vu que la MDP imminente ne porte que sur les CET/PAFFC et CET. Comme tu sais cela aussi bien que moi, tu comprendras qu'ici l'action, en l'espèce le CET, que je suggère est *passer à «ne plus aimer le lait»* et donc que j'ai en tête l'état *ne plus aimer le lait*. Bien sûr, est aussi possible *il est en train de cesser d'aimer le lait*, mais tu sais comme moi que (on l'a vu) la MDP cursive liée à un CET porte en fait sur ce qu'on a codé *se diriger vers le CET*. Tu comprendras donc que je fais allusion à l'état *ne plus aimer le lait* en suggérant en l'espèce *il est en train de s'approcher de «passer à «ne plus aimer le lait»* et donc, au-delà, *il va bientôt plus aimer le lait*.

Poursuivons l'inventaire. *Cesser de* est possible sur les PAFO. On a *il a alors cessé de lire [successivement les pages du] le Tintin choisi*.

Cette MDP est aussi compatible avec les PSFO. On a à 8 h *il a cessé de courir/ cueillir des fleurs/ lire [faire de la lecture dans] la Bible*.

Elle ne porte pas sur les CET. On n'a ni à 8 h *il a cessé de manger [ingérer] du blé empoisonné/ de mettre du sable dans le rouage* ni à 8 h *il a cessé de sortir*. (Bien sûr, ne nous démentent pas les cas comme *les élèves ont alors cessé de sortir*).

Elle ne concerne pas les CET/PAFFC. Sont impossibles *il a alors cessé de courir jusqu'à l'église/ de siffler son café/ de lire [prendre connaissance de] la lettre*. (Dans *il a alors cessé de lire [successivement les phrases de] la lettre*, possible, la MDP porte sur un PAFO.)

Elle est impossible sur les CE/PSFF. On n'a ni *il a alors cessé de courir pendant une heure/ de 5 à 6/ jusqu'à 6 h* ni les phrases analogues avec *cueillir des fleurs* et *lire [faire de la lecture dans] la Bible*. (Ne nous concerne pas le cas où, un élément comme *chaque jour* étant sous-entendu, on a une série.)

Elle ne porte pas sur les CE/PAFFI. On n'a pas *alors il a cessé de lire [successivement les phrases de] son Tintin pendant une heure/de 5 à 6/jusqu'à 6 h.*

Comme la cursive, la MDP cessative ne porte que sur les PAFO et PSFO. Le mot le dit, elle évoque la phase potentielle qu'est la cessation: le changement que l'agent peut, à tout instant du cours du processus, apporter au monde qu'il a changé en le faisant exister. La situation qu'elle forme est un CET (c'est pourquoi on a évité ci-dessus les exemples au présent et imparfait). Le confirme le fait que la situation cessative accepte les MDPE mais pas les MDPI (*il est sur le point de/va/vient de cesser de lire et tiens, il a cessé de lire* sont possibles; *commencer à/finir de/cesser de cesser de lire* sont impossibles et si on a, à la rigueur, *il est en train de cesser de lire*, cela renvoie au cas du cursif portant sur le PSFO codé *se diriger vers le CET*).

On le voit, les MDPI ne portent comme prévu que sur les actions qui sont des processus ouverts (la terminative ne concernant pas les PSFO).

2.4 Les séries, situations statiques

24.1 Les situations statiques de type séries

On achève ici l'étude des types de situations eu égard à la phase et des MDP qu'ils supportent ou non par un cas plus complexe. Une série évoque l'occurrence épisodique d'une situation (typiquement une *action*). Il s'agit d'un «special type of *state*» (Freed, citée par Binnick 1991: 178) car cette occurrence épisodique manifeste une *propriété*, une propriété qui est inconcevable sans cette manifestation (on n'est un fumeur que si on fume épisodiquement). La propriété n'étant évoquée qu'à travers l'évocation de sa manifestation épisodique, le temps est en cause. Pourtant, les séries n'*impliquent* pas le temps, car (comme toute situation statique) elles n'*impliquent pas* le changement du fait qu'elles n'ont *pas* de phases. *Fumer épisodiquement* n'a pas plus de phases que *être un fumeur*.

On retrouve en partie les distinctions faites pour les situations statiques ordinaires. S'opposent les situations statiques de type séries (SSS)

qui sont hors du temps et celles qui sont prises dans le temps ou à cadre temporel externe, ouvertes (SSSCO) ou fermées (SSSCF). Mais, dans le premier cas, les occurrences étant situées dans le temps et l'entité à chaque fois concernée l'étant de ce fait également, on ne conçoit qu'une SSS sur une entité *prise dans le temps* (SSST) et non sur une entité *hors du temps*.

On notera que, malgré la répétition impliquée, *battre un matelas*, *couper du bois* ou *sautiller* ne sont pas des séries. C'est que, comme avec *lire un livre trois/plusieurs fois*, on n'est pas en présence ici d'une occurrence épisodique qui est la manifestation inévitable d'une propriété. Dans ce cadre, on comprend pourquoi, après avoir dit *à une époque, j'allais l'été en Namibie*, je me corrige avec *enfin... j'y suis allé trois fois*. Récusant en fin de compte la validité de la propriété, disons *être enseignant d'été en Namibie*, je passe de la série *aller l'été en Namibie* à *aller trois fois l'été en Namibie* qui n'en est pas une. (Si je passe aussi au passé, c'est parce que l'imparfait qui était possible avec la série à cadre temporel externe *ouverte* ne l'est plus avec la situation *fermée* qu'est *aller trois fois en Namibie*. Autrement dit, ce n'est pas parce que le passé serait impossible sur les séries: on a *je suis allé régulièrement l'été en Namibie puis... ou j'ai fumé la pipe cinq ans puis...*)

On évoque l'occurrence épisodique par des moyens divers: précision de sa fréquence (*lire rarement/souvent*), de la période où elle vaut (*lire le soir* – où l'épisodicité est régularité), de sa fréquence dans cette période (*sortir trois fois par jour*), etc. Mais l'occurrence épisodique peut aussi aller sans dire, avec l'ambiguïté que cela entraîne (*fumer, aller à la messe*).

Chaque occurrence a un extérieur avant et un extérieur après, explicités par exemple dans *lire pendant une heure le soir* (situation possible au présent et imparfait puisqu'ici – cf. chapitre I –, si *pendant...* précise une durée depuis un commencement jusqu'à une cessation, c'est celle de l'occurrence et non de la série). C'est du fait de cette délimitation que *lire le soir* vaut en fait *lire UN PEU/UN MOMENT le soir* et *boire souvent du thé, boire UNE QUANTITE DONNEE de thé* (quantité qui peut varier d'une occurrence à l'autre). C'est aussi de ce fait que les occurrences sont comptables, étant entendu qu'on ne peut effectivement les compter que dans le cas d'une SSSCF comme *lire le soir pendant un an*.

Freed (citée par Binnick 1991: 182) a raison: même si c'est rare (ce pourquoi on ne s'étend guère sur ce cas, ici et ailleurs), peut être en cause

l'occurrence épisodique d'un *état*. On a ainsi (affiché sur sa porte) *le directeur est absent le lundi matin* – manifestant la propriété *c'est un absent du lundi matin*. (Ceci dit, on notera que le lexème statique peut aussi servir à évoquer en fait une action: *être gentil le soir* correspond à *faire preuve de/faire des gestes de gentillesse le soir* – manifestant «*être un gentil du soir*»).

L'occurrence épisodique étant souvent celle d'une *action*, bien des situations statiques ordinaires évoquant la propriété qu'implique une série comportent un nom lié formellement à un *verbe*: *être un fumeur* est liée à *fumer*; *être bègue* à *bégayer*; *être un gros mangeur de viande* à *manger beaucoup de viande*; *être un menteur* à *mentir*; *être un couche-tôt* à *se coucher tôt*; *être un lecteur assidu de romans* à *lire souvent des romans*. On ajoutera des cas moins reçus: *être un buveur de thé* est liée à *boire du thé* et *être un travailleur du samedi* à *travailler le samedi*. Et d'autres où le lien au verbe n'existe pas en surface: *être un poète occasionnel* est liée à *écrire parfois des poèmes*; *être sujet à de fréquentes pertes d'équilibre* à *tomber souvent*.

On notera enfin (en attendant d'y revenir dans le chapitre V qui étudiera aussi l'analogie en -ai/i-) que *il fume* n'est une série ni dans la question *il fume, oui, mais IL FUME QUAND?* (question à distinguer de celle, en fait insensée, *quand est-il un fumeur?*) ni dans la réponse *IL FUME le soir*. Ici le point de repère n'est pas l'IDP où vaut la série mais le *genre* d'IDP (le *pseudo-IDP* générique) où vaut *l'occurrence* de la série.

24.2 Les marques de phase impossibles sur les séries

24.2.1 Situations statiques (séries) sur une entité dans le temps

On traitera maintenant des divers types de séries en vérifiant l'impossibilité des MDP. *Boiter, confondre le rouge et le vert, zozoter, écrire de la main gauche* sont des SSST (certaines de ces expressions pouvant aussi être des SSSCO). Les SSST sont hors du temps, au sens où elles évoquent une propriété qui, constitutive, ne peut être absente pendant l'existence de l'entité qu'elles concernent. Comme telles, elles se comportent comme les propriétés qu'elles manifestent (*i. e.* les SST *être boiteux, être daltonien, être un «zozoteur», être gaucher*). Sont impossibles ici l'impératif et *ne...plus*,

encore, depuis, pendant, maintenant, le passé, etc. (mais pas les futurs – cf. le chapitre III). Comme elles sont hors du temps et que le changement implique le temps, elles ne sauraient avoir des phases et sont donc incompatibles avec les MDP. Le lecteur le vérifiera facilement, étant entendu que *votre bébé va confondre le rouge et le vert* (dit à une femme enceinte) est un futur objectif.

On pourrait arguer que *se nourrir d'herbe* (au sens où cela manifeste *être herbivore*) ou *nourrir ses petits avec son lait* (manifestant *être un mammifère*) ne sont pas des SSST mais illustrent le cas qu'on a dit inexistant d'une SSS *sur une entité hors du temps*: les propositions *un/ le lion nourrit ses petits avec son lait* et *les lions nourrissent leurs petits avec leur lait* ne sont-elles pas analytiques, le prédicat explicitant, pour qui ne le connaît pas, le contenu qu'a par définition le sujet, soit le concept, *hors du temps*, de lion? Mais l'objection ne vaut pas: l'analyticité est en fait produite par des constructions qui identifient bel et bien, chacune à sa façon, une entité *prise dans le temps*, y compris s'il s'agit d'un élément de notre représentation du monde (de sorte que le *concept* n'est souvent *analysé* qu'indirectement). On a en fait *considère UN lion, n'importe lequel, eh bien, il...*; *considère LES lions, tous les lions, eh bien, ils...* ou *on dit qu'un animal est un chat, un mouton, un lion, etc. Considère maintenant LE lion, eh bien, il...*

242.2 Situations statiques (séries) à cadre temporel externe, ouvertes

Les séries évoquant des réalités non constitutives se comportent elles aussi comme les propriétés qu'elles manifestent: prises dans le temps, elles sont compatibles avec *pendant, ne...plus, encore*, le passé, etc. et peuvent donc être aussi bien fermées qu'ouvertes. Et elles aussi n'impliquent pas le changement du fait qu'elles n'ont pas de phases, leur apparition ou disparition dans le temps étant due aux actions d'un cadre temporel externe. Ceci dit, si ainsi SSSCO et SSSCF ressemblent aux SSCO et SSCF, il faut, pour confirmer leur caractère statique en vérifiant leur incompatibilité avec les MDP, tenir compte, en l'approfondissant, du cas (évoqué plus haut à propos de l'impératif) des SSCO et SSCF comme *être sage et être sage pendant une heure* qui, à l'inverse de *être fatigué et être fatigué pendant un an*, n'existent que par une action *sur elle-même* de l'entité en cause. On

distinguera donc ici *tomber souvent* et *tomber souvent pendant un mois* (ou encore, s'il s'agit bien de SSSCO et non de SSST, *زقزقoter*, *boiter*, *bégayer* et les SSSCF correspondantes) de *lire une heure par jour* et *lire une heure par jour pendant un an* (ou encore de *lire souvent des romans*, *écrire des poèmes*, *mentir*, *se promener le soir*, *manger beaucoup de viande*, *se coucher tôt* et des SSSCF correspondantes). Voyons d'abord les SSSCO.

Certes, la distinction n'est pas pertinente avec les MDP égressive, curative et résultative. On n'a ni *il vient de tomber souvent/de lire une heure par jour*, ni *il sera en train de tomber souvent/de lire une heure par jour*. Et pas plus *il est tombé souvent, maintenant* ou *il a lu une heure par jour, maintenant*.

Mais elle l'est avec les MDP prémicielle et imminente. *Attention, il va tomber souvent* est impossible (ne nous dément pas le cas où cela s'entend ...*quand il prendra ce médicament* puisqu'on a alors un futur objectif). Mais on a *excité comme il est par le sujet, cela se sent, il va lire dix heures par jour* qui est en fait une construction impertinente stable où la MDP porte en fait, derrière la SSSCO, sur le CET *passer* à «*lire dix heures par jour*». De même, si *il est sur le point de tomber souvent* est impossible, on a *il est vraiment pris par le sujet. Il est sur le point de lire dix heures par jour* qui est aussi une construction impertinente stable où la MDP porte sur le CET *passer* à «*lire dix heures par jour*». Ce qui se passe ici avec les SSSCO n'existant que par une action sur elle-même de l'entité en cause est logique: une telle série étant durable, la dite action est un processus; une telle série n'ayant pas en elle-même de limites, le processus est sans fin; une telle série étant ouverte, le processus sans fin est ouvert (PSFO), comme ici *faire en sorte de lire dix heures par jour*. Maintenant, on l'a vu, l'impératif sur un PSFO (*cours!*) équivaut à l'impératif sur le CET *commencer à* + PSFO et on peut rapprocher cela du fait que nos deux MDP (qui ne sont compatibles qu'avec un changement effectué – seulement téléique pour la première) – portent en fait sur *commencer à* + PSFO quand elles sont liées à un PSFO (cf. *le cheval est sur le point de/ va courir!*). Or, si ainsi on glisse facilement de *faire en sorte de lire dix heures par jour* à *passer à «lire dix heures par jour»*, il est logique qu'on ait des constructions impertinentes avec *être sur le point de* et *va + inf* sur *lire dix heures par jour* qui suggèrent *il est sur le point de/ va passer à «lire dix heures par jour»* (comme il l'était qu'on en ait une avec l'impératif sur *être sage* suggérant *passer à «être sage»*).

Bien sûr, on retrouve dans les deux cas distingués les contre-exemples apparents rencontrés pour les SSCO. Ainsi *il commence à lire des poèmes* et *il commence à tomber souvent, ça m'inquiète* ne démentent pas l'incompatibilité des SSSCO avec la MDP inceptive car ici *commencer à* n'est pas plus une MDP que dans *il commence à être fatigué*. On évoque ici une première «version» de *lire des poèmes* et de *tomber souvent* (manifestant les propriétés *être un lecteur de poèmes* et *être sujet à de fréquentes pertes d'équilibres*), opposée ou opposable à au moins une autre, ultérieure et qualitativement supérieure. Est en cause en fait, disons *il montre un début d'habitude de lecture de poèmes/ de chutes fréquentes*. De même, les SSSCO sont bien incompatibles avec la MDP terminative, car *avec ce médicament-là, il n'a pas fini de tomber souvent* ou *avec le travail qu'il a, il n'a pas fini de lire dix heures par jour* relèvent de la construction impertinente stable en jeu dans *avec San Marco, on n'a pas fini d'aimer le café*. Est suggéré *il est loin de ne plus tomber souvent/ lire dix heures par jour*, si bien qu'on n'a pas affaire à des situations phasales qui intégreraient des MDP. Enfin, les SSSCO sont bien incompatibles avec la MDP cessative, car *ouf! il a cessé de tomber souvent/ de lire dix heures par jour* correspondent à la construction impertinente stable illustrée par *tiens! il a cessé d'aimer le lait*. Elles suggèrent *il ne tombe plus souvent/ ne lit plus dix heures par jour*, où ce qui concerne la SSSCO n'est pas une MDP (cf. plus haut pour ce qui se produit quand la construction impertinente stable utilise d'autres temps).

242.3 Situations statiques (séries) à cadre temporel externe, fermées

On montre plus facilement que les SSSCF sont incompatibles avec les MDP. On n'a pas (avec l'inceptive) *il a alors commencé à lire une heure par jour pendant un an/ à tomber souvent pendant un an*. Sont impossibles (avec la cursive) *il sera en train de lire une heure par jour pendant un an/ de tomber souvent pendant un an*. Sont impossibles (avec la terminative) *il a alors fini de lire une heure par jour pendant un an/ de tomber souvent pendant un an*. Avec la MDP cessative, on n'a ni *il a alors cessé de tomber souvent pendant un an* ni *il a alors cessé de lire une heure par jour pendant un an*. (Ne nous concerne pas le cas, possible, où cette phrase, sans *alors*, fait porter *pendant un an* non pas sur *lire une heure par jour* mais sur *a cessé de...*) Sont impossibles (avec

l'imminente) *il est sur le point de lire une heure par jour pendant un an/de tomber souvent pendant un an*. Et de même (avec la résultative) tant *il est tombé souvent pendant un an, maintenant* que *il a lu une heure par jour pendant un an, maintenant*. (*Ca y est! il a lu une heure par jour pendant un an* est possible. Mais la MDP porte en fait sur *réussir à lire une heure par jour pendant un an*. Est de même possible *il a lu une heure par jour pendant un an/est tombé souvent pendant un an puis...* Mais la SSSCF est au passé.)

Ceci dit, la spécificité des SSSCF qui n'existent que par une action sur elle-même de l'entité en cause joue pour les MDP égressive et prémicielle. *Il vient de tomber souvent pendant un mois* est impossible. Mais on a *il vient de lire de la chimie une heure par jour pendant un an et tu veux qu'il passe à la physique!*, qui est une construction impertinente stable où la MDP porte en fait sur le CE/PSFF *faire en sorte de lire une heure par jour pendant un an* (car il ne peut plus s'agir d'un CET). La MDP prémicielle est impossible sur *tomber souvent pendant un mois* (le possible *il va tomber souvent pendant un mois*. *Ne vous inquiétez pas. C'est normal s'entendant ...après l'opération*, on a affaire à un futur objectif). Mais, ici encore, on a *vu le stock de livres qu'il a sur son bureau, il va lire dix heures par jour pendant un an*, qui est à nouveau une construction impertinente stable où, derrière la SSSCF, la MDP porte sur le CE/PSFF *faire en sorte de lire une heure par jour pendant un an*. Ici aussi il est logique qu'il en aille ainsi avec les SSSCF qui n'existent que par une action sur elle-même de l'entité en cause: une telle série étant durable, la dite action est un processus; une telle série n'ayant pas en elle-même de limites, le processus est sans fin; la série étant fermée, on a au total affaire à un CE/PSFF, comme ici *faire en sorte de lire (de la chimie) dix heures par jour pendant un an*. Les MDP *va + inf* et *vient de + inf* pouvant porter sur les CE/PSFF, il est logique qu'elles soient utilisées sur les SSSCF dans notre construction impertinente stable (comme il l'est – soit dit pour compléter ce qu'on a dit plus haut à ce propos – que l'impératif sur *sois sage pendant mon absence* porte en fait sur le CE/PSFF *faire en sorte d'être sage pendant mon absence*.)

2.5 Situations phasales au présent et pseudo-déicticite passée

25.1 -Ai/i- sur les situations phasales au présent

Résumons ce qu'a montré ce chapitre. *Etre en train de* ne pouvant porter sur un état, *être en train d'être sorti* est impossible exactement comme *être en train de savoir le russe*. Il est donc clair que *être sorti* (= *être dehors*) est une situation au même titre que *savoir le russe*, et donc une situation autre que *sortir*. Confirme que les formes de ce genre sont des situations (phasales) le fait qu'elles se comparent à des *lexèmes* comme *s'envoler*, face à *voler*, et *être debout*, face à *se lever*. Corrélativement, il est clair que les formes comme *être sorti*, *être sur le point de sortir*, etc. diffèrent des variations comme *sortira*, qui ne renvoient pas à une situation nouvelle face à *sortir*. Et, surtout, que les formes du genre de *est sur le point de sortir* ou *est sorti* (= *est dehors*) sont des présents comme *s'endort* ou *est debout*, et leurs analogues en -ai/i- des imparfaits comme *s'endormait* et *était debout*. Il est donc inutile de montrer que le -ai/i- des formes comme *était sur le point de sortir* ou *était sorti* (= *était dehors*) agit sur une marque de validité à l'IDP pour la faire valoir face à un pseudo-IDP passé: ce serait répéter ce qu'a dit le chapitre I. Ceci dit, on actualisera néanmoins certains points du dit chapitre. Cela permettra la transition vers le chapitre III qui reprend l'analyse de -ai/i-.

Ainsi, il y a des situations phasales qui existent au présent et imparfait mais pas aux passés: dans des parlers locaux, on a *un café? non merci, je sors d'en prendre un* et *pourquoi un parapluie? il ne veut pas pleuvoir*; mais on ne trouve pas ces situations (qu'on n'étudiera pas) aux passés, alors qu'on a *j'ai refusé: je sortais d'en prendre un* et *il a pris un parapluie. Pourtant, il ne voulait pas pleuvoir*. Ainsi encore, s'agissant cette fois des expressions qui existent au présent et imparfait mais pas aux passés, une quasi phrase toute faite comme *on n'est pas sorti de l'auberge!* (où la situation est résultative et qui vaut *on est loin d'en avoir fini!*) existe à l'imparfait (*il a sorti dix dossiers. On n'était pas sorti de l'auberge!*) mais pas aux passés.

Le chapitre I a souligné que si à 8 h *Jean eut peur* vaut ...*prit peur*, ce n'est pas le cas de à 8 h *Jean avait peur* et de *Jean a peur* (dit à 8 h). Cette impossibilité (sauf construction impertinente paradoxale) qu'ont présent

et imparfait (à l'inverse des passés) d'évoquer un changement vaut aussi pour les situations phasales: à 8 h *il était en train de lire* et (dit à 8 h) *il est en train de lire* s'opposent à *quand il a bien été en train de lire, on est parti*, où (cf. chapitre III) est en cause le changement qu'est l'entrée dans l'état.

Ce chapitre a déjà confirmé pour les situations résultatives la nécessaire co-validité des situations valant à l'IDP ou au pseudo-IDP passé établie au chapitre I. On généralisera ici avec ce qui suit (au téléphone), où toutes les situations (dont des phasales) sont co-valides: *c'est horrible. On est en train de soigner Jean. Mais il est clair qu'il est sur le point de mourir. Sa mère vient de déchirer sa lettre, mais elle l'a lue. Elle sait ce qu'il a fait. Elle va s'écrouler.* Et il en va de même dans *c'était horrible. On était en train de soigner Jean. Mais il était clair qu'il était sur le point de mourir. Sa mère venait de déchirer sa lettre, mais elle l'avait lue. Elle savait ce qu'il avait fait. Elle allait s'écrouler.*

Rappelons-le, on a aussi déjà confirmé pour les situations phasales l'impossibilité (sauf, ici encore, construction impertinente paradoxale) des présent et imparfait (à l'inverse des passés) sur les situations durables fermées: on n'a pas *il est/était en train de taper une lettre pendant deux heures*, alors qu'on a (cf. chapitre III) *ne me dis pas que tu as été en train de taper une lettre pendant deux heures!*

Le chapitre I a montré que le pseudo-IDP passé en cause avec l'imparfait doit être explicité mais qu'il peut y avoir explicitation faible, notamment quand, aucune période n'étant citée, on évoque la nature de l'entité à l'aide d'une situation statique ouverte – du moins, quand cette situation est à *cadre temporel externe*, si elle renvoie à un trait assez permanent. On notera ici une spécificité des situations phasales. Celles qui sont envisageables, *i. e.* les statiques ouvertes, sont toutes à *cadre temporel externe*, justement. Mais ces SSCO (cursive, imminente, résultative, prémicielle et égressive) étant des états *liés à des actions*, elles renvoient typiquement à un trait *peu permanent* de l'entité. Elles sont donc contraintes ou impossibles. *Contraintes*, quand le pseudo-IDP passé est n'importe quel instant de la période où l'entité a *été d'actualité*: je peux dire, par exemple, *tu te souviens de Jean* (un ex-collègue)? *Il venait de passer un an à Dar Es Salaam*, mais pas *...il était en train de lire*. *Impossibles*, quand il est n'importe quel instant de la période où l'entité *a existé*. On a certes *Louis XIV tirait sur sa moustache quand IL ETAIT EN TRAIN DE LIRE* ou *Louis*

XIV fumait QUAND IL AVAIT MANGÉ SA SOUPE. Mais il est clair qu'ici les situations cursive et résultative ne servent qu'au repérage de l'occurrence épisodique d'une série face à un *genre* de pseudo-IDP passé (cas traité au chapitre V, on l'a dit) et que, partant, elles ne sont qu'un composant de la série qui *seule* évoque la nature de l'entité.

25.2 Situations phasales présentes et pseudo-déicticité passée en turc

Cette section (qu'on peut sauter ou lire plus tard) poursuit la discussion du chapitre I sur l'existence éventuelle en turc de temps exprimant la validité en un pseudo-IDP passé en traitant des situations *phasales*. Du livre de Lewis et d'une enquête, on tire ceci. Il existe un résultatif présent, comme dans *gelmiş, il est venu (regarde!)* – avec *-miş-* sur *gel-*, radical de *venir*, et, comme dans les exemples ci-dessous, une marque zéro finale de 3^o personne singulier. Mais on a aussi (avec *-di-*, modifié pour des raisons phonétiques) *gelmişti, il était venu* (Lewis – 1978: 122-3 – parle ici de «pluperfect» face à ce qu'il nomme «perfect»). Il existe (Lewis 1978: 127-8) un autre résultatif présent, comme dans *geldi, il est venu (regarde!)* (c'est l'autre valeur de *-di-*, à laquelle le chapitre I a fait allusion). Mais on a aussi (quoique archaïque) *geldiydi, il était venu*. Il existe enfin un prémicel présent comme *gidecek, il va partir* (avec *-ecek-* sur *gid-* pour *partir*). Mais on a aussi *gidecekti, il allait partir*. Ceci dit, si ainsi on retrouve dans *gelmişti, geldiydi* et *gidecekti* le *-di-* qui marque (non pas directement, comme *-ai/i-*, mais indirectement, *i. e.* de par sa valeur de passé – rappelons ce point) qu'un pseudo-IDP passé remplace l'IDP, on peut se demander où, dans *gelmiş, geldi* et *gidecek*, est la marque de présent sur laquelle *-di-* porte forcément. En effet, *-miş-*, *-di-* et *-ecek-* semblent être ailleurs (aussi?) des MDP *sans temps*.

Le plus simple est de poser que, comme dans *gelir* où *-r-* est une marque de sérialisation et dont l'analogue est *gelirdi* (cf. chapitre I), est en cause une marque zéro de présent (la seule marque de présent univoque puisque l'autre, *-yor-*, renvoie aussi à une MDP cursive sans temps). Peut justifier ceci le fait que *gelmiş, geldi* et *gidecek* ont aussi des valeurs temporelles. Expliquons. *Gelmış* peut être aussi un passé. Il est «inferential»

(Lewis), ce trait étant dû à ce qu'implique le résultatif présent dont il est né, qui en fait indique aussi que le locuteur n'a pas été *témoin* de l'action (ce qui explique que *-miş-* porte sur d'autres éléments avec la *seule* valeur de «inferential», comme dans *gideçekmiş, il paraît qu'il va partir*). De même, bien sûr, *geldi* peut aussi être un passé. Il est quant à lui testimonial (la situation est «positively known to the speaker», dit Lewis 1978: 128), ce trait étant dû ici encore à ce qu'implique le résultatif présent dont est issu ce second passé. Enfin, *gideçek* a de même une seconde valeur, celle de futur (sans doute tant objectif que subjectif – cf. plus bas). Maintenant – et c'est là le point important –, on peut penser que ces valeurs temporelles ne peuvent naître des situations phasales citées que si ces dernières sont explicitement *présentes* et donc intègrent une marque de présent. (On exploite ici la thèse classique qui pose que le passé naît souvent d'un résultatif présent et le futur souvent d'un prémicel présent – et souvent sans éliminer la valeur initiale. Le mécanisme est clair – on l'a dit et on y reviendra –: si, face à *Paul est arrivé/va arriver*, tu dis *pas possible! Quand?*, l'état, résultant ou prémicel, étant déjà posé comme présent, ta construction est impertinente. Le *quand* ne pouvant ici concerner que l'action, tu vises en fait le passé ou le futur, puisque l'action est par définition antérieure à l'état présent qui en résulte ou postérieure à l'état présent qui en est la prémisse.)

S'il en était ainsi, cela confirmerait ce qu'on a avancé au chapitre I. On a dit alors qu'il est possible que le turc ait un équivalent transparent de l'imparfait, et ce du fait d'une évolution vers le présent d'une marque de phase cursive, reproduite dans la combinaison «marque de phase cursive/marque de passé» (*geliyordu*, analogue de *geliyor*). Et possible, d'autre part, qu'il ait un autre équivalent de l'imparfait, du fait que *gelir* aurait été réanalysé comme ayant pour le présent cette fois une marque zéro, qu'on retrouverait dans *gelirdi*, analogue de *gelir*. On voit maintenant qu'il est possible que le turc ait aussi des équivalents de l'imparfait des situations *phasales*: *gelmiş*, *geldi* et *gideçek* aussi auraient acquis une marque zéro de présent, sur laquelle porterait *-di-* dans les analogues *gelmişti*, *geldiydi* et *gideçekti*.

Bien plus, il apparaît aussi qu'il est possible que la ressemblance français/turc aille au-delà du cas de la validité des situations en un pseudo-

IDP passé, au sens ce serait *en général* que *-di-* marque (indirectement) que ce qui vaut habituellement face à l’IDP vaut face à un pseudo-IDP passé. En effet, sans attendre le chapitre III, on peut ajouter ici que les marques de passé *-miş-* et de futur *-ecek-* qu’on a citées plus haut supportent *-di-* elles *aussi* (la marque de passé en cause dans *geldi* faisant exception, semble-t-il – ce qui fait qu’à ce niveau disparaît la distinction inférentiel/testimonial): face au passé *gelmiş*, on a *gelmişti*, *il était venu (la veille)*; face au futur *gidecek*, on a *gidecekti*, *il partirait/allait partir (le lendemain)*. (La double valeur semble probable pour *-ecek-* et pour *-eçekti-*: même si Lewis – 1977: 60 – traduit *gidecek* par *he will go* mais revient à une situation phasale quand il traduit *gidecekti* par *he was about to go*, il parle de «future» pour *gidecek* et de «future-past» pour *gidecekti*.) Ceci dit, bien des doutes et des problèmes demeurent: pour n’en citer qu’un, comment expliquer par exemple que *-yor-* soit issu (Lewis 1978: 108) de la forme en *-r-* de «the ancient *to go, walk*»? En fait, le présent développement, comme ceux sur le swahili, l’arabe, le latin et son aval, illustre avant tout la difficulté de la question du temps déictique, sans doute liée au fait qu’on a le plus souvent affaire à une naissance en cours, et particulièrement difficile.

Chapitre 3

-Ai/i- sur les temps

Ce chapitre continue à vérifier l'hypothèse selon laquelle *-ai/i-* agit sur une marque de rapport à l'IDP pour la faire valoir face à un pseudo-IDP passé. Il montre que les formes au passé ordinaire et aux futurs ont des analogues en *-ai/i-* qui leur ressemblent beaucoup et que les traits propres à ces analogues tiennent à ce qu'ils sont liés à un *pseudo-IDP passé*. Il insiste surtout sur le fait que les passé ordinaire et futurs et leurs analogues portent sur les mêmes types de situation, étant entendu qu'il s'agit ici d'une typologie *eu égard au temps*. Mais ce chapitre revient aussi sur les présent et imparfait, notamment d'emblée et en traitant les contre-exemples les plus paradoxaux. *D'emblée*, car formuler de façon plus complète et exacte ce qu'a dit le chapitre I sur les types de situations que ces temps exigent et refusent permet de dégager la typologie des situations eu égard aux temps qui pourra caractériser le passé ordinaire et les futurs et leurs analogues en *-ai/i-*. *En traitant les contre-exemples les plus paradoxaux*, car rendre compte d'emblée de ces cas garantira la solidité de cette typologie.

3.1 *-Ai/i-* sur le présent (situations «sans après») et typologie des situations eu égard au temps

31.1 Présent et imparfait ne portent que sur les situations «sans après»

311.1 Présent et typologie des situations eu égard au temps

Reprenons ce qu'on a vu au chapitre I. Si pendant l'acte de parole on néglige le temps qui coule (en considérant l'horloge comme arrêtée sur

l'instant qu'est l'IDP), avec le présent, c'est le temps en général qu'on néglige car alors l'IDP est le seul instant pris en compte. De la sorte, avec lui on évoque toujours un monde sans changement. (Insistons-y en passant, ce trait découlant de la *temporalité* «être présent», il ne faut pas le décrire avec le terme *statique* issu de la typologie *phasale* des situations. Au reste, si c'est toujours le cas qu'un processus au présent se paraphrase, *grosso modo*, par une situation *statique* – en l'espèce, une SSCO cursive tirée du dit processus –, cela ne signifie pas que le présent soit cursif et donc statique, puisque, justement, il ne porte pas sur les seuls processus mais aussi sur les situations statiques qui, elles, ne peuvent se paraphraser par une SSCO cursive qui serait tirée d'elles à l'aide de la MDP cursive. Par ailleurs et de toute façon, dire que le présent est statique, ce serait rendre absurde la... vérité selon laquelle il y a un état et *une action* dans *Paul est là, il lit.*) Et la conséquence du fait qu'avec le présent on évoque forcément un monde sans changement, c'est qu'il n'est possible qu'avec les situations dont la validité persiste tant que dure l'acte de parole qui les évoque. Autrement dit, 1/, il est possible sur les situations hors du temps qui, valant comme telles à tout instant, ne peuvent cesser de valoir pendant l'acte de parole (sauf au sens où cesserait d'exister pendant l'acte l'entité *prise dans le temps* concernée par une telle situation); 2/, il est impossible sur les situations prises dans le temps mais non durables et, 3/, il est possible sur les situations prises dans le temps et durables, si du moins elles ne cessent pas de valoir pendant l'acte, et donc sont ouvertes et non fermées.

Bien sûr, ce qu'on a vu au chapitre II permet de préciser cette description en exprimant de façon plus exacte, simple et générale quels types de situations sont ou non compatibles avec le présent. S'agissant du troisième point, on sait maintenant que les situations durables ouvertes sont des SSCO et SSSCO (statiques) et des PSFO et PAFO (dynamiques) et, d'autre part, que les situations durables fermées auxquelles elles s'opposent sont des SSCF et SSSCF, puis des CE/PSFF et (car, s'il s'obtient par un processus avec fin fermé, le changement effectué peut être téléique ou non téléique, le processus pouvant ou non être complet ou avoir ou non cessé parce qu'est atteinte la fin naturelle) des CET/PAFFC et CE/PAFFI. Or, il est clair, disons, que si les premières ont un

avant, elles n'ont pas d'après, et que les dernières ont à la fois un avant *et un après*, étant entendu (puisque'il s'agit de temps et non de phase) qu'il n'est pas pertinent que (comme avec les situations statiques) cet *après* soit un *ne plus x* (un «au-delà de la situation x», extérieur à x et s'opposant comme tel à son intérieur) ou que (comme avec les dynamiques) il soit un aval ou aval/but de x, s'opposant comme tel à son amont ou amont/base. On dira donc que le présent ne porte que sur les situations «sans après», à l'exclusion des situations «avec avant» et «avec après». Confirme ceci le deuxième point, qui évoque bien sûr les CET. En effet, s'ils ne sont pas concernés par l'opposition ouvert/fermé (elle n'existe que pour les situations durables et le changement effectué téléique s'obtient ici par une action sans durée), les CET ont bien néanmoins, à côté de leur avant, un après (un aval/but s'opposant à un amont/base). Confirme de même l'analyse le premier point, où sont en cause les SSH, SST et SSST. En effet, si elles non plus ne sont pas concernées par l'opposition ouvert/fermé puisqu'elles ne sont pas durables, il est clair que, étant hors du temps, elles ne laissent pas plus concevoir un *ne plus x* qu'un *pas encore x* (elles n'ont pas d'intérieur). Bref, elles sont «sans après» parce que «sans avant» et «sans après». (On l'a dit, si, en un sens, avec les SSCO, SSSCO, PSFO et PAFO, le temps se réintroduit dans l'univers du présent, il n'en reste pas moins que la partie d'une telle situation qui vaut avant l'IDP est bien passée et non présente, comme peut le faire croire l'aberration superficielle qu'on a dans les phrases avec *depuis*.)

On le voit, le présent impose une organisation dichotomique des types de situations distingués au chapitre I: c'est la typologie des situations eu égard au temps qu'on a promise, et qui se révélera apte à caractériser les autres temps. Il y a des situations «sans après». D'abord les situations hors du temps et non durables, soit les situations «sans avant» et «sans après»: SSH (*être un nombre premier*), SST (*être daltonien*) et SSST (*confondre le rouge et le vert au sens de être daltonien*). Ensuite les situations prises dans le temps, durables et ouvertes, soit les situations «avec avant» et «sans après»: SSCO (*être fatigué*), SSSCO (*lire une heure par jour*), PSFO (*courir*) et PAFO (*lire [successivement les pages de] un Tintin*). Face à cela, il y a des situations «avec avant» et «avec après». D'abord les situations prises dans le temps mais non durables, soit les CET (*sortir*). Ensuite les situations pri-

ses dans le temps, durables et fermées, soit les CET/PAFFC (*siffler son café*), CE/PSFF (*courir pendant une heure*), CE/PAFFI (*lire [successivement les pages de] un Tintin pendant une heure*), SSCF (*être fatigué pendant un mois*) et SSSCF (*lire une heure par jour pendant un an*).

311.2 La forme en -ai/i- ressemble à la forme de base

On le sait, l'analyse du chapitre I sur le présent rappelée ci-dessus valait aussi pour l'imparfait. On peut donc se passer de commenter le tableau 3.1 qui ne donne des exemples de présent et d'imparfait que pour *reformuler* leur ressemblance en termes de compatibilité avec les seules situations «sans après». Venons-en donc à l'objection évidente à la thèse pré-sentée, savoir qu'on a *bien* des présent et imparfait sur les situations «avec avant» et «avec après».

situations «sans après»	situations hors du temps et donc non durables («sans avant» et «sans après»)	SSH	<i>7 est un nombre premier</i>
			<i>il se mit à réfléchir. 7 était un nombre premier. On pouvait donc conclure que...</i>
		SST	<i>il est daltonien</i>
			<i>il était daltonien</i>
		SSST	<i>il confond le rouge et le vert</i>
			<i>il confondait le rouge et le vert</i>
	situations prises dans le temps, durables, ouvertes («avec avant» et «sans après»)	SSCO	<i>il est fatigué</i>
			<i>il était fatigué</i>
		SSSCO	<i>il lit une heure par jour</i>
			<i>il lisait une heure par jour</i>
PSFO	<i>il court</i>		
	<i>il courait</i>		
PAFO	<i>il lit un Tintin</i>		
	<i>il lisait un Tintin</i>		

Tableau 3.1: Présent, imparfait et situations «sans après»

(On répétera toutefois que dans le cas des SSH, seul concerne le réel, comme le fait toujours le présent, le marginal *tu te rappelles 397 617? Mais si... c'était un nombre premier. Les élèves ne trouvaient jamais ce qu'il avait de particulier* – l'exemple à l'imparfait du tableau évoquant quant à lui la *conscience* du réel qu'a un sujet.)

31.2 *L'analyse confirmée par l'exception: présent et imparfait sur les situations «avec avant» et «avec après»*

312.1 *Constructions impertinentes ordinaires*

On répondra à l'objection que le fait qu'on trouve des présent et imparfait sur des situations «avec avant» et «avec après» *confirme* l'analyse. En effet, il s'agit de constructions impertinentes qui ne déclenchent la recherche d'un sens suggéré et ne permettent de le dégager *que* parce que tu sais comme moi qu'en langue présent et imparfait marquent la validité à l'IDP/au pseudo-IDP passé et donc ne portent que sur les situations «sans après». Et, d'autre part, elles suggèrent un sens où présent et imparfait renvoient *bien* à la validité à l'IDP/en un pseudo-IDP d'une situation «sans après». On a ainsi des cas du genre de *il sort* (dit de qui vient de quitter son bureau au 35^e étage pour aller dehors) et de l'analogue *j'ai répondu qu'il sortait et que le taxi devait attendre*, où (comme le montre la paraphrase *il est/était en train de sortir*) est suggéré que vaut à l'IDP/au pseudo-IDP passé *sortir* comme *PAFO*. Mais, surtout, sont fréquents les cas où la situation «sans après» suggérée intègre la situation «avec avant» et «avec après». Les choses sont claires quand *vite! Il sort* (dit par qui surveille un bandit) vaut *il est sur le point de sortir* et quand *il sortait quand je l'ai attrapé* a le sens *...était sur le point de sortir*: je sais que tu jugeras ces phrases impossibles parce que tu sais que présent et imparfait ne peuvent porter sur une situation «avec avant» et «avec après» et donc sur un CET. Mais je sais que tu leur donneras le sens que je vise en posant qu'en fait ils s'appliquent à la situation «sans après» voisine de *sortir* qu'est la SSCO *être sur le point de sortir*. D'autres situations «avec avant» et «avec après» impertinentes peuvent être en cause. Ainsi *tu es habillé, tu vas jusqu'à l'église?* (avec

un CET/PAFFC) suggère *tu veux aller jusqu'à l'église?* et *le voyant habillé, j'ai demandé s'il allait jusqu'à l'église* vaut ... *s'il voulait aller jusqu'à l'église*. Ainsi *tu cours pendant deux heures! tu es fou* (avec un CE/PSFF) suggère *tu as l'intention de courir pendant deux heures!* et *il s'étonna. Je courais pendant une heure! j'étais fou* a le sens *je voulais courir pendant une heure*. Ainsi *ne pleurniche pas! Tu lis [successivement les pages de] un Tintin pendant cinq minutes et tu ne verras pas le temps passer* (avec un CE/PAFFI) suggère *tu dois...* et *elle m'a envoyé promener. Je lisais un Tintin pendant cinq minutes et je ne verrais pas le temps passer* vaut *je devais...* (On reviendra sur les cas de ce genre. Pour montrer que peuvent être suggérées d'autres SSCO que celles citées et que la situation «avec avant» et «avec après» impertinente ne peut être statique.)

312.2 Constructions impertinentes paradoxales: présent et changement, intrinsèque et extrinsèque

Mais la réponse à l'objection ne peut s'arrêter là. Il y a des contre-exemples qu'on n'expliquera qu'en tant que constructions impertinentes non pas ordinaires comme ci-dessus mais *paradoxales*. Et il faut traiter ce point dès maintenant. En effet, s'il s'agit certes de confirmer qu'en langue présent et imparfait ne portent que sur les situations «sans après», il s'agit aussi de confirmer l'opposition impliquée *situations «sans après»/situations «avec avant» et «avec après»* et, partant, la typologie des situations centrée sur cette opposition qui seule permet de décrire tous les temps. Revenons d'abord au présent. S'il décrit forcément un monde sans changement, cela signifie que la langue n'offre *rien* pour évoquer le changement à l'IDP. Or, il faut parfois le faire. Ainsi si je rapporte à la radio, à l'instant même où elles se produisent, les péripéties d'un match ou d'une pièce de théâtre (par exemple un joueur ou un acteur qui sort) et, surtout (toujours en se limitant au cas des CET), si je dois signaler la sortie du nazi pour qu'un camarade à l'abri déclenche la bombe sous le seuil de la porte. Mais, justement, on *peut* résoudre ce problème *en discours* (dans une pratique qui sera au cœur de ce qu'on appelle reportage en direct, au sens large, ou reportage tout court). En effet, du fait que tu sais comme moi que le présent marque la validité à l'IDP et qu'une situation «avec avant» et «avec après» est ou implique un changement, il me suffit de proposer

une situation «avec avant» et «avec après» x au présent pour t'obliger à te représenter un changement à l'IDP, *si le contexte interdit d'interpréter x comme renvoyant en fait* (comme ci-dessus) *à une situation «sans après»* – ce qui va de soi, si tu sais que mon *il sort!* est un signal pour faire exploser la bombe ou qu'avec *le président sort! il rentre! il ressort! il tombe! oh mon dieu!* je rapporte en direct ce que fait Amin Dada. Une telle construction impertinente est paradoxale. En effet, à l'inverse de celles vues jusqu'ici, elle ne lève pas mais maintient la contradiction initiale, puisque le sens qu'elle suggère ne rétablit pas un présent sur une situation «sans après» et un monde sans changement. Et elle représente l'irreprésentable, puisqu'un acte de parole qui implique *un* instant ne peut évoquer un changement qui en implique *deux*. (C'est du reste pourquoi elle peine à évoquer *vraiment* le changement *à l'instant où il a lieu*: si une grande précision est requise, on recourt par exemple à *3, 2, 1, top!*). Ceci dit, il faut préciser davantage l'analyse.

On l'a dit, le fait qu'un acte disant ce qui vaut à l'IDP ne puisse évoquer un changement entraîne *deux* cas d'impossibilité du présent: celui où est en cause une situation qui est un changement en elle-même – un changement de l'amont/base à l'aval/but – et celui d'un changement qui aurait pu ne pas se produire et n'est dû qu'au fait qu'est en cause une situation cessant de valoir pendant l'acte – un changement de x à *non x* . De la sorte, deux types de changement à l'IDP peuvent être suggérés par une construction impertinente paradoxale. Il est extrinsèque si la situation «avec avant» et «avec après» peut être vue comme liée à une situation cessant de valoir pendant l'acte disant ce qui vaut à l'IDP (étant entendu que cette situation «avec avant» et «avec après» doit de plus être telle qu'on puisse en dire «elle a lieu en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire»). Et il est intrinsèque si la situation «avec avant» et «avec après» est un changement en elle-même. Le changement est bien sûr intrinsèque avec les CET des exemples ci-dessus. Et il est extrinsèque avec les CE/PAFFI (cf. *le président monte l'escalier un instant!* dit, comme les exemples ci-dessous, par qui rapporte ce qui se passe chez le président fou), les CE/PSFF (cf. *il court un instant!*) et les SSCF (cf. *le président a peur un instant!*), qu'on peut voir comme liés respectivement à la cessation de validité (avant la fin dans le premier cas) du PAFO *monter [successivement les marches de] l'escalier*, du PSFO *courir* et de la SSCO *avoir peur*. (Quoique

pouvant être vues comme liées à une SSSCO, les SSSCF sont exclues. Est inconcevable par exemple *fumer épisodiquement pendant un instant car*, justement, la situation n'est pas telle qu'on puisse en dire «elle a lieu en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire». Quant au cas des CET/PAFFC (cf. *le président siffle son café!*), il ne faut pas s'y tromper. Le changement est bien intrinsèque car, même si, à l'inverse des CET, il s'obtient par un *processus* fermé et complet (si bien qu'ici aussi le phénomène doit être de ceux dont on peut dire «il a lieu en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire»), le CET/PAFFC est *en lui-même* un changement (de l'amont/base à l'aval/but). Certes, il y a des CET/PAFFC (comme *lire [prendre connaissance du] le télex* ou *monter les escaliers* au sens de *passer de en bas à en haut*) qui, à la différence de ceux comme *siffler son café*, semblent pouvoir être vus comme liés à une situation qui aurait cessé de valoir pendant l'acte disant ce qui vaut à l'IDP, *i. e.* à un PAFO (comme *lire [successivement les phrases du] le télex* ou *monter [successivement les marches de] l'escalier*). Mais cela ne change rien, car c'est alors en fait (comme ci-dessus) à un CE/PAFFI qu'on a affaire et non à un CET/PAFFC, puisqu'il n'y a de CET/PAFFC que si la cessation a lieu *à la fin* du processus qui ainsi est fermé et complet. C'est du reste parce qu'ainsi les CET/PAFFC, en fait, *ne peuvent* être vus comme liés à une situation qui aurait cessé de valoir pendant l'acte disant ce qui vaut à l'IDP qu'ici, à la différence des cas précédents, n'intervient pas un élément comme *un instant*. (Ce développement aura fait comprendre qu'une élocution rapide peut lever le doute qui existe parfois: elle contraint à penser à un changement à l'IDP en marquant qu'il s'agit d'un phénomène qui a lieu en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.)

On le notera, ces constructions impertinentes paradoxales ne peuvent être des questions. C'est logique car, une question s'enlevant sur un fond de validité et requérant une réponse qui peut aller dans ce sens, la situation présente doit valoir le temps nécessaire pour la question *et* la réponse et cela exclut qu'il s'agisse d'un changement, d'une réalité qui vaut qu'en ne valant déjà plus. En fait, pour représenter l'irreprésentable qu'est le changement à l'IDP, on utilise un IDP *qui est une aberration*: l'IDP est défini par l'instant sur lequel est arrêtée l'horloge tant que dure l'acte, mais ici, vue la nature de ce qu'on dit ici valoir à l'IDP, cet arrêt

n'a pas de durée ou une durée *inférieure* à celle de l'acte! Et cela explique aussi qu'une construction de ce genre utilise un IDP qui typiquement ne sert *que* pour elle, une situation évoquée ensuite relevant d'un *nouvel* acte avec un *nouvel* IDP. Ainsi, dans *Jean sort, Paul rentre, Simone se lève* (face à *Jean est à table. Paul est au lit. Simone regarde la télé*, où il y a un acte avec un IDP), il y a trois actes avec trois IDP successifs, alors même qu'il pourrait s'agir d'un seul acte et d'un seul IDP puisque les situations ne concernent pas une seule et même entité (comme dans *Jean sort. Il rentre. Il se lève*, où il est clair qu'il ne peut faire tout cela à la fois). Certes, celui qui, entre deux répliques des comédiens, commente une pièce de théâtre transmise à la radio peut dire, en un acte avec un IDP, *Paul sort par la fenêtre et Jean entre par la porte*. Mais il est clair que joue la même logique car cette phrase doit être dite très vite et elle ne peut guère comporter que deux CET qui doivent de plus être liés par *et*. (On notera qu'ici la validité à l'IDP d'un *changement* reste une validité à l'IDP: est confirmée la nécessaire co-validité des situations – comme l'impossibilité de situations contradictoires et l'exclusion du contradictoire qu'elle implique.)

Terminons par deux remarques. Le fait qu'en langue (au sens strict) rien n'existe pour exprimer le changement à l'IDP montre que, si Cassirer (1975: 159) généralise trop en disant «le langage est par nature [...] incapable de décrire les choses directement», il voit néanmoins un phénomène réel. Et ce même fait révèle aussi la part de vérité de la thèse de Ludlow (1999: xiv). Il a tort de dire que les langues «have no words, grammatical forms, constructions or expressions that refer directly to what we call time or past, present or future»; mais il n'en reste pas moins qu'elles peinent souvent à construire de tels éléments (surtout le futur, on le sait) et, en tout cas, que la marque de présent (qui manifeste déjà une temporalité étrange puisqu'avec elle le temps est négligé) a ses limites. (On verra plus bas qu'en fait pose problème l'expression du changement à *tout* instant, même si c'est seulement quand il s'agit de l'IDP que cela impose une construction impertinente paradoxale.)

Quant au fait qu'on résout le problème par un bricolage discursif logiquement aberrant qui va au-delà de ce que permet la langue au sens strict et la contredit, il montre l'importance des constructions impertinentes. Le phénomène est certes connu. Beardsley (cité par Ricœur 1975:

116 *et sq.*) a décrit leur travail *discursif* dans le domaine du lexique en poésie. D'autres ont souligné qu'elles forgent à terme la *langue*. Ainsi, il est clair que les éléments temporels de langue comme *à, entre, vers*, etc. sont d'abord des éléments spatiaux. Clair que (Hunter 1990: 69) «some turns of phrase, although they can be recognised as metaphors, have come to be among the primary, plain ways of saying what we use them to say.» Clair que (Müller, cité par Cassirer 1975: 160) «il est impossible aux langues [...] d'exprimer les idées abstraites autrement que par métaphore». Mais nos constructions impertinentes paradoxales ont l'intérêt d'illustrer le phénomène à leur façon. Jouant, au-delà du *lexique* de la *poésie*, dans la *grammaire* du langage *ordinaire*, elles confirment, sinon (Cassirer 1975: 159) que «le langage est par nature et par essence métaphorique», du moins qu'il est largement tel. De plus, comme il est clair qu'on a là un cas de plus où, loin d'engendrer de nouveaux éléments de langue, la construction impertinente est stable et insérée comme telle – comme habitude – dans la langue, elles illustrent le fait que (Cassirer 1975: 159) «le langage [...] a recours aux modes indirects de description, aux termes ambigus et équivoques». (C'est bien parce que nos constructions ne fournissent qu'un moyen ambigu et équivoque d'exprimer le changement à l'IDP, qu'on doit parfois recourir par exemple à 3, 2, 1, *top!*)

312.3 La forme en -ai/i- ressemble à la forme de base: changement comme en direct

L'analyse du chapitre I sur le présent valant aussi pour l'imparfait et les reformulations et précisions ci-dessus ne changeant rien à cela, on ne sera pas surpris qu'un imparfait suggère le changement *au* pseudo-IDP passé dans des analogues de nos constructions impertinentes paradoxales. (Mais, comme on les observe essentiellement dans le cœur d'un style narratif – le *film verbal* du chapitre IV – qui est récent, limité à l'écrit littéraire et donc absent de la langue commune, on peut douter qu'ils soient des analogues en -ai/i- de formes de base aussi nécessaires que les autres. Et, de fait, on confirmera ce point en étudiant, au chapitre V, le cœur du *reportage simulé* – style narratif où le changement *au* pseudo-IDP passé est suggéré par des présents *implicitement pseudo-déictiques passés*, souvent dits de narration.)

Pour le changement intrinsèque avec les CET et CET/PAFFC, on a (intégrés, comme les exemples ultérieurs, dans l'histoire du président fou) *peu après, le président sortait, rentrait, ressortait puis tombait, mort et puis il lisait [prenait connaissance du] le télex (ou il sifflait son café) et tombait, mort.* Pour le changement extrinsèque avec les CE/PAFFI, CE/PSFF et SSSCF, on a respectivement *il montait l'escalier un instant...* (ou, puisque lire le télex peut aussi être un PAFO, *il lisait le télex un instant...*), *il courait un instant...* et *il avait peur un instant...*

Ici encore, l'imparfait a des traits propres du fait que, lié à un *pseudo-IDP* passé, il *représente* le réel, alors qu'avec le présent, qui utilise le *vrai IDP*, le réel est *constaté ou constatable*. Ainsi, le CET/PAFFC *démonter le moteur* n'apparaîtra pas au présent pour suggérer le changement à l'IDP de *ne pas avoir le moteur démonté* à *avoir le moteur démonté*. Mais on aura *peu après, Paul démontait le moteur et réparait la pièce* qui *représente* (pour ainsi dire filmé «en accéléré», on y reviendra) un changement en un *pseudo-IDP* passé. Et, surtout, pourront être en cause les SSSCF exclues du reportage. On aura ainsi *après cette crise, il écrivait une petite heure par jour pendant quelques semaines, puis posait définitivement sa plume le 1.1.85.*

Ceci dit, ici aussi les constructions impertinentes paradoxales ne peuvent concerner une question et on a à chaque fois un *pseudo-IDP* passé qui ne sert qu'une fois dans par exemple *peu après, Jean entrait, Paul sortait et Marie partait.* (C'est pourquoi le *pseudo-IDP* passé n'est pas explicité au-delà de *peu après*. Il va de soi qu'il est un instant ultérieur.) Par contre, l'élocution rapide ne jouera ici qu'au style indirect libre. On n'insistera pas ici davantage, d'autant plus que la section sur le film verbal donne des détails et des exemples (insérés cette fois dans des narrations *complètes*). On a assez expliqué en quoi et comment les contre-exemples évidents *confirment* en fait que présent et imparfait ne portent en langue que sur les situations «sans après» et donc montré la pertinence de l'opposition *situations «sans après»/situations «avec avant» et «avec après»* qui est au centre de notre typologie des situations eu égard au temps. On peut vérifier maintenant qu'elle permet de distinguer présent, futurs et passés et de montrer que les futurs et passé ordinaire ont des analogues en *-ai/i-* qui leur ressemblent largement.

3.2 -Ai/i- sur le futur subjectif (situations «avec avant» et «avec après» ou «sans après»)

3.2.1 Le futur subjectif

On parle de futur subjectif pour les formes comme *ira* parce qu'elles évoquent une situation future vue par un «sujet prédisant» (Cohen 1989), qui l'estime possible, nécessaire, probable, etc. Autrement dit, c'est le cas ici (sinon en général, car il y a un futur objectif) que le futur «implique présupposition, obligation, certitude, qui sont modalités subjectives» (Benveniste 1966: 245): la situation ne peut être dite vraie ou fausse au même titre que celles qui évoquent l'existant, par exemple présent ou passé. Ainsi dans *où est la gare? Mais n'importe qui vous le dira!*, la situation future est évidente pour le sujet. Dans *non! je ne le recevrai pas!*, elle est ce à quoi il est résolu. Dans *tu iras à l'école, c'est tout!*, ce qu'il exige. Dans *oh, il finira par le faire...*, elle est une supputation. Supposons (Franckel, com. pers.) un train qui va s'arrêter et un jeune qui dit à la vieille dame devant lui *saute! mémé*. Elle rétorquera (même si l'action est proche, notons-le) *je descendrai quand ça me plaira* car seul ce futur *subjectif* véhicule l'intention forte qu'elle veut manifester. Si je dis adieu à l'amour de ma vie rencontré au cours d'été de Besançon, seul *je ne t'oublierai jamais* véhiculera ma *promesse* (cf. d'autres exemples dans la section sur le futur objectif).

Vu ce sens subjectif, on comprend qu'une telle marque vienne souvent de modaux (au sens large) au présent (cf. Meillet 1975: 144). Notre futur est né de «*inf + avoir*» au présent, valant sans doute moins *avoir à [faire cela]* (Tesnière 1980: 30) que *être voué/destiné à* (Benveniste 1974: 131), étant entendu (on l'a vu) que la réanalyse a été aussi formelle. L'anglais *will* vient de *vouloir*. (De nombreuses langues sortent ainsi *vouloir* de son sens. Allières – 1982: 75 – cite le *Sprachbund* des Balkans: grec moderne, roumain, albanais du sud, bulgare et serbo-croate. Ceci dit, *vouloir* est alors souvent une MDP et donc susceptible de devenir un futur *objectif*. Ainsi en swahili – Ashton 1977: 277 –, où *kutaka*, *vouloir* vaut aussi *être sur le point de*, et dans des variétés non standards de français, d'allemand et d'italien.)

Et on comprend de même qu'une telle marque ait souvent aussi une valeur modale *sans futurité*. On a ainsi *il sera malade* et *il se sera trompé* (ou les équivalents italiens, plus fréquents) qui, la marque valant *probablement*, se paraphrasent *il doit être malade/s'être trompé*. (On notera qu'alors on n'a pas d'analogie en *-ai/i-*. C'est à relier à ce qui se passe avec le subjonctif moderne *parte, soit parti, soit sur le point de partir*, etc.: la marque en cause ne supporte pas *-ai/i-* et l'opposition imparfait/passé disparaît, le *n'ait pas aimé* de *ce n'est pas qu'il n'ait pas aimé Paule. Il l'aimait* correspondant non plus à l'imparfait mais à *a aimé* dans *il faut qu'il l'ait aimée beaucoup pour être dans cet état*). On a de même *ben dis donc! on aura eu de la chance* qui évoque un *on a eu de la chance* présenté, disons comme un bilan tiré *maintenant*. (Cette valeur semble née du futur subjectif en liaison avec l'évolution de termes évoquant la fin. Dans *si, à la fin, on est vivant, on aura eu de la chance*, on a bien un futur subjectif – en fait, on y reviendra, un résultatif dégénéré en marque d'antériorité d'une action face à un instant futur. Mais, quand un terme exprimant la fin en vient, comme cela a eu lieu avec *en fin de compte* et *finalement*, à présenter un élément comme bilan posé *maintenant* alors qu'avant on hésitait entre lui et son contradictoire, on obtient une phrase comme *en fin de compte, on aura eu de la chance* où *aura eu* perd son sens futur. Et on peut penser qu'ensuite la valeur de bilan présent a glissé sur *aura eu* qui a pu l'exprimer seul.)

Le sens subjectif explique encore que notre futur soit peu développé et pénètre peu, et inégalement, en subordonnée. Comme avec eux la situation future est l'opinion d'un sujet et qu'avancer une opinion, c'est faire «a type of assertion», les futurs subjectifs (Bybee/Pagliuca/Perkins – 1991: 19-20, suivant Dahl 1985) «often do not occur in subordinate clauses», qui renvoient typiquement à du préconstruit et donc ne relèvent plus directement de la sphère du discutable.

De même (soit dit en adaptant Meillet – 1975: 182), la futurité subjective a souvent comme telle une «expression [...] instable», et donc «compliquée», car le tenant du titre est souvent attaqué par d'autres «modaux» évoluant vers cette valeur. Est-ce le cas en français? On y reviendra. Ceci dit, notre futur subjectif est à coup sûr compliqué, ne serait-ce que parce que l'intervention administrative a produit en subordonnée des incohérences comme *s'il part/quand il partira* (face à l'anglais *if/when he leaves* et à

l'italien *se/quando partirà*) et parce que, si le futur subjectif s'oppose à un futur objectif (qui a aussi une expression compliquée), l'opposition est parfois neutralisée. Bref, l'analyse est difficile. On insistera donc surtout ici (comme en traitant du futur objectif) sur ce qui est lié *directement* à l'objet principal de ce livre.

32.2 La forme en -ai/i- ressemble à la forme de base

32.2.1 Caractère indéterminé

Le futur subjectif s'emploie comme l'imparfait *et* comme le passé: *demain il pleuvra* peut valoir tant *...sera une journée pluvieuse*, cas où il se compare à *hier il pleuvait*, que *...il y aura de la pluie*, cas où il se compare à *hier il a plu*; de même, *à 8 h il lira* peut valoir tant *il sera en train de lire*, cas où il se compare à *à 8 h il lisait*, que *il se mettra à lire*, cas où il se compare à *à 8 h il a lu* qui vaut, on l'a vu, *il s'est mis à lire*. L'imparfait portant en langue sur les situations «sans après», on conclura qu'il doit en aller de même du futur subjectif quand il se comporte comme lui. Le passé concernant les situations «avec avant» et «avec après» (on le confirme plus bas, mais c'est ce qu'amène à penser tant le chapitre I sur l'impossibilité de *il a été daltonien* que le caractère dichotomique de notre typologie des situations), on conclura qu'il doit en aller de même du futur subjectif quand il se comporte comme lui. (On a souligné que, quand *à 8 h il lira* se compare à *à 8 h il a lu*, est en fait en cause le CET *se mettre à lire*. Mais il doit être clair que, quand *demain il pleuvra* se compare à *hier il a plu*, est bien de même en cause, derrière l'apparence d'une situation «sans après», une situation «avec avant» et «avec après» – comme par exemple *pleuvoir de 8 à 9/pendant deux heures*, etc.)

On l'a compris, notre futur n'indique sans doute pas la postériorité à l'IDP mais une futurité *indéterminée*: il doit marquer la *postériorité à l'IDP* avec une situation «avec avant» et «avec après» *ou*, avec une situation «sans après», la validité *en un pseudo-IDP FUTUR*. Au reste, notons-le, le chapitre I a en fait déjà montré qu'une situation «avec avant» et «avec après» est forcément antérieure ou postérieure à un IDP (vrai IDP ou

pseudo-IDP, passé ou futur) et qu'une situation «sans après» vaut forcément en un IDP (vrai IDP ou pseudo-IDP, passé ou futur). Il l'a fait d'abord en dégageant les liens nécessaires entre situations durables fermées (cf. *lire pendant une heure*) et antériorité ou postériorité à l'IDP et, d'autre part, entre situations durables ouvertes (cf. *lire*) et validité à l'IDP. Et, ensuite, en montrant que les situations non durables mais prises dans le temps (cf. *sortir*) ne peuvent valoir à l'IDP et que les situations non durables parce que hors du temps (cf. *être un nombre premier*) ne peuvent être antérieures ou postérieures à l'IDP.

Il se mit à parler: le lendemain, il pleuvrait peut valoir tant ...*serait une journée pluvieuse* que (avec par exemple *de 8 à 9* sous-entendu) ...*il y aurait de la pluie* et, de même, *il se mit à parler: à 8 h Paul lirait* peut valoir tant ...*serait en train de lire* que ...*se mettrait à lire*. Le futur subjectif (à l'inverse, notons-le, de l'équivalent italien qui ne supporte pas l'équivalent de -ai/i-) a donc un analogue en -ai/i-. Comme lui, il doit porter, avec les valeurs décrites, tant sur les situations «avec avant» et «avec après» que sur les situations «sans après».

322.2 Situations «avec avant» et «avec après» postérieures à l'IDP/au pseudo-IDP passé

Le tableau 3.2 confirme la ressemblance entre le futur subjectif et son analogue en confirmant ce qu'on a dit sur la valeur en cause avec les situations «avec avant» et «avec après». Il suffit ici de noter trois points. On soulignera d'abord que les futurs subjectifs cités renvoient bien à la postériorité à l'IDP: ils se comparent aux passés *il est sorti de là, il a sifflé son café, il a couru une heure, il a lu un Tintin pendant cinq minutes, il a été fatigué pendant un mois, il a lu une heure par jour pendant...trois jours*.

On soulignera ensuite que si les exemples de l'analogue en -ai/i- sont au style indirect libre, c'est qu'alors la subjectivité est clairement en cause (à l'inverse de ce qui se passe ailleurs, on le verra). On fera remarquer enfin que, -ai/i- marquant qu'un pseudo-IDP passé remplace l'IDP lié à la marque sur laquelle il porte, l'analogue évoque une situation *postérieure à un pseudo-IDP passé*. Il faut éviter le terme *futur dans le passé*. En effet, *il a dit qu'il sortirait* pouvant être suivi tant de *et il est sorti* que de *et, tu verras,*

il sortira, il est clair que la forme en -ai/i- (comme toute forme en -ai/i-, on l'a vu et on y reviendra) ne dit rien en elle-même du rapport (futur ou passé) de la situation à l'IDP. Or, *futur* implique justement un rapport à l'IDP.

situations «avec avant» et «avec après»	situations non dura- bles mais prises dans le temps	CET	<i>ne t'inquiète pas, le chat sortira de là tôt ou tard</i>
			<i>il tenta de me calmer: il ne fallait pas s'inquiéter, le chat sortirait tôt ou tard</i>
	situations durables (prises dans le temps) fermées	CET/ PAFFC	<i>tu verras. Il sifflera son café et partira sans répondre</i>
			<i>Jean fut catégorique: le père sifflerait son café et partirait sans répondre</i>
		CE/ PSFF	<i>oh! Il courra une heure. Puis il fera un peu de barre fixe</i>
			<i>son ton était assuré: Paul courrait une heure. Puis ferait un peu de barre fixe</i>
		CE/ PAFFI	<i>il lira [successivement les pages de] un Tintin cinq minutes et s'endormira</i>
			<i>elle prit la parole: il lirait [successivement les pages de] un Tintin cinq minutes et s'endormirait</i>
		SSCF	<i>le traitement est dur. Après, il sera fatigué pendant un mois</i>
			<i>le docteur chuchotait: après le traitement, Paul serait fatigué pendant un mois</i>
		SSSCF	<i>il lira une heure par jour pendant... trois jours!</i>
			<i>elle se fit ironique: il lirait une heure par jour pendant... trois jours!</i>

Tableau 3.2: Futur subjectif, analogue en -ai/i- et situations «avec avant» et «avec après»

322.3 Situations «sans après» ayant rapport à un pseudo-IDP futur/postérieur à un pseudo-IDP passé

Le tableau 3.3 confirme la ressemblance entre le futur subjectif et son analogue en -ai/i-.

situa- tions «sans après»	situations hors du temps et donc non durables («sans avant» et «sans après»)	SSH	inexistant
			inexistant
		SST	<i>vous aurez un garçon. Les cartes le disent. Mais il sera daltonien</i>
			<i>la voyante parla enfin: j'aurais un garçon mais il serait daltonien</i>
		SSST	<i>vous aurez un garçon. Mais il confondra le rouge et le vert</i>
			<i>elle se mit à parler: j'aurais un garçon mais il confondrait le rouge et le vert</i>
	situations prises dans le temps, durables, ouvertes («avec avant» et «sans après»)	SSCO	<i>ce soir, il sera fatigué, ménage-le</i>
			<i>elle s'inquiéta: le soir il serait fatigué. Il faudrait le ménager</i>
		SSSCO	<i>vous rencontrerez un homme mais, les cartes le disent, il lira dix heures par jour</i>
			<i>la voyante donna son verdict: je rencontrerais un homme mais il lirait dix heures par jour</i>
		PSFO	<i>n'y va pas à 8 h. A cette heure-là, il courra. Il ne sera pas là</i>
			<i>son ton était ferme: il ne fallait pas y aller à 8 h. A cette heure-là, Paul courrait, il ne serait pas là</i>
PAFO	<i>n'y va pas à 8 h. A cette heure-là, il lira le courrier. Tu le dérangeras.</i>		
	<i>il fut catégorique: il ne fallait pas y aller à 8 h. A cette heure-là, Paul lirait le courrier. Je le dérangerais</i>		

Tableau 3.3: Futur subjectif, analogue en -ai/i- et situations «sans après»

Mais, comme il le fait cette fois *en précisant* les choses sur la valeur *et* sur les situations, un commentaire plus long est requis. On notera d'abord que les futurs subjectifs cités évoquent bien la validité en un pseudo-IDP futur: ils se comparent aux imparfaits de *j'ai vu un type. Il était daltonien; j'ai rencontré un type. Il confondait le rouge et le vert; à 8 h Paul était fatigué; j'ai rencontré un type. Il lisait dix heures par jour; à 8 h Jean courait et à 8 h il lisait le courrier.* D'autres points confirment la ressemblance avec l'imparfait. Ici aussi (le lecteur le vérifiera), le pseudo-IDP doit être explicité et, s'il sert pour plusieurs situations, elles sont forcément co-valides et non contradictoires (si bien qu'est exclu le contradictoire de chacune) et évoquent un monde sans changement. Si l'imparfait (comme toute forme en *-ai/i-*, répétons-le) ne dit rien du rapport de la situation à l'IDP, il en va de même du futur subjectif: après *à 8 h Paul était fatigué*, on peut dire *et il l'est encore* ou *mais ça va mieux*; après *ce soir Paul sera fatigué*, on peut avoir *même si maintenant il est en forme* ou *au reste, il l'est déjà*. Enfin, c'est parce qu'ici joue la même logique qu'avec l'imparfait qu'on a *le bébé sera daltonien/confondra le rouge et le vert et ils vont envoyer un conducteur pour un mois. Mais tu verras, il sera daltonien/confondra le rouge et le vert*, où le pseudo-IDP futur est tout instant de la période où l'entité existera ou sera d'actualité.

Ceci dit – précision importante sur la valeur –, il y a une différence face à l'imparfait: la SSH est impossible. On pense d'abord à l'explication suivante. On a vu au chapitre I qu'à part un cas marginal, l'imparfait sur une SSH n'évoque pas le réel mais la conscience qu'en a un sujet, dans une phrase au style indirect libre qui revient à une subordonnée dépendant d'un verbe comme *se dire que* (face à *7 est un nombre premier*, on a *il se mit à réfléchir: 7 était un nombre premier. Donc...et il s'est dit que 7 était un nombre premier et donc que...*). Ce serait donc parce que le futur subjectif pénètre mal en subordonnée qu'on a *il se mettra à parler: 7 EST un nombre premier. Donc...et il se dira que 7 EST un nombre premier et donc que...* (cf. le chapitre V pour ces présents implicitement pseudo-déictiques futurs). Mais on a aussi le présent et non le futur subjectif dans l'analogie du cas marginal où l'imparfait évoque bien le réel. Face à *tu te rappelles 397 617? Mais si... c'était un nombre premier. Les élèves ne trouvaient jamais ce qu'il avait de particulier*, on a *on fera cours l'an prochain avec 397 617. Tu vois pourquoi?... Mais si, c'est un nombre premier. Ils ne trouveront jamais ce qu'il a....* Doit donc

jouer le fait qu'ici il ne peut s'agir de l'opinion d'un sujet. (Certes, lors d'un loto, *le nombre tiré sera un nombre premier, on parie?* est possible. Mais on parle ici de l'entité prise dans le temps «nombre qui va sortir» et il s'agit donc d'une SST et non une SSH.)

S'agissant de l'analogue en *-ai/i-*, on notera que l'impossibilité des SSH confirme la ressemblance avec la forme de base. Que nos exemples sont au style indirect libre pour la même raison que ci-dessus. Et enfin que, *-ai/i-* marquant qu'un pseudo-IDP passé remplace l>IDP, il faut dire que l'analogue pose que la situation vaut en un pseudo-IDP *postérieur à un pseudo-IDP passé*. Ici aussi, il faut éviter le terme *futur dans le passé*.

Au-delà du tableau, une autre précision importante – cette fois, tant sur la situation que sur la valeur – concerne *et* le futur subjectif *et* son analogue. On a bien sûr une situation «sans après» *résultative* dans *ne t'inquiète pas. A 8 h je serai revenu et il chuchotait: il ne fallait pas s'inquiéter. A 8 h il serait revenu*. Mais les formes comme *serai revenu* ont subi une évolution analogue à celle qui fait d'un état résultatif présent une action passée. De la sorte, dans *le 5 il saura: il AURA APPRIS LA NOUVELLE LA VEILLE*, la situation – qui ne se paraphrase pas *saura la nouvelle la veille* – n'est pas une SSCO *résultative* mais une action. Bien plus, c'est une situation «avec avant» et «avec après» (comparable au passé de *il est sorti hier* et au passé face à un pseudo-IDP passé de *il était sorti la veille*). Ceci dit, cette situation «avec avant» et «avec après» est bien antérieure à un *pseudo-IDP futur*, de sorte, insistons-y, qu'il n'y a pas là *postériorité à l>IDP* (et pas *postériorité à un pseudo-IDP passé* dans *il se mit à parler. Le 5 il saurait: il AURAIT APPRIS LA NOUVELLE LA VEILLE*, qui bien sûr existe aussi).

Par contre, du moins pour certains informateurs, il y a bien *postériorité à l>IDP* ou à un *pseudo-IDP passé* d'une situation «avec avant» et «avec après» dans le cas des PSFO et PAFO. Ils pensent que le sens que nous visons n'existe qu'avec la SSCO cursive tirée du PSFO ou PAFO (cf. *à 8 h il sera/serait en train de courir/lire le courrier*). Mais ils ont tort. Les PSFO et PAFO peuvent bel et bien renvoyer à la validité d'une situation «sans après» en un pseudo-IDP futur ou postérieur à un pseudo-IDP passé. C'est le cas avec les exemples du tableau, du fait du contexte cité. Ceci dit, il faut analyser le cas qu'ils ont en tête – ce qu'on fait ci-dessous en

montrant que, ici et ailleurs, le contexte peut faire que le futur subjectif et son analogue portent en fait sur une situation du type opposé à celui qui semble en cause.

322.4 Contre-exemples apparents

Voyons d'abord le cas où, derrière un lexème de situation «sans après», on a une situation «avec avant» et «avec après» postérieure à l'IDP ou au pseudo-IDP passé. C'est justement ce qui se passe dans le cas des PSFO et PAFO qu'envisagent ci-dessus les informateurs, soit en fait quand le contexte fait qu'on voit l'instant en cause comme l'instant *d'un changement* et non comme l'explicitation du *pseudo-IDP* requise quand il y a validité en un *pseudo-IDP* (futur ou postérieur à un pseudo-IDP passé). En effet, la mention d'un instant indique alors, comme avec le passé, que, derrière le lexème de processus, on travaille en fait sur la situation «avec avant» et «avec après» qu'est le CET d'entrée dans le processus. Ainsi dans *à 8 h il COURRA et tu ne pourras plus le suivre* (et dans *elle fut claire: à 8 h il courrait et je ne pourrais plus...*), du fait du changement à 8 h impliqué par la construction en *ne... plus*, on n'a pas un PSFO mais un CET inceptif. Et on n'a pas un PAFO mais le CET *commencer à lire le courrier* dans *à midi il LIRA LE COURRIER, tu pourras sortir sans qu'il sache* (et dans l'analogue en *-ai/i-*), car est en cause le *DEVENIR possible* de la sortie. Bien sûr, on a la même chose si le lexème de situation durable ouverte est un état, étant donné qu'on a alors un CET d'entrée *dans l'état*. Ainsi dans *en voyant le docteur entrer, il SAURA qu'il est malade* (et dans l'analogue en *-ai/i-*) où, comme on sait qu'il s'agit de l'instant du changement qu'est la prise de conscience de la maladie, on n'a pas une SSCO mais le CET *réaliser* («devenir sachant»). On a aussi *avec le retour de son frère, Paul FUMERA DU CANNABIS* (et *il me confia son inquiétude: avec le retour de son frère, Paul fumerait du cannabis*), où, comme on sait qu'il s'agit du passage à cette habitude nocive, on n'a pas une SSSCO mais le CET d'entrée dans l'état *être un fumeur de cannabis*.

On comprend ici, soit dit en passant, que Benveniste (1966: 247) se trompe deux fois en disant que *cop + PR*, marque de résultatif en «phrase libre», signale en fait l'antériorité d'une situation face à une autre dans

une phrase en *quand*. Vu ce qui précède, le cas du futur subjectif et de son analogue suffit à le montrer. Premier point: dans *ne t'inquiète pas, quand il AURA MANGE, il partira* (et dans l'analogue), le contexte indiquant que *quand* est l'instant d'un changement, on travaille en fait, derrière la situation «sans après» qu'est la SSCO résultative *aura mangé*, sur la situation «avec avant» et «avec après» qu'est le CET d'entrée dans l'état résultant. Et, partant, ce CET (disons «devenir ayant mangé») est *simultané* avec le CET *partir*. Deuxième point: en phrase libre, on a certes une SSCO résultative dans *à 1 h il AURA MANGE, il aura sommeil. Vas-y plus tôt* (et dans l'analogue). Mais on peut aussi avoir, derrière la SSCO résultative, le même CET d'entrée dans l'état résultant. Ainsi dans *à 1 h PRECISE il aura mangé* (et dans l'analogue en -ai/i-), où le contexte évoque un changement.

Autre cas où, derrière un lexème de situation «sans après», on a en fait une situation «avec avant» et «avec après» postérieure à l'IDP ou au pseudo-IDP passé, celui où un élément comme *un moment* va sans dire du fait qu'on a une situation durable *prise dans une succession*. Ainsi on a un CE/PSFF et non un PSFO dans *ça suffit, le travail. Après le cours, je LIRAI puis j'irai au cinéma* (et dans l'analogue en -ai/i-). On a une SSCF et non une SSCO dans *il SERA d'abord AU BUREAU et, après, à la cafétéria* (et dans *il basarda un pronostic: Paul serait d'abord au bureau puis...*). Et on a une SSSCF et non une SSSCO dans *ne t'inquiète pas! comme tous les jeunes il FUMERA puis il s'arrêtera* (et dans *Il la rassura: il fumerait puis...*).

Passons au cas où, derrière un lexème de situation «avec avant» et «avec après», on a une situation «sans après» valant en un pseudo-IDP postérieur à l'IDP ou au pseudo-IDP passé. Il peut s'agir, derrière un CET, d'une SSCO imminente ou égressive. Ainsi (le contexte évoquant l'état *ne pas avoir le temps*) *à 3 h le prof PARTIRA pour son cours, il n'aura pas le temps de t'expliquer* et *il réfléchit: à 3 h le prof partirait pour son cours, il n'aurait pas...* valent *sera/serait sur le point de partir*. Ainsi, du fait que *à peine* indique ici qu'on est *très peu APRES* le CET et qu'être peu après le CET, c'est être au début de l'aval/but, *tu verras, j'ARRIVERAI à peine que déjà les enfants me sauteront dessus* et son analogue valent (à la rigueur, vu ce qu'on a dit sur *vient de*) *je viendrai/viendrais d'arriver que déjà les enfants me sauteront/sauteraient dessus*. (Bien sûr, l'aval/but étant un état résultant, ce cas se

paraphrase aussi *je serai/serais à peine arrivé que déjà...* Si le *à peine* doit cette fois figurer aussi dans la paraphrase, c'est que sinon ne serait pas évoqué le *début* de l'état résultant.)

32.3 La spécificité de la forme en -ai/i-

Il faut mentionner un trait propre décisif de l'analogue en *-ai/i-* du futur subjectif. Comme pour toute forme en *-ai/i-*, il s'explique par l'hypothèse même qui rend compte de sa ressemblance avec la forme de base qui lui correspond car il vient de ce qu'un rapport au *vrai* IDP est remplacé par un rapport à un *pseudo-IDP passé* et, ici, qu'en conséquence on n'a pas affaire à un acte de parole réel. Que se passe-t-il en effet, par exemple quand, avec *il était si éveillé que pour elle, c'était clair, il serait président*, l'auteur d'une histoire évoque l'impression que produit, en un pseudo-IDP passé, le bébé sur sa mère? Il s'agit certes d'une opinion, mais elle est *constatée* et non plus *exprimée* (comme dans *il croit que...* est constatée la croyance exprimée dans *je crois que...*). On l'a compris, en fait, avec l'analogue du futur subjectif, on ne retrouve vraiment la subjectivité que si on restitue le «je» qui s'exprime à l'IDP en recourant au style indirect libre (comme on l'a fait dans les exemples ci-dessus). Ainsi dans *elle était folle. Elle lui parlait sans cesse. Il serait président. Il était si éveillé! Il serait président!* ou (pour revenir à la vieille dame) dans *elle explosa. Elle descendrait quand ça lui plairait. Quand même! Voyons! A la fin! Ce n'était pas un jeune imbécile qui allait lui dicter sa conduite!*

Bien plus, la subjectivité peut carrément disparaître. On l'a vu, si, typiquement, on ne peut connaître l'avenir, on *peut* connaître ce qui était à venir en un pseudo-IDP *passé*. C'est le cas quand on raconte une histoire car ce qui était à venir au pseudo-IDP passé est advenu *avant* l'IDP. Partant, notre analogue en *-ai/i-* peut évoquer une situation qui, au-delà du pseudo-IDP passé mais *antérieure* à l'IDP, n'est pas *imaginée par un sujet* et n'a plus *rien* de subjectif. C'est ce qu'on a souvent en fin de narration, par exemple avec *il la quitta le 5. Il ne la REVERRAIT que morte.*

On le notera au passage, on a, dans les mêmes conditions et avec la même valeur dénuée de subjectivité, *il ne DEVAIT la REVOIR que morte.*

On peut donc se demander si *devoir* n'est pas sur un chemin menant à une (troisième) marque de futur. Mais il y a plus. Ce *devait* + *inf* (pas forcément négatif, mais typiquement à l'imparfait) évoque ce qu'avance Benveniste (1974: 131) sur la tournure latine *inf* + *habere* d'où est né le futur subjectif: elle aussi est d'abord apparue à l'imparfait (mais aussi en «subordonnée» et à «l'infinitif passif») et elle aussi renvoie à un avenir connu – à une «prédestination» (cf. *il était destiné à ne la revoir que morte*). L'évolution menant à un futur subjectif aurait-elle donc commencé (et pourrait-elle recommencer) par l'évocation d'un à venir en un pseudo-IDP passé qui n'aurait rien de subjectif? Notre objectif ici étant limité, répétons-le, à ce qui concerne directement notre projet, nous ne répondrons pas à ces questions difficiles. Mais il fallait les poser. Avant de passer au futur qui, lui, est *intrinsèquement* objectif puisque, face à *il N'ALLAIT la revoir que morte* qui paraphrase tant *il ne la reverrait que morte* que *il ne devait la revoir que morte*, la forme de base *il ne VA la revoir que morte* a elle aussi un sens objectif.

3.3 -Ai/i- sur le futur objectif (situations «avec avant» et «avec après» ou «sans après»)

33.1 Un futur objectif issu du prémicel présent

Si je me surprends à faire des sauts dans la rue, je dirai *bientôt, je vais être fou de cette femme* et non pas *bientôt, je serai...* C'est qu'ici il ne s'agit pas de mon opinion mais de la conséquence, tangible pour quiconque et donc objective, de ce qui est. Face à *je t'aimerai jusqu'à la mort* qui évoque la réalité à venir *promise* à une Charlotte par un Werther, *je vais t'aimer jusqu'à la mort* n'est que le constat, par un Don José qui voit comme de l'extérieur qu'il a une garce de Carmen dans la peau, qu'est inéluctable la situation à venir. Si les informateurs paraphrasent le plus souvent *demain, je serai malade* par *je ferai semblant...*, c'est qu'ici le futur subjectif implique que la situation à venir est la *décision* d'un sujet et qu'on ne décide pas d'être

malade mais seulement de simuler la maladie. Et si, à l'inverse, *demain, je vais être malade* ne peut avoir ce sens, c'est que la forme utilisée ne peut évoquer qu'une situation à venir qui découle forcément de ce qui est maintenant, par exemple d'un symptôme. (Si *demain, je serai malade* peut aussi reposer sur ce qui est, ce n'est qu'en partie. Il s'agit toujours d'une opinion, et c'est pourquoi dans ce cas on ajoute *à mon avis/je crois*.) *Elle accouchera dans peu de temps* peut, comme c'est logique s'agissant d'une opinion, être dit *malgré l'apparence actuelle* (par un médecin doué). Mais ce n'est pas le cas de *elle va accoucher dans peu de temps* qui s'ancre sur un état de choses actuel si clair qu'avancer une *opinion* à ce propos serait ridicule. De même, un savant dira *le soleil VA S'ETEINDRE dans 5 milliards d'années* car il évoque une réalité à venir qui, même si elle est lointaine et non proche, découle, pour ainsi dire *d'elle-même*, de ce qu'on sait du soleil maintenant.

Même si pour lui elles sont en fait purement modales, on peut, comme Kuryłowicz (1973: 110), inscrire les situations au futur subjectif ou le pseudo-IDP futur en cause sur une ligne qui dévie vers le haut par rapport à celle, horizontale, qui servait à situer les situations passées et présentes. À l'inverse, on localisera les situations au futur *objectif* ou (car ici aussi – on y vient – la futurité est indéterminée) le pseudo-IDP futur en cause sur le prolongement au-delà de l'IDP, non dévié, de la ligne horizontale. En effet, ici l'avenir *virtuel* et *imaginé* du philosophe est en fait un prolongement de l'*existant connu* (conception – Bybee/Pagliuca/Perkins 1991: 30 – qui en fait semble être plus souvent présente dans les langues que la première). C'est du reste parce qu'il y a continuité avec l'*existant connu* qu'on a souvent ici des circonstants comme *d'ici à lundi* ou *dans les huit jours*. Il est de même logique dans ce cadre qu'ici soit impossible la négation descriptive ou sans préalable (comme elle l'est avec les situations prémicielles et les autres situations phasales): *le soleil ne va pas s'éteindre dans 5 milliards d'années* ne peut être qu'une négation avec préalable ou rejet (et on n'a, sans préalable, *demain, on ne va pas s'amuser!* que parce qu'il s'agit en fait d'une forte *positivité*, i. e. *avoir une très dure journée*). En effet, l'*existant connu* est une plénitude, il n'a pas de manque. Partant, si l'avenir *imaginé par un sujet*, qui n'a pas de lien avec l'*existant*, peut être une négativité, l'avenir *connu par quiconque*, qui découle de l'*existant* ou en est

le prolongement, ne peut être qu'une positivité. Ceci dit, poser une situation à venir comme prolongement inéluctable de l'existant connu, c'est aussi faire une assertion, et c'est pourquoi le futur objectif lui aussi ne pénètre que peu et de façon inégale dans les subordonnées qui ne relèvent plus directement de la sphère du discutable.

Avec le futur objectif tout se passe comme si les choses étaient prises dans un mouvement dont quiconque peut anticiper l'aboutissement, comme quand on anticipe l'être ici d'un train qui *vient* ou son être à Lyon si c'est là qu'il *va*. On comprend donc que ce genre de futur soit souvent issu d'un verbe de mouvement (Bybee/Pagliuca/Perkins 1991: 30) détourné pour évoquer une situation phasale présente, illustrant ainsi la «temporal reinterpretation of originally [phasal] forms [in] quite different language families», qui par exemple fait d'un résultatif présent un passé ou d'un cursif présent un présent (Dick 1987: 75, 77; cf. Meillet 1975: 141-146). Mais il faut insister sur l'ampleur de la réanalyse subie ici par la situation *prémicielle* présente. Là où n'était possible que la co-validité de plusieurs situations (cf. *attention! il va tomber et il va se faire mal*, souvent ramenée à *...et se faire mal*), est possible aussi la *succession* de plusieurs situations (cf. *je le connais. Samedi, il va acheter un livre, puis il va retourner se coucher*, souvent ramenée à *...et retourner...*). Là où on avait une situation complexe (ou *dérivée*) *phasale, statique et présente* (et donc n'appelant que des circonstants présents), on a une situation simple (ou *non dérivée*) *non phasale, dynamique et future* (et donc n'appelant que des circonstants futurs). On avait, portant sur un *infinitif* représentant la situation simple initiale – qui était forcément une action dotée de phases externes (dont, bien sûr, un amont ou amont/base) – une MDP, soit un *auxiliaire*, et, de plus, un *auxiliaire au présent* et qui (ce temps évoquant un monde sans changement) est *un état*. On a maintenant – portant sur un radical verbal renvoyant tant à un état qu'à une action (y compris sans phases externes) – une marque de temps divisée en deux, soit, d'une part, un *auxiliaire mort* comme tel et donc mort comme présent et mort comme état et, d'autre part, une marque d'*infinitif* (comme le *-er* de la conjugaison productive), également morte comme telle. (Passons sur le fait qu'on avait aussi initialement le *à* du verbe de mouvement *aller à manger* qui a disparu mais demeure dans l'italien *andare a mangiare* et l'espagnol *ir a comer*.) On le voit,

ne doit pas tromper le fait qu'avec le futur objectif, à l'inverse de ce qui a lieu avec le futur subjectif (mais comme avec le passé), a été pré-servée la forme *va + inf* dont il est né, et donc qu'est en cause une forme où les éléments morts semblent vivants. Il n'y a là qu'une irrégularité formelle. Au reste, il y a eu régularisation dans le créole à base française qu'est le haïtien où R. A. Hall Jr. (cité par Champion 1978: 52) note «three variants of the future tense prefix (all from *aller*): *a-*, *ava-*, *va-*» (qui, notons-le, «may be also related to the Ewe future *á*, from *vá*, *to come*» – Holm 1988: I: 164).

Il faut le noter, le futur objectif peut parfois, sans contredire sa valeur, faire allusion à l'opinion d'un sujet. Ainsi, en disant à mon garçon *tu vas aider demain à la cuisine*, j'évoque son aide future comme la conséquence de la nature actuelle des choses. Mais il verra là un ordre si pour lui seules les filles peuvent être ainsi objectivement concernées par l'aide en cuisine qui découle du nombre de personnes s'annonçant pour manger. De même, *demain je vais t'aider à déménager* renvoie à une situation à venir qui est la conséquence, évidente pour quiconque et donc objective, de ce qui est. Mais tu verras là ma *décision* si, pour toi, un professeur ne peut être objectivement concerné par le déménagement d'un étudiant qui, comme tel, est socialement inférieur. Ceci dit, ces complications ne doivent pas masquer l'essentiel: les «movement-derived futures do not provide the richness of semantic nuance that modality-derived futures do» (Bybee/Pagliuca/Perkins 1991: 31). C'est du reste pourquoi ici l'analogue en *-ai/i-* n'a guère de traits propres importants face la forme de base liée au vrai face-à-face au vrai IDP.

33.2 La forme en *-ai/i-* ressemble à la forme de base

33.2.1 Caractère indéterminé

C'est clair, *demain il va pleuvoir* se paraphrase tant *...il va y avoir de la pluie* que *...va être une journée pluvieuse*. On peut donc, raisonnant comme à propos du futur subjectif, penser qu'ici aussi la futurité est indéterminée, le futur objectif évoquant sans doute, soit une situation «avec avant» et

«avec après» postérieure à l'IDP (auquel cas il se compare au passé), soit une situation «sans après» valant en un pseudo-IDP futur (auquel cas il ressemble à l'imparfait). De même, *le lendemain, il allait pleuvoir* se paraphrase tant ...*allait être une journée pluvieuse* que ...*il allait y avoir de la pluie*. Le futur objectif a donc un analogue en -ai/i- évoquant sans doute, soit une situation «avec avant» et «avec après» postérieure à un pseudo-IDP passé, soit une situation «sans après» valant en un pseudo-IDP postérieur à un pseudo-IDP passé. Ce qui suit vérifie et précise cette thèse. On le voit, on va retrouver ici ce qui a été dit sur le futur subjectif et son analogue en -ai/i-. Ceci dit, il y aura néanmoins quelques nuances, dont, répétons-le, le fait que cette fois l'analogue n'est guère spécifique.

332.2 Situations «avec avant» et «avec après» postérieures à l'IDP/ au pseudo-IDP passé

Le tableau 3.4 confirme la ressemblance entre le futur objectif et son analogue en confirmant ce qu'on vient d'avancer sur leur compatibilité avec les situations «avec avant» et «avec après» et sur la valeur en cause avec elles. Un court commentaire suffit. Ici aussi, les futurs objectifs cités sont bien comparables aux passés de *il est sorti hier, il a sifflé son café, il a couru une heure, il a lu un Tintin pendant cinq minutes, il a été fatigué pendant un mois, il a lu une heure par jour pendant un mois*. Ici aussi, il faut parler de postériorité à un pseudo-IDP passé, le terme de *futur dans le passé* étant toujours à éviter, du fait qu'ici encore la forme en -ai/i- ne dit rien en elle-même du rapport de la situation à l'IDP: *il a dit qu'il allait sortir* peut être suivi de *et il est sorti (vers 8 h)*, de *et tu verras il sortira* ou de *et de fait regarde-le: il sort!*

situations «avec avant» et «avec après»	situations non du- rables mais prises dans le temps	CET	<i>il va sortir demain</i>
			<i>il allait sortir le lendemain</i>
	situations durables (prises dans le temps) fermées	CET/ PAFFC	<i>comme d'habitude, après le repas il va siffler son café et partir</i>
			<i>comme d'habitude, après le repas il allait siffler son café et partir</i>
		CE/ PSFF	<i>c'est jeudi. Comme d'habitude, ce soir le président va courir une heure. C'est le moment ou jamais</i>
			<i>c'était jeudi. Le soir il allait courir une heure. Il fallait en profiter pour installer les micros</i>
		CE/ PAFFI	<i>ce soir, il va lire [successivement les pages de] un Tintin pendant cinq minutes puis il va s'endormir</i>
			<i>elle apaisa la baby-sitter: le soir, il allait lire [successivement les pages de] un Tintin pendant cinq minutes puis il allait s'endormir</i>
		SSCF	<i>après l'opération, il va être fatigué pendant un mois</i>
			<i>après l'opération, il allait être fatigué pendant un mois</i>
		SSSCF	<i>à la rentrée, il va lire une heure par jour pendant un mois. Mais après: fini</i>
			<i>elle était catégorique: à la rentrée il allait lire une heure par jour pendant un mois. Mais après: fini</i>

Tableau 3.4: Futur objectif, analogue en -ai/i- et situations «avec avant» et «avec après»

332.3 Situations «sans après» ayant rapport à un pseudo-IDP futur/postérieur à un pseudo-IDP passé

Le tableau 3.5 confirme la ressemblance entre le futur objectif et son analogue mais cette fois *en précisant* les choses sur les situations et la valeur. On sera donc plus long. On notera d'abord que les futurs objectifs cités évoquent bien la validité en un pseudo-IDP futur: ils se comparent aux imparfaits de *j'ai rencontré un type. Il était daltonien/ confondait le rouge et le vert; à 8 h Paul était fatigué; j'ai rencontré un type. Il lisait dix heures par jour; à 8 h il courait et à 8 h il lisait le courrier*. D'autres points confirment la ressemblance avec l'imparfait. Le pseudo-IDP futur doit être explicité et, s'il sert pour plusieurs situations (cf. *à midi, il va avoir faim, il va être fatigué, il va avoir soif*), elles sont forcément co-valides et non contradictoires (si bien qu'est exclu le contradictoire de chacune) et évoquent un monde sans changement. Comme celle en un pseudo-IDP passé, la validité en un pseudo-IDP futur ne dit rien en elle-même de la validité de la situation à l'IDP: *au retour Paul va être fatigué* peut être suivi de *même si maintenant il est en forme* ou de *au reste, il l'est déjà*. Enfin, c'est parce qu'ici joue la même logique qu'avec l'imparfait qu'on a *le bébé va être daltonien/ confondre le rouge et le vert* et *ils vont envoyer un conducteur pour un mois. Mais, tu verras, il va être daltonien/ confondre le rouge et le vert*, où le pseudo-IDP futur est tout instant de la période où l'entité existera ou sera d'actualité.

Ceci dit – précision sur la valeur –, il y a une différence avec l'imparfait: la SSH est impossible. Cela s'explique comme avec le futur subjectif. On peut penser que si on a *il va se dire que 7 EST un nombre premier et donc que...* et *il va se mettre à élucubrer: 7 EST un nombre premier. Donc...*, c'est parce que le futur objectif pénètre mal en subordonnée et qu'est en cause la *conscience* du réel qu'on ne peut évoquer qu'au style indirect libre ou avec ce qu'il implique, *i. e.* une subordonnée dépendant d'un verbe comme *se dire que*. Mais on a aussi le *présent* dans *on va faire cours l'an prochain avec 397 617. Tu vois pourquoi?... Mais si, c'est un nombre premier. Ils ne vont jamais trouver ce qu'il a...*, qui est l'analogue du cas marginal où l'imparfait évoque le réel. Doit donc jouer le fait qu'avec une SSH, il ne peut s'agir du prolongement de l'existant. Ici encore est décisif le fait qu'on n'a pas affaire à un futur *pur*. (Ici aussi, lors d'un loto, *le nombre tiré va être un nom-*

bre premier, on parie? est possible du fait qu'on a là une SST et non une SSH.)

situa- tions «sans après»	situations hors du temps et donc non durables («sans avant» et «sans après»)	SSH	inexistant
			inexistant
		SST	<i>le test est clair: le bébé va être daltonien</i>
			<i>le docteur savait que le bébé allait être daltonien</i>
		SSST	<i>le test est clair: le bébé va confondre le rouge et le vert</i>
			<i>le test était accablant: le bébé allait confondre le rouge et le vert</i>
	situations prises dans le temps, durables, ouvertes («avec avant» et «sans après»)	SSCO	<i>une randonnée de trente kilomètres! il va être fatigué ce soir</i>
			<i>il y avait trente kilomètres: le gosse allait être fatigué le soir</i>
		SSSCO	<i>ils ont adopté un enfant. Mais vu comme ils sont, il va bientôt lire cinq heures par jour</i>
			<i>ils avaient adopté un enfant. Mais vu leur mode de vie, il allait bientôt lire cinq heures par jour</i>
		PSFO	<i>n'y va pas à 8 h. Comme d'habitude, à cette heure-là, il va courir. Vas-y à 7 h</i>
			<i>à 8 h, comme d'habitude, il allait courir. Alors j'y suis allé à 7 h</i>
PAFO	<i>n'y va pas à 8 h. Comme d'habitude, à cette heure-là il va lire le courrier. Vas-y à 7 h</i>		
	<i>à 8 h, comme d'habitude, il allait lire le courrier. Alors j'y suis allé à 7 h</i>		

Tableau 3.5: Futur objectif, analogue en -ai/i- et situations «sans après»

S'agissant de l'analogue en -ai/i-, on notera que l'impossibilité sur les SSH confirme la ressemblance avec la forme de base. Et, bien sûr, qu'il

évoque une situation valant en un pseudo-IDP postérieur à un pseudo-IDP passé. Ici aussi la forme en *-ai/i-* ne dit rien du rapport de la situation à l’IDP (*il a dit qu’il allait être là à 8 h* peut être suivi de *et il était là* ou de *et, je le connais, il va être là à 8 h*). Ici aussi il faut éviter le terme *futur dans le passé*.

Au-delà du tableau, on notera un point concernant *et* le futur objectif et son analogue. Les situations «sans après» *phasales* sont plus rares qu’avec le futur subjectif et son analogue, sans doute parce qu’ils ne sont pas encore installés dans la langue. Mais, ici comme ailleurs, la faible fréquence ne doit pas masquer la régularité. On a une imminentielle dans *il va bientôt être sur le point d’y passer*. *Arrêtez et le chef se mit en colère: le prisonnier allait bientôt être sur le point d’y passer*. *Il fallait arrêter de le taper*. On a une cursive dans *non*. *Pas à midi*. *On va la déranger, elle va être en train de manger et à midi, elle allait être en train de manger*. *On y est donc allé à 3 h*. Ou encore dans *le jambon! le gigot...! Mon dieu! à 5 h on va encore être en train de manger et il sortit le jambon, le pâté, le gigot*. *C’était clair: à 5 h on allait encore être en train de manger*. S’agissant des résultatives, les informateurs pensent d’abord à *finir*, comme dans *il va bientôt avoir fini, attends et il allait bientôt avoir fini, j’ai attendu* ou dans *on va avoir fini le travail lundi, pouvez-vous venir pour l’inspection?* et *ils allaient avoir fini lundi, il fallait organiser l’inspection*. Mais on a aussi *à midi?! tu es fou! à midi, il va être parti, vas-y à 11 h et c’était clair: il fallait y aller à 11 h*. *A midi, il allait être parti, puis on va avoir vidé le tonneau de rouge demain et il y avait un problème*. *On allait avoir vidé le tonneau le lendemain*.

Ceci mène à une autre précision importante à propos du futur subjectif et de son analogue – cette fois tant sur la situation en cause que sur la valeur. Ici aussi s’est produite une évolution analogue à celle qui a fait du résultatif présent une action passée. De la sorte, dans *mais le 5 il va savoir, puisqu’il VA AVOIR VU le docteur la veille*, la situation n’est pas une SSCO résultative mais une action. Bien plus, c’est une situation «avec a-avant» et «avec après». Ceci dit, le rapport direct est bien à un pseudo-IDP futur et non à l’IDP: la dite situation est bien antérieure à un pseudo-IDP futur, de sorte qu’il n’y a pas là postériorité à l’IDP (et pas postériorité à un pseudo-IDP passé avec *il se mit à parler*. *Le 5 il allait savoir puisqu’il ALLAIT AVOIR VU le docteur la veille*, qui existe aussi et où on a une action antérieure à un pseudo-IDP postérieur à un pseudo-IDP passé.)

Par contre, pour certains informateurs, il y a bien *postériorité à l'IDP* (ou à un *pseudo-IDP passé*) d'une situation «avec avant» et «avec après» dans le cas des PSFO et PAFO. Ils croient que le sens visé n'existe qu'avec la SSCO cursive tirée du PSFO ou du PAFO (cf. *à cette heure-là il va/allait être en train de courir/lire le courrier*). Mais ils ont tort. On observe bien des PSFO et PAFO comme situations «sans après» valant en un pseudo-IDP futur ou postérieur à un pseudo-IDP passé. Ainsi dans le tableau, du fait du contexte cité. Ceci dit, il faut analyser le cas qu'ils ont en tête – ce qu'on va faire en montrant que, ici et ailleurs, il arrive que le futur objectif et son analogue portent en fait sur une situation du type opposé à celui qui semble en cause.

332.4 Contre-exemples apparents

Voyons d'abord le cas où, derrière un lexème de situation «sans après», on a une situation «avec avant» et «avec après» postérieure à l'IDP ou au pseudo-IDP passé. C'est justement ce qui se passe dans le cas des PSFO et PAFO qu'envisagent ci-dessus les informateurs, soit en fait quand le contexte fait qu'on voit l'instant en cause comme l'instant *d'un changement* et non comme l'explicitation du *pseudo-IDP* requise quand il y a validité en un *pseudo-IDP* (futur ou postérieur à un pseudo-IDP passé). En effet, la mention d'un instant indique alors, comme avec le passé, que, derrière le lexème de processus, on a en fait une situation «avec avant» et «avec après»: le CET d'entrée dans le processus. Ainsi dans *à 8 h il VA COURIR: tu ne vas plus pouvoir le suivre* (et *à 8 h il allait courir. Je n'allais plus pouvoir...*), du fait du changement à 8 h impliqué par la construction en *ne... plus*, on n'a pas un PSFO mais un CET inceptif. Et on n'a pas un PAFO mais le CET *commencer à lire le courrier* dans *à 8 h il VA LIRE LE COURRIER, tu vas pouvoir sortir sans qu'il sache* (et dans l'analogie), car est en cause le *DEVENIR possible* de la sortie. On a la même chose si le lexème est un état, à ceci près qu'on a alors un CET d'entrée *dans l'état*. Ainsi dans *en voyant le docteur entrer, il VA SAVOIR qu'il est malade* (et dans l'analogie) où, comme on sait qu'il s'agit de l'instant du changement qu'est la prise de conscience de la maladie, on n'a pas une SSCO mais le CET *réaliser* («devenir sachant»). On a aussi *avec le retour de son frère, Paul VA*

FUMER DU CANNABIS (et bien sûr, avec le retour de son frère, Paul allait fumer du cannabis), où, comme on sait qu'il s'agit du passage à cette habitude nocive, on n'a pas une SSSCO mais le CET d'entrée dans l'état *être un fumeur de cannabis*.

S'agissant de *cop* + *PR*, ici aussi (même si ici encore la rareté des constructions masque la régularité) on a un cas comme *dès que/quand il va avoir mangé, il va partir* (et l'analogie en *-ai/i-*) où il n'y a pas antériorité d'une situation par rapport à une autre. Le contexte indiquant que *quand/dès que* évoque l'instant d'un changement, on travaille en fait, derrière la situation «sans après» qu'est la SSCO résultative, sur la situation «avec avant» et «avec après» qu'est le CET d'entrée dans l'état résultant. Et ce CET (disons «devenir ayant mangé») est *simultané* avec le CET *partir*. Par ailleurs, en phrase libre, si on a une SSCO résultative dans *vas-y à midi. A midi, il va avoir mangé, tu ne le dérangeras pas* (et l'analogie en *-ai/i-*), on peut avoir aussi, derrière la SSCO résultative, le CET d'entrée dans l'état résultant. Ainsi dans *à 1 h PRECISE il aura mangé* (et dans l'analogie en *-ai/i-*), où le contexte évoque un changement.

Autre cas où, derrière un lexème de situation «sans après», on a en fait une situation «avec avant» et «avec après» postérieure à l'IDP ou au pseudo-IDP passé, celui où par exemple *un moment* va sans dire du fait qu'on a une situation durable *prise dans une succession*. Ainsi on a un CE/PSFF et non un PSFO dans *après le cours il VA LIRE puis il va aller au cinéma* (et dans l'analogie). On a une SSCF et non une SSCO dans *il VA ETRE d'abord AU BUREAU et après à la cafétéria, où met-on la bombe?* (et dans l'analogie). Et on a une SSSCF et non une SSSCO dans *ne t'inquiète pas! comme tous les jeunes il VA FUMER, puis il va s'arrêter* (et dans *il allait fumer, puis...*).

Passons au cas où, derrière un lexème de situation «avec avant» et «avec après», on a une situation «sans après» valant en un pseudo-IDP postérieur à l'IDP ou au pseudo-IDP passé. Cela arrive si le contexte indique qu'on travaille sur une SSCO imminente derrière un CET. Ainsi (du fait de l'état *ne pas avoir le temps*) *non, pas à 3 h. Il ne va pas avoir le temps de t'expliquer. A 3 h il VA PARTIR pour son cours* (et *à 3 h il allait partir pour son cours*) valent *va/allait être sur le point de partir...* Mais, le futur objectif et son analogue ne portant pas sur l'égressif, on n'a pas ici le cas où on

travaille sur une SSCO égressive derrière un CET. (Ceci dit, *tu vas voir. Je VAIS à peine ARRIVER que déjà les enfants vont me sauter dessus* et *je le savais: j'allais à peine arriver que déjà les enfants allaient me sauter dessus* se paraphrasent *je vais/allais à peine être arrivé que déjà les enfants vont/allaient me sauter dessus.*)

3.4 -Ai/i- sur le passé (situations «avec avant» et «avec après»)

3.4.1 Du résultatif présent au passé

Une situation résultative au présent comporte un radical verbal évoquant une action dotée d'un amont/base et d'un aval/but et, d'autre part, une MDP, soit une copule (typique des situations statiques) au présent et l'adjectif dérivé du verbe qu'est le participe de l'action réalisée (PR). A partir de cela, le discours (car «c'est dans la parole qu'on trouve le germe de tous les changements» – Saussure 1969: 138) peut provoquer deux évolutions typiques. On l'a vu, la première, potentielle, se devine avec *je sais le russe et j'ai AUSSI appris le chinois* où *ai appris* vaut *je sais*. Et elle est effective, répétons-le, avec l'anglais *I have got a car* et *I can* qui ne renvoient plus aux résultatifs présents *j'ai acquis* et *j'ai appris* mais à *je possède* et *je sais/peux*: le thème de l'action réalisée a disparu; ne reste qu'un nouveau verbe au présent (irrégulier, voire défectif) exprimant une situation statique (non phasale). On retrouve ce cas en latin (Ernout/Thomas 1964: 223) et en allemand (Meillet 1975: 240), où *ich weiss, je sais* vient d'un résultatif présent *j'ai vu* («la connaissance fruit de la vision», dit Vendryes – 1952: 118). La seconde évolution, fréquente (Meillet 1975: 143-4, 188; Vendryes 1952: 106), crée une marque de passé. Il suffit pour qu'elle ait lieu, redisons-le, qu'on ajoute par exemple à *8 h à désolé, il est sorti*. Ce circonstant ne pouvant concerner la situation résultative statique présente, il concerne l'action, forcément passée puisque l'action réalisée était antérieure à l'état présent qui en résultait.

A l'inverse de ce qui a lieu pour le futur subjectif (mais comme pour l'objectif), cette réanalyse laisse la forme intacte (y compris l'orthographe qui pourtant n'a plus de sens). Mais l'ampleur de la réanalyse sémantique est claire. Là où on avait une situation *dérivée phasale, statique et présente*, on a une situation *non dérivée non phasale, dynamique et passée*. Là où n'était possible que la *co-validité* de plusieurs situations (cf. *il a trop bu et il a trop mangé*), est possible aussi leur *succession* (cf. *il a trop bu, puis il a trop mangé*). Là où par exemple *il est parti* était compatible avec *depuis une heure*, exigeait un circonstant présent, se paraphrasait *il est ailleurs*, pouvait répondre à *où est-il?* et n'avait rien à voir avec *il partit*, on a maintenant *il est parti* qui se compare au passé simple, est incompatible avec *depuis une heure*, répond à *qu'a-t-il fait?* et exige un circonstant passé. (C'est pourquoi quand, lors d'un repas à midi un jour d'école, l'enfant dit *Marc est allé à Lyon* et que le père, pensant que le copain de classe est à Lyon et non à l'école, répond *il exagère!*, l'enfant dit *non, une fois* – i. e. *une fois DANS LE PASSE* – pour ramener le père du résultatif présent au passé.) En fait, dans la nouvelle forme les éléments du résultatif présent sont morts. Là où on avait (portant sur les seules actions ayant amont/base et aval/but) une *copule*, une copule *au présent*, une copule typique des *états* et un participe, soit un *adjectif*, on a maintenant (portant tant sur les états – cf. *j'ai su le russe à une époque*, face à l'impossible *maintenant que j'ai su le russe* – que sur les actions, y compris si elles n'ont pas de phases externes) une marque de temps porte-manteau, et donc plus de copule, plus de présent et plus d'état, et, d'autre part, plus d'adjectif/participe.

34.2 La forme en -ai/i- ressemble à la forme de base

34.2.1 Une situation «avec avant» et «avec après» antérieure à l'IDP/au pseudo-IDP passé

Face à un futur indéterminé marquant la postériorité à l'IDP ou la validité en un pseudo-IDP futur selon que la situation est «avec avant» et «avec après» ou «sans après», on conçoit un passé de même indéterminé marquant l'antériorité à l'IDP des situations «avec avant» et «avec après»

ou la validité en un pseudo-IDP passé des situations «sans après». C'est ce qu'on observe en anglais. Mais si existe un imparfait qui indique la validité en un pseudo-IDP passé des situations «sans après», le passé ne marquera que l'antériorité à l'IDP des situations «avec avant» et «avec après». C'est ce qui se passe en français avec le passé ordinaire. Qui a un analogue en -ai/i-, comme le révèle déjà le fait que des expressions comme *tu m'as jamais vu?* (valant *arrête de me regarder!*), *il a eu chaud!* (valant *il a failli être victime de...*), *il n'a pas inventé la poudre* (qui vaut *il n'est pas malin*) et *il l'a cherché* (qui se traduit en anglais *he asked for it / he had it coming*) existent aussi avec *avait vu* (au style indirect libre), *avait eu*, *avait inventé* et *avait cherché*.

Le passé et son analogue en -ai/i- sont clairement incompatibles avec les situations «sans après»: on ni 7 *a/avait été un nombre premier* (SSH) ni *Paul a/avait été daltonien* et *Paul a/avait confondu le rouge et le vert* (SST et SSSST). Et on ne peut être trompé par *Paul a/avait été fatigué* (SSCO), *Paul a/avait lu une heure par jour* (SSSCO), *il a/avait couru* (PSFO) et *il a/avait lu son roman* (PAFO), où on a en fait des situations «avec avant» et «avec après» car va sans dire à chaque fois un élément comme *un moment*, *quelque temps* ou *à une époque*. Au reste, ces phrases sont impossibles dans un contexte descriptif exigeant comme tel des situations «sans après»: sont impossibles tant *j'ai rencontré un homme*. Il A LU *une heure par jour* que *je suis arrivé à midi*. Paul A ETE *fatigué*/A COURU/A LU *son roman*, et de même tant *j'avais rencontré un homme*. Il AVAIT LU *une heure par jour* que *j'étais arrivé à midi*. Paul AVAIT ETE *fatigué*/AVAIT COURU/AVAIT LU *son roman*. (On aurait à chaque fois l'imparfait, y compris – on y reviendra au chapitre V – dans le second groupe).

Et tous deux sont clairement compatibles avec les situations «avec avant» et «avec après» (cf. le tableau 3.6). Ceci dit, il faut insister sur les états (SSCF et SSSCF) qui surprennent souvent les étrangers apprenant le français. On a bien par exemple *incroyable, cette fille! Elle a été blonde pendant une semaine. Puis, après elle a été brune pendant deux jours. Et maintenant elle est rousse* (et l'analogue en -ai/i-: *il n'en revenait pas. Elle avait été blonde...*). Ou encore *il a/avait longtemps détesté le vin; il a/avait été fatigué de 2 au 10; il a/avait possédé une BMW à une époque* et *il a/avait fumé jusqu'à 40 ans*.

situa- tions «avec avant» et «avec après»	situa- tions non dura- bles mais prises dans le temps	CET	<i>il est sorti à 8 h hier</i>
			<i>il était sorti à 8 h la veille</i>
	situa- tions dura- bles (prises dans le temps) fer- mées	CET/ PAFFC	<i>il a sifflé son café et il est parti sans rien dire</i>
			<i>après cette scène, il avait sifflé son café et était parti sans rien dire</i>
		CE/ PSFF	<i>il a couru une heure avant de s'arrêter</i>
			<i>il avait couru une heure avant de s'arrêter</i>
		CE/ PAFFI	<i>il a lu [successivement les pages de] un Tin- tin pendant cinq minutes</i>
			<i>il avait lu [successivement les pages de] un Tintin pendant cinq minutes</i>
		SSCF	<i>il a été fatigué pendant un mois</i>
			<i>il avait été fatigué pendant un mois</i>
SSSCF	<i>il a lu une heure par jour pendant un an</i>		
	<i>il avait lu une heure par jour pendant un an</i>		

Tableau 3.6: Passé, analogue en -ai/i- et situations «avec avant» et «avec après»

Il faut insister aussi sur le fait que les phrases comme *il a/avait été heureux jusqu'ici/alors* ou *il a/avait lu une heure par jour depuis 95 jusqu'à maintenant* ou *il a/avait lu depuis le départ de son père jusqu'à maintenant* ne démentent ni l'existence d'un après ni l'antériorité à l'IDP/au pseudo-IDP passé. En effet, la validité va jusqu'à l'instant précédant le repère, comme le montre le fait que *il a/avait lu jusqu'à maintenant* ne peut être suivi de *donc il lit/lisait*. Ceci dit, si le passé et son analogue posent que la situation x a un après et ne vaut plus au repère, cela n'exclut pas qu'elle vaille à nouveau

dans l'après de $x - y$ compris au repère, comme situation «sans après». (On a ainsi *elle a/avait été blonde un temps et elle l'est/était à nouveau*.) C'est pourquoi, à *il a/avait lu jusqu'à maintenant*, on peut en fait ajouter tant *et il continue/continuait*. *Il ne veut/voulait pas parler au téléphone* (qui implique qu'on rejette l'idée qu'il y ait eu un arrêt, lequel est donc bien en cause) que *mais il est/était là au téléphone, il écoute/écoutait*. De même, il y a bien après et antériorité à l'IDP dans *la journée d'aujourd'hui a été longue* (où donc on a bien une SSCF). En effet, si la phrase est forcément dite aujourd'hui (soit à un instant du jour où je prononce la phrase où figure *aujourd'hui*), elle l'est aussi forcément *après* aujourd'hui, par exemple à 21 h, car le mot ne renvoie pas à la période de 24 h mais à la *journée de travail*. (Le lecteur vérifiera facilement qu'on a le même phénomène avec *la journée avait été longue*.)

342.2 La situation «avec avant» et «avec après» est suggérée

Les locuteurs sachant que le passé et son analogue ne concernent que les situations «avec avant» et «avec après», *lire la lettre* dans *il a/avait lu la lettre le 5* est forcément le CET/PAFFC codé *en prendre connaissance* et non le PAFO codé *en lire successivement les phrases*. Mais sachant cela, ils utiliseront aussi ces temps dans des constructions impertinentes avec des situations «sans après». On a vu que, derrière les SSCO, SSSCO, PSFO et PAFO, on travaille en fait sur les situations «avec avant» et «avec après» correspondantes intégrant *un moment, quelque temps, à une époque*, etc. C'est ce qu'on observe dans *hier, j'ai lu* et *la veille, j'avais lu* et (pour insister encore sur les états) dans *il a/avait été blond*, dans *elle a/avait été amoureuse de lui*, dans *il a/avait été prof*, dans *il a/avait travaillé dans l'équipe du matin mais il a/avait aussi travaillé dans l'équipe de nuit*, dans *la capitale du Togo? Ah..., je l'ai su, mais...* (et dans *je l'avais su, mais...*), dans *j'ai fumé, pardonnez-moi, Saint Pierre* (et dans *il implora Saint Pierre. Il avait fumé. Il fallait lui pardonner*). (Pose bien sûr moins de problèmes aux étrangers le cas où est précisé que le contradictoire a suivi, comme dans *il a/avait lu avant de se coucher* et, pour les états, dans *il a/avait été belge avant d'être suisse*, dans *ils se sont/s'étaient aimés puis ils ont/avaient divorcé*, dans *il a/avait bu du café le soir puis est/était passé au thé*.)

Mais il y a des constructions impertinentes plus complexes. Dans *eh oui, 7 est un nombre premier. Il L'A ETE. Il l'est. Il le sera* (et dans *il se moquait. Eh oui, 7 était... Il L'AVAIT ETE...*), le prof humilie l'élève qui hésitait en justifiant la réponse d'une façon qui ne convient qu'à un demeuré: il fait comme s'il s'agissait d'une situation statique à cadre externe (prise dans le temps). Mais, le passé et son analogue ne portant que sur les situations «avec avant» et «avec après», *il l'a été/il l'avait été* suggère en fait la SSCF *il l'a été/il l'avait été JUSQU'A MAINTENANT*.

Quand je dis *il A/AVAIT ETE TRISOMIQUE puis trisomique et gâteaux*, le passé et son analogue étant impossibles sur une SST, tu comprends que je vise en fait une situation statique à cadre externe qui, puisqu'il doit s'agir d'une situation «avec avant» et «avec après», doit de plus être fermée. On est donc en présence de, disons *il a/avait été dans une condition terrible QUELQUE TEMPS* (suivie d'une autre SSCF, en l'espèce être *QUELQUE TEMPS dans une condition encore plus terrible*).

Paul a été un bon président et son analogue valent en fait *il a/avait présidé un temps (le pays) et cette présidence passée est/était bonne*, où, le passé et son analogue portant forcément sur une situation «avec avant» et «avec après», on a en fait affaire au CE/PSFF *présider UN TEMPS le pays*. Mais (Duprey 1995) ceci n'apparaît que parce qu'on sait que *bon*, syncatégorématique, vaut *conforme à une norme qualitative (individuelle ou collective) en matière de x (et donc supérieur à un ou plusieurs autres x)*. Et que, partant, être *bon* concerne ici forcément l'entité qu'est l'action de présider un temps le pays, et ce dans un jugement de valeur qui, formulé par un sujet à l'IDP ou en un pseudo-IDP passé, ne peut être qu'au présent ou à l'imparfait.

Le cas précédent amène à expliquer en passant pourquoi *il a été idiot, bier, de sortir* et *il avait été idiot, la veille, de sortir* valent *il est idiot d'être sorti bier* et *il était idiot d'être sorti la veille*. Comme le montre le fait que *pourquoi est-il idiot?* vaut *pourquoi le dis-tu (le traites-tu d') idiot?* et donc est *de dicto* (et non *de re* comme *pourquoi est-il prof?*), *idiot* ici, loin de catégoriser le réel (comme dans l'acception médicale), est un pseudo-concept qui ne marque que la réaction d'humeur d'un sujet (Duprey 1995). Cette réaction, forcément formulée elle aussi par un sujet à l'IDP ou en un pseudo-IDP passé, ne peut être qu'au présent ou à l'imparfait. De la sorte, ici le passé et son analogue portent en fait sur *sortir*.

Le cas de *les traces prouvent/prouvaient que la victime (du séisme) A/ AVAIT VOULU sortir* est lui aussi complexe. Les traces impliquant une *action*, la situation «avec avant» et «avec après» suggérée par le passé et son analogue impertinents, est non pas *a/avait voulu sortir QUELQUE TEMPS* mais *A/ AVAIT ESSAYE quelque temps de sortir*.

J'ai toujours été brun est de même complexe (comme l'analogue *elle protesta: son fils avait toujours été brun! sa bru était folle!* auquel on transposera l'analyse qui suit). La phrase n'étant possible que si a été dit au préalable *tu as été blond*, elle constitue un rejet et, le passé exigeant une situation «avec avant» et «avec après», ce qui est rejeté, c'est *tu as été blond A UNE EPOQUE (un temps, etc.)*, où est en cause une SSCF. Certes, on aurait pu produire le rejet *je n'ai pas «été blond à une époque»* (avec une négation visible et *blond*) ou, vu le rapport de *blond* à *brun*, le rejet *je n'ai pas «été autre chose que brun à une époque»* (avec une négation visible et *autre chose que brun*). Mais (on l'a vu), dans ce genre de cas, on dit plutôt *je n'ai JAMAIS été blond* (avec la négation en *jamais* et *blond*) ou, comme ici, *j'ai TOUJOURS été brun* (sans négation visible, avec *toujours* et *brun*). Et cela vaut *j'ai été brun A QUELQUE EPOQUE QUE CE SOIT* – étant entendu (car, encore une fois, si avec le passé la situation *x* a un après et ne vaut plus à l'IDP, cela n'exclut pas que dans l'après de *x* elle ait valu à *nouveau*) qu'en disant *j'ai toujours été brun*, on envisage chaque épisode (fermé) d'être brun pour dire qu'*après* il y en a eu un *nouveau*. (On analysera de la même façon les SSSCF *il est/était toujours allé à la messe.*)

Le cas précédent amène à dire un mot en passant de *il a/avait été le frère du roi toute sa vie*. Ne peut être en cause ici une SST du fait du passé et de son analogue. Est donc suggéré autre chose, par exemple la SSCF *être falot toute sa vie*, qui s'analyse comme la phrase ci-dessus avec *toujours*.

342.3 La négation descriptive impossible

Notre analyse du passé permet d'expliquer les propriétés qui l'opposent aux présent et imparfait (et de montrer que son analogue en *-ai/i-* lui ressemble à cet égard). Ainsi, pour continuer avec la négation, on peut expliquer que, à l'inverse du rejet, la négation descriptive (sans préalable) soit ici impossible – comme elle l'est avec l'analogie puisque, au style

indirect libre introduit par *elle se confia à moi*, on a *il fallait que je le sache*. *Mon grand-père avait été séduisant à une époque* mais pas *mon grand-père n'avait pas été séduisant à une époque*. (Rappelons que si on a *je n'ai pas été heureux à une époque*, c'est le moins qu'on puisse dire, c'est parce que cela renvoie en fait à la positivité forte de *j'ai été très malheureux à une époque*.) Cela tient à ce qu'ici on a forcément une situation «avec avant» et «avec après» et que si, comme on l'a dit, une description est forcément constituée de situations «sans après», le fait qu'elle soit obtenue par une négation ne change rien. Autrement dit, il est logique qu'on n'ait la négation descriptive qu'avec une situation valant à l'IDP, vrai ou faux, comme dans *mon mari n'est pas séduisant mais il est riche*, dans *tu rencontreras un homme. Il ne sera pas séduisant mais il sera riche* et dans leurs analogues en -ai/i- (si le futur objectif et son analogue font exception, c'est que, comme on l'a vu, l'objectivité les rend incompatibles avec la négation descriptive.)

342.4 Forcément un CET si un instant est mentionné

Mais expliquer les propriétés du passé (et montrer qu'elles valent aussi pour son analogue) conduit aussi parfois à préciser nos descriptions antérieures. Il est logique que, lié à un instant, le passé ne porte que sur un CET. En effet, s'il ne concerne que les situations «avec avant» et «avec après», il ne peut s'agir ici des autres, qui impliquent une *période*. Et c'est parce que tu sais cela comme moi que je peux procéder à des constructions impertinentes qui suggéreront un changement. On a vu que à 8 h *Jean a mangé/a eu peur/a pu sortir* suggèrent *il a commencé à manger, il a pris peur* (allemand *Angst bekommen* et non *haben*, anglais *get scared* et non *be scared*) et *il lui est devenu possible de sortir*. C'est logique: du fait du passé, doit être visée une situation «avec avant» et «avec après» derrière la situation «sans après»; un instant étant évoqué, elle ne peut être qu'un CET, CET inceptif (construit avec la MDP) si figure en surface le processus *manger*, CET d'entrée dans l'état (exprimé par un lexème) si on a les états *avoir peur* ou *pouvoir sortir*. On ajoutera que à 8 h *Paul avait mangé/avait eu peur/avait pu sortir* suggèrent de même *il avait commencé à manger, il avait pris peur et il lui était devenu possible de sortir*. Mais on ajoutera surtout que le phénomène joue dans les quatre cas possibles. Derrière le PSFO de à 8 h il a

couru (et de *à 8 h il avait couru*), comme derrière celui de *quand il a lu, je suis parti* (et de *quand il avait lu, j'étais parti*), on a ...*a/avait commencé à...* Derrière le PAFO de *à 8 h il a lu [successivement les pages de] un Tintin* (et de *à 8 h il avait lu [successivement les pages de] un Tintin*), comme derrière celui de *quand il a lu la lettre, je suis parti* (et de *quand il avait lu la lettre, j'étais parti*), on a de même un CET inceptif. Derrière la SSSCO de *tu te souviens? quand Paul a lu deux heures par jour, maman a crié* (et de *je me suis rappelé que quand Paul avait lu deux heures par jour, elle avait crié*), comme derrière celle de *à 18 ans il a/avait fumé un paquet par jour*, on a *a/avait commencé à...* (où – cf. chapitre II – *commencer* n'est pas une MDP). Pour ce qui est enfin des SSCO derrière lesquelles on a un CET d'entrée dans l'état, on notera que *en 98 elle a/avait eu un enfant* renvoie à *devenir mère*, que *alors il l'a/avait aimée* renvoie à *tomber amoureux*, que *il a/avait su alors que...* vaut *a/avait réalisé/appris que...*, que *quand il a/avait su le faire* renvoie à *devenir capable de...*, étant entendu que, dans *à 8 h le coffre a/avait été plein/ouvert*, le CET d'entrée dans l'état couronne un processus (remplissage, ouverture) et que, dans *à 8 h le mourant a/avait voulu voir ses enfants*, le CET est *passer de «non volonté manifeste» à «volonté manifeste»*, soit *manifeste le désir*. (On y insistera pour l'étranger, s'il découle de ce qui précède qu'avec un élément comme *à 8 h* un état ne peut être qu'à l'imparfait et non au passé, il est néanmoins clair qu'un état peut être au passé. On a ainsi, liées à une *période*, les SSCF et SSSCF de *la première semaine il y a eu dix étudiants, la deuxième treize* et *la première semaine il a fumé un paquet, la deuxième deux* – toutes deux ayant un analogue en *-ai/i-*.)

Bien sûr, si seul un CET peut être en cause quand on localise à un instant une situation au passé (ou à l'analogue en *-ai/i-*), dans *à 8 h il a vidé la cave* (et dans *à 8 h il avait vidé la cave*), il ne peut s'agir d'un CET/PAFFC qui, du fait du processus avec fin fermé et complet, implique une *période*. Ici est donc en fait visé le CET d'entrée dans *vider la cave* comme PAFO. Mais on remarquera que, sans doute parce que les CET/PAFFC évoquent comme les CET le passage d'un amont/base à un aval/but, ici on réinterprète parfois le CET/PAFFC en CET, en tenant pour négligeable le processus avec fin fermé et complet en cause. C'est ce qui se produit dans *à 8 h il a/avait vidé son verre*, dans *à 8 h il a/avait sifflé un café*, et, de façon plus paradoxale, dans *à 8 h il est/était monté au sixième*, dans *à*

8 h il a/avait lu [pris connaissance de] la lettre et même dans à 8 h il a/avait vidé la cave.

Mais un point important doit ici être précisé. Il est en fait paradoxal qu'avec *il est sorti/était sorti à 8 h* (comme en fait avec *il sortira/sortirait/va sortir/allait sortir/sortit à 8 h*) on localise un CET à *un* instant. En effet, il s'agit d'un changement effectué qui s'observe par définition en *deux* instants. Certes, ce n'est que si cet instant est l'IDP ou un pseudo-IDP passé (du fait, répétons-le, qu'avec le présent et son analogue le temps est totalement négligé, le repère étant le seul instant pris en compte) qu'on perçoit facilement que la langue ne fournit rien pour exprimer le changement à un instant et que cela oblige à une construction impertinente paradoxale. Pourtant, c'est bien le cas, ici aussi, que le langage se révèle «incapable de décrire les choses directement» (Cassirer 1975: 159). Voyons comment ici on représente en fait l'irreprésentable et pourquoi on perçoit difficilement le caractère paradoxal de cette construction. Ici (justement parce qu'avec les passés et futurs et leurs analogues en *-ai/i-* d'autres instants que le repère sont pris en compte), on peut concevoir *deux* instants et donc tant, en tx , l'être avant (dedans) que, en $tx + 1$, l'être après (dehors). Il suffit donc (Gardies 1975: 68) d'utiliser la capacité de «poser un instant entre deux instants quelconques [que fournit notre] intuition du temps selon Kant» pour présenter *sortir* comme valant à un instant. Mais si, ainsi, c'est du fait d'une intuition profondément ancrée qu'on ne perçoit guère le paradoxe, il n'en reste pas moins qu'il y en a un, puisque ceci revient à attribuer à *sortir* un intérieur qu'il n'a pas et à le poser comme valant en un instant qui, entre tx et $tx + 1$, n'est qu'une abstraction.

342.5 Les situations phasales statiques

Il faut le souligner, il y a bien des situations *statiques phasales* parmi les situations «avec avant» et «avec après» que concernent le passé et son analogue en *-ai/i-*. Certes, on observe surtout des cas comme *quand le gardien a/avait bien été en train de lire, on s'est/s'était faufilé dans la banque*, où le passé porte en surface sur une situation cursive «sans après» et où, cette SSCO étant localisée en un *instant*, il concerne en fait le CET d'entrée en

elle (disons «devenir bien en train de lire»), qui n'est pas une situation statique cursive. Mais on a bien, impliquant une période, une SSCF cursive au passé dans *j'ai téléphoné dix fois. Tu n'as pas répondu. – Je passais l'aspirateur – Ne me dis pas que tu AS ETE EN TRAIN DE PASSER L'ASPIRATEUR DE 10 A 12!* et dans *à l'en croire, il avait été en train de passer l'aspirateur de 10 à 12!* Et si, de même, on rencontre surtout des cas comme *quand il a/avait été sur le point de partir, elle a/avait tout avoué*, où il s'agit, derrière la SSCO liée à un instant, du CET d'entrée en elle «devenir sur le point de partir», on a bien, impliquant une période, une SSCF imminente dans *il a/avait été sur le point de s'évanouir tout au long du réquisitoire* ou dans *j'ai/avais été sur le point de le frapper pendant un bref instant*. En fait, joue ici encore ce que dit Gross (1975) en notant que *j'y monte, voir Paul* est rare face à *j'y vais, acheter du pain*, savoir que la rareté de certains cas peut masquer la régularité. (On le notera en passant, certaines des expressions qu'on a aux présent et imparfait mais pas aux passés existent bel et bien aux passés, les situations «avec avant» et «avec après» qu'on peut former avec elles étant seulement rares. Ainsi, à côté des SSCO *il y a/avait un os*, on conçoit en fait les SSCF *il y a/avait eu un os pendant un temps*).

S'agissant des résultatives, les choses sont plus complexes. Il faut ici faire une remarque sur les formes comme *a eu mangé/a été parti*, avant de voir que, si elles sont surtout (telles quelles) des SSCO qui, liées à un instant, suggèrent le CET d'entrée dans l'état résultant, elles peuvent elles aussi être intégrées dans des situations «avec avant» et «avec après»: dans des SSCF impliquant une période. Il faut y insister, *a eu mangé/a été parti* sont formées logiquement. On a bien ici, sur une situation résultative normale (*avoir mangé/être parti*), la marque de passé normale – qui, certes, est faite d'éléments (*a + eu/été*) qui semblent renvoyer à autre chose, *i. e.* au présent de *avoir* et aux participes de *avoir* et *être*. (Pour parler comme les grammairiens, on dira que *a eu mangé/a été parti* est normalement «composé» et qu'il est logique qu'il se donne comme «surcomposé» puisque *a mangé/est parti*, en fait «simple», se donne comme «composé».) Au reste, l'existence de formes comme *a eu mangé/a été parti* s'explique par le développement décrit plus haut, confirmant ainsi que les formes d'apparence *cop au présent + PR* ont deux valeurs. En effet, les formes au passé comme *a eu mangé/a été parti* n'existeraient pas si n'existaient pas des *passés* comme

a été/a eu (ou *a mangé/est parti*) dont l'apparence *cop au présent* + PR est trompeuse, et ces passés n'existeraient pas si les *situations résultatives au présent* comme *a mangé/est parti*, où l'apparence correspond à la réalité, n'avaient pas (sans disparaître) engendré ces passés dont la forme *cop au présent* + PR est trompeuse. Ceci dit, les formes au passé comme *a eu mangé/a été parti* sont néanmoins rares car (soit dit en anticipant sur la suite) a joué un autre facteur. Expliquons. Les passés comme *a eu/a été/a mangé/est parti* s'opposent aux passés du genre de *eut/fut/mangea/partit* qui n'existent qu'à la troisième personne. Les passés comme *a eu mangé/a été parti* ont le même rapport avec les passés du genre de *eut mangé/fut parti*. Mais, on le sait, les formes populaires ne sont pas toujours admises dans le standard: le prémicel *va + infinitif*, accepté en France où on l'estimait noble parce que proche d'une forme grecque, a été rejeté au Portugal (Champion 1978: 35); *sebbene* existe en italien alors que l'analogue *si bien*, valant lui aussi *même si*, a disparu du français suite à sa condamnation par Vaugelas (Dubois/Lagane 1965: 53). Et ici seuls les passés du genre de *a eu/a été/a mangé/est parti* ont été admis dans le standard, à l'inverse de ceux comme *a eu mangé/a été parti* qui, suite à la scolarisation obligatoire, ont même quasi disparu. Bref, ici aussi la régularité est masquée (et la langue incohérente puisque si *eut mangé/fut parti* persiste, ce n'est pas le cas de *eûtes mangé/fûtes parti* que *rien* ne remplace.)

On a donc encore plus de mal que pour les cursives et imminentiellles à trouver des résultatives au passé – ou à l'analogue en *-ai/i-*, car ce qu'on vient de voir s'est reproduit pour les formes comme *avait eu mangé/avait été parti*. Comme ci-dessus, on observe le cas où, derrière la SSCO liée à un instant, est en fait en cause le CET d'entrée dans l'état résultant (cf. *quand il a/avait eu mangé, il est/était parti* et *à midi il a/avait eu mangé, alors il...*). Mais les SSCF résultatives sont très rares. On pense à *il a/avait été sorti une heure, le temps nécessaire pour tuer la vieille* ou *il n'a/avait pas été parti longtemps*. Mais ici les participes sont sans doute vus comme des adjectifs ordinaires puisque cela marche moins bien avec *monté/descendu*. En fait, il semble qu'on n'ait de cas sûrs qu'avec *avoir* et ils sont archaïques. Ainsi dans *l'acheteur s'est/était désisté aussitôt*. Bref, *j'ai/avais eu vendu la maison une heure seulement* ou, surtout, (comme plus haut à la forme négative) dans *il*

n'a pas eu compris longtemps. Cinq minutes plus tard il a fallu tout réexpliquer et dans il n'avait pas eu... Cinq minutes plus tard il avait fallu...

342.6 Note sur il a/avait eu vite fait de...

Ce qui précède conduit à traiter en passant un point qui illustre la complexité des phénomènes tout en confirmant la ressemblance entre le passé et son analogue. L'expression *avoir vite fait de x* est figée: aucun élément ne peut être remplacé ou supprimé. Or, si ainsi *avoir fait* ne peut être absent (on n'a pas *il fait/fit/fera/faisait vite de x*), c'est qu'il ne s'agit pas, malgré l'apparence, d'un résultatif. Qu'ici, comme avec l'anglais *I have got* valant *I own* (lui aussi sans formes «simples» comme *I get*, etc.), on a, né d'un résultatif, un nouveau verbe *statique* (irrégulier et défectif). Confirme le premier point le fait que *x* doit accepter la MDP résultative: CET dans *avoir vite fait de se mettre en colère*; CET/PAFFC dans *avoir vite fait de lire les [prendre connaissance des] rapports*. Confirme le second le fait que *avoir vite fait de x* ne supporte pas les MDP (on n'a pas *être en train d'avoir vite fait de x*, etc.)

Mais que penser dans ce cadre de ce que dit Stefanini (cité par Gross 1975: 133) pour qui «*il a eu vite fait de...* n'a pas le sens surcomposé»? Il a raison quant à la forme car, le présent *a vite fait de x* du nouveau verbe n'ayant que l'apparence d'un résultatif (présent), il est logique que le passé soit *a eu vite fait de x*, *i. e.* une forme qui de même n'a que l'apparence d'un résultatif (passé). Mais il faut considérer le sens. Or, ici les présent et imparfait se distinguent du passé et de son analogue. *Paul a vite fait de se mettre en colère/lire les rapports* (comme *il avait vite fait de...*) ne peut être qu'une série (situation «sans après» de type SSSCO), disons *utiliser régulièrement peu de temps pour atteindre l'aval/but de x*, ne serait-ce que parce qu'on ne peut (en parlant, avec *peu*, d'une faible quantité) estimer le temps utilisé pour atteindre l'aval/but de *x* si on est en train d'utiliser du temps pour l'atteindre. Par contre, dans *il a eu vite fait de se mettre en colère/lire les rapports* (comme dans *j'étais étonné, il avait eu vite fait de se mettre en colère/lire les rapports*), on a une situation («avec avant» et «avec après») qui n'est pas une série: on estime (en parlant, avec *peu*, d'une faible quantité) le temps utilisé pour atteindre l'aval/but de *x* car on n'est plus en train d'utiliser

du temps pour l'atteindre, mais le sens est *il a utilisé peu de temps pour atteindre l'aval/but de x* car aucune période n'est citée qui permettrait qu'il s'agisse d'une série. Ceci dit, bien sûr, on aura bel et bien une série si une période est précisée (soit si une marque de fermeture fait de la situation une situation «avec avant» et «avec après» de type SSSCF), comme dans *il a eu vite fait de lire les rapports PENDANT TOUTE UNE PERIODE, mais maintenant il est très lent* ou *il a eu vite fait de se mettre en colère UN TEMPS, mais ça a passé* (comme dans *il avait eu vite fait de lire les rapports pendant toute une période, mais maintenant il était très lent* ou *il avait eu vite fait de se mettre en colère un temps, mais ça avait passé*). Et là, il faut corriger Stefanini. En effet, il cite la forme au passé mais *sans période/marque de fermeture*. Or, ce n'est qu'à propos de la forme au passé mais *fermée* – seul cas où il serait concevable – qu'est notable l'absence du sens résultatif. (On ne sera pas surpris de ce qu'on observe avec les futurs – et, le lecteur le vérifiera, avec leurs analogues – : on n'a pas *quand il sera midi, Paul aura/va avoir vite fait de x*, car la situation «sans après» en cause, en tant qu'estimation, ne peut valoir en un pseudo-IDP futur. Mais on a la série (SSSCO) *quand il sera grand, ce bébé aura/va avoir vite fait de x*, où il est clair que le pseudo-IDP futur est tout instant de la période où l'entité existera. D'autre part, on a *Paul est efficace, il aura/va avoir vite fait de x, tu vas voir/verras*, car ici on a une situation «avec avant» et «avec après» postérieure à l'IDP, cas qui permet l'estimation. Et on a enfin, si une période est explicitée, la SSSCF *il aura/va avoir vite fait de x pendant un temps. Mais ensuite...*)

342.7 L'implicativité sur pouvoir

Notre analyse explique que le passé sur *pouvoir* soit implicatif, tout en confirmant qu'ici aussi l'analogie en -ai/i- lui ressemble. Mais, ici à nouveau, il faut préciser la description. *Pouvoir x* au présent est une situation «sans après» (SSCO). Ceci se compare à «x est possible», où x peut être passé (*il peut être parti hier*), futur (*...sortir*) ou présent (*...être à Aix*). Comme poser que x (passé, présent ou futur) est possible, c'est poser qu'on n'a (n'a eu, n'aura) ni x ni non x, il y a ici non-implicativité (comme avec *il pouvait être parti la veille/sortir/être à Aix*, où le raisonnement utilise bien sûr un pseudo-IDP passé).

Pouvoir x captant souvent les spécifications de x (au sens où l'italien *potere* prend l'auxiliaire de x – *è potuto venir, ha potuto leggere* – et parfois son pronom – *non posso vederlo, non lo posso vedere*), il peut n'être au passé qu'en apparence: *il a très bien pu partir hier* vaut *il PEUT très bien être parti hier*. Mais, comme on retrouve ici une des figures du cas précédent (la possibilité présente de x passé), il y a encore non-implicativité (comme dans *il avait très bien pu partir la veille*, qui vaut ...*pouvait être parti la veille*.)

Mais *pouvoir* est vraiment passé (et on a une SSCF) dans *il a pu se lever au début, mais ce n'est plus le cas*, où, corrélativement, on évoque la *possibilité passée* (pendant une période) de x passé. Et c'est pourquoi, ici, il y a implicativité. En effet, on oppose ici forcément la «possibilité de x (pendant une période)» et son contradictoire: «l'impossibilité de x (hors de cette période, notamment après elle)». Or, l'impossibilité de x implique *non x* (c'est pourquoi *NE PAS pouvoir x* est *anti-implicatif* à tous les temps, comme par exemple dans *il ne peut pas sortir* qui implique *il ne sortira pas*). De la sorte, le contradictoire de «l'impossibilité de x – QUI IMPLIQUE NON X», c'est forcément la «possibilité de x – QUI IMPLIQUE X», si bien que *pouvoir* est implicatif. (On notera que dans l'exemple on a des groupes de *non x* et de x , la phrase valant *il a pu se lever au début A CHAQUE FOIS QU'IL A ESSAYÉ*.) Et ici aussi le même raisonnement vaut face à un pseudo-IDP passé: on a donc implicativité dans *il avait pu se lever au début (à chaque fois qu'il avait essayé), mais ce n'était plus le cas*.

Dans le cas de *à 8 h il a pu sortir* (seul décrit au chapitre I), on n'a plus une SSCF liée à une période, mais une construction impertinente où, la situation étant localisée en un instant, le passé porte, «derrière» la SSCO, sur le CET d'entrée dans l'état. Cela vaut *il lui est devenu possible de...* («lui sortir» est devenu possible). Mais, comme ce CET évoque le passage à l'aval/but qu'est la «possibilité de x » à partir de l'amont/base qu'est «l'impossibilité de x » et comme amont/base et aval/but sont contradictoires, ici encore, du fait que l'impossibilité de x implique *non x*, son contradictoire est la «possibilité de x QUI IMPLIQUE X» (implicativité qu'on retrouve dans l'analogie *à 8 h il avait pu sortir*.)

On le notera, les futurs portant sur les situations «avec avant» et «avec après» et sur les situations «sans après», l'équivalent du cas précédent est ambigu: si *à 8 h il va pouvoir/pourra sortir* est liée à *une heure d'effort va suffire/*

suffira (qui force à voir à *8 h* comme l'instant d'un changement et donc la situation comme étant «avec avant» et «avec après» et postérieure à l'IDP, soit comme étant, derrière la SSCO, le CET *devenir possible*), alors, comme avec le passé, *pouvoir* est implicatif. Mais si à *8 h* il *pourra/va pouvoir sortir* est suivie de *mais il fera ce qu'il voudra* (qui permet d'en rester à la SSCO, soit à une situation «sans après» et valant en un pseudo-IDP futur), alors *pouvoir* est non implicatif, comme aux présent et imparfait. (Ici encore, le raisonnement, transposé face à un pseudo-IDP passé, vaut aussi pour les analogues ...*pourrait/allait pouvoir sortir*.)

34.3 Le passé, son analogue en -ai/i- et la présentation de faits

Le verbe au passé (ou à l'analogue en -ai/i-) équivaut parfois à un nom. C'est le cas dans *résumons ce qui s'est passé après Stalingrad*: 1° *les Alliés ont débarqué en Normandie en juin 44*, 2° *les Allemands ont reculé en 44 et 45*, 3° *l'Allemagne a capitulé le 8 mai 45*. Et dans *tel était son résumé de ce qui s'était passé après Stalingrad*: 1° *les Alliés avaient débarqué en Normandie en juin 44*, etc. En effet, ces deux textes se paraphrasent *résumé des événements...*: 1° *débarquement des Alliés en Normandie en juin 44*, etc.

Mais ceci ne révèle aucun trait nouveau du passé (et de l'analogue). Voyons cela. Ici les phrases comme *les Alliés ont/avaient débarqué en Normandie en juin 44* font partie d'une construction présentative. La présentative simple s'illustre par *ce type EST LE MAIRE*, qui abrège (en réduisant le prédicat) *ce type EST IDENTIQUE AU (N'EST AUTRE QUE LE) MAIRE*, où le prédicat intègre la désignation d'une entité. Mais ici l'entité identifiée par la désignation interne au prédicat n'est plus, disons un objet, mais un fait. Et, les faits étant «what sentences as wholes refer to» (D. Davidson 1980: 132), il est désigné par une phrase-bloc – qui vaut un groupe nominal, comme le montre la possibilité de le désigner par la phrase *nominalisée*. Bref, ici on présuppose *il s'est/s'était passé un premier fait après Stalingrad*, pour lier ensuite la désignation sujet *ce premier fait après Stalingrad* au prédicat *est identique au (n'est autre que le) fait que les Alliés ont/avaient débarqué en Normandie en juin 44*. Cela s'exprime (avec une phrase-bloc) *il s'est/s'était passé quelque chose en premier après Stalingrad; ce qui s'est/*

s'était passé en premier après Stalingrad, c'est que les Alliés ont/avaient débarqué en Normandie en juin 44 ou (avec une nominalisation) *il s'est/s'était passé un premier événement après Stalingrad; ce premier événement après Stalingrad, c'est le débarquement des Alliés en Normandie en juin 44*. (D. Davidson – 1980: 132, citant Austin – note que l'état de choses s'oppose à l'événement, cette autre «species of fact». On a donc ici en réalité des faits-événements, face aux faits-états de choses qu'on aurait dans *résumons après Stalingrad: 1° les Allemands ont/avaient eu un temps mauvais moral*.)

Maintenant, un peu comme *il a poussé un ouf de soulagement*, où *ouf* est un nom, implique la production où *ouf* est une interjection, *résumons ce qui s'est passé après Stalingrad: 1° les Alliés ont débarqué en Normandie en juin 44* implique une production où *ont débarqué en Normandie en juin 44* est une situation passée normale liée normalement à une entité dans une phrase normale. On ne peut donc attribuer un trait quelconque au passé (ou à son analogue, car le raisonnement vaut aussi pour lui) du fait de sa présence possible dans une phrase-bloc, nominal désignant un fait – comme semblent le faire Fuchs/Léonard (1979: 134, 140), pour en tirer une conclusion obscure, et Meillet (1975: 143), pour en tirer l'idée que le passé renvoie au «fait pur et simple». (Il parle du passé simple, mais cela ne change rien).

3.5 Le passé à déicticité effacée ne supporte pas -ai/i-

35.1 Incompatibilité avec les déictiques

Il faut expliquer que le passé dit simple n'ait pas d'analogue en -ai/i-. Mais, d'abord, on précisera en quoi il diffère du passé ordinaire et on vérifiera qu'il est bien un passé, *i. e.* qu'il marque l'antériorité à l'IDP de situations «avec avant» et «avec après». Le passé de *lut* (ou, bien sûr, de *eut mangé, fut sur le point de sortir*, etc.) est spécifique en ce qu'il tend à ne pas pouvoir figurer au voisinage immédiat de déictiques. On n'a pas *il plut ICI, VOUS partîtes, il arriva HIER*, alors qu'on a ces phrases avec *sur*

Paris, Paul, le 1/1/58 ou avec les anaphoriques *sur cette zone-là, il, la veille*. De même, interrogation et futurs étant des déictiques, on n'a pas *sortit-il?* ou *il détourna un avion: il sera condamné!* La tendance est peu contestable, même si, inégale, elle est moins nette dans certaines régions (l'ex-Narbonnaise romaine), dans certains milieux (journalistes, etc.) et avec certains déictiques (*nous* et *je*). On parlera de passé à déicticité effacée: marquant l'antériorité à l'IDP, il est déictique. Mais la déicticité est effacée puisqu'est interdit tout élément qui expliciterait davantage le lien avec le lieu, instant et personnes de la parole.

Corrélativement, ce passé, défectif (et non pas mort, comme le dit Meillet – réf. perdue), n'a pas de 1^o et 2^o personnes. Il est exclu du face-à-face où les locuteurs, qui se voient et partagent un même espace-temps, ne manquent pas de s'appuyer sur leur connaissance commune des lieu, instant et personnes de la parole en utilisant les déictiques. Il est limité à l'écrivain qui seul peut se passer de déictiques (mais qui, on l'a vu, les emploie s'il reconstitue le cadre de la communication face-à-face en spécifiant *hors-texte* les lieu, instant et personnes de la parole). Comme un texte écrit, sans déictiques et évoquant des situations passées est typiquement narratif, ce passé (Benveniste 1966: 242, n. 2) est *intrinsèquement* «narratif» (et quasi impossible dans une phrase isolée), à l'inverse du passé ordinaire qui lui «peut» seulement être narratif. (Le chapitre IV précisera et illustrera ce point.)

35.2 Situations «avec avant» et «avec après» antérieures à l'IDP

Vérifions (en reprenant les seuls exemples pertinents de la section sur le passé ordinaire puisque l'incompatibilité avec les déictiques élimine certains points) que notre passé pose qu'une situation «avec avant» et «avec après» est antérieure à l'IDP. Il ne porte pas sur les situations «sans après». Il n'existe pas avec les SSH (*être un nombre premier*), SST (*être daltonien*) et SSST (*confondre le rouge et le vert*, au sens de *être daltonien*). On n'a pas plus (s'il s'agit bien des types cités) les SSCO et SSSCO *Paul fut fatigué* et *Paul lut une heure par jour* et les PSFO et PAFO *Paul courut* et *Paul lut un Tintin*.

Le tableau 3.7 illustre la possibilité avec les situations «avec avant» et «avec après». On ajoutera, pour les étudiants étrangers, des exemples d'états: *Istanbul fut grecque pendant des siècles. Puis elle fut romaine, à nouveau pendant des siècles; Paul détesta longtemps le vin; Paul fut très fatigué du 2 au 5; il fuma jusqu'à 20 ans; à une époque il posséda une villa à Capri.*

situa- tions «avec avant» et «avec après»	situations non dura- bles bien que prises dans le temps	CET	<i>il sortit à 5 h</i>
	situations durables (prises dans le temps) fermées	CET/ PAFFC	<i>il siffla son café et s'en alla</i>
		CE/ PSFF	<i>il courut une heure avant de s'arrêter</i>
		CE/ PAFFI	<i>il lut [successivement les pages de] un Tintin pen- dant cinq minutes</i>
		SSCF	<i>il fut très fatigué pendant un mois</i>
		SSSCF	<i>suite à cela, il lut une heure par jour pendant un mois</i>

Tableau 3.7: Passé à déicticité effacée et situations «avec avant» et «avec après»

Comme seules, les situations «avec avant» et «avec après» sont possibles, *il lut la lettre* renvoie au CET/PAFFC codé *en prendre connaissance* et non au PAFO. Les locuteurs sachant que seules les situations «avec avant» et «avec après» sont possibles, on a des constructions impertinentes. Ainsi, derrière la situation «sans après», est en fait en cause une situation «avec avant» et «avec après» (intégrant par exemple *un moment*) dans *il lut*, dans *il fut prof* et dans *il travailla dans l'équipe du matin, mais il travailla aussi dans celle de nuit*. (Les étrangers ont moins de problèmes si est précisé qu'a suivi le contradictoire, comme dans *il lut avant de se coucher* et, pour les états, dans *il fut belge avant d'être suisse*, dans *ils S'AIMERENT puis se quittèrent* et

dans *il BUT DU CAFE LE SOIR, puis il passa au thé.*) De même, mais plus complexe, *il FUT TRISOMIQUE, puis trisomique et gâteux* vaut être UN TEMPS dans une condition terrible (suivi de *être un temps dans une condition pire encore*).

Si on n'a pas d'équivalent de *il a toujours été brun*, c'est qu'il s'agit d'un rejet qui, impliquant un *je* et un *tu* face à face à l'IDP, ne se conçoit pas avec notre passé, comme le montre l'impossibilité de *tu es folle! la reine ne fut pas séduisante à une époque*. De même, n'existe pas l'équivalent de *il a été idiot de sortir*, du fait que le pseudo-concept marque une réaction d'humeur qui est celle d'un *je* à l'IDP. (Si on peut entendre *il fut un bon président*, c'est que le cadre d'un éloge funèbre, formel, pousse à adopter la langue littéraire archaïque, prestigieuse, où notre passé *était* ordinaire – et compatible avec le déictique qu'est le *présent* impliqué par le jugement de valeur sur la présidence passée.)

Ici aussi, et toujours parce que la description implique des situations «sans après», la négation descriptive est impossible. Et si cette fois il n'y a pas de contre-exemple apparent où elle évoque en fait *une positivité*, c'est sans doute du fait que *à une époque Paul n'a pas été heureux* sous-entend *c'est le moins qu'on puisse dire!* qui renvoie à nouveau à un rapport *je/ tu* à l'IDP.

Ici aussi, on rencontre des constructions impertinentes où une situation «sans après» liée à un instant suggère un CET d'entrée dans le processus ou l'état. C'est ce qu'on a derrière les PSFO de *à 8 h il courut* et de *quand Jean LUT, Paul partit* et derrière les PAFO de *à 8 h il lut [successivement les pages de] un Tintin* et de *quand Jean LUT LA LETTRE, Paul partit*. Ou derrière les SSSCO de *quand Paul LUT DIX HEURES PAR JOUR, sa mère protesta* et de *à 18 ans il fuma un paquet par jour*. Et encore derrière les SSCO de *à 8 h il eut peur*, de *à 8 h il put sortir*, de *en 98 elle eut un enfant*, de *alors, il l'aima*, de *il sut alors que...*, de *quand il sut le faire...*, de *à 8 h le coffre fut plein* et de *à 8 h le mourant voulut voir ses enfants*. (Ici aussi, si *à 8 h il vida la cave* ne renvoie pas au CET/PAFFC mais au CET inceptif dérivé de *vider la cave* comme PAFO, cela peut aussi correspondre à une réinterprétation du CET/PAFFC en CET. On a ainsi *à 8 h il vida son verre* et *à 8 h il siffla son café* ou, de façon plus paradoxale, *à 8 h il monta au sixième*; *à 8 h il lut [prit connaissance de] la lettre* et même *à 8 h il vida la cave*.)

S'agissant des situations phasales statiques, notre passé s'écarte un peu du passé ordinaire. On rencontre surtout le cas où, au-delà de la SSCO cursive liée à un instant, est en fait en cause le CET d'entrée en elle, à ceci près que *à 8 h le garde fut bien en train de lire, alors ils se faufilèrent dans la banque* est plus rare que *QUAND il fut bien en train de lire, ils se faufilèrent...* Mais on peut douter qu'existe une vraie SSCF cursive: plutôt que *il fut si longtemps en train de fouiner dans le sac que cela éveilla les soupçons*, on dit *il RESTA/FUT si longtemps A fouiner que...* Par contre, si on rencontre surtout des cas comme *quand il fut sur le point de partir, elle avoua tout* (et, plus rarement, *à 8 h il fut sur le point de partir*) où, derrière la SSCO imminente, joue le CET d'entrée en elle, on a bien cette fois une vraie SSCF imminente dans *tout au long du réquisitoire, il fut sur le point de s'évanouir* ou dans *pendant un bref instant, il fut sur le point de le frapper*. Enfin, on observe avant tout des cas du genre de *quand il eut mangé, il partit* (et, plus rarement, de *à 8 h il eut mangé, alors il...*) où, derrière la SSCO résultative, on a affaire au CET d'entrée dans l'état résultant. Mais on peut douter qu'on ait une vraie SSCF résultative dans *il fut sorti une heure, juste le temps de tuer la vieille* et (mieux acceptée) *il ne fut pas parti longtemps* car, ici encore, les participes sont sans doute vus comme des adjectifs ordinaires, puisque cela marche moins bien avec *monté/descendu*. Ici aussi, quoique archaïques, ne semblent sûrs que *Paul n'eut vendu la maison qu'une petite heure: l'acheteur se désista à midi* ou (mieux acceptée et à nouveau à la forme négative) *il n'eut pas compris longtemps. Cinq minutes plus tard il fallut tout réexpliquer*.

Notre passé est semblable au passé ordinaire dans l'exemple de Stefani. On a une SSSCF dans *il eut vite fait de lire les rapports pendant toute une période, puis il devint très lent*. Mais dans *ce matin-là, il eut vite fait de lire les rapports*, la situation «avec avant» et «avec après» n'est pas une série.

Ici comme plus haut (et pour la même raison) *pouvoir* est implicatif dans *au début il put se lever, puis le mal le condamna au fauteuil* et dans *quand il put sortir...* ou *à 8 h il put sortir*, qui renvoient au CET *devenir possible de...*

Est bien sûr enfin possible *voici ce qui se passa ensuite: 1° les Alliés débarquèrent en Normandie en juin 44, etc.* Et, ici aussi, l'existence de cette phrase-bloc, valant un nominal et qui est intégrée dans le prédicat abrégé d'une construction présentative n'apprend rien sur la nature de notre passé.

35.3 Hors du schème organisateur lié à -ai/i-

Venons-en à l'absence d'analogue en *-ai/i-*. L'important ici, c'est que le repli, disons de *lut* (pour être plus simple), n'est pas si récent qu'on le dit (pas plus que n'est récent le type *frère A Paul*, puisqu'à Pompéi on trouve le graffiti *frater ad...*). En fait, *a eu lu* existant dans certains parlers dès le XII^e siècle, *a lu* y était déjà forcément un passé, né du *a lu* résultatif présent (qui persistait), et il avait sans doute déjà *éliminé* ce *lut*. Dans ce cadre, et étant donné que les langues romanes sont nées «from the co-existence over a period of time of Standard Latin and various Latin-based Creoles» (Lyons 1981: 281), une hypothèse s'impose. A une époque, en Ile-de-France, existent des créoles parlés, nés de pidgins à base latine, où l'ancêtre de *lut* a été éliminé et remplacé par celui du passé *a lu* (celui du résultatif présent *a lu* persistant). Ils forment un continuum en fonction de leur proximité au latin, surtout écrit, des clercs (ou de leur propension à l'imiter). Dans ce latin, subsiste l'ancêtre de *lut*. Mais il n'a sans doute plus les deux valeurs de passé (ordinaire) et de résultatif présent qu'il a en latin classique (Ernout/Thomas 1964: 222). En effet, la dernière valeur devait déjà s'exprimer par le «*scriptum habeo* à valeur d'état» (Kuryłowicz 1973: 111) qui est déjà chez Cicéron (cf. *hoc compertum habet* – Ernout/Thomas 1964: 223). Par ailleurs, essentiellement en cause à l'écrit, la première valeur devait déjà tendre à ne plus apparaître avec certains déictiques. Plus tard, désormais au sein du français, on a de même un continuum de parlers plus ou moins proches d'une variante noble (ou l'imitant plus ou moins), confinée à l'entourage du roi, écrite et parlée, et qu'on veut proche du latin prestigieux dont elle est née, quitte à y réintroduire ce qui existait en latin mais avait disparu. Coexistent ainsi des parlers où *lut* a disparu et la variante noble où on tend à lui redonner pleinement vie en tant que passé ordinaire parlé compatible avec *tous* les déictiques. Encore plus tard, la variante noble devient langue commune, s'étend au-delà de l'île de France et pénètre peu à peu la masse. Alors ont lieu des interactions. Mais si la variante noble élimine et/ou modifie des éléments des parlers populaires, à l'inverse, des éléments des variantes basses pénètrent la forme haute, et celle-ci perd certains des éléments, y compris ceux auxquels on avait redonné vie. Parmi les éléments qui pé-

nètrant la forme noble figure, bien sûr, le passé *a lu*, et cela contribue à la disparition des emplois de *lut* avec les déictiques qui avaient été quasi ré-introduits, le dit *lut* étant à terme réduit au statut de passé à déicticité effacée purement écrit – ce qui fait croire que se replie un passé qui était vivant (ordinaire) alors qu’il n’a été tel, un temps (comme élément quasi réintroduit), que dans la langue royale. Autrement dit, pour l’essentiel, *lut* n’a en fait existé qu’à l’écrit et rarement avec les déictiques. De la sorte, s’agissant du français actuel, il faut dire non pas que *lut* est limité à l’écrit parce qu’il est incompatible avec les déictiques, mais qu’il est incompatible avec eux parce qu’il a quasi toujours été limité à un écrit où les déictiques sont rares, la langue royale où il a été un passé (ordinaire) parlé étant un quasi artefact.

On l’a compris, notre passé est isolé dans «l’indicatif» parce qu’il est un élément quasi étranger – comme l’orthographe de *temps* (d’après *tempus*) ou comme le mot *fragile*, calqué de *fragilis* dont il concurrence le descendant *frêle*, à ceci près que ces derniers éléments sont eux bien installés dans la langue commune. Comme tel, il n’a pas été concerné par le schème organisateur qui, face à un présent (réanalysé), pose un imparfait (réanalysé) et qui ensuite pose des analogues en *-ai/i-* pour tous les temps déictiques qui sont refaits à partir du *présent*. Reprenons ce qu’on a vu. On a d’abord les tournures présentes *va + inf, cop + PR* (phasales) et *lire + a* (modale) et, en face, *allait + inf, cop à l’imparfait + PR* et *lire + (av)ait*. (L’intervention de *aller* et de *avoir/posséder* illustre le fait que les morphèmes naissent souvent de mots concrets, comme le dit Meillet (1975: 130-2) qui, avec Whitney (1971: 76) et Kiparsky (1976: 101), note que le procédé doit être à l’origine absolue des morphèmes car lui seul a pu exister d’emblée.) Ensuite, même si, à l’exception de *lire + a/(av)ait*, elles ont gardé leur sens initial, ces tournures ont engendré des *temps*. (Ce qui illustre, d’une part, la thèse de Kuryłowicz (1965: 59, 61) pour qui futurs et passés naissent souvent de présents. Et, d’autre part, la thèse des cycles (Bally 1965: 34 *sq.*, Kuryłowicz 1965: 59-60, Meillet 1975: 139) qui veut qu’une forme synthétique, à terme usée (comme le futur latin *amabo*), soit remplacée par une forme analytique plus expressive (comme *lire + a*), qui devient synthétique à son tour (comme *lira*), avant d’être remplacée par une analytique (par *va lire?*, comme le veut Sauvageot – cité par Cham-

pion 1978: 52)). Et, bien sûr, sont nés ensuite aussi les analogues en *-ai/i-* de ces temps passé et futurs objectif et subjectif. Et donc notre *-ai/i-* comme marque générale de pseudo-déicticité passée.

On le voit, si *-ai/i-* manifeste l'existence d'un schème organisateur qui fait que tout temps déictique qui apparaît aura d'emblée un analogue pseudo-déictique passé, le passé qui nous occupe montre que, comme souvent, ce schème organisateur a ses limites.

3.6 *-Ai/i-* sur le présent: autres confirmations de l'analyse

On terminera ce chapitre en montrant que, si on donne leur juste place aux constructions impertinentes, il apparaît que certains emplois surprenants des présent et imparfait renvoient bien à l'analyse qu'on a proposée (étant entendu que les chapitres IV et V continuent l'étude de ces cas surprenants, jusqu'à ceux où, surtout pour l'imparfait, la validité à l'IDP/ en un pseudo-IDP passé d'une situation «sans après» n'est plus que la source qui explique une *autre* valeur).

36.1 Une situation «sans après» (SSCO) pratiquement valide à l'IDP/ au pseudo-IDP passé

Le *vous êtes morts!* que l'artiste jette aux bourgeois est une construction impertinente claire: ajoutant que vaut à l'IDP *être mort* à ce qu'impose le réel, soit la validité à l'IDP de *ne pas être mort (être vivant)*, il suggère *vous êtes vivants et morts*, soit *...pas vraiment vivants*. Un cas un peu différent est celui où je dis *je suis prêt* quand tu me vois mettre ma chemise, car ici est impliqué le temps du fait qu'est en cause un cadre préparatoire: comme le contexte impose *se préparer à l'IDP* dont le débouché normal est *être prêt plus tard* (situation «sans après» – SSCO – vue, objectivement bien sûr, comme valant en un pseudo-IDP futur), ici c'est à *être prêt plus tard* (et non à *ne pas être prêt*) que j'ajoute *être prêt à l'IDP* – ce qui induit l'idée que

tu dois privilégier la vie pratique sur la théorie pour voir qu'ici *plus tard* et *maintenant*, c'est pareil. Est suggéré *je suis pratiquement prêt*.

Le *je suis prêt* contredit ci-dessus par le réel (cas A) peut l'être en plus (cas B) par un circonstant futur (la construction étant alors impertinente aussi *parce que contradictoire*). Ainsi dans *je suis prêt demain! L'éditeur peut bien attendre 24 heures. Il a attendu un an* (dit par l'auteur qui corrige son texte ou dont on sait qu'il le fait). Ici *être prêt à l'IDP*, combiné à *être prêt DE-MAIN*, suggère encore *je suis pratiquement prêt* mais, le pseudo-IDP futur étant spécifié, une distance temporelle *précise* est de plus posée comme négligeable. (On comprendra au chapitre V que ce cas diffère de ceux du «présent de programme» de *notez bien: à 8 h le président EST PRET et on part à 9 h* et du «présent implicitement pseudo-déictique futur» de *demain à 8 h, je SUIS PRET. Mettons. Mais Paul arrive. Alors, je fais quoi?*, alors même qu'on a là aussi une SSCO présente liée à un circonstant futur. On notera aussi qu'avec *je sors dans deux minutes* et *je sors demain, enfin!*, où on a *autre chose* qu'une SSCO, la confusion n'est plus possible: on a là l'évocation claire d'un programme présent, étant entendu que *je sors dans deux minutes* peut aussi suggérer – cf. plus bas – une SSCO voisine *dont le sens est lié à l'idée de volonté*.)

Certains circonstants étant souvent utilisés en B, ils perdent leur sens strict (comme *dans une minute* et *dans deux minutes*, ici synonymes). On a donc un cas (C) – par exemple *je suis prêt dans une minute* – qui suggère *je suis pratiquement prêt* sans *vraiment* préciser la distance temporelle négligeable.

Insistons-y, le présent de ces constructions n'est pas «à sens futur». D'une part, elles ne font sens que parce qu'on sait (et utilise le fait) que le *suis prêt* marque la validité à l'IDP d'une situation «sans après». (On comparera ceci à *il est j'allais dire foutu* au sens *il est pratiquement foutu*. Dans *il est... j'allais dire foutu... non: ABIME*, le *foutu* est *in mention* et non *in use* et on a une SSCO prémicielle valant en un pseudo-IDP passé. Dans le cas cité, *foutu* est *in use* et on n'a plus réellement de situation. Mais cela ne suggère *il est pratiquement foutu* que parce qu'on sait – et utilise le fait – que *allais dire* est normalement une situation prémicielle valant en un pseudo-IDP passé.) D'autre part, le sens suggéré *je SUIS pratiquement prêt* est bien une situation «sans après» valant à l'IDP. On parlera de validité *en pratique*

à l'IDP. Ou, bien sûr, *au pseudo-IDP passé* car on a les analogues (A) *il répondit en enfilant sa chemise. Il était prêt! Mais elle fit semblant de ne pas comprendre et partit*, (B) *il se mit à hurler en continuant à griffonner. Il était prêt le lendemain. L'éditeur pouvait bien attendre 24 heures. Il avait attendu un an* et (C) *il se mit à hurler en accélérant le rythme: il était prêt dans une minute! Mais elle partit*.

Il faut y insister pour les étudiants étrangers, la SSCO peut être résultative, comme dans (A) *j'ai fini* (alors que tu vois que je lis le rapport). Le contexte impose le cadre préparatoire *être en train de lire le rapport à l'IDP* dont le débouché normal est *avoir fini plus tard*. C'est donc à *avoir fini plus tard* (et non à *ne pas avoir fini*) que j'ajoute *avoir fini à l'IDP*. Ce qui induit l'idée qu'ici *plus tard* et *maintenant*, c'est pareil, et donc suggère *j'ai pratiquement fini (de lire le rapport)* – tout comme est suggéré l'analogue en -ai/i- par *j'avais fini, tu aurais pu attendre, quand même* (où tu as vu que je lisais le rapport). On a de même (C) *j'ai fini dans une minute, attends* et *il se mit à hurler en se dépêchant: il avait fini dans une minute! Mais elle partit*. Et (B) *j'ai fini demain, vous pouvez bien attendre* et *il répondit en continuant à écrire. Il avait fini le lendemain! Ils pouvaient bien attendre, quand même...* (Bien sûr, la construction *J'AURAI/AURAI fini demain*, normale, ne dit pas que *demain* équivaut à *maintenant* et qu'est négligeable le délai précis en cause.)

D'autres SSCO résultatives sont possibles, même si les informateurs n'y pensent guère, sans doute parce qu'alors le rapport avec *être en train de...* n'est pas si direct qu'avec *avoir fini*. On a ainsi (A) *je l'ai lu! je l'ai lu! attends* (en lisant) et *il insista en tournant la page: il l'avait lu! il l'avait lu! Il fallait attendre! Mais elle fit semblant de ne pas comprendre et partit*. Puis (C) *je l'ai lu dans une minute, attends!* et *il répondit en se dépêchant: il l'avait lu dans une minute! Il fallait attendre! Mais elle partit*. Et (B) *je l'ai lu dans environ dix minutes. Tu peux bien attendre* et *il criait: il l'avait lu dans environ dix minutes. Je pouvais bien attendre*. Comme *sortir* est incompatible avec *finir de* et *être en train de*, les informateurs pensent encore moins au cas où joue *être sorti*. Mais on a (A) *je suis sorti! je suis sorti! ne tirez pas* (où la police me voit me diriger vers la porte – car c'est le cadre préparatoire en jeu) et *il criait: il était sorti! il était sorti! il ne fallait pas tirer*. Puis (C) *je suis sorti dans une minute!* et *il se mit à hurler: il était sorti dans dix secondes!* Et enfin (B) *je suis sorti dans environ cinq minutes. Pas de panique!* et *il criait: il était sorti dans environ cinq minutes. Il ne*

fallait pas paniquer! (Le cas A s'illustre encore par le *geldim!* – littéralement *je suis venu/arrivé* – du serveur turc qui a noté mon signe mais va vers un autre client: ici le cadre préparatoire n'est pas *se diriger vers vous* mais *noter que je dois venir vous servir.*)

On le notera, si le rapport SSCO/cadre préparatoire est parfois formel, c'est loin d'être toujours le cas. Le lien formel est clair dans *c'est réparé* (dit en *réparant* quelque chose), voire dans *c'est plein* (en *remplissant* une cuve). Il est absent dans *il est sauvé* (en *ranimant* quelqu'un) ou dans *on est chez toi* (en *ramenant quelqu'un chez lui*). De même dans *tu l'as, ton million* (dit au politicien pour lequel *on collecte des fonds*) ou dans *je suis à vous* (dit par le ministre qui *termine ce qu'il était en train de faire*). Bien sûr, ces exemples aussi ont des analogues en -ai/i-. Le lecteur le vérifiera au-delà de *j'étais à vous, mais, vous voyez, le téléphone sonne*. Et ils peuvent être modifiés pour illustrer les cas C et B. Le lecteur le vérifiera au-delà de (C) *je suis à vous dans une minute* (dont l'analogie est *le téléphone maintenant! J'étais à vous dans une minute, mais...*) et de (B) *je suis à vous dans quinze minutes. Vous n'allez quand même pas partir!* (dont l'analogie est *il hurla: il était à nous dans quinze minutes. On n'allait quand même pas partir!*)

36.2 Validité à l'IDP/ au pseudo-IDP passé d'une situation «sans après» (SSCO) voisine de la situation «avec avant» et «avec après» de surface

36.2.1 Une SSCO phasale

Détaillons les constructions impertinentes évoquées plus haut où, derrière une situation «avec avant» et «avec après», le présent porte sur une SSCO voisine (intégrant la situation apparente). On traite d'abord le cas où la SSCO est phasale (qui implique que la situation «avec avant» et «avec après» soit dynamique). Ici aussi, il ne s'agit pas d'un *présent à sens passé/futur/futur proche* (ce n'est que parce qu'on sait que le présent marque la validité à l'IDP d'une situation «sans après» qu'on juge impertinente la construction et qu'on dégage ce qu'elle suggère; le sens suggéré évoque bien une situation «sans après» valant à l'IDP). Ici aussi on a des analogues à l'imparfait.

S'agissant (premier cas) d'un CET, si le contexte fait penser qu'on vise en fait, d'une façon ou d'une autre, son amont/base, la situation voisine suggérée sera une SSCO imminente ou prémicielle (étant entendu qu'ici comme ailleurs il y a souvent ambiguïté pour l'auditeur). Ainsi *tu as failli me rater, je pars pour la fac et il est arrivé juste à temps. Je partais pour la fac* suggèrent *je suis/j'étais sur le point de...* Puis *je sors avec l'otage, amenez la voiture et alors il a téléphoné. Il sortait avec l'otage. Il fallait amener la voiture* suggèrent *je vais/il allait sortir...* Si le contexte fait pencher, d'une façon ou d'une autre, vers l'aval/but du CET, l'impertinence suggérera une SSCO égressive ou (mais plus rarement) résultative. Ainsi *tu es encore fatigué, hein? – Ben oui, je rentre du boulot et il était fatigué. Forcément, il rentrait du boulot* suggèrent *je viens/il venait de...* De même, *laissez moi respirer, les enfants! j'arrive à peine que déjà vous me sautez dessus! et je m'attendais à une sacrée réception. Et de fait, j'arrivais à peine que déjà les enfants me sautaient dessus* suggèrent *je suis/j'étais à peine arrivé.*

On a la même chose avec (deuxième cas) un CET/PAFFC. Si le contexte fait penser qu'on vise, d'une façon ou d'une autre, l'amont/base, la construction impertinente suggérera une SSCO prémicielle ou imminente. Ainsi *bon d'accord. Je cours jusqu'à l'église et je lance les grenades et résigné, il accepta. C'était d'accord. Il courait jusqu'à l'église et...* suggèrent une SSCO prémicielle aux présent et imparfait. Et *dépêchez vous de commencer le tir de couverture, nom de dieu! il court jusqu'à l'église et il fallait au plus vite commencer le tir de couverture. Il courait jusqu'à l'église* suggèrent une SSCO imminente. Et si le contexte fait pencher, d'une façon ou d'une autre, vers l'aval/but du CET/PAFFC, l'impertinence suggérera une SSCO égressive ou (plus rarement, à nouveau) résultative. Ainsi *tu siffles ton calva et maintenant, tu veux de la vodka! et je n'y croyais pas. Il sifflait son calva et maintenant, il voulait de la vodka* suggèrent une SSCO égressive, puis *il siffle à peine son calva que déjà tu lui donnes de la vodka! et incroyable! il sifflait à peine son calva que déjà il lui versait de la vodka* suggèrent *il a/avait à peine sifflé...*

Si elle utilise les situations «avec avant» et «avec après» qui n'ont qu'amont et aval, la construction impertinente ne peut suggérer une SSCO imminente ou résultative car ces situations phasales n'évoquent qu'un amont/base et un aval/but. Par conséquent (troisième cas), si le contexte fait pencher vers l'amont d'un CE/PSFF, est suggérée une SSCO prémi-

cielle aux présent et imparfait (cf. *il dort encore longtemps, tu crois? et excité comme il était, le prof, c'était clair: il parlait pendant deux heures*). Et s'il fait pencher vers son aval, est suggéré un présent ou un imparfait sur une SSCO égressive (cf. *il dort deux heures et tu veux le recoucher! et elle hurla: C'était incroyable. Le gosse dormait deux heures et je voulais le recoucher*).

Et enfin, s'agissant d'un CE/PAFFI (dernier cas), si le contexte fait pencher vers l'amont, est suggérée une SSCO prémicielle aux présent et imparfait (cf. *il lit son roman encore longtemps? et captivé comme il était, c'était clair: il lisait son roman pendant deux heures*). Et s'il fait pencher vers l'aval, on a une SSCO égressive (cf. *il lit son roman pendant deux heures et il veut continuer! et la mère hurla. Incroyable! Je lisais mon roman pendant deux heures et je voulais continuer!*)

362.2 Une SSCO dont le sens est lié à l'idée de volonté

Présent et imparfait sur une situation «avec avant» et «avec après» (ici encore forcément *dynamique*, on y reviendra) suggèrent aussi parfois la validité à l'IDP/en un pseudo-IDP passé d'une SSCO au sens lié à l'idée de volonté (ici aussi, l'auditeur peut hésiter entre plusieurs SSCO, voire entre une SSCO de ce genre et une SSCO phasale). Cela se produit dans un contexte où la situation «avec avant» et «avec après» est à *venir* et *dépend d'une volonté* (de la sorte, si la SSCO suggérée n'est pas *vouloir x*, *avoir l'intention de x*, *avoir décidé de x*, *entendre x*, etc. mais *pouvoir/devoir x*, le *x* ne peut être susceptible de valoir à ou avant l'IDP ou le pseudo-IDP passé et on a affaire, au-delà du sens de langue des modaux, à *permettre x/accepter que faire x/être autorisé à faire x*, etc. et à *obliger à faire x*, etc.). Ici aussi, on ne peut parler de *présent à sens futur* (et adopter une tournure analogue pour l'imparfait): ce n'est que parce que tu sais (et utilise le fait) que présent et imparfait marquent la validité à l'IDP/en un pseudo-IDP passé d'une situation «sans après» que tu reconnais l'impertinence et dégage le sens qu'elle suggère et ce sens est bien une situation «sans après» valant à l'IDP ou en un pseudo-IDP passé.

Voyons quelques exemples. Derrière le CET de *fièvre ou pas, je sors. Faites moi signer une décharge* et de *il explosa: Fièvre ou pas, il sortait. Il fallait lui faire signer une décharge*, on a la SSCO *veux/voulait sortir*. Derrière celui de *je*

sors? (dit par l'enfant au père) et de *l'enfant ne put contenir sa joie: Il sortait? Vraiment, il sortait?*, on a la SSCO *peux/pouvait sortir*. Derrière le CE/PSFF de *je me promène une heure? tu fais la vaisselle à ma place?* et de *il prit sa petite voix: Il se promenait une heure? Je faisais la vaisselle à sa place?*, on a la SSCO *peux/pouvait se promener une heure*. Derrière le CET/PAFFC de *si, si! tu siffles un dernier calva avec nous!* et de *tu cours jusqu'à l'église. Il n'y a pas 36 solutions* (dit par le chef au soldat), on a une SSCO *devoir x* au présent. Derrière celui de *il insista: Bobonne ou pas, je sifflais un dernier calva. Sinon, il ne voulait plus me voir* et de *soudain il perdit son calme: je courais jusqu'à l'église. Un point à la ligne. Il n'y avait pas 36 solutions*, on a une SSCO *devoir x* à l'imparfait. Derrière le CE/PAFFI de *je lis mon Tintin une heure? la lumière ne te gêne pas pour dormir?* et de *il se fit mielleux: Il lisait son Tintin une heure? La lumière ne la gênait pas?*, on a la SSCO *peux/pouvait lire mon/son Tintin une heure*. (Vu ce qu'on a dit plus haut des situations statiques qui, comme *être sage* et *être sage pendant une heure*, n'existent que par une action sur elle-même de l'entité en cause avec elles, on ne sera pas surpris par les cas où figurent des SSCF et SSSCF de ce genre. Ceci dit, la construction impertinente est ici très complexe: si – avec une SSCF – *tu es vraiment chez Paul jusqu'à 6 h?* et très tendu, *il chuchotait. J'étais vraiment chez Paul jusqu'à 6 h?* suggèrent la situation *avoir vraiment l'intention de x*, c'est qu'on a rétabli d'abord *faire vraiment en sorte d'être chez Paul jusqu'à 6 h*; si – avec une SSSCF – *c'est décidé? Tu lis trois heures par jour pendant un an? Chapeau! et j'étais admiratif. Il lisait trois heures par jour pendant un an* suggèrent *avoir l'intention de x*, c'est qu'on a d'abord rétabli *faire en sorte de lire une heure par jour pendant un an*.)

L'action contrôlée par une volonté étant à venir, la situation «avec avant» et «avec après» peut (à l'inverse de ce qui se passe dans le cas où la SSCO voisine suggérée est phasale) être liée à un circonstant indiquant la postériorité à l'IDP/au pseudo-IDP passé: est toujours suggérée une SSCO valant à l'IDP/au pseudo-IDP passé puisque le circonstant ne la concerne pas. On a ainsi (évoquant un face-à-face malade/docteur) *je sors ce soir?* et *il prit la parole timidement: Il sortait ce soir?* qui, derrière le CET, suggèrent *peux/pouvait sortir ce soir*. Ou encore (évoquant un dialogue entre le soldat et le chef qui décide qui participe à la patrouille) *je sors ce soir? ce n'est pas vrai!* et *le soldat se mit à balbutier: Il sortait ce soir! Vraiment?*, qui suggèrent *dois/devait sortir ce soir*. Derrière le CE/PSFF de *je cours de 5 à 6,*

ce soir, l'entraîneur l'exige et de il s'excusa: Il courait de 5 à 6 le soir. L'entraîneur l'exigeait, on a la SSCO devoir courir de 5 à 6 ce soir aux présent et imparfait. Derrière le CET/PAFFC de tu vides une chope avec moi ce soir? et de il me fit enfin sa proposition: Je vidais une chope avec lui le soir?, on a la SSCO bien vouloir vider une chope... ce soir aux présent et imparfait. Et on a, de même, pouvoir écrire sa thèse pendant deux heures ce soir aux présent et imparfait derrière le CE/PAFFI de j'écris ma thèse pendant deux heures ce soir? ça ne te gêne pas de faire la cuisine? et de il se fit mielleux: Il écrivait sa thèse pendant deux heures ce soir? Ça ne la gênait pas de faire la cuisine? (Répétons-le, ce soir, le président sort à 8h/court de 5 à 6 qui décrit un programme actuel ne relève pas de ce cas.)

Chapitre 4

-Ai/i-, transport dans le passé et narration

Les chapitres précédents ont rendu plausible l'idée que *-ai/i-* porte sur des marques indiquant un rapport donné d'une situation à l'IDP pour signaler qu'elles indiquent désormais ce rapport face à un pseudo-IDP passé. Ce chapitre montre qu'en conséquence, avec les formes en *-ai/i-*, le locuteur, pour ainsi dire, transporte l'auditeur en un instant du passé où il est face à l'être. Et que, dans ce qu'on nommera le style narratif de base, ces transports dans le passé face à l'être ne sont que des compléments secondaires à l'histoire proprement dite, dont les éléments sont forcément *racontés* avec un passé. Il montre aussi que les imparfaits qui, analogues aux présents impertinents paradoxaux suggérant le changement à l'IDP, évoquent le changement en un pseudo-IDP passé opèrent un transport en un instant du passé où l'auditeur est face au *changement*. Et que les transports dans le passé des deux types servent à eux seuls à *faire vivre* une histoire, en un style narratif qu'on appellera film verbal. Il montre enfin que le transport dans le passé face au changement peut intervenir au sein du style narratif de base.

4.1 Formes en *-ai/i-* et transport dans le passé face à l'être

4.1.1 L'IDP remplacé par un pseudo-IDP passé

On l'a dit, *-ai/i-* portant sur des marques de rapport à l'IDP, les formes en *-ai/i-* localisent une situation par rapport non pas à un instant du passé mais à un instant du passé *érigé en pseudo-IDP passé*. (C'est pourquoi à

8 *h* n'a pas le même statut par exemple avec l'imparfait qu'avec le passé.) On l'a dit aussi, cette situation n'est *pas* localisée face à l'IDP. Reprenons ce point. Si *il y avait une église rue Sarrail* peut être suivi de *elle a été détruite en 1789*, de *elle est maintenant intégrée dans l'Université* et de *Granvelle, serviteur de Charles Quint, décida d'y prier*, c'est que l'imparfait ne dit rien du rapport de la situation à l'IDP. Seul le contexte le fait – mais pas toujours (cf. le troisième cas) et pas toujours pour le spécifier en passé (cf. le deuxième cas). Autre exemple, c'est parce qu'avec l'imparfait la situation n'est pas localisée face à l'IDP que, si je te rencontre cheminant dans l'autre sens en allant chez toi, mon *j'allais chez toi* peut être suivi tant de *c'est bien. Je n'aurai pas à monter les cinq étages* que de *ta sœur est bien là?* (On comprend ici que celui qui, après *tu te souviens de cet élève de l'an dernier? il s'appelait Paul...*, dit *mais pourquoi je mets le passé! Il s'appelle toujours Paul!* voire *il n'est pas mort!*, préfère en fait s'accuser de mal parler sa propre langue plutôt que de contester le dogme de l'imparfait comme «passé».) Ensuite, répétons-le, si *il a dit qu'à midi il SERAIT là* peut être suivi de *et il était là*, de *et, je le connais, il sera là* ou de *et il est là, regarde!*, c'est encore parce qu'en elle-même la forme en *-ai/i-* ne dit pas si la situation est passée, présente ou future. Et enfin si, certes, *il a dit qu'il AVAIT VU Paul la veille* permet de poser que la situation est antérieure à l'IDP, il faut bien voir qu'il n'y a là qu'une inférence *indirecte*. Il est donc clair au total que les formes en *-ai/i-* ne disent rien du rapport de la situation à l'IDP et donc qu'avec elles, puisqu'elles n'évoquent qu'un rapport à un pseudo-IDP passé, ce pseudo-IDP passé *remplace* l'IDP.

41.2 Transport dans le passé face à l'être, qui se suffit à lui-même

41.2.1 En un instant donné du passé

De la sorte, une métaphore s'impose. Pour Brunot (1965: 776), «le passé composé et le passé simple nous font regarder les choses d'autrefois à partir du moment actuel, [alors que] l'imparfait nous [les] fait voir en nous reportant à leur époque». Il a raison, même s'il faut préciser son intuition puisque le *-ai/i-* qui dans l'imparfait porte sur une marque de

présent porte ailleurs sur les marques de passé (ordinaire) et de futur (subjectif et objectif) et que l'époque est un instant. On dira qu'avec les formes en *-ai/i-* le locuteur *transporte* (en imagination, bien sûr) *l'auditeur en un pseudo-IDP passé* et que, en ce pseudo-IDP passé qui, remplaçant l'IDP, joue son rôle, ce dernier est *face à l'être* – et à un être incorporant passé et avenir, car, si à l'IDP on perçoit un monde sans changement, c'est aussi un monde lourd de ce qui a valu avant l'IDP et, d'autre part, gros de ce qui va valoir après lui ou en un pseudo-IDP futur et de ce qu'on prédit quant à ce qui vaudra après lui ou en un pseudo-IDP futur. (Bien sûr, tout comme tu es face au changement avec ma construction impertinente paradoxale où le présent porte sur une situation «avec avant» et «avec après», avec la construction analogue à l'imparfait, l'auditeur transporté en un instant du passé sera face au changement. Mais on étudiera ceci plus tard car il faut distinguer constructions ordinaires et constructions impertinentes paradoxales, notamment si on veut comprendre les divers styles narratifs.)

Un transport dans le passé face à l'être peut constituer un acte de communication cohérent, et donc correspondre à un texte qui se suffit à lui-même. Il peut d'abord s'agir d'un transport en un instant *donné* du passé, avec une explicitation forte du pseudo-IDP passé (car ici apparaît clairement ce qui allait sans dire jusqu'ici, savoir que l'explicitation du pseudo-IDP passé est requise pour *toutes* les formes en *-ai/i-*). On a ainsi *dehors, ce matin à 6 h, c'était extraordinaire: tout était blanc. La nuit avait été très froide. Il y avait du givre sur l'herbe et sur les arbres. On pouvait penser que jamais il ne disparaîtrait. Oui, il allait demeurer à jamais. Comme le brouillard qui enveloppait tout sauf le haut de la colline.* Ici tout se passe pour l'auditeur comme si maintenant il avait conscience de réalités exprimables par *c'est extraordinaire: tout est blanc. La nuit a été très froide. Il y a du givre sur l'herbe et sur les arbres. On peut penser que jamais il ne disparaîtra. Oui, il va demeurer à jamais. Comme le brouillard qui enveloppe tout sauf le haut de la colline.*

412.2 *En n'importe quel instant d'une période passée*

Mais il peut aussi y avoir explication faible du pseudo-IDP passé, qui est alors *n'importe quel instant d'une période passée*. S'agissant d'attribuer à une

entité une propriété qui concerne sa nature, on citera par exemple *tu te rappelles Jean? C'était le fils d'un riche négociant. Il était jeune. Mais il était borgne, il confondait le vert et le rouge, il buvait et avait de l'herpès. Il avait étudié la linguistique en 68 et il pensait qu'il deviendrait célèbre*, où le pseudo-IDP passé est n'importe quel instant de la période où Jean (un ex-collègue) a été d'actualité. Et, d'autre part (dans un cours d'histoire), *Louis XIV était daltonien et il avait de l'herpès. Ses parents l'avaient conçu dans une étable. Mais ces défauts allaient être oubliés après sa mort*, qui transporte l'auditeur en un pseudo-IDP passé qui est tout instant de la période où l'entité a existé. (Le chapitre V, notons-le, ajoutera un exemple plus complexe.)

Quant au cas où le locuteur explicite la période passée, on l'illustrera par *pendant la guerre, Paul écrivait le roman dont il avait rêvé et qui, pensait-il, lui vaudrait un prix. Il rêvait des filles qu'il avait connues et de celles qu'il connaîtrait*, où l'auditeur est transporté en un pseudo-IDP passé qui est n'importe quel instant de la période où a existé l'entité-période – soit tout instant de la guerre. Ceci dit, il arrive aussi qu'un texte correspondant à un transport dans le passé face à l'être ne se suffise *pas* à lui-même. Ainsi dans la narration en style narratif de base.

4.2 Transport dans le passé face à l'être et style narratif de base

4.2.1 Seuls les passés peuvent servir à raconter une histoire

4.2.1.1 Les passés pour la colonne vertébrale de l'histoire

Considérons (en attendant d'en venir au rôle qu'a face à elle le transport dans le passé face à l'être) l'histoire la plus simple possible – fictive ou pas, complète ou pas: peu importe. Les éléments qui la constituent sont forcément antérieurs à l>IDP: sinon on ne pourrait les rapporter. Formant forcément une succession, ils ont tous forcément un «avant» et un «après» qui les isole les uns des autres (et les rend comptables): c'est la

condition de la succession. Le seul temps qui puisse servir à raconter l'histoire (nous ne disons pas *la faire vivre*, comme le fera le *film verbal*) est donc le passé, ordinaire ou à déicticité effacée, qui seul marque l'antériorité à l'IDP d'une situation «avec avant» et «avec après». (Est exclu, notons-le, l'analogie en -ai/i- du passé ordinaire qui n'indique pas *en lui-même* l'antériorité à l'IDP.)

Quand on raconte une histoire, on se met parfois (et parfois systématiquement) dans la position implicite: *je vais te dire ce qui s'est passé (ce qu'il y a eu) alors*. Tout se passe donc ici comme si l'élément de l'histoire en cause (comme *les Alliés ont débarqué en Normandie* ou *les Allemands ont eu un temps mauvais moral*) était précédé de *ce qui s'est passé (ce qu'il y a eu) alors, c'est (est identique au/n'est autre que) le fait que...* Mais, répétons-le, quand ainsi on a une phrase-bloc qui, nominal désignant un fait, est intégrée dans le prédicat (abrégé) d'une construction présentative, la valeur du passé (y compris à déicticité effacée, bien sûr) n'est pas changée. On simplifiera donc l'exposé en négligeant ces constructions qui présentent des faits-événements ou faits-états de choses. On fera comme si les histoires citées ne comportaient que des phrases normales où une situation est reliée à une entité. Au reste, l'histoire de la vie d'un intellectuel peut être bel et bien du genre *il a été catholique. Puis il a été marxiste. Puis il a été musulman. Puis négationiste* (où, bien sûr, les situations sont en fait des SSCF).

Si seuls les passés peuvent raconter une histoire, ou, pour parler comme Togeby (1953: 122-3), si eux seuls peuvent faire «avancer le récit» (le faire démarrer, avancer, se terminer), on peut résoudre le problème de Guillaume (réf. perdue), qui demande pourquoi l'imparfait est impossible dans *vers 8 ans, Paul prit l'habitude de jouer dans la forêt en allant à l'école et d'arriver en retard pour la première leçon, celle d'italien. Mais un jour dans la forêt un loup lui demanda l'heure... en italien et il ne put répondre. Et il eut si peur d'être mangé par le loup qu'à partir de ce jour-là il ARRIVAIT tous les jours à l'heure à l'école*. En effet, on a là une histoire. Elle se résume par le titre *apprentissage de la ponctualité* et ses trois éléments principaux se paraphrasent *il prit l'habitude d'arriver en retard. Un jour, il eut très peur à cause de cette mauvaise habitude. De ce fait, il fut ponctuel à partir de ce jour-là* (où la dernière situation est en fait fermée : *et jusqu'à sa mort*). Comme les situations impliquées dans les éléments d'une histoire doivent avoir leur verbe au passé et

comme la situation finale (une SSSCF) est liée à un élément (un des plus importants) de l'histoire, son verbe doit être au passé – et non à l'imparfait comme le croient les étrangers pour qui habitude implique imparfait. (On le notera, le fait qu'on *doive* considérer *arriver tous les jours à l'heure à l'école à partir de ce jour-là* manifeste que le temps est fondamentalement une catégorie de la situation, alors même qu'il porte sur le verbe ou la copule – voire sur l'adjectif, comme en coréen.)

On résoudra aussi le problème de l'étudiant chinois qui (parce qu'on lui a dit que l'imparfait marque la durée ou qu'il couvre toute la période de référence) se trompe dans *en juin, je suis allé en France avec mes camarades. En juillet, nous restions à Paris pour avancer nos études. En août, nous voyagions en France*. On lui dira qu'il raconte l'histoire de ses vacances, que le séjour d'un mois à Paris et le voyage d'un mois en France (pour nominaliser ses phrases contenant des situations qui sont bien des SSCF) en sont des éléments et que les verbes des situations en cause dans les éléments successifs d'une histoire sont forcément au passé.

On résoudra surtout le problème des étrangers qui (croyant qu'état implique imparfait) pensent qu'on devrait avoir l'imparfait dans *incroyable, cette fille. En un mois elle a été blonde (trois jours). Puis elle a été brune (une semaine). Et enfin (le reste du mois) elle a eu les cheveux rouges*. On dira qu'on raconte là, sous l'angle de sa coiffure, l'histoire d'une fille et que les verbes des situations en cause dans les éléments successifs d'une histoire doivent être au passé. On tiendra un discours analogue (en notant que *fumer la pipe pendant dix ans* est un élément de l'histoire) à ceux qui (persuadés que habitude implique imparfait) pensent que *fumait...* s'impose dans *il a fumé la pipe pendant dix ans puis il s'est marié et a arrêté de fumer*.

421.2 Les passés qui compliquent la colonne vertébrale

On vient de le dire, il n'y a pas d'histoire racontée sans une succession d'éléments «avec avant» et «avec après» antérieurs à l'IDP. Autrement dit, sans un «ensemble de termes possédant un ordre qui dérive d'une relation qui a trois propriétés: a) elle doit être asymétrique, c'est-à-dire que, si x a la relation avec y , alors y ne l'a pas avec x ; b) elle doit être transitive, c'est-à-dire que, si x a la relation avec y et y avec z , alors x l'a avec z ; c)

elle doit être connexe, c'est-à-dire que si x et y sont deux termes différents quelconques dans son champ, alors ou bien x a la relation avec y ou y l'a avec x » (Russell 1988: 112-3). Ceci dit, une histoire racontée peut comporter en plus des éléments qui se greffent sur, et compliquent, ce «sequential backbone» (Givón 1984/1990: II: 275, n. 8), mais qui, éléments de l'histoire, auront encore un verbe au passé. Du reste, le fait que seules les situations «avec avant» et «avec après» au passé puissent servir à évoquer les situations qui se succèdent ne signifie pas que plusieurs situations «avec avant» et «avec après» au passé ne puissent avoir un rapport autre que la succession ou pas de rapport du tout. Voyons cela.

Si on a une succession dans *il luttait d'abord en employant le silence. Puis il essaya la ruse car le silence échoua. Mais cela aboutit également à l'échec. Il tenta alors la force. Mais rien n'y fit*, elle est perturbée. En effet, l'essai de lutte par la ruse est cité *avant* la mention de l'échec de la lutte par le silence et non après elle. Mais c'est logique: cet échec est présenté comme la cause de l'essai avec la ruse. Or, on précise forcément la cause d'un phénomène *après* l'avoir signalé (*parce que* x ne peut commencer un discours), alors que dans le réel la cause *précède* le phénomène – du moins le plus souvent, car, par exemple, la gravitation ne précède pas le chute des pommes. (L'étranger qui relie plus-que-parfait et action antérieure à une action passée s'étonnera qu'ici *échoua* soit au passé. On lui expliquera – soit dit en anticipant – qu'il s'agit non pas d'un complément secondaire mais bien d'un élément de l'histoire, qui raconte justement un *triple échec*. Et on opposera ce cas à un autre – comme celui cité plus bas – où la cause, secondaire, est exprimée avec l'analogie en *-ai/i-* du passé.)

Parfois, une succession comporte en outre des éléments simultanés. Le cas de *à 8 h Paul est entré par la porte-fenêtre, Jacques a franchi la porte et Simone est sortie du sous-sol. Ils ont couru vers le père. Ils l'ont embrassé. Ils ont dit «bon anniversaire»* est peu significatif car, l'histoire racontant *la surprise pour l'anniversaire*, il est clair que les trois éléments initiaux ne sont qu'une manière d'évoquer *un* élément unique (*ils sont entrés tous en même temps*) qui s'insère dans une pure succession. Mais ce n'est pas le cas des éléments simultanés de *il a sorti la clef. Quand il l'a tournée dans la serrure, elle s'est cassée. Alors il est reparti*. On voit bien ici qu'une histoire peut comporter des éléments qui, se greffant sur la succession, la compliquent et que leurs situa-

tions sont au passé. Et que plusieurs situations «avec avant» et «avec après» antérieures à l'IDP peuvent avoir un rapport autre que la succession. (On verra plus bas un cas de recouvrement partiel).

Passons au cas où il n'y a pas de rapport du tout. Ainsi la succession de 1912 *arriva. CETTE ANNEE-LA, PAUL SE MARIA, JACQUES PARTIT AU SERVICE MILITAIRE ET GASTON MOURUT. Jacqueline se retrouva seule et décida de quitter le pays* (d'après Hinrichs/Kamp, cités par Binnick 1991: 405) comporte un groupe d'éléments dont l'ordre n'est pas précisé. Ici tout ordre est possible (y compris avec une simultanéité de deux des trois éléments), même si la simultanéité des trois est improbable et si est plausible une succession reflétant, de façon iconique, l'ordre de l'exposé. Ceci dit, comme ci-dessus, ce cas est peu significatif car le sens rend clair qu'avec les trois éléments non ordonnés on évoque *un* élément unique (*le nid familial fut détruit*) qui s'insère dans une pure succession.

421.3 *Le passé ordinaire: une histoire toujours possible*

Il faut ici distinguer les deux passés. En effet, bien sûr, le passé *ordinaire*, par opposition au passé à déicticité effacée, ne sert pas forcément à raconter une histoire : je peux évoquer avec lui une situation «avec avant» et «avec après» antérieure à l'IDP sans en évoquer d'autres. En fait, ce qui est vrai, c'est seulement qu'avec ce passé je *peux* évoquer *plusieurs* situations de ce genre et qu'elles *peuvent* former une succession. C'est seulement qu'avec lui une histoire est toujours *possible*.

Conséquence de cela pour qui (pensant que cela faciliterait notamment l'apprentissage de la distinction passé/imparfait) a commencé à enseigner ce passé à des étrangers en le liant à la notion d'histoire: il faudra peu à peu s'éloigner de ce point de départ. On fera d'abord remarquer que si, face à A qui dit *je n'aime pas Paris. Quand j'y vais, j'y reste le moins longtemps possible. J'y ai habité 22 ans, ça m'a suffi!*, l'étranger B se trompe en s'exclamant *ah bon! vous FAISIEZ vos études à Paris!*, on ne peut lui dire que c'est parce qu'il *raconte* une histoire qu'il doit utiliser le passé ordinaire. Si ce passé s'impose, c'est seulement du fait que ce qu'il vient de comprendre et qui le surprend est (comme *j'y ai habité 22 ans*) *un élément*

d'une histoire *en arrière-plan*, celle de la vie de A. On a un cas semblable quand, dans une lettre à son ex-professeur, un étranger écrit en post-scriptum *je vous envoie une photo prise au restaurant où nous MANGIONS*, alors qu'il fait allusion au repas d'adieu organisé par son groupe. Si ici le passé s'impose, c'est encore seulement parce que (pour préciser de quel restaurant il s'agit) il cite un élément d'une histoire qui, non racontée, n'est qu'en arrière-plan (*quel restaurant? – rappelez-vous: on a décidé de fêter le départ, on a collecté de l'argent, on a choisi un restaurant, on y a mangé*).

On traitera ensuite un texte comme *je suis stupide: j'ai cru que Staline était génial. J'ai cru que le Père Noël existait. J'ai cru que ma femme reviendrait. J'ai cru, à dix ans et pendant six mois, que le soleil tournait autour de la terre. Et j'ai même cru que «extrême» n'avait pas d'accent circonflexe* ou comme *quel week-end! Ma belle-mère est morte, mon chien s'est noyé et, en plus, on m'a rayé ma voiture*. On ne peut ici que reconstituer une histoire (avec plus ou moins de certitude). Ici encore, l'histoire (celle de mes croyances stupides ou de mon week-end) n'est présente qu'en arrière-plan. Et si le passé s'impose, c'est seulement parce qu'on cite plusieurs éléments d'une histoire (et sans respecter l'ordre chronologique), comme arguments (ordonnés selon leur force de persuasion croissante) justifiant une affirmation. (On notera que le premier texte cité permet de reconstituer une histoire qui, outre la nécessaire succession, comporterait des éléments se recouvrant en partie. Et encore qu'il suffit d'ajouter *j'ai cru que x de 95 à 99 et que y de 96 à 98* pour avoir deux éléments qu'on ordonnera *différemment* selon qu'on considère les points initiaux, centraux ou finaux des situations.)

On fera enfin remarquer que dans *hier, j'ai eu Ali au téléphone, votre ancien étudiant. Il est marié, maintenant. Il a deux enfants. Il vous donne le bonjour* il n'y a pas d'histoire, même en arrière-plan. Il serait seulement possible d'en construire une autour de la situation au passé (celle de ma journée d'hier). Bref, ici le passé ordinaire apparaît tel qu'il est en lui-même, comme marque d'antériorité à l'IDP d'une situation «avec avant» et «avec après». (On notera que si on peut inventer une histoire autour de *la journée du 5 a été longue* – cf. *la journée du 5 a été longue, mais ils ont pu se reposer le 6*, etc. –, c'est plus difficile avec – prononcée à 21 h – *la journée a été longue!* Pourtant, ce cas ne dément pas l'idée qu'une histoire est toujours possi-

ble. Il doit simplement s'agir d'un élément *final*, comme dans *j'ai beaucoup travaillé hier, j'ai mal dormi cette nuit et la journée a été longue.*)

421.4 Le passé à déicticité effacée: une histoire toujours en cause

A l'inverse, on l'a dit, le passé à déicticité effacée n'apparaît quasi jamais dans une phrase isolée. En fait, il y a toujours succession. Bref, ce passé est intrinsèquement narratif. On objectera qu'est possible – voisin de celui cité à l'instant et donc *non narratif* – un texte comme *Paul crut à des tas de choses stupides dans sa vie. Il crut que Staline était génial. Il crut que le Père Noël existait. Il crut que sa femme reviendrait. Il crut, à dix ans et pendant six mois, que le soleil tournait autour de la terre. Il crut même que «extrême» n'avait pas d'accent circonflexe. Mais un tel texte n'existe que suivi par exemple de *donc, quand il arriva chez Saint Pierre, ce dernier hésita longuement. Mais, miséricordieux, il décida finalement de l'envoyer au purgatoire...* Bref, quoique justifiant lui aussi une affirmation avec des arguments pris dans une histoire en arrière-plan (et sans respecter l'ordre chronologique), il est bien néanmoins forcément intégré dans une histoire. Mais soyons plus précis: en fait, ayant évoqué un élément d'une histoire (*Paul crut à des tas de choses stupides dans sa vie*), le locuteur regrette de ne pas avoir choisi une version plus détaillée et donc plus convaincante. Il donne donc, avant de continuer à raconter, des détails. Mais, ceux-ci étant résumés par l'élément déjà cité, il ne s'agit que d'une parenthèse fournissant des illustrations – d'un groupe d'éléments dont l'ordre chronologique n'a pas d'importance, comparable au groupe en cause dans l'histoire de Jacqueline citée plus haut.*

Le passé à déicticité passée étant incompatible avec les déictiques, l'histoire racontée n'est pas quelconque. Benveniste ayant traité ce point, on sera bref. Puisque sont impossibles *ici, là bas, chez toi, hier, ma fille, etc.*, le monde en cause n'est pas celui que toi et moi connaissons. C'est un autre monde, inventé, qui n'existe pas, fictif. De la sorte, notre passé est intrinsèquement narratif également au sens où il est le temps de base de la fiction (racontée): contes, mythes, légendes, romans, nouvelles. Comme dit un personnage de *Djinn* de Robbe-Grillet: «une histoire, ça doit être au passé historique. Ou bien personne ne sait que c'est une histoire». Maintenant, du fait qu'on peut donner des indications temporelles ou

spatiales non déictiques du type *à Lyon* et *le 5/5/85*, l'histoire peut aussi relever d'un monde qui, quoique n'étant pas le nôtre, est réel. Mais, puisqu'est exclu tout élément lié au «je» et au «tu», puisqu'ici «personne ne parle» à personne et que «les événements se racontent eux mêmes» (Benveniste 1966: 241), l'histoire n'est pas telle qu'à travers elle un «je» se ferait comprendre ou s'exprimerait ou qu'un «tu» serait influencé ou interpellé. Le passé à déicticité effacée est donc aussi intrinsèquement narratif au sens où il est le temps de base pour l'historien qui raconte ce qui s'est passé *wie es geschehen ist*.

On le soulignera, l'histoire avec notre passé peut intégrer des sections au passé ordinaire, y compris avec des déictiques (c'est pourquoi il faut dire en fait qu'il tend à être incompatible avec les déictiques *à proximité immédiate*). C'est que l'alternance entre lien et rupture avec le «je-tu-ici-maintenant» permet des effets de styles utiles. Ainsi tel article racontant les relations Japon/USA évoque au passé les parties de l'histoire où ces relations sont bonnes et au passé à déicticité effacée celles où elles sont mauvaises, manifestant par là que pour l'auteur – et donc, d'après lui, pour nous, ici et maintenant – les secondes ne sont plus pertinentes.

Reste à noter un point évident, savoir que si le passé à déicticité effacée est parfois utilisé hors d'une histoire, ce n'est qu'une manifestation d'un phénomène fréquent avec tout élément qui, relevant de la seule langue littéraire prestigieuse, n'est employé activement que par peu de gens: on l'utilise de façon totalement injustifiée, seulement pour se distinguer. C'est ce qui se passe chez les journalistes dont le nombre s'est multiplié alors que la norme s'affaiblissait. (Bien sûr, dans une société où, à la fin du XIX^e siècle, les dissertations de philosophie étaient écrites en latin, la volonté de se distinguer amène aussi certains à utiliser notre passé comme il l'était dans la langue littéraire née de la langue royale, soit dans une histoire *avec* des déictiques.)

42.2 *Les transports dans le passé face à l'être: du secondaire complétant l'histoire*

Imaginons que, ayant promis une histoire aux enfants, je dise *il faisait froid. Il avait plu. Il y avait du brouillard. Il allait neiger. Il faisait nuit. J'avais*

faim. J'avais soif. J'avais froid. Je tremblais. C'était le mois de décembre. On n'était pas loin de Noël. Voilà. Bonne nuit! Bien sûr, je n'ai pas tenu ma promesse, voire accompli un acte incohérent. Le point en cause s'illustre aussi comme suit. Ayant annoncé mon histoire est simple, j'effectue un acte cohérent en disant hier à 3 h, il y allait y avoir un orage: il faisait chaud et humide. Je ne me sentais pas bien: j'avais trop mangé. J'étais triste: ma mère venait de mourir. Je sentais l'animosité des élèves: ils se posaient des questions parce que cette fois ils étaient en train de passer l'examen. En plus, Paule m'avait quitté la veille et je savais que mon père allait me le reprocher. Le directeur est entré dans la classe. Les élèves se sont levés. Mais moi, je suis resté assis. Alors il m'a renvoyé de l'école. Il en va de même si je limite aux passés du texte avec hier à 3 h, le directeur est entré dans la classe. Les élèves se sont levés. Mais moi, je suis resté assis. Alors il m'a renvoyé de l'école. Mais je suis incohérent si je me contente des formes en -ai/i-.

On le voit, on revient ici au transport dans le passé face à l'être, pour marquer que, face à une histoire, il ne se suffit pas à lui-même et peut typiquement être supprimé. Ici, il ne représente que de l'accessoire ou du secondaire. C'est la manifestation de ce qu'on a vu plus haut: liées seulement à un pseudo-IDP passé et non à l>IDP, les formes en -ai/i- ne peuvent servir à raconter l'histoire mais seulement à transporter dans le passé face à l'être. Bref, on rejoint ici la thèse de nombreux auteurs, mais qui se limitent à l'imparfait (dont Binnick dit – 1991: 398 – qu'il «does not advance narrative time») et utilisent les termes moins clairs (l'expérience pédagogique le prouve) de premier et second plans (Togeby 1953: 122-3; cf. aussi *Vordergrund* et *Hintergrund* chez Weinrich – 1971).

Ceci dit, si les transports dans le passé face à l'être ne relèvent pas de l'histoire elle-même (qu'ils précèdent, suivent ou interrompent), ils la complètent. C'est ce qu'on dira à l'étranger qui s'étonne qu'on n'ait pas le plus-que-parfait dans *hier je me suis levé tôt, j'ai mangé puis j'ai lu le livre que Hugo A ECRIT en exil*. Ici *avait écrit* serait absurde car ce qui est en cause n'a aucun lien avec l'histoire que je raconte. (Pour préciser de quel livre il s'agit, j'évoque, bien sûr au passé, un élément de la vie de Hugo que tu connais, soit d'une autre histoire, totalement indépendante de la première.)

42.3 L'histoire elle-même et le secondaire

423.1 Le français oblige à expliciter la distinction

Le style narratif de base illustre la remarque profonde de Boas (cité par Jakobson 1963: 83-4, 201): les langues diffèrent non par ce qu'elles *peuvent* exprimer mais par ce qu'elles *obligent* à exprimer. Ici, je dois choisir entre un passé et une forme en *-ai/i-*, soit expliciter que j'évoque un élément de l'histoire elle-même ou un transport dans le passé face à l'être, secondaire face à elle. A l'inverse, l'anglais n'oblige pas à exprimer la distinction: *lived* s'emploie tant dans l'histoire (*she lived in Paris for two years and then left, elle a habité Paris deux ans puis elle est partie*) que dans le secondaire (*I met a girl. She lived in Paris, j'ai rencontré une fille. Elle habitait Paris*). On a *had read* tant dans *once he had read her letter, he left, quand il eut lut (a eu lu) sa lettre, il partit (est parti)* que dans *he had read her letter, he knew, il avait lu sa lettre. Il savait* (et dans *he had read her letter the day before, il avait lu sa lettre la veille*, car ici aussi le résultatif a été réanalysé). Mais – comme tout être humain, puisque la distinction est logique – l'anglophone distingue histoire et transport dans le passé face à l'être et sa langue *peut* exprimer la différence, puisque par exemple *she was living in Paris* ne peut relever de l'histoire. (On n'en sera pas surpris, le passé anglais porte soit sur une situation «avec avant» et «avec après», soit sur une situation «sans après». Et, comme dit Givón – 1984/1990: II: 275, n. 8 – dans son vocabulaire: «bounded events tend to be the sequential backbone of narratives while unbounded states tend to be occasional background interruptions in the sequential flow».)

Bien sûr (soit dit en passant), le professeur de français langue étrangère s'appuiera ici sur la logique. C'est parce que sa langue ne l'oblige pas à expliciter notre distinction qu'un anglais écrit *un salarié modeste d'un certain âge épousa une femme qui PORTA la culotte*. Comme il sait bien qu'il ne s'agit pas d'un élément de l'histoire qu'il raconte, il comprendra vite son erreur sur le passé. Restera à expliquer que si la forme en *-ai/i-* qui convient est l'imparfait, c'est parce que si on fait du pseudo-IDP passé un vrai IDP, on a le présent. (On expliquera de la même façon *en 83 il a épousé une fille qui, C'ETAIT CLAIR, ALLAIT ACCOUCHER*: l'élément

complexe ne fait pas avancer l'histoire; on dirait *c'est clair: elle va accoucher* – ce pourquoi on n'a pas le *accoucherait* souvent attendu par les étrangers.)

423.2 Différences subtiles

La différence entre histoire et secondaire est parfois subtile. Ainsi dans le cas des formes comme *avait mangé/eut mangé* (ou *a eu mangé*, bien sûr). Expliquons d'abord ce qu'on constate dans les phrases en *quand*: pourquoi seul *quand il EUT MANGE, il partit* est-il possible, à l'exclusion de *quand il AVAIT MANGE, il partit*? Tout vient du fait que, face à *il partit* qui, comme CET, vaut à un instant, la subordonnée en *quand* joue le rôle de *à 8 h* en précisant cet instant. Comme elle le fait en le posant comme celui où vaut une situation, il est clair que la dite situation doit être passée et simultanée avec *partir* et, partant, qu'il doit s'agir d'un CET ou par exemple – puisque, lié à un instant, le passé évoque forcément un changement – d'une SSCO résultative au passé derrière laquelle est en fait en cause le CET d'entrée dans l'état résultant. Et, bien sûr, c'est ce qu'on a avec *eut mangé* – et pas avec *avait mangé*, qui n'est *pas* un passé. (Se confirme ici que, quoi qu'en ait Benveniste, il n'y a pas antériorité dans ce genre de phrase.)

Confirme l'analyse le fait qu'on trouve *avait mangé* hors des subordonnées en *quand*, comme dans *à 8 h il avait mangé. Alors il partit*. En effet, c'est logique, puisque justement n'est plus en cause la précision, à l'aide d'une situation qui est forcément un CET au passé, de l'instant où a valu le CET passé *partir*. (Certes, on sait ici que le départ a eu lieu à 8 h, mais c'est par une inférence indirecte à partir de la première construction.) Maintenant, bien sûr, se pose ici le problème de bien distinguer l'histoire (en cause dans *à 8 h il eut mangé. Alors il partit*) et le secondaire. Voyons cela avec le nouvel exemple qui suit:

A/ Un jour le chef lui demanda de traduire un texte long et complexe.

Il ne savait pas s'il y arriverait. Il se mit à rédiger.

1/ A 22 H il avait fini. Alors il s'offrit un whiskey.

2/ A 22 h il eut fini. Alors il s'offrit un whiskey.

B/ *Il rentra chez lui vers 21 h. Il décida d'écrire à sa mère.*

1/ *A 22 H il avait fini. Alors il se mit au lit.*

2/ *A 22 h il eut fini. Alors il se mit au lit.*

En fait, comme en A/ l'histoire évoque le *début* d'une tâche qui, difficile, ne sera peut être jamais finie, puis, d'autre part, le whisky comme *récompense* qu'un *succès* doit justifier, il est logique d'évoquer, avec 2/ *eut fini*, l'*élément de l'histoire* (le succès méritant récompense) qu'est le CET d'entrée dans l'état résultant. Ne mentionner que l'état résultant en un pseudo-IDP passé serait peu cohérent, puisque cela serait présenter l'important comme secondaire. En B/, l'histoire n'évoquant ni la récompense ni le début d'une tâche difficile, il n'y a aucune raison d'insérer en elle le CET d'entrée dans l'état résultant. Et toutes les raisons de ne proposer, dans le secondaire, qu'un transport en un pseudo-IDP passé, face à l'état résultant en cause avec 1/ *avait fini*.

Autre différence subtile, si j'envoie un courrier électronique à la famille d'un condisciple pour la prévenir (sans ménagement) d'une urgence, je dirai *venez vite! Paul a été arrêté hier. Il A TUE un prof*, alors que, si les choses sont moins graves, je me contenterai de *venez vite! Paul a été arrêté hier. Il AVAIT REFUSE de montrer ses papiers à la police*. C'est que je n'insère la cause dans (l'extrait de) l'histoire – avec l'inversion que cela implique – que si elle est importante. Sinon, je la mentionne dans le secondaire (ce qui illustre l'autre possibilité de traitement de la cause annoncée plus haut à propos de *il commença à lutter en employant le silence. Puis il essaya la ruse car le silence échoua*).

423.3 Contre-exemples?

A l'évidence, cet extrait de *La rose rouge* de Bourgeade dément notre analyse, puisque des passés relevant de l'histoire remplacent les imparfaits des transports dans le passé face à l'être qu'on attend: *Et ils allèrent à la République écouter Blum. Blum EUT une longue tête aquiline de canasson déliquescents, de précieux canassons déliquescents juifs. Près de lui, Thorez, Maurice, fils du peuple. Blum PORTA un complet sombre [...] Thorez PORTA un veston gris clair à revers large, qui retrousse, court, étriqué, les poignets qui sortent. Il FUT rose, joufflu,*

costaud, notre Thorez. Ils FURENT heureux. Thorez leva le poing. Ils levèrent le poing. Thorez entonna l'internationale. Ils entonnèrent l'internationale. Mais on n'a là qu'un «artefact littéraire» (Posner) qu'on peut négliger. (Les situations «sans après» en cause ne pouvant ici être réinterprétées en situations «avec avant» et «avec après», l'auteur entend bien utiliser le passé *sur des situations «sans après»*. Il se veut subversif.)

Analysons des contre-exemples plus intéressants, et d'abord celui-ci: *James Bond se présenta devant son chef avec la certitude d'être envoyé en Thaïlande. La veille, la lecture du journal lui avait donné une idée. Il était allé à la bibliothèque. Il avait obtenu de consulter les archives, et là, sur un papier jauni, il avait trouvé la solution du problème de Bangkok. Mais son chef lui demanda de s'occuper d'une tout autre affaire et il partit les larmes aux yeux.* En réalité, on ne peut objecter qu'ici les sens liés à l'analogie en -ai/i- du passé appartiennent en fait à l'histoire. En effet, si c'était le cas, on aurait une *autre* histoire que celle en cause (et où l'ordre réel des éléments serait *rétabli* et les verbes au *passé*), comme le montre le fait que le titre-résumé serait *bien du travail pour une déception* et non pas *une déception*. Confirme que le contre-exemple n'est qu'apparent et notre analyse confirmée, le fait que l'histoire se résume encore *une déception* si on la réduit aux seuls passés. En effet, si l'essentiel du sens n'est pas transmis par les transports dans le passé face à l'être des formes en -ai/i-, c'est bien qu'ils sont secondaires. (En classe de français langue étrangère, on acceptera de qualifier le passage au plus-que-parfait d'*histoire*, alors même que pour nous le terme ne signifie *que* «succession d'éléments antérieurs à l'IDP, avec d'éventuelles complications». Mais on soulignera que cette histoire – *la recherche fructueuse* – ne se suffit pas à elle-même – qu'elle est une «histoire dans le secondaire».)

Autre contre-exemple apparent: *Paul Durand a été renversé hier par un bus et il est mort dans la nuit. Il était né à Toulon, ville qu'il avait quittée pour Aix, où il avait étudié la chimie. Après une thèse qu'il avait soutenue en 1950, il s'était orienté vers l'étude d'un neurotransmetteur. Il avait publié à ce propos de nombreux travaux qui lui avaient valu le prix Nobel en 1979.* Ici, l'étranger apprenant le français veut souvent remplacer les plus-que-parfaits par des passés. On lui dira qu'il ne doit pas se laisser tromper par l'ampleur de «l'histoire dans le secondaire» et qu'il doit toujours se concentrer sur le sens en résumant le texte (car résumer les textes de ce genre, c'est les délester,

avant tout et en tout cas, de leur composante secondaire). En effet, on a là un article de journal qui se résume *mort*, et non *vie*, de *Durand*. Sa *vie* n'est évoquée que comme un *rappel*, *secondaire*, que seuls liront ceux qui ne la connaissent pas ou l'ont oubliée. (Ceci dit, on doit signaler que ce type de texte, *avec un secondaire en fait informatif*, est devenu canonique. Tel article de *La Recherche*, après deux phrases au passé, raconte sur deux pages la vie de Von Königswald, et donc une partie de l'histoire de la paléontologie, avec des analogues en *-ai/i-* du passé.)

On rencontre parfois sinon une *histoire*, du moins une *succession dans le secondaire*, quand le transport dans le passé face à l'être comporte des analogues en *-ai/i-* du futur subjectif (sur des situations «avec avant» et «avec après»). Ainsi dans *à douze ans, il commença à lutter en employant le silence. Mais le silence échoua, alors il essaya la ruse. Il était là, aimable, mais agissait par derrière. Mais cela échoua également. Il tenta alors la force. Mais rien n'y fit. Et un jour il comprit la vérité: il partirait, s'installerait dans un autre pays où il tenterait d'oublier et où il mourrait sans y parvenir*. Ici aussi, le texte, qui se résume *il a compris que la lutte est impossible et l'exil inévitable*, se résumerait *il a vécu sans vaincre l'oppression* si les situations avec l'analogie du futur subjectif étaient des éléments de l'histoire (ce qu'en fait on ne peut envisager qu'en négligeant la question de ce qu'est la vérité). De même, ici aussi le texte délesté de son transport dans le passé (auquel manquerait une précision sur ce qu'est la vérité) se résume de la même façon que le texte intégral.

Certains contre-exemples, par contre, sont réels, mais ne correspondent qu'à la nécessaire simplification d'un texte complexe. Pour ne citer qu'un cas (car on n'entend pas ici faire œuvre de stylistique littéraire), on traite souvent en histoire une «histoire dans le secondaire», du moins après un début normal, si elle est très longue et si cela ne remet pas en question la perception de la secondarité. On a ainsi (avec des passés à la place des plus-que-parfaits) *c'était surtout la veille que le changement s'était produit. Le matin il s'était rendu au Palais de Justice et, au lieu de lui dire que Pierre était justement dans le cabinet du juge d'instruction, on lui avait fait une réponse évasive. Sinon, il aurait pu attendre pour voir passer son frère. L'après-midi, par contre, alors qu'il restait morne devant sa tasse de café, à l'hôtel, un inspecteur en civil VINT le demander et le CONDUISIT au Palais, sans le renseigner* (d'après Simenon, *Tout Simenon*, 20, 886-7).

On terminera par ce qui peut sembler un contre-exemple réel à qui définirait *seulement* comme importants (le mot est après tout le contraire de *secondaire*) les éléments de l'histoire. Considérons *il acheta les explosifs en juin. Il reçut le feu vert en juillet. Il arriva dans la capitale en août. Le 3 septembre, dix noms nouveaux figuraient dans le registre des décès de la mairie du cinquième*. Ici le transport dans le passé face à l'être est bien secondaire. S'il est, certes, important, en fait, il ne l'est pas en lui-même, mais parce qu'il induit les éléments décisifs de l'histoire qu'on a sous-entendus, savoir *l'attentat réussi. Il fit dix morts*. Le procédé est systématisé dans le texte suivant: *il acheta les explosifs en juin. Il reçut le feu vert en juillet. Le 15 août, il était dans la capitale. Le 18, il connaissait parfaitement les habitudes des gardiens et les possibilités de pénétration. Fin août, il était prêt. Le 3 septembre, dix noms nouveaux figuraient dans le registre des décès de la mairie du cinquième*. Ici les transports dans le passé secondaires sont importants en ce qu'ils induisent *il partit pour Paris, puis il observa les lieux; puis il termina sa préparation et l'attentat réussit, il fit dix morts*.

4.2.4 Un cas particulier de style narratif de base: l'histoire invisible

Le cas qui précède conduit à un contre-exemple apparent qui mérite d'être mis à part. Considérons *à 10 h, elle était à la Chambre où elle participait au débat qui avait commencé la veille. À 16 h, elle écrivait le rapport qu'elle allait remettre au président le soir. Et à 18 h, elle était morte*. Ce texte étant possible alors qu'il ne comporte *que* des transports dans le passé face à l'être, on objectera qu'il est impossible d'en rester à l'alternative qui veut qu'on ait, soit un transport dans le passé face à l'être qui, unique, se suffit à lui-même (c'est le cas cité au début de ce chapitre), soit (comme dans le style narratif de base) un ou plusieurs transports dans le passé face à l'être dont chacun, loin de suffire à lui-même, doit apparaître avec une histoire dont il est un complément secondaire. Mais l'objection ne tient pas. On a bien ici des transports dans le passé face à l'être qui ne se suffisent *pas* à eux-mêmes mais *dépendent* d'une histoire. Celle-ci est simplement invisible. En effet, ce texte est forcément une réponse à par exemple *elle est morte! Que S'EST-IL PASSE?* et il peut être précédé par exemple de *je ne sais pas, écoute...* (voire suivi par exemple de *peut-être A-T-ELLE EU un infarctus?*).

Est donc bien en cause une histoire. Mais, le locuteur ignorant celle de la mort de cette femme, c'est celle des constats successifs effectués à ce sujet. Chaque phrase est ici en fait liée à un *on a vu/constaté (ensuite) que...* qui n'est pas explicité parce qu'il va sans dire. (Certes, chaque phrase peut être précédée de *on sait que...*, mais on ne peut dire *on sait que...* que parce que *on a vu/constaté que...*).

Voyons un autre exemple: *à 9 h, elle était à la Chambre où elle participait au débat qui avait commencé la veille. À 16 h, elle écrivait le rapport qu'elle allait remettre au président le soir. À 18 h, elle donnait une interview à un journaliste auquel elle avait dit dix fois qu'elle le ferait sans jamais avoir pu tenir sa promesse. Et à 20 h, elle dînait avec le président!* Un tel texte serait forcément précédé cette fois par exemple de *comment ça* «elle n'a rien fait hier!» De la sorte, si ici le locuteur connaît l'histoire de la journée de la femme, il est néanmoins clair qu'ici encore – parce qu'il entend montrer l'absurdité de l'affirmation citée – il choisit de raconter celle des constats successifs effectués à ce propos. Ici aussi, chaque phrase est liée, disons à un *tout le monde a vu/constaté (ensuite) que...* qui va sans dire. On a donc là au total deux exemples d'un cas particulier de style narratif de base.

4.3 Transports dans le passé face au changement et face à l'être: le film verbal

43.1 Cœur du film verbal et transport dans le passé face au changement

Un transport dans le passé peut aussi mettre l'auditeur face à un *changement*. C'est ce qui se passe dans le cœur de cet autre style narratif qu'est le film verbal, cœur qu'on décrit ici (en attendant d'en venir à la périphérie) en montrant que s'il ressemble à celui du reportage, il a aussi des traits propres.

431.1 Comme celui du reportage: constructions impertinentes paradoxales

On l'a vu au chapitre III, dans les constructions impertinentes paradoxales où il suggère un changement à l'IDP, le présent porte sur une situation «avec avant» et «avec après» x dans un contexte qui interdit que x renvoie en fait (dans une construction impertinente *ordinaire*) à une situation «sans après». Mais le fait qu'un acte disant ce qui vaut à l'IDP ne puisse normalement évoquer un changement entraîne *deux* cas d'impossibilité du présent: celui où est en cause une situation qui est un changement en elle-même (de l'amont/base à l'aval/but) et celui d'un changement (de x à *non x*) qui aurait pu ne pas se produire car dû au fait qu'est en cause une situation cessant de valoir pendant l'acte. Partant, nos constructions impertinentes paradoxales suggèrent *deux* types de changement à l'IDP. Il est intrinsèque si la situation «avec avant» et «avec après» *est* un changement, par exemple un CET (cf. *le président sort!*). Il est extrinsèque si elle peut être vue comme liée à une situation qui peut cesser de valoir pendant l'acte disant ce qui vaut à l'IDP (et peut «avoir lieu en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire»). C'est le cas avec un CE/PAFFI (cf. *le président monte l'escalier un instant!*), un CE/PSFF (cf. *il court un instant!*) et une SSCF (cf. *le président a peur un instant!*), qu'on peut voir comme liés à la cessation de validité (avant la fin dans le premier cas) du PAFO *monter [successivement les marches de] l'escalier*, du PSFO *courir* et de la SSCO *avoir peur*. (Quoique pouvant être vues comme liées à une SSSCO, les SSSCF sont exclues. Est inconcevable par exemple *fumer épisodiquement pendant un instant*, qui ne peut «avoir lieu en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire».) Les CET/PAFFC peuvent eux aussi suggérer un changement intrinsèque (cf. *le président siffle son café!*) car ils sont en eux-mêmes un changement, même s'ils s'obtiennent par un *processus* fermé et complet (si bien qu'eux aussi doivent pouvoir «avoir lieu en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire»). Certes, il y a des CET/PAFFC (comme *lire [prendre connaissance du] le télex*) qui semblent pouvoir être vus comme liés à une situation qui peut cesser de valoir pendant l'acte disant ce qui vaut à l'IDP, *i. e.* à un PAFO (comme *lire [successivement les phrases du] le télex*). Mais cela ne change rien, car on a alors en fait (comme ci-dessus) un CE/PAFFI (intégrant un élément comme *un instant*), puisqu'il n'y a de CET/PAFFC

que si la cessation a lieu *à la fin* du processus qui ainsi est fermé et complet.

On l'a vu, on retrouve ceci à l'imparfait. Les constructions impertinentes paradoxales suggérant un changement en un pseudo-IDP passé s'illustrent de même avec *peu après le président SORTAIT et tombait, mort*, avec *peu après le président MONTAIT L'ESCALIER UN INSTANT puis tombait, mort*, avec *peu après le président COURAIT UN INSTANT puis tombait, mort*, avec *peu après le président lisait le télex, AVAIT PEUR UN INSTANT, se remettait à sourire et tombait, mort* et avec *peu après le président LI-SAIT LE TELEX et tombait, mort*. Et, bien sûr, c'est parce qu'ici l'auditeur est transporté en un pseudo-IDP passé face au *changement* qu'on parle de *film* verbal (fait avec des mots) – étant entendu que les exemples suivants montreront que ce style narratif n'est pas limité aux «chutes» narratives, choisies ci-dessus pour être convaincant. (Répétons-le, ce style a été créé par des écrivains du XIX^e siècle. Et, bien que passé dans le roman populaire – cf. Fantômas – et chez les journalistes, il n'est utilisé activement que par peu de gens. On peut donc douter qu'ici l'imparfait soit un analogue en -ai/i- d'une forme de base aussi nécessaire que les autres – doute que confirmera l'étude de l'autre analogue du reportage qu'est le *reportage simulé*, style narratif où le changement au pseudo-IDP passé est suggéré par un présent *implicitement* pseudo-déictique passé – dit de narration.)

Mais ici on doit compléter le chapitre III. En effet, le présent impertinent paradoxal sur un CET ou un CET/PAFFC qui suggère, au cœur du reportage, le changement intrinsèque à l'IDP est parfois lui même suggéré par un présent sur un lexème de PSFO, PAFO ou SSCO (ce qui montre à quel point peut être complexe le travail discursif). C'est le cas si, après un élément normal (périphérique en fait), on adopte soudain une élocution rapide et forte (traduite ici par les capitales). Ainsi *le président marche vers la porte... Il COURT!* évoque, derrière le PSFO, le CET *se met à courir*. Ainsi *il est debout en bas... Il MONTE L'ESCALIER!* suggère, derrière le PAFO, *commence à monter l'escalier*. Ainsi *il est calme... Il A PEUR!* renvoie, derrière la SSCO, à *prend peur*. Et on a de même *il est en bas... Il MONTE L'ESCALIER! il prend le micro!* où, du fait du contexte *il prend le micro*, est suggéré, derrière le PAFO *monter l'escalier* (escalier qui n'a

que quelques marches), un présent impertinent sur le CET/PAFFC *passer de «en bas de l'escalier» à «en haut de l'escalier»*.

Et on retrouve ceci au cœur du film verbal, étant donné qu'ici (trait qui distingue le film verbal du reportage) ce sont des éléments *non prosodiques* qui, après l'élément périphérique, indiquent le travail sur une situation «avec avant» et «avec après» derrière le lexème de situation «sans après»: *le président marchait calmement. Puis, soudain, courait en hurlant* suggère, derrière le PSFO, *se mettait à courir en hurlant*. Dans *il attendait en bas. Puis, finalement, montait lentement l'escalier*, on a affaire, derrière le PAFO, à *commençait à monter lentement l'escalier*. Dans *il était calme. Puis, soudain, il AVAIT PEUR, ouvrait la porte et s'enfuyait*, la SSCO suggère *prenait peur*. Et on a le *président était debout en bas. Puis, soudain, il montait l'escalier et prenait le micro!* où, derrière le PAFO, est suggéré le CET/PAFFC *il montait l'escalier*.

Bien sûr, dans un film verbal comme *peu après, une voiture arrivait. Un homme sortait. Et la porte s'ouvrait* (exactement comme quand un policier en surveillance dit *une voiture arrive... Un homme sort... La porte s'ouvre...*) est en cause à chaque fois une phrase-bloc qui, valant un nominal, désigne un fait et est intégrée en réalité dans le prédicat réduit d'une construction présentative. Mais, ici encore, on simplifie l'exposé en négligeant ce phénomène dans les illustrations qui suivent: on fait comme si on n'avait affaire qu'à des phrases normales où une situation est reliée à une entité.

431.2 Différent de celui du reportage: les situations en accéléré

Comme avec un pseudo-IDP passé le réel est *représenté* et non *constaté ou constatable*, le cœur du film verbal a aussi des traits que n'a pas celui du reportage. On le voit avec *en 1940 naissait à Lyon un certain Paul Albert. En 1946, il entrait au lycée. En 1950, il obtenait le bac avec mention «très bien». En 1954, il posait sa candidature à un poste de député sur les listes du parti démocrate puis entrait à la Chambre. En 1958, il devenait gouverneur de la Guyane. Une fois revenu de ce poste difficile, il affichait sa volonté de diriger le pays. Mais, à peine cette déclaration faite, il mourait dans des souffrances atroces, le destin privant ainsi le pays d'un de ses plus grands espoirs*. Au cœur d'un reportage où pèse la contrainte du réel, je ne pourrais pas, comme je le fais pour les pseudo-IDP passés de cette *narration*, choisir l'IDP où il y a changement ou passer d'un IDP à

un autre très éloigné. (On le notera, les circonstants temporels *antéposés* qui explicitent en quel pseudo-IDP passé l'auditeur est transporté face à un changement confortent la métaphore du *film* verbal: dans un film une séquence *commence* souvent par un insert du genre *Lyon, 5/8/40*. Par ailleurs, si on se passe de circonstant dans à 8 h *Paul se levait, OUVRAIT LA PORTE et SORTAIT*, où il va sans dire que le nouveau pseudo-IDP passé est défini par *un instant plus tard*, on se passerait aussi d'insert dans un film évoquant les mêmes réalités.)

On l'a vu au chapitre III, ce caractère *sui generis* du cœur du film verbal se révèle aussi en ce que s'y conçoit, à l'inverse de ce qui vaut dans un reportage, le travail sur une situation «avec avant» et «avec après» qui *ne peut* «valoir en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire». Mais il faut ici être systématique. On a d'abord *peu après, il DEMONTAIT LE MOTEUR et REPARAIT LA PIECE* ou *ensuite, il COURAIT JUSQU'A L'EGLISE et se mettait à prier* (avec des CET/PAFFC). On a ensuite *après la terrible nouvelle, il MARCHAIT QUELQUES HEURES LE LONG DU FLEUVE et mettait fin à ses jours* (avec un CE/PSFF). On a encore *peu après, il LISAIT SON TINTIN UNE HEURE et s'endormait, apaisé* (avec un CE/PAFFI). On a enfin *après l'opération, il ETAIT MIEUX QUELQUES JOURS. Mais une crise le terrassait définitivement le 1.1.85* (avec une SSCF). Et, bien sûr, il faut par ailleurs répéter qu'on *peut* avoir un imparfait impertinent paradoxal sur une SSSCF, comme dans *après cette crise, il ECRIVAIT UNE PETITE HEURE PAR JOUR PENDANT QUELQUES SEMAINES, puis posait définitivement sa plume le 1.1.85*.

Ici les situations «avec avant» et «avec après» sur lesquelles porte l'imparfait sont représentées comme *condensées* en un *instant*. On parlera de *situations en accéléré*. Evidemment, si cela confirme l'assimilation au film qui seul connaît ce procédé, cela en révèle aussi les limites car ici est en accéléré *toute* situation «avec avant» et «avec après» qui n'est pas telle qu'elle puisse «avoir lieu en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire», alors que, dans un film, ce n'est le cas ni que toute *séquence longue de l'histoire est filmée en accéléré* ni que toute séquence en accéléré évoque une réalité qui pour ainsi dire *ne vaut qu'en ne valant plus*. (Une séquence en accéléré peut évoquer un Buster Keaton plus rapide que l'éclair, mais aussi ce qui

serait ennuyeux si on utilisait la vitesse normale). Ceci dit, on gardera le terme de *film verbal*. Pourquoi?

431.3 Faire vivre *une histoire* trépidante

Parce que, comme le film, le cœur du film verbal transporte dans le passé et donc *fait vivre* l'histoire plutôt qu'il ne la raconte. Et que, sinon comme le film le fait toujours, du moins comme lui seul peut le faire, il fait vivre une histoire *trépidante*, en transportant l'auditeur en des pseudo-IDP passés qui se succèdent rapidement et où il est à chaque fois face à un changement, et donc face à un phénomène qui, y compris parce qu'en accéléré, évoque ceux du reportage qui ont lieu en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Le premier point est rendu clair par le texte déjà cité: *en 1940, naissait à Lyon un certain Paul Albert. En 1946, il entrait au lycée. En 1950, il obtenait le bac avec mention «très bien». [...] Mais à peine cette déclaration faite, il mourait dans des souffrances atroces, le destin privant ainsi le pays d'un de ses plus grands espoirs.* En effet, cette histoire est si peu ordinaire que tu ne me croirais pas si je te la *racontais* (en style narratif de base). Je choisis donc, pour ainsi dire, de me taire et de te *projeter un film*: transporté à chaque fois face au phénomène, et donc le vivant comme tu le vivrais ici et maintenant, tu y croiras forcément. (Un film peut être une fiction et un documentaire peut être truqué. Mais cela ne change rien: on *croit* à la fiction, on est *trompé* par le truquage.) On a un cas voisin avec *le 8 avril 1978, dix avions Transall de la base d'Orléans décollaient en direction d'Agadir, Maroc. Là, ils chargeaient hommes et matériels, puis filaient jusqu'à Kolwezi, après une escale à Libreville et Kinshasa, capitale du Zaïre.* Ici le cœur du film verbal (qui comporte aussi des situations en accéléré) nous transporte face à ce que le gouvernement veut nous cacher, qui ainsi est indéniable. Certes, d'autres effets stylistiques sont possibles. Ainsi, dans l'article de journal (modifié) suivant, le cœur du film verbal (comportant encore des situations en accéléré) sert surtout à faire ressentir les émotions des acteurs et des témoins: *vers 3 h du matin, un incendie éclatait chez M. X. Aussitôt, il appelait les pompiers, courait jusqu'à sa femme endormie, la prenait à bras le corps, la jetait par la fenêtre, puis se jetait lui-même dans le vide. Mais la couverture tendue par les pompiers craquait sous leur poids et ils s'écrasaient sur le béton.* Ceci dit, il

est clair que, quoique variés, les effets stylistiques produits reposent toujours sur le fait que, transporté face à lui, tu *vis* le phénomène passé. Ou – cela revient au même – sur le fait qu'est proposée (Lerch, cité par Coseriu 1976: 141) une «lebhaftes Vorstellung». (Bien sûr, on peut parler de *représentation* dès le transport dans le passé de l'imparfait *ordinaire* – ce qui justifie déjà la métaphore du film: il ne s'agit ni d'un tableau ni même d'une photo mais bien, puisque le monde évoqué est sans changement *et non pas immobile*, d'un *plan fixe*.)

Et les mêmes textes montrent aussi, deuxième point, que l'histoire est *trépidante*, un «rasches Aufeinanderfolgen von Geschehnissen» (Coseriu 1976: 139): la carrière de Albert est *fulgurante*; le pouvoir *vole* au secours de Mobutu; le destin assène ses coups à une *vitesse* effrayante. En chaque pseudo-IDP passé, on est face à un *changement* et donc face à un phénomène qui, y compris parce qu'en accéléré, évoque ceux du cœur du reportage qui ont lieu *en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire*. Mais, de plus et surtout – toujours comme au cœur du reportage, même si ce n'est plus imposé par le réel mais *choisi* –, chaque construction impertinente paradoxale utilise typiquement (on l'a dit) un pseudo-IDP passé qui ne sert *que* pour elle, la situation évoquée ensuite relevant d'un *nouvel* acte avec un *nouveau* pseudo-IDP passé.

431.4 Note pédagogique

A l'évidence, le cœur du film verbal fera problème pour les étrangers formés à l'emploi des temps avec le style narratif de base. Face à *en 1940, naissait à Lyon un certain Paul Albert. En 1946, il entra au lycée. Etc.*, ils penseront qu'on a là des imparfaits fautifs ou qui démentent qu'on ne puisse raconter l'histoire elle-même avec l'imparfait. Il faudra donc expliquer qu'ici, bien que portant sur des situations «avec avant» et «avec après» et rappelant de ce fait le rôle du passé dans l'histoire racontée, ces imparfaits marquent *toujours* la validité d'une situation en un pseudo-IDP passé où l'auditeur est transporté. Préciser qu'ils sont analogues aux présents impertinents paradoxaux du cœur du reportage et donc suggèrent, en portant sur des situations «avec avant» et «avec après», le *changement en* un pseudo-IDP passé. Et conclure qu'on a donc là un *autre* style narratif où,

loin de raconter l'histoire en évoquant ses éléments successifs antérieurs à un IDP, on la *fait vivre* en transportant, comme souvent au cinéma, l'auditeur en *des* pseudo-IDP passés qui se succèdent rapidement et où, à chaque fois, il est face à un changement.

Le professeur aura donc intérêt à travailler le cœur du film verbal *après* celui du reportage. Davantage, comme l'autre analogue du reportage qu'est le reportage simulé relève quant à lui de la langue commune (cf. chapitre V) et a sans doute un équivalent en toute langue ayant un présent, il traitera le cœur du film verbal *en s'appuyant sur celui du reportage simulé*. Ceci dit, il n'abordera ces points qu'une fois stabilisé chez les élèves l'imparfait ordinaire. On travaillera donc d'abord (en opposant cela à ce qui se produit avec le passé et en le rapprochant de ce qu'on observe avec le présent) sur l'incompatibilité en langue de l'imparfait avec les situations «avec avant» et «avec après» comme *trouver la clef, prendre peur, tomber amoureux, lire pendant une heure, aller jusqu'à l'église*, etc. et en insistant sur le fait qu'avec lui il ne peut s'agir de la *succession* de situations impliquée par l'histoire (la nécessaire co-validité de plusieurs situations se manifestant en ce qu'on peut sans dommage changer l'ordre dans par exemple *elle était triste. Elle était fatiguée*, alors que c'est impossible avec les situations au passé d'une histoire.)

Ensuite, on travaillera les imparfaits qui ne renvoient qu'à une succession d'actes disant ce qui vaut en un pseudo-IDP passé, le changement ayant lieu *entre* ces actes, dont chacun évoque encore un monde sans changement en portant sur une situation «sans après», même si c'est un monde *nouveau*. On mettra en évidence les différents cas. On a d'abord à *un moment, le moustique était au plafond. Puis, il était sur la lampe. Puis, il volait devant la télé* – ce qui se compare à *il est au plafond... Il est sur la lampe... Il vole devant la télé* (dit par qui m'aide à chasser le moustique), où c'est quand une situation est contradictoire avec la précédente que l'auditeur, supposant comme d'habitude un locuteur sain d'esprit, déduit qu'est en cause, après un changement, un nouvel acte avec un nouvel IDP. On a ensuite *il y avait Paul. Plus tard, il y avait sa sœur* – ce qui se compare à *il y a Paul... Maintenant, il y a sa sœur* (dit par le policier en surveillance), où, la seconde situation n'étant pas forcément contradictoire avec la précédente (cf. *il y a sa sœur, EN PLUS*), seul *maintenant* (un mot souvent issu du

mot *nouveau*) indique à l'auditeur qu'il s'agit d'un nouvel acte avec un nouvel IDP. On a enfin *il faisait chaud. Nous étions près du cratère. Quelques instants plus tard, il faisait frais. Le vent soufflait* – ce qui est semblable à *il fait chaud. Nous sommes près du cratère...* *Maintenant, il fait frais. Le vent souffle* (à la radio), où signalent actes et IDP nouveaux à la fois *maintenant* et la contradiction entre deux des situations en cause.

431.5 Constructions impertinentes paradoxales et pouvoir implicatif

On l'a compris, l'essentiel à propos de l'imparfait du cœur du film verbal est de marquer que, contrairement à ce qu'on dit souvent, il n'est pas à *sens passé* ou *pro praeterito* mais se compare bien au *présent*. Certes, à l'inverse de l'imparfait ordinaire et comme le passé, il est implicatif sur *pouvoir*. On a ainsi *à la cinquième tentative, à midi, il pouvait enfin sortir*. Mais ce n'est pas une objection. L'implicativité ici vient bien sûr du fait qu'est en cause une construction impertinente paradoxale suggérant un *changement* (en un pseudo-IDP passé) et que ce changement est *celui de «l'impossibilité de x» à son contradictoire qu'est la «possibilité de x»*. En effet (répétons-le), l'impossibilité de *x* implique *non x* (*ne pas pouvoir x* est *anti-implicatif* à tous les temps). Et, comme le contradictoire de «l'impossibilité de *x* – QUI IMPLIQUE NON X», c'est forcément la «possibilité de *x* – QUI IMPLIQUE X», il y a implicativité. Ceci rappelle, certes, le cas de *à 8 h il put sortir*, valant le CET *il lui devint possible de...* du fait de la localisation en un instant. Mais la différence n'en est pas moins claire. Le passé évoque le changement en un instant *ordinaire* alors que notre imparfait l'évoque *au pseudo-IDP passé* – exactement comme, au cœur du cœur du reportage, est suggéré ce même changement, mais *à l'IDP*, avec le présent impertinent paradoxal de *il essaie...* *Non. Cela ne marche pas. Il essaie encore. Il a de la constance: c'est impossible. Si! finalement, il peut sortir* (où *pouvoir* est bien sûr aussi implicatif).

Certes, il y a aussi le cas de l'implicativité de *à 5 h il ouvrait les yeux. Pouvait un instant lever la main. Puis, finalement, rendait l'âme*. Mais, *ici aussi*, cela vient de ce qu'il s'agit d'une construction impertinente paradoxale qui suggère le *changement* (en un pseudo-IDP passé) de «l'impossibilité de *x*» au contradictoire qu'est la «possibilité de *x*». Le fait qu'il s'agisse d'un change-

ment non plus intrinsèque mais extrinsèque (et donc d'un phénomène qui aurait pu ne pas être tel qu'il vaille qu'en ne valant plus) ne change rien. Ceci rappelle cette fois le cas du passé dans *les premiers jours il a pu se lever, mais ce n'est plus le cas*. Mais la différence avec notre imparfait est encore plus claire que ci-dessus. En effet, si poser avec le passé la «possibilité de x (pendant une période)», c'est forcément l'opposer à son contradictoire: «l'impossibilité de x (hors de cette période, notamment *après* elle), il ne s'agit pas *du tout* d'évoquer le changement de l'une à l'autre à un instant donné. Or, c'est précisément ce changement (en un pseudo-IDP passé) qu'évoque notre imparfait impertinent paradoxal. Exactement de la même façon que, au cœur du reportage, le présent impertinent paradoxal de *il ouvre les yeux. Il peut un instant lever la main. Il rend l'âme* (où *pouvoir* est bien sûr implicatif) qui, en portant sur la SSCF *être possible un instant de lever la main*, suggère un changement (extrinsèque) à l'IDP et donc une réalité qui vaut qu'en ne valant plus.

43.2 Périphérie du film verbal et transport dans le passé face à l'être

432.1 Comme celle du reportage

Peuvent s'ajouter aux constructions impertinentes paradoxales du cœur du reportage des constructions ordinaires qui forment une périphérie. C'est qu'il faut aussi évoquer des réalités qui – quel que soit leur rapport à un des IDP en cause (ou à un pseudo-IDP passé lié à lui) et quel que soit l'acte effectué en les évoquant – renvoient encore aux péripéties qui, par définition, intéressent l'auditeur d'un reportage, à ceci près qu'elles *n'ont pas été rapportées en direct ou ne pouvaient l'être*. Citons quelques exemples (en caractérisant l'acte effectué et les péripéties impliquées). On a une description dans *le preneur d'otages sort. IL BOITE* (il a donc peut-être été blessé en luttant avec un otage) ou dans *Paul passe la balle à Jean QUI EST DEVANT LE BUT ADVERSE* (il s'est donc placé de façon judicieuse). On a un transport dans le passé face à l'être dans *le preneur d'otages ferme le vasistas QUI PERMETTAIT L'UTILISATION DE MICROS* (il a donc compris que la police savait ce qui se disait à l'intérieur) ou dans

Paul passe la balle à Jean QUI TOUT A L'HEURE BOITAIT (son état s'est donc amélioré). Dans *le preneur d'otages sort, derrière un otage QUI SAIGNE. LA BRUTE L'A SANS DOUTE FRAPPE PARCE QU'IL RESISTAIT*, la description indique que l'otage a été blessé et le texte en style narratif de base qui suit évoque ce qui a dû se passer. Dans *Paul passe la balle à Jean QUI A SANS DOUTE COURU JUSQU'AU BUT ADVERSE QUAND LA DEFENSE ADVERSE, QUI S'ETAIT DESORGANISEE, ETAIT UNE VRAIE PASSOIRE*, le texte en style narratif de base évoque de même ce qui a sans doute eu lieu. On notera qu'on a des péripéties à venir, mais découlant de l'actuel, dans *le preneur d'otages sort. Il va jusqu'à la voiture. IL VA PARTIR DANS QUELQUES INSTANTS* ou dans *Jean rentre. C'EST LUI QUI VA TIRER LES COUPS FRANCS DANS LE RESTE DU MATCH*.

Le film verbal peut avoir une périphérie semblable à celle du reportage. Bien sûr, là où les constructions périphériques du reportage avaient rapport à un IDP (ou à un pseudo-IDP passé lié à lui) voisin d'un IDP utilisé pour suggérer un changement, celles du film verbal s'appuient sur un *pseudo-IDP passé* (ou sur un pseudo-IDP passé antérieur à lui) voisin d'un pseudo-IDP passé employé pour suggérer un changement. De la sorte, on a ici des textes qui ne comportent que des formes en *-ai/i-*, celles qui transportent dans le passé face à *l'être* (dont les imparfaits ordinaires) s'ajoutant aux imparfaits impertinents paradoxaux qui transportent dans le passé face au changement. (Ces textes surprendront l'étranger formé avec le style narratif de base. Il faudra reprendre la métaphore du film verbal en intégrant au moins plans fixes, flash-back et anticipations.) Pour ne transposer que quelques-uns des exemples ci-dessus, on a ainsi *soudain, le preneur d'otages sortait. Mais IL BOITAIT...* et *peu après, le gangster fermait le vasistas QUI PERMETTAIT L'UTILISATION DE MICROS et...* Ou encore *peu après, le bandit sortait, derrière un otage QUI SAIGNAIT. LA BRUTE L'AVAIT SANS DOUTE FRAPPE PARCE QU'IL RESISTAIT. Aussitôt, le commissaire décidait de... et puis le gangster sortait. Il allait jusqu'à la voiture. IL ALLAIT PARTIR DANS QUELQUES INSTANTS, mais la police...* (On notera, en attendant d'y revenir au chapitre V, que les formes en *-ai/i-* comme *permettait* et *résistait* étaient déjà dans les reportages correspondants: elles y étaient liées à un pseudo-

IDP passé: elles le sont ici aussi, mais il s'agit d'un pseudo-IDP passé *antérieur à un autre pseudo-IDP passé.*)

432.2 Différente de celle du reportage

Ceci dit, ici encore le film verbal a des traits propres. L'auteur, non contraint par le réel, peut proposer de *longs* transports dans le passé face à l'être (qui atténuent le caractère trépidant de l'histoire) et surtout, narrateur omniscient, il peut ajouter des éléments périphériques qui *ne pourraient être tels dans un reportage*. En témoigne cette version du texte déjà cité (où les imparfaits du cœur sont soulignés): à 3 h du matin un bruit REVEILLAIT soudain M. X: l'appartement était en feu! La veille, il avait laissé le gaz allumé en espérant que cela réchaufferait la maison dont le chauffage venait de rendre l'âme! Aussitôt, il ALLAIT jusqu'au téléphone qu'il avait posé dans la cuisine. Il APPELLAIT les pompiers. COURAIT jusqu'à sa femme qui dormait dans la baignoire. Mais celle-ci, sourde comme un pot, ne se REVEILLAIT pas. Sans hésiter, il la PRENAIT alors à bras le corps et la JETAIT par la fenêtre, puis SE JETAIT lui-même dans le vide. Mais la couverture qui avait été tendue par les pompiers n'était pas solide: elle CRAQUAIT sous leur poids et ils S'ECRASAIENT sur le béton. En effet, il est clair que, dans le reportage correspondant (certes, difficile à imaginer), l'explication de l'incendie, loin d'être périphérique, constituerait une *interruption* du reportage en renvoyant à un phénomène *non constitutif* de son objet. On aurait un bruit réveille M. X.: l'appartement est en feu! (IL A PEUT-ETRE LAISSE LE GAZ ALLUME HIER EN ESPERANT QUE CELA RECHAUFFERAIT LA MAISON DONT LE CHAUFFAGE VENAIT DE RENDRE L'AME). Considérons de même le transport dans le passé face à l'être de *vers 3 h du matin un bruit réveillait soudain M. X qui dormait EN REVANT A LA CEREMONIE DU LENDEMAIN OU IL ALLAIT RECEVOIR LES PALMES ACADEMIQUES ET OU TOUS SES PROCHES ET AMIS SERAIENT PRESENTS, Y COMPRIS GIORGIO LE FILS MAUDIT QUI S'ETAIT RECONCILIE AVEC LUI DEUX JOURS AVANT*. A l'évidence, l'équivalent dans un reportage de ce qui ici est périphérique ne serait qu'une interruption. Il ne s'agirait aucunement de péripéties, anticipées à partir de l'actuel, du drame faisant l'objet du reportage. (Dans

les reportages radio, où les vides à l'antenne sont interdits, on recourt à ce genre d'interruption hors-sujet si rien ne se passe. Tout l'art du reporter consiste à les faire durer juste le temps qu'il faut.)

43.3 Un extrait du cœur d'un film verbal comme rappel vivant

Produire des constructions relevant du cœur du film verbal, c'est faire un choix puisqu'on pouvait aussi évoquer les réalités en cause au passé, soit comme constituants d'une histoire racontée en style narratif de base: en fait, à ce qui n'est qu'informatif, on a préféré ce qui, informatif, est de plus émouvant, puisque faisant vivre ce face à quoi on est transporté. La conséquence de cela est que si, avec le passé, je ne peux évoquer ce que tu connais déjà (purement informatif, il serait redondant), je *peux* le faire avec un imparfait impertinent paradoxal qui te transporte face au changement en un pseudo-IDP passé: il n'y a certes là qu'un rappel, mais à l'utilité évidente puisque, au-delà de la valeur informative ici absente, il produira chez toi une émotion en te faisant revivre le passé. Et c'est de ce fait qu'existe (preuve, insistons-y, que le dit imparfait n'est *pas* «à sens passé» ou *pro praeterito*) un transport dans le passé face au changement qui se suffit à lui-même en tant que rappel vivant. (Si rien de tel n'est né du transport dans le passé face à l'être se suffisant à lui-même, c'est que, ne résultant pas d'un choix face à une autre possibilité, il ne perd jamais sa valeur informative). Bien sûr, ici aussi, reposant sur une construction impertinente paradoxale analogue à celle du cœur du *reportage*, le transport dans le passé face au changement renvoie au cœur du film verbal. Mais, bien que se suffisant à lui-même comme le transport dans le passé face à l'être cité au début de ce chapitre, il ne peut, comme lui, être aussi long qu'on veut. En fait, ce transport dans le passé face au changement qui fonctionne comme un rappel vivant est un *extrait* du cœur du film verbal.

Voyons des exemples. On citera d'abord le chapeau d'un article du *Monde*, les *clés de l'info* du 9/1997: *le 13 août, lors du meeting d'athlétisme de Zurich, trois records du monde vieux de trente ans tombaient. Explication.* Dans un mensuel d'analyse paraissant des semaines après l'événement, le passé est exclu qui susciterait chez le lecteur un «ça, je le sais déjà». Par contre, le

rappel vivant est utile. Transporté en un pseudo-IDP passé face au changement que constitue la chute au total (grâce à celle d'un troisième) de trois records, tu es aussi stupéfait que les auditeurs du reporter qui hurle *un troisième record du monde tombe!*: comme eux, tu vis l'événement comme le vivent les spectateurs. De la sorte, tu es dans l'état (*comment est-ce possible?*) requis pour l'explication qui suit.

On a de même cette présentation d'une émission de radio (supplément du *Monde*, 2-3/5/1998): *cinquante-cinq jours après son enlèvement par un commando des Brigades Rouges, le 9 mai 1978, à Rome, on trouvait le corps criblé de balles d'Aldo Moro, leader de la démocratie chrétienne et artisan du compromis historique avec le PCI, dans le coffre d'une voiture garée à égale distance des sièges des deux partis*. Ici aussi, le passé est exclu qui signifierait qu'on t'informe d'un événement vieux de vingt ans. Ici aussi, le rappel vivant te met dans l'état de qui vit en direct un tel événement, et donc te rend réceptif à l'analyse que donnera l'émission.

On a encore ce discours de Hugo: *il y a cent ans Voltaire mourait. Il mourait immortel [...] Il s'en allait maudit et béni, maudit par le passé et béni par l'avenir*. Ici aussi, le passé est exclu: ceux qui assistent à la cérémonie n'ont pas à être informés. Ici aussi, le rappel vivant qu'est le transport en un instant du passé pour faire vivre le changement fait que les auditeurs, ressentant la même émotion que ceux qui ont vécu l'événement, sont prêts pour l'évaluation qu'en fait Hugo – que ce soit en enrichissant sa construction quand il la réitère ou dans la suite du texte. (On notera que ce rappel vivant a pénétré la langue commune. Le mari qui dit *il y a trente ans, on se mariait!* n'informe pas son épouse: il la fait fondre.)

Il y a bien sûr des cas triviaux. Ainsi «*l'Europe, l'Europe, l'Europel!*», s'écriait De Gaulle, lors d'une célèbre conférence de presse. On pourrait faire de même aujourd'hui à propos du développement des compétitions sportives. Le passé est ici exclu: informer de ce mot les auditeurs de France-Culture serait leur faire injure. Mais, l'auteur parlant des compétitions européennes, le rappel vivant du mot du général et l'émotion qu'il provoque ne servent qu'à marquer une connivence entre *old boys*.

Manifeste clairement que le rappel vivant est extrait du cœur du film verbal ce chapeau pour un groupe d'articles (*Courrier International* 396, 1997): *en 94, le peso mexicain perdait 50% de sa valeur face au dollar. Dans la*

foulée, la Bourse de Mexico s'effondrait, entraînant les places latino-américaines. Affolés par le creusement du déficit de la balance des paiements et l'offensive de la guérilla Zapatiste, les investisseurs étrangers liquidaient leurs avoirs dans la panique. Pour éviter la catastrophe, la communauté internationale et les États-Unis injectaient 50 milliards de dollars. Mais le Mexique devenait, du jour au lendemain, le mouton noir. Ici encore le passé est exclu: il ne s'agit pas de t'apprendre ce qui s'est produit il y a trois ans. Les cinq transports successifs face au changement (avec des situations en accéléré) – qui cependant forment un tout qui se suffit à lui-même – sont un rappel vivant: faisant revivre la catastrophe et l'étonnement qu'elle a suscité, il donne envie de lire le «dossier» qui l'analyse.

Confirme le lien du rappel vivant avec le film verbal le fait que l'extrait du cœur peut être complété par une périphérie de transports dans le passé face à l'être. Illustrent ceci les versions complètes de deux des textes déjà cités (on souligne la périphérie): *le 13 août, lors du meeting d'athlétisme de Zurich, trois records du monde tombaient, ALORS QUE LES CHAMPIONNATS DU MONDE QUI S'ÉTAIENT DEROULES A ATHENES DU 1^o AU 10 AOUT S'ÉTAIENT CONCLUS SANS QU'AUCUNE PERFORMANCE MONDIALE NE SOIT BATTUE.* *Explication puis en 94, le peso mexicain perdait 50% de sa valeur face au dollar. Dans la foulée, la Bourse de Mexico s'effondrait, entraînant les places latino-américaines. Affolés par le creusement du déficit de la balance des paiements et l'offensive de la guérilla Zapatiste, les investisseurs étrangers liquidaient leurs avoirs dans la panique. Pour éviter la catastrophe, la communauté internationale et les États-Unis injectaient 50 milliards de dollars. Le Mexique, QUI FAISAIT FIGURE DE MODELE ECONOMIQUE ET QUI VENAIT DE SIGNER L'ACCORD DE LIBRE ECHANGE NORD-AMERICAIN, devenait, du jour au lendemain, le mouton noir.*

4.4 Transport dans le passé face au changement dans le style narratif de base

4.4.1 Inséré dans l'histoire

L'écrivain montre bien sûr son art en jouant sur les divers styles narratifs. Le cas classique ici est celui du cœur de film verbal inséré dans l'histoire d'un texte en style narratif de base, comme dans *Durac devint fou de Rabadur. Il le fit adhérer au parti. Puis, très vite, il le fit nommer au comité central. Non content de cela, il en fit son second à la direction. Mais, six mois plus tard, Rabadur ENTRAÎT contre lui dans la compétition pour la Présidence. Ayant commencé à raconter l'histoire, mais réalisant qu'est incroyable le renversement final, je le fais vivre en film verbal. Tout se passe comme si je disais six mois plus tard, il... Non, regarde plutôt ce petit film.* (Soulignons que, le seul temps possible en anglais étant ici le passé, on traduira en le faisant précéder de *believe it or not* ou de toute autre expression reçue comparable à *coup de tonnerre dans un ciel serein* ou à *coup de théâtre* en français.) On a de même *ils contactèrent les cheminots en mai. La décision d'agir fut prise en juin. Ils achetèrent le matériel en juillet et le cachèrent aussitôt. Et le 3 août à midi, le convoi nazi DE-RAILLAIT*, où seul le transport en un pseudo-IDP passé face au changement – qui te fait vivre le succès du projet – te fera ressentir l'émotion des résistants.

Le procédé n'est ni limité à un *seul* imparfait impertinent paradoxal ni confiné en *fin* de texte, comme «chute». Le montre cet extrait d'un roman sur la déchéance d'un prestidigitateur alcoolique où Simenon (*Tout Simenon*, 6, 511) évoque une représentation: *il remonta, retroussa ses manches, releva ses manchettes. Puis, au moment où il faisait passer les cartes d'une main dans une autre en les incurvant légèrement, d'une façon que même les amateurs connaissent et pratiquent, le paquet tout entier lui ECHAPPAIT, les cartes ETAIENT PROJETÉES* (imparfait passif) *comme en feu d'artifice sur l'estrade et parmi les premiers rangs d'élèves. Ce fut un tonnerre. Tout le monde dans le fond se leva pour mieux voir.* Ici, on sait depuis longtemps qu'un jour le «héros» ratera son numéro. Le roman n'est pour ainsi dire que l'attente, angoissante, de la catastrophe inéluctable et de ce qui la suivra. Mais les deux transports

dans le passé face à elle font ici du lecteur un témoin *ému*, et même qui, par le mécanisme psychologique que J.-J. Rousseau notait en lui-même, ressent la honte du héros *comme s'il était lui*.

44.2 Inséré dans le secondaire

Un autre cas, moins remarqué, est celui où le transport dans le passé face au changement prend place dans le secondaire d'un texte en style narratif de base. C'est ce qu'on observe dans le texte suivant (d'après Simenon, réf. perdue): *le commissaire se rassit, épuisé. Quatre demis étaient vides, les verres voilés de mousse grasse. Un homme SORTAIT des bureaux voisins, REFERMAIT sa porte à clef et S'EN ALLAIT le long du couloir – Un qui a fini! remarqua son adjoint. Maigret, tout à l'enquête, discute avec son adjoint, soupèse les hypothèses. Mais, soudain, il s'assied, épuisé: il a «un trou», il «décroche». Alors, logiquement, l'histoire racontée s'arrête et fait place à un transport dans le passé face à l'être, secondaire. Incapable de se concentrer sur quoi que ce soit, Maigret est envahi par les réalités insignifiantes que, pris par la discussion, il n'aurait pas perçues et qui, sans lien avec ce qui emplissait son esprit jusque là, lui paraissent étranges. S'imposent à lui les verres vides, leur nombre, la mousse sur leurs parois. Mais aussi des événements. Si bien que, tout aussi logiquement, d'un transport dans le passé face à l'être, on glisse à des transports dans le passé face au changement: le collègue qui sort, ferme sa porte, s'en va le long du couloir. Mais, logiquement, l'histoire en style narratif de base reprend avec la remarque de l'adjoint qui fait revenir brusquement Maigret à la réalité. L'essentiel ici, c'est que le cœur du film verbal s'insère dans le *secondaire* de l'histoire racontée, qui donc est arrêtée, et que ce qu'évoquent les transports dans le passé face au changement lui sont aussi extérieurs que le transport dans le passé face à l'être qui précède. C'est pourquoi ici n'est aucunement changé le rythme de la narration: il ne s'agit pas d'une histoire devenant trépidante. Ceci dit (car le transport dans le passé face au changement reste fidèle à sa nature, donnant au texte une grande force), le lecteur, transporté dans le passé, est un *témoin*. Davantage, il *est* Maigret, épuisé, dont l'esprit, soudain vide, s'emplit de réalités étranges.*

Comme s'il était Maigret, il *vit* ces changements incongrus comme il vit la présence incongrue de quatre verres vides voilés de mousse.

Voyons un autre exemple (Simenon, *Tout Simenon*, 16, 559). On a d'abord (précédé d'un passé: *elle essuya une larme*) un dialogue sur le crime en cause entre Maigret et une femme, dans un café. Mais, après la question de celle-ci: *vous prenez du sucre?*, suit ceci: *le thé fumait dans les tasses. Une auto venait de s'arrêter au pied du perron de trois marches. Un peu plus tard, un homme ENTRAIT, grand, large d'épaules, grisonnant, avec un visage grave, une lourdeur qui accentuait son calme. C'était le fermier Liewens, qui attendit que sa fille lui présentât le visiteur.* Ici, c'est la question sur le sucre qui détourne Maigret de l'enquête (et arrête l'histoire). Il en profite, car oublier l'enquête pour se laisser pénétrer par l'atmosphère du lieu l'aide souvent dans son travail. Ici encore, il se laisse envahir par des choses insignifiantes (ou peut-être apparemment telles): le thé qui fume, une auto qui vient de s'arrêter, les trois marches du perron. Mais aussi, ici encore, un événement: l'entrée d'un homme (grave, calme, etc.), également insérée dans le transport dans le passé, secondaire. Ici encore, quand il se reprend, l'histoire recommence: l'homme a attendu (en fait *un instant*) devant lui pour être présenté; cela le ramène à l'enquête. Bref, ici aussi, le cœur du film verbal est inséré dans le secondaire. Ici aussi, ce qu'évoque le transport dans le passé face au changement est aussi extérieur à l'histoire que le transport dans le passé face à l'être qui précède. Mais ici aussi, face *au changement* comme face à l'être, l'auditeur *vit* ce que vit Maigret.

44.3 Limitations et emplois dégénérés

Le film verbal n'ayant pas pénétré la langue commune, ce genre d'insertion ne s'observe guère hors de la langue littéraire. Partant, il se rencontre pour l'essentiel dans les histoires racontées avec le passé à déicticité effacée, qui lui aussi connaît une telle limitation. (Ainsi les informateurs n'acceptent pas le texte sur la trahison de Rabadur cité plus haut s'il est au passé ordinaire.) Maintenant, bien sûr, la langue littéraire étant prestigieuse, ces insertions de transports dans le passé face au changement ne servent souvent qu'à se distinguer. En témoigne cet extrait du bulletin

d'une association d'instituteurs campeurs: *le 5 mai, 45 campeurs du Doubs et du Jura se RETROUVAIENT autour d'une table au Chalet des Cressonnières. Cette première réunion depuis longtemps des Jurassiens et des Doubistes avait débuté la veille. Les premiers arrivés commencèrent par se chauffer lors d'une randonnée. Ceux qui ne connaissaient pas la région purent découvrir le terrain de caravane de Prémamon. Surpris par une averse, les optimistes partis sans parapluie n'en apprécièrent que plus au retour la raclette offerte par les Jurassiens. Le dimanche matin, tandis que les Jurassiens tenaient leur assemblée, nous VISITIONS le musée lapidaire de Lamoura. Plus personne, désormais, ne confondra strass, pierres synthétiques et pierres précieuses. Une charmante hôtesse refit devant nous le geste précis des tailleurs de pierre traditionnels en utilisant le même matériel ingénieux. Quel dommage que ce savoir-faire disparaisse avec l'industrialisation! Ensuite, nous nous RENDIONS à la Coopérative des Moussières, où le président nous FAISAIT DECOUVRIR les installations ultramodernes. Désormais, ceux qui ne sauraient faire la différence entre comté et emmental ou ignorerait la raison de la raie noire du morbier seraient bien inspirés de retourner à Prémamon pour parfaire leur culture jurassienne. Après le repas, l'ascension du Morond TERMINAIT la journée.*

On le notera, ce texte aussi permet de réfuter l'idée (cf. Binnick 1991: 374) qu'existe un imparfait dont la valeur ne serait plus que celle d'un passé spécialisé pour l'ouverture et la clôture des narrations. En effet, s'il comporte bien des imparfaits sur une situation «avec avant» et «avec après» ouvrant et fermant le texte, il y en a d'autres *ailleurs*. Et, de toute façon, *tous* étant liés au circonstant antéposé (parfois sous-entendu) requis en cas de repérage face à un pseudo-IDP passé (qu'il faut expliciter), il est clair qu'ils sont bien des imparfaits impertinents paradoxaux suggérant le changement, insérés dans une histoire en style narratif de base. Il se trouve simplement qu'il ne s'agit pas, à l'aide d'un cœur de film verbal, de faire *vivre* tel ou tel élément de la narration, mais seulement de se distinguer. Confirme au reste qu'ici on singe la langue littéraire le fait que les deuxième, troisième et quatrième imparfaits impertinents paradoxaux ne sont dus qu'à la volonté du rédacteur d'éviter *visitâmes* et *rendîmes*: *jusqu'ici le passé à déicticité effacée allait très bien, car il s'agissait de troisièmes personnes. Mais l'utiliser avec le déictique nous serait «en faire trop». Que puis-je donc employer ici qui relèverait encore de la belle langue?* Et c'est en fait le même souci qui amène à remplacer le même passé par notre imparfait pour ouvrir et

fermer le texte: «ça se fait» dans la belle langue. Maintenant, si «ça se fait» effectivement dans la belle langue, c'est qu'elle a commencé à dégénérer en utilisant un élément non pas pour construire un sens mais pour se distinguer du vulgaire.

On le devine, ce genre de production est très répandu chez les journalistes (ce qui devrait inciter les professeurs de français langue étrangère à corriger plus souvent les textes authentiques). Le montre un extrait de *Courrier International*, 307. Sous le titre «les guérillas dans le monde» est représentée une carte du monde, certains pays étant reliés à des encadrés, dont celui-ci: *Pérou: Sentier lumineux. Effectifs: 1000. Date de création: années 70. Orientation: maoïste. Leader: A. Guzman (capturé en 92). En août dernier après 3 ans de calme, 220 guérilleros ONT MENE une opération dans la région du haut Huallaga. Le 7 août, la police SAISISAIT 10 000 bâtons de dynamite à Lima.* Ici aussi (en finale, et suivant un passé cette fois ordinaire!) notre imparfait impertinent paradoxal n'est aucunement justifié du point de vue du sens.

Chapitre 5

Complications de nos analyses et rupture du lien entre *-ai/i-* et pseudo-IDP passé

Ce chapitre étudie les formes en *-ai/i-* liées de diverses façons à des phénomènes complexes: formes *de base* ayant rapport implicite à un pseudo-IDP *passé*, *générique* ou *futur*; présent des résumés de films, etc. Il montre qu'ici il faut parfois compliquer nos analyses, secondaires ou sur *-ai/i-* lui-même. Mais aussi qu'est parfois *rompu* le lien entre *-ai/i-* et la valeur de remplacement de l>IDP par un pseudo-IDP passé. Il en va bien sûr ainsi quand les formes *de base* sont liées à un pseudo-IDP *passé*. Mais il y a aussi des cas où, à l'inverse, on a *-ai/i-* (seul ou amalgamé à certains des éléments sur lesquels il porte) *sans* pseudo-IDP passé, la valeur étant statutaire ou modale. Ceci dit, il montre que tout ceci est logique, vu ce qui se passe en discours. Ainsi les valeurs statutaire et modale s'expliquent par ce qu'implique parfois en discours la valeur de remplacement de l>IDP par un pseudo-IDP passé de *-ai/i-*.

Ce chapitre ne diminue donc *pas* la plausibilité de notre thèse centrale sur *-ai/i-*. «Il est difficile, dit Bally (1965: 67), d'admettre sans réserves le principe d'après lequel, dans un état de langue, chaque mot, chaque procédé de syntaxe aurait une signification fondamentale qu'on retrouverait dans tous ses emplois». Il a raison. Ce principe est non seulement une «illusion». Il nie que, du fait de nombreux facteurs en jeu en discours et de la plasticité des éléments linguistiques, ceux-ci glissent souvent vers des valeurs nouvelles qui souvent coexistent avec les anciennes. Et donc nie que (Hesse, citée par Ricœur 1975: 305-6) «la métaphore [soit] un des principaux moyens par lesquels [... s'accomplit] l'adaptation continue de notre langage à un monde en continuelle expansion». En fait, s'agissant d'un élément aussi central que *-ai/i-*, ce n'est que si on prétendait illustrer ce principe qu'on serait moins plausible.

5.1 Les *représentations de faits* traitées comme des faits

On rend compte ici du présent des résumés de films (ou de romans) et du fait qu'il peut porter sur une situation «avec avant» et «avec après». Le travail discursif en cause a un analogue à l'imparfait (qui joue aussi dans les rêves). Ce premier phénomène complexe ne complique donc que nos hypothèses sur les présent et imparfait. Mais il témoigne de ce que le simple se réalise parfois de façon complexe.

5.1.1 *Les résumés de films*

Faisons d'abord un triple détour. Quand, un bruit t'amenant à penser *quelque chose se passe dans la rue*, tu dis *que se passe-t-il?* et que je réponds *la police contrôle les voitures*, cette dernière phrase est en réalité un bloc qui vaut un nominal désignant un fait et qui est intégré dans le prédicat de la construction présentative *ce qui se passe dans la rue est identique au (n'est autre que le) fait que...* Dans cette phrase-bloc, le temps est normal: c'est quand quelque chose se passe dans la rue à l'IDP qu'ainsi tu me demandes de présenter le fait (que *quelque chose* désigne sans le «décrire») auquel est associée la situation *se passe dans la rue*; le fait présenté est donc lui aussi présent, et donc logiquement désigné par une phrase-bloc (le «décrivant») au présent. L'analyse exacte est donc, disons, *le fait MAINTENANT dans la rue est (est identique au/n'est autre que) le contrôle MAINTENANT des voitures par la police*, avec le même circonstant temporel dans les deux désignations. Confirme que le temps est normal dans ce genre de constructions le fait que si *il S'EST PASSE quelque chose dans la rue* et que tu demandes quoi, je répondrai *la police A CONTROLE les voitures*.

Quand, achetant sur catalogue, je lis *armoire n°1: une penderie*, tout se passe comme si, sachant que *il y a quelque chose dans l'armoire n°1*, je demandais *qu'y a-t-il dans l'armoire n°1?* et que tu répondes avec la présentative (ici, comme souvent ci-dessous, sous sa forme courante) *ce qu'il y a dans l'armoire n° 1, c'est une penderie*. Comme tu présentes ici une entité simple et non une entité-fait, la question de la phrase-bloc et de son présent

ne se pose pas. Mais on a *il y a*. Or, ici, si le présent est à nouveau normal (puisque est simulée ta parole en un IDP – qui est en réalité l’instant de la réception de la parole), c’est parce qu’on attribue une propriété à une entité *qui est d’actualité ou existe*. Mais cette propriété est constitutive, notre représentative se comparant à *l’armoire n°1 a une penderie comme composant (unique)*. De la sorte, comme avec *Paul est daltonien*, on ne conçoit pas ici *ce qu’il y a MAINTENANT/ce qu’il y A EU dans l’armoire n°1...*

Imaginons maintenant que, ne saisissant pas ce que représente un tableau abstrait, je lise dans le catalogue *tableau n°1: Napoléon inspecte ses troupes*. Ici, on a pensé que je me dirais *il y a quelque chose, entité simple (personne, objet) ou entité-fait, sur le tableau n°1* et demanderais *qu’y a-t-il comme entité simple ou entité-fait sur le tableau n°1?* Et on semble présenter un fait (comme avec *la police contrôle les voitures*) en répondant *ce qu’il y a sur le tableau n°1, c’est le fait que Napoléon inspecte ses troupes*. Mais un tableau représente un fait. On a donc ici en réalité la construction *ce qu’il y a sur le tableau n°1, c’est une représentation du fait «Napoléon inspecte ses troupes»*. Et, partant, on est proche du cas de *ce qu’il y a dans l’armoire n°1, c’est une penderie*. Ici aussi, *il y a* est au présent parce qu’on attribue une propriété *constitutive* à une entité *qui est d’actualité ou existe* et la construction se compare à *le tableau n°1 a comme composant (unique) une représentation d’une inspection de ses troupes par Napoléon*. Ici aussi, on ne conçoit pas *ce qu’il y a MAINTENANT/ce qu’il y A EU sur le tableau...* Corrélativement, le présent de la phrase-bloc ne renvoie pas à ce qui, comme dans le cas de *la police contrôle les voitures*, aurait pu aussi bien être passé (on ne conçoit pas *tableau n°1: Napoléon A INSPECTE...*). On l’a compris, si ici la phrase-bloc est au présent, ce n’est que parce qu’on traite comme un fait une *représentation* de fait. (Le phénomène est général: les hommes traitent comme une *entité* la *représentation d’une entité*, entité simple ou entité-fait. C’est pourquoi le *ceci n’est pas une pipe* de Magritte apparaît comme un paradoxe). En effet, si je traite comme un fait la représentation de fait qui est le contenu constitutif d’un tableau, la phrase-bloc exprimant ce fait doit être au présent *si le tableau existe ou est d’actualité*. (On comprend ici que soit possible sans contradiction *tableau n°1: EN 1805 Napoléon INSPECTE...*)

Venons-en au cas où, achetant un DVD sur catalogue, je lis «*Mariénbad*»: *un homme se promène dans des couloirs*. Ayant pensé (puisque forcément

quelque chose se passe dans le film) que je demanderais *que s'y passe-t-il?*, on répond *ce qui s'y passe, c'est qu'un homme se promène...*, en faisant comme s'il s'agissait d'un fait. Mais, comme un tableau, un film *représente* un fait (si non, bien sûr, une entité simple). On a donc ici en réalité *ce qu'il y a dans «Marienbad», c'est* une représentation du fait *«un homme se promène...»*. On est donc à nouveau proche du cas de l'armoire. Ici aussi, *il y a* est au présent parce qu'on attribue une propriété *constitutive* à une entité qui *est d'actualité ou existe* et la construction revient à *«Marienbad» a comme composant unique (ici essentiel) une représentation des promenades d'un homme dans des couloirs*. Ici aussi, on ne conçoit pas *ce qu'il y a EU/ce qu'il y a MAINTENANT dans «Marienbad»...* Corrélativement, le présent de la phrase-bloc n'évoque pas ce qui aurait pu être passé (on ne conçoit pas *«Marienbad»: un homme S'EST PROMENE...*). On l'a compris, ici aussi, la phrase-bloc n'est au présent que parce qu'on traite en fait une représentation de fait: si je traite en fait la représentation de fait qui est le contenu constitutif d'un film, la phrase-bloc exprimant ce fait doit être au présent *si le film existe ou est d'actualité*. (On comprend qu'on ait *«Marienbad»: EN 47 un homme SE PROMENE...*) Et, bien sûr, un film étant constitué par la représentation d'un fait *étendu dans le temps* (et non *à un instant* comme avec le tableau), le présent ici peut «concerner» une situation «avec avant» et «avec après», comme dans *«Catch»: un couple se dispute pendant deux jours* ou *«Voyage»: un vieillard va à pied jusqu'à Lyon*. (Mais on n'aura pas de CET et de situations «avec avant» et «avec après» liées à un processus à durée courte, car le composant *unique* d'un film ne peut être la représentation d'un fait sans durée ou à durée courte.) On le voit, ici, comme il ne s'agit pas vraiment de faits, le présent fonctionne en un sens à vide et donc sans que jouent les contraintes sur les types de situations qu'il implique. Mais, d'un autre côté, il joue à plein, et avec ses contraintes, car on sait qu'il marque qu'*est d'actualité* l'entité dont, en traitant en faits les représentations de faits qu'elle contient, on évoque un trait constitutif.

Cette construction a des analogues à l'imparfait (et de la même façon que *Paul est daltonien*): s'agissant d'un film *qui a existé ou a été d'actualité à une époque* ou *s'est imposé à l'attention à un instant du passé*, si je traite comme un fait la représentation de fait qui en est le contenu constitutif, je dois poser ce fait comme valant en un pseudo-IDP passé. On a ainsi *il aperçut un*

cinéma. On passait «Voyage». L'affiche était alléchante: «un vieillard allait à pied jusqu'à Lyon». Il entra (où, cas d'explicitation forte, le pseudo-IDP passé est l'instant où le film s'est imposé à l'attention). Et encore tu te rappelles ce film de l'an dernier, «Voyage»?... Mais si: «un vieillard allait à pied jusqu'à Lyon» (où il y a explicitation faible du pseudo-IDP passé, qui est tout instant de la période où le film a été d'actualité).

Maintenant, traiter le film comme une armoire, c'est le traiter en objet étendu dans l'espace. Un résumé évoquant *plusieurs* composants ne renverra donc pas à du temporel mais à du spatial se donnant d'un coup, et, partant, il utilisera un *seul* IDP ou pseudo-IDP passé, pour une localisation des composants *dans un espace interne* (comparable à *armoire n°1: EN HAUT une étagère, EN BAS une penderie*). On a ainsi «Voyage»: *un vieillard va à pied jusqu'à Lyon. Il rencontre une femme. Et retrouve la jeunesse et tu te souviens de «En cas de malheur»: une délinquante séduisait un avocat de 50 ans. Il se ruinait pour elle.* Certes, le premier texte rappelle, sinon un reportage (qui ne peut évoquer un voyage jusqu'à Lyon par exemple), du moins une narration dans le style qu'on appelle reportage simulé. Et, de même, le second texte fait penser à un film verbal. Mais c'est une illusion: reportage simulé et film verbal impliquent, eux, *plusieurs* pseudo-IDP passés successifs. Au reste, l'apparence est moins trompeuse quand s'ajoutent *au début, dans la suite et à la fin du film*, qui, quoique temporels, évoquent bien des lieux internes. Et, surtout, quand, comme dans «Voyage»: *dans la première séquence, un vieillard...; dans la seconde, il rencontre...; dans la dernière, il retrouve...*, s'ajoutent des éléments dont seule la numérotation peut évoquer le temps. (Tout ceci est encore plus net pour un roman qu'on résume en précisant les lieux internes que sont les *tomes* ou *chapitres*.)

On peut aussi avoir *plusieurs* représentations de faits situées en un *seul* lieu interne. Ainsi (s'agissant de la séquence initiale du film) dans «Voyage»: *un vieillard est fatigué. Il est triste. Mais il garde l'espoir...* (et dans l'analogie en *-ai/i-*). Davantage, dans ce cas, on peut même avoir d'autres formes, comme dans «Voyage»: *un vieillard, QUI A ETE SEDUISANT QUAND IL ETAIT JEUNE, est fatigué. Il est triste. Mais il garde l'espoir...* (et comme dans l'analogie en *-ai/i-* où – notons-le à nouveau avant d'y revenir – toutes les formes sont en *-ai/i-*, le *était jeune* ne se distinguant plus des autres). En effet, rien d'essentiel ne change ici. On a simplement

des représentations de faits *complexes* traitées en faits *complexes*. (Bien sûr, ces deux possibilités accroissent la ressemblance avec le reportage simulé et le film verbal. On le voit bien si, au-delà de la première séquence, on résume le tout avec «*Voyage*: un vieillard, qui a été séduisant quand il était jeune, est fatigué. Il est triste. Mais il garde l'espoir. Il va à pied jusqu'à Lyon. Il rencontre une femme. Et retrouve la jeunesse (et avec l'analogie en -ai/i-).

51.2 Les rêves

Un rêve n'a pas de titre, on l'évoque plutôt sans le résumer et à l'imparfait puisqu'alors, typiquement, il n'existe plus. Pourtant, ce cas est semblable au précédent. Voyons un exemple. Je me réveille en criant. Sachant que j'ai rêvé et que *quelque chose se passait dans ce rêve*, tu demandes *que se passait-il dans ce rêve?* et je réponds *un chat courait après moi*. Cette phrase-bloc vaut un nominal désignant un fait et est intégrée dans le prédicat d'une présentative. Mais on présente ici en réalité une *représentation* de fait. Est donc en cause *ce qu'il y avait dans ce rêve, c'est une représentation du fait* «un chat courait après moi», qui se compare à *mon rêve avait comme composant (unique) une représentation de* «la course après moi d'un chat» et revient à poser, pour une entité, une propriété constitutive valant en un pseudo-IDP passé qui est n'importe quel instant de la période où elle a existé. Comme ci-dessus, l'imparfait s'explique du fait que je traite en fait la représentation de fait qui est le contenu constitutif d'une entité qui a existé.

Dans *j'étais dans une maison. Un chat entrait. Il hésitait un instant puis sifflait un café et tombait par terre, mort*, on a *plusieurs* représentations de faits (notez les situations «sans après» et «avec avant» et «avec après»). Mais, bien sûr, ces composants sont situés dans divers lieux internes à l'objet (ici non matériel), comme le révéleraient les ajouts *dans la première partie; dans la seconde*, etc. Et, bien sûr, si ce texte (qu'on pourrait développer à la façon de «Voyage» ci-dessus) évoque un film verbal, ce n'est qu'apparence, car il utilise un seul pseudo-IDP passé.

Ceci dit, l'entité est d'actualité (et les phrases-blocs au présent) si j'évoque un rêve pour l'analyser, comme dans *voyons le rêve d'Irma: elle est dans une maison. Un chat entre. Il hésite un instant puis siffle un café et tombe par terre*,

mort. Le sens est clair... Ou si j'évoque un rêve fréquent, comme dans *il y a un rêve que je fais souvent: je suis dans une maison. Un chat entre. Il hésite un instant puis siffle un café et tombe par terre, mort*. Les analogues en *-ai/i-* sont respectivement *le prof reprit le rêve d'Irma: elle était dans une maison. Un chat entra. Il hésitait un instant puis sifflait un café et tombait par terre, mort. Pour lui, le sens était clair...*, où il y a explicitation forte du pseudo-IDP passé, et à *cette époque, un rêve revenait souvent: j'étais dans une maison. Un chat entra. Il hésitait un instant puis sifflait un café et tombait par terre, mort*, où il y a explicitation faible du pseudo-IDP passé, qui est tout instant de la période où ce rêve a été d'actualité. (On notera que à *midi, Jean raconta son rêve: un enfant tombait. Sa mère arrivait et le relevait. Un rêve banal qui me fit réfléchir* – où il y a explicitation forte du pseudo-IDP passé – renvoie à Jean disant à midi *j'ai fait un rêve: un enfant tombait. Sa mère arrivait et le relevait...*)

5.2 Les *mentions de faits* traitées comme des faits

On explique ici les présents des récapitulatifs et des programmes (dits à tort à sens passé et futur). Ici aussi, le travail discursif qui les produit a un analogue à l'imparfait. Comme le premier, ce deuxième phénomène complexe ne complique que nos hypothèses sur les présent et imparfait, tout en manifestant que le simple se réalise parfois de façon complexe.

52.1 *Les récapitulatifs*

L'inventaire d'huissier, *armoire n° 1: une valise, trois robes, deux jupes* correspond aussi à une présentative: *ce qu'il y a dans l'armoire n° 1, c'est...* Mais ceci revient à *l'armoire n° 1 a comme contenu ACTUEL...* Si donc ici le présent de *il y a* est logique, ce n'est *pas* parce qu'on attribue à une entité une propriété constitutive (on conçoit *ce qu'il y a EU un temps dans l'armoire...*). Ce trait est aussi le premier qui distingue des précédents le cas où j'évoque le contenu d'un récapitulatif avec des présents liés à des

circonstants passés et portant sur des situations «avec avant» et «avec après», le second étant que, évoquant ce contenu en présentant des faits passés, je traite ici comme des faits des *mentions* de faits. Analysons *les attentats se multiplient en Algérie: il y a dix jours, un camion de TNT explose à Alger; une journaliste est découverte égorgée avant-hier à Blida; une voiture piégée fait un mort hier à Oran*. Pour justifier l'affirmation *les attentats se multiplient...*, je te présente (ici sans expliciter que c'est ce que je fais) les mentions de faits passés que contient un récapitulatif actuel. Tout se passe comme si, a-près *les attentats se multiplient...*, j'ajoutais *le montre le récapitulatif actuel car ce qu'il y a dedans, c'est la mention (en premier lieu) du fait «il y a dix jours un camion de TNT explose à Alger», celle (en deuxième lieu) du fait «une journaliste est découverte égorgée avant-hier à Blida», etc.*, qui revient à *...le récapitulatif actuel contient la mention de l'explosion il y a dix jours à Alger d'un camion de TNT (en premier lieu), celle de la découverte avant-hier à Blida d'une journaliste égorgée (en deuxième lieu), etc.* Bref, notre exemple est au présent parce qu'on traite comme des faits des *mentions* de faits: si, à travers les phrases-blocs désignant des faits, on vise les mentions de faits d'un récapitulatif *actuel*, elles doivent être au présent. Et c'est parce qu'il n'a rien à voir avec des faits passés que ce présent porte sur des situations «avec avant» et «avec après» et est lié à des circonstants passés. Au reste, s'il s'agissait vraiment de faits passés, les phrases-blocs (comprises alors comme insérées dans *ce qui S'EST PASSÉ, c'est...*) seraient au *passé*. (Ce travail discursif permet certes d'in-former de *faits passés*, comme le fait Leporello en lisant le catalogue pour Elvire. Mais ce n'est que par une inférence indirecte. Et non nécessaire: les faits passés peuvent être déjà connus de toi.)

Bien sûr, comme le montre *en premier lieu*, etc. dans l'analyse ci-dessus, les mentions de faits sont localisées dans *un espace* interne et non dans le temps. Bien sûr, on utilise un *seul* IDP, si bien que la ressemblance avec le reportage simulé (accrue puisqu'il s'agit de mentions de faits *passés* et que, ici, on a gardé l'ordre *chronologique*) n'est qu'apparente. Tout comme celle de l'analogie en *-ai/i-* avec le film verbal. En effet, l'analogie existe, bien sûr, étant entendu que, le but étant de convaincre *à un instant donné*, il implique typiquement une explicitation forte du pseudo-IDP passé. On a ainsi *à 8 h le président prit la parole. Les attentats se multipliaient: Le 5 juin, un camion rempli de TNT explosait à Alger; le 15, une journaliste était découverte*

égorgée à Blida; une voiture piégée faisait un mort le 16 à Oran. Il fallait agir. Ou encore (Simenon, *Tout Simenon*, 16, 423) *qu'ils ne fissent qu'un seul et même homme, c'était une certitude morale et déjà presque une certitude matérielle. Le soir de son arrivée, Pietr disparaissait. Le lendemain matin, Maigret le retrouvait à Fécamp sous les traits de Fédor Yourovitch. [Plus tard,] il entrait [dans l'hôtel de la] Rue du Roi de Sicile. Quelques heures plus tard, Mortimer pénétrait dans le meublè. Plusieurs personnes en sortaient ensuite, dont un vieillard barbu. Et le matin, Pietr le Letton avait repris sa place au Majestic.* Ce texte (lui aussi au style indirect libre) renvoie à Maigret se disant *un seul homme se cache derrière tous ces personnages. (Le montre ce qu'il y a dans le récapitulatif que j'ai:) le soir de son arrivée, Pietr disparaît. Le lendemain matin, je le retrouve, etc.*

Voyons deux exemples voisins: *la liste des attentats s'allonge: il y a dix jours, un camion rempli de TNT explose à Alger; une journaliste est découverte égorgée avant-hier à Blida; ET VOILA MAINTENANT qu'une voiture piégée fait un mort hier à Oran* (où, l'affirmation concernant une *liste*, on explicite qu'on parle du contenu d'un récapitulatif), puis *décidément, l'industrie va mal: il y a trois jours IBM débauche; avant-hier Renault licencie; ET VOILA qu'hier Peugeot dégraisse.* On voit bien ici que la propriété n'est pas constitutive: *décidément* indique qu'on confirme l'affirmation, qui donc était déjà justifiée par un état *ancien* du récapitulatif; *la liste s'allonge* implique un état *ancien*, plus court, du récapitulatif; *voilà que (maintenant)* en décrit un *nouvel* état (dû à un changement). Mais l'important est qu'ici on justifie *la liste des attentats s'allonge* ou *se confirme que l'industrie va mal* en évoquant un récapitulatif actuel *qui contient du nouveau*. On a en effet, *ce qu'il y a dans le récapitulatif actuel, ce sont les mentions de... mais aussi celle, nouvelle, du dégraissage hier chez Peugeot/ de l'attentat à la voiture piégée hier à Oran.* Et ceci fait comprendre un deuxième cas, celui de *décidément, Paul n'a pas de chance. Il y a un an, il se DECHIRAIT un muscle. A Noël, il se FOULAIT la cheville. Et voilà que hier il SE CASSE la jambe.* En effet, ici le jeu des temps renvoie à une double construction qui explicite l'opposition ancien/nouveau: *prouvait* qu'il n'a pas de chance (ce que *contenait*) le récapitulatif qui a été d'actualité jusqu'ici: le *confirme* (la mention de fait nouvelle que *contient*) le récapitulatif actuel. (On le notera, l'analogie à *midi, le président prit la parole. Décidément, ça allait mal: il y a trois jours IBM débauchait; avant-hier Renault licenciait; et voilà*

qu'hier Peugeot dégraissait ne permet pas de savoir si le texte du président utilisait le seul présent ou deux imparfaits et un présent.)

Et il existe un troisième cas, celui de *tu es bizarre, tu sais...*: *hier tu m'insultes et maintenant tu m'offres un café*, qui présente comme un fait la mention d'un fait *présent*. Ici seul le fait que maintenant tu m'offres un café permet de dresser un récapitulatif qui, parce qu'il contient des mentions de faits *contradictoires*, justifie mon affirmation. On a *tu es bizarre*. (Le montre le récapitulatif que j'ai maintenant. En effet, ce qu'il y a dedans, c'est la mention du fait) «*hier tu m'insultes*» et (celle du fait) «*maintenant tu me paies un café*». Ici aussi, bien sûr, existe un analogue: *il me tendit un café. Je n'y croyais pas. La veille, il m'insultait et maintenant il m'offrait un café*.

52.2 Les programmes

Un cas voisin, mais où on ne justifie pas forcément une affirmation, est celui où on décrit le contenu d'un programme avec des présents semblant «à sens futur» (sur des situations «avec avant» et «avec après» postérieures à l'IDP ou «sans après» valant en un pseudo-IDP futur). Considérons (à l'adresse du service d'ordre) *voilà le programme de demain: à 10 h, le président arrive à la foire agricole. Puis, il fait son discours. A 10 h 45, il siffle un verre de vin et il repart. A 11 h, il est de retour*. On ne présente pas ici des faits futurs (si on permet l'abus de langage car *stricto sensu*, il n'y a pas de faits futurs): si c'était le cas, les phrases-blocs (vues comme insérées dans *ce qui SE PASSERA, c'est...*) seraient au *futur*. On présente les *mentions* de faits futurs du programme *actuel*. Est en cause *ce qu'il y a dans le programme actuel, c'est la mention (en premier lieu) du fait «à 10 h le président arrive à la foire», celle (en deuxième lieu) du fait «il fait son discours», etc.*, qui revient à *le programme actuel contient la mention de l'arrivée à la foire à 10 h (en premier lieu), du discours (en deuxième lieu), etc.* Ici aussi, les phrases-blocs sont au présent parce qu'on traite en faits les *mentions* de faits d'un programme *actuel*.

Ici encore, comme le montre *en premier lieu*, etc., on a une localisation dans un espace interne. Ici encore, on n'utilise qu'un IDP, si bien que la ressemblance avec le reportage simulé (au vrai, très lointain ici) n'est qu'apparente. Comme n'est qu'apparente celle (aussi lointaine) avec le

film verbal de l'analogie en *-ai/i-*, qui bien sûr existe. On citera (avec une explicitation forte du pseudo-IDP passé) *il communiqua le programme: le lundi, on visitait la gloriette. On allait à l'opéra le mardi. Le mercredi, on pique-niquait au Prater* ou (avec une explicitation faible) *tu te rappelles, au premier semestre, le planning des congés de la direction? Le chef était absent en juin, le sous-chef était en vacances en juillet, son adjoint en août. C'était super. Un responsable était toujours là.* On ajoutera (au style indirect libre et avec explicitation forte) *il prit un air désolé. Un rendez-vous dans la semaine était impossible. Le lendemain, il était à Paris. Le surlendemain, il travaillait à Lyon. Il n'était pas là avant la semaine suivante*, qui renvoie au directeur disant *un rendez-vous cette semaine? Impossible. Demain, je suis à Paris et après-demain, je travaille à Lyon. Je ne suis pas là avant la semaine prochaine.*

Il faut ici éviter la confusion avec les cas du chapitre III. Même si (comme dans l'exemple précédent) un mot comme *programme* n'est pas prononcé, *ne pars pas! attends! je sors dans deux minutes* (comme, au style indirect libre, *il fallait l'attendre. Il sortait dans deux minutes*) évoque bien le contenu de mon emploi du temps actuel (qui peut différer de celui prévu avant). De même, *je sors demain, enfin!* (comme l'analogie *il m'a appelé à 8 h: il sortait le lendemain, enfin!*) présente bien, en la traitant comme un fait, la mention de fait futur du programme du prisonnier, *maintenant* officiel. Malgré l'apparence (l'*unique* mention de fait et, surtout, *enfin/dans deux minutes*), il ne s'agit pas ici de situations valant *en pratique* à l'IDP/en un pseudo-IDP passé, cas où les présent et imparfait impertinents portent forcément sur une SSCO. N'est pas plus en cause la validité à l'IDP/en un pseudo-IDP passé de situations «sans après» *phasales*, cas où les présent et imparfait impertinents sur une situation «avec avant» et «avec après» ne peuvent être liés à un circonstant renvoyant à un instant postérieur au repère. Et s'il pourrait certes s'agir de situations «sans après» *au sens lié à la volonté*, puisqu'alors un tel circonstant est possible, ici le contexte l'interdit, même si, on l'a vu, il y a souvent ambiguïté dans ce genre de cas. (On notera que, *être prêt* étant une SSCO, le contexte *seul* indique qu'avec *à 9 h 45, le président EST PRET. A 50, il part. A 10 h, il arrive à la foire...* – comme avec l'analogie – on n'a pas une situation valant *en pratique* à l'IDP/en un pseudo-IDP passé, mais la description d'un programme.)

Ici s'expliquent aussi des phrases qui pouvaient sembler contredire ce qu'avancait le chapitre I. Ainsi, *allô? Paul? On peut se voir. Je suis à Paris toute la journée* (comme *il m'a appelé: on pouvait se voir. Il était à Paris toute la journée*) ne dément pas l'impossibilité des présent et imparfait sur les situations («avec avant» et «avec après») durables fermées: je présente ici la mention de fait essentielle contenue dans mon emploi du temps actuel.

5.3 Le pseudo-IDP passé sans marque du reportage simulé

5.3.1 Le pseudo-IDP passé sans -ai/i-

Un autre phénomène complexe concerne cette fois également notre thèse principale: le lien y est rompu entre -ai/i- et le pseudo-IDP passé, la valeur existant *sans* la forme. C'est ce que nous nommons reportage simulé (étudié ici, comme les autres styles narratifs, en négligeant les phrases-blocs valant un nominal désignant un fait des constructions présentatives). On a ainsi *ce jour-là, Jean arrive chez Paul à 8 h. Mais Paul travaille, il a travaillé la veille et il travaillera le lendemain. Alors, aussitôt, Jean repart...* (où, bien sûr, pourraient aussi figurer des situations phasales et le futur objectif). Ici toute forme de base a implicitement rapport à un pseudo-IDP passé. D'où la paraphrase par le film verbal *Jean arrivait chez Paul à 8 h. Mais Paul travaillait, il avait travaillé la veille et il travaillerait le lendemain. Alors, aussitôt, Jean repartait...*, où les formes en -ai/i- de la périphérie transportent dans le passé face à l'être, l'imparfait impertinent paradoxal du cœur transportant en un pseudo-IDP passé face au changement.

On ne peut parler ici de formes en -ai/i- analogues aux formes de base. Il y a *équivalence* entre formes de base et formes en -ai/i-. Les premières aussi impliquent un pseudo-IDP passé qui doit être clair pour l'interlocuteur. Et elles ont bien sûr les autres propriétés des secondes: ainsi, par exemple (cf. chapitre I), *Paul s'étonne alors devant le spectacle de la police qui CHARGE kg de drogue* est possible au même titre que *Paul s'étonna devant... qui CHARGEAIT 32 kg de drogue*. (*Charge...*renvoyant, en péri-

phérie, à un transport dans le passé face à l'être, il se compare à *chargeait*... dans le secondaire du texte en style narratif de base.)

Loin d'être une valeur *de langue* qui s'ajouterait à la première que, partant, on aurait dû qualifier de rapport au *vrai* IDP, le rapport implicite à un pseudo-IDP passé des formes de base, dû au contexte, est une valeur *de discours*. Autrement dit, la valeur de langue des formes de base n'est pas ici démentie. Elles n'ont pas en elles-mêmes de contenu quant à l'authenticité de l'IDP. Et leur opposition aux formes en *-ai/i-* qui *ont*, lié à une *marque*, un *contenu* de pseudo-déicticité passée n'est pas symétrique mais privative: une forme en *-ai/i-* ne peut *pas* renvoyer à l'IDP; une forme de base *peut* avoir rapport à un pseudo-IDP passé.

53.2 Le reportage simulé ressemble au film verbal

En fait, on le verra, il y a de grandes différences entre reportage simulé et film verbal. Mais illustrons d'abord la ressemblance en montrant que valent pour le premier certains des traits du second vus au chapitre IV. Comme celui du film verbal (considéré d'abord en tant qu'il est semblable à celui du reportage tout court), le cœur du reportage simulé évoque des changements en une suite de pseudo-IDP passés avec des constructions impertinentes paradoxales où le présent implicitement pseudo-déictique passé porte sur une situation «avec avant» et «avec après» *x* sans que puisse être suggérée une situation «sans après» voisine de *x*. Le changement est intrinsèque s'il concerne un CET, comme dans *peu après, le président SORT et tombe, mort*, ou un CET/PAFFC à durée objectivement courte, comme dans *peu après, il LIT LE TELEX et tombe, mort*. Il est extrinsèque si le présent porte sur un CE/PAFFI (*peu après, il MONTE L'ESCALIER UN INSTANT et tombe, mort*), un CE/PSFF (*peu après, il COURT UN INSTANT et tombe, mort*) ou une SSCF (*peu après, il lit le télex, A PEUR UN INSTANT, se remet à sourire et tombe, mort*), étant donné qu'ici, si la durée doit être courte comme avec un CET/PAFFC, on a un élément comme *un instant*.

Ici aussi, dans certains contextes (notamment après un élément relevant déjà de la périphérie), le présent sur un CET ou un CET/PAFFC

suggérant le changement en un pseudo-IDP passé peut lui même être suggéré par un présent sur un lexème de PSFO, PAFO ou SSCO: *le président marche calmement. Puis, soudain, court en hurlant* suggère le CET *se met à courir...* derrière le PSFO. Dans *il attend en bas. Puis, finalement, monte lentement l'escalier*, derrière le PAFO, on travaille sur *commence à monter...* Dans *il est calme. Puis, soudain, il a peur, ouvre la porte et s'enfuit*, la SSCO s'interprète *prend peur*. Enfin, on a *le président est debout en bas. Puis, soudain, il monte l'escalier et prend le micro!* où, derrière le PAFO, est suggéré (du fait du contexte *il prend le micro* et s'agissant seulement de quelques marches) le CET/PAFFC *il monte l'escalier (passe de «en bas» à «en haut de l'escalier»)*.

Le cœur du reportage simulé a aussi les traits du cœur du film verbal qui lui étaient propres face à celui du reportage. En témoigne *en 1940, naît à Lyon un certain Paul Albert. En 1946, il entre au lycée. En 1950, il obtient le bac avec mention «très bien». En 1954, il pose sa candidature au poste de député sur les listes du parti démocrate et entre à la Chambre. En 1958, il devient gouverneur de la Guyane. Une fois revenu de ce poste difficile, il affiche sa volonté de diriger le pays. Mais, à peine cette déclaration faite, il meurt dans des souffrances atroces, le destin privant ainsi le pays d'un de ses plus grands espoirs, où je choisis* en quels pseudo-IDP passés te transporter face à un changement, y compris si l'un est en 40 et le suivant en 46. Mais en témoigne surtout le fait que le présent implicitement pseudo-déictique passé impertinent paradoxal peut porter sur une situation «avec avant» et «avec après» *d'une durée très longue*, si bien qu'il n'y a changement au pseudo-IDP passé qu'au sens où la situation est *condensée* en un instant ou accélérée. On a ainsi *ensuite, il COURT JUSQU'A L'EGLISE et se met à prier* (avec un CET/PAFFC). Puis *après la terrible nouvelle, il MARCHE QUELQUES HEURES LE LONG DU FLEUVE et met fin à ses jours* (avec un CE/PSFF). On a encore *peu après, il LIT SON TINTIN UNE DEMI-HEURE et s'endort, apaisé* (avec un CE/PAFFI). Puis *après l'opération, il EST MIEUX QUELQUES JOURS, mais une crise le terrasse définitivement le 1.1.85* (avec une SSCF). Et s'ajoute, bien sûr, le cas, inconcevable dans un reportage, d'une SSSCF, comme dans *après cette crise, il ECRIT UNE PETITE HEURE PAR JOUR PENDANT QUELQUES SEMAINES, puis pose définitivement sa plume le 1.1.85*.

Comme celui du film verbal, transportant l'auditeur dans le passé (proposant une «lebhafteste Vorstellung»), le cœur du reportage simulé ne raconte pas l'histoire mais la *fait vivre*. Et c'est une histoire *trépidante*. En effet, les constructions impertinentes paradoxales utilisant typiquement un pseudo-IDP passé qui ne sert que pour elle, les pseudo-IDP passés se succèdent très vite. Et, d'autre part, l'auditeur faisant face à chaque fois à un changement en un pseudo-IDP passé, il est face à un phénomène qui, y compris parce qu'en accéléré, évoque ceux qui dans le reportage ont lieu en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Les deux points sont clairs dans *vers 3 h du matin, un incendie éclate chez M. X. Aussitôt, il appelle les pompiers, court jusqu'à sa femme endormie, la prend à bras le corps, la jette par la fenêtre et se jette lui-même dans le vide. Mais la couverture tendue par les pompiers cède sous leur poids et ils s'écrasent sur le béton*, où on vit les émotions des acteurs et témoins et le rythme effréné des coups du destin.

Autre ressemblance avec le cœur du film verbal, quoique implicatif sur *pouvoir* comme le passé (cf. *à la cinquième tentative, à midi, il peut enfin sortir et à 5 h il ouvre les yeux. Peut un instant lever la main. Puis retombe, mort*), le présent implicitement pseudo-déictique passé qui suggère un transport dans le passé face à un changement n'est *pas* un présent *pro praeterito*. Ici, comme avec l'imparfait au cœur du film verbal, on a affaire à un changement en un pseudo-IDP passé alors qu'avec le passé on a un changement en un instant passé *quelconque* ou *pas de changement* du tout.

Et la ressemblance reportage simulé/film verbal se confirme quand au cœur s'ajoute une périphérie de transports dans le passé face à l'être effectués avec des formes de base implicitement pseudo-déictiques passées (dont le présent ordinaire). On retrouve d'abord une périphérie semblable à celle qu'a le film verbal en tant qu'il est analogue au reportage, puisqu'on a *peu après, le gangster ferme le vasistas QUI PERMETTAIT L'UTILISATION DE MICROS et... ou peu après, le bandit sort, derrière un otage QUI SAIGNE. LA BRUTE L'A SANS DOUTE FRAPPE PARCE QU'IL RESISTAIT. Aussitôt, le commissaire décide de... et puis le gangster sort. Il va jusqu'à la voiture. IL VA PARTIR DANS QUELQUES INSTANTS, mais la police...*(où s'ajoutent des formes en *-ai/i-* qui, bien sûr, vont nous intéresser plus bas). Mais on retrouve aussi une périphérie semblable à celle qu'a le film verbal en tant qu'il diffère du reportage: il

peut y avoir de longs transports dans le passé face à l'être qui atténuent le caractère trépidant de l'histoire et dont l'équivalent dans un reportage serait une interruption et non un élément de la périphérie. On a ainsi à 3 h du matin, un bruit réveille soudain M. X QUI DORT EN REVANT A LA CEREMONIE DU LENDEMAIN OU IL VA RECEVOIR LES PALMES ACADEMIQUES ET OU TOUS SES PROCHES ET AMIS SERONT PRESENTS, Y COMPRIS GIORGIO LE FILS MAUDIT QUI S'EST RECONCILIE AVEC LUI DEUX JOURS AVANT: l'appartement est en feu! Aussitôt il va jusqu'au téléphone. Il appelle les pompiers. Court jusqu'à sa femme. Mais celle-ci, sourde comme un pot, ne se réveille pas. Sans hésiter, il la prend à bras le corps, la jette par la fenêtre, et se jette lui-même dans le vide. Mais la couverture cède sous leur poids et ils s'écrasent sur le béton.

53.3 Le reportage simulé, plus proche du reportage dont il naît, diffère du film verbal

533.1 Pas dans la seule langue littéraire

Si on continue à se référer à ce qu'a dit le chapitre IV du film verbal, on constate la spécificité face à lui du reportage simulé. On remarque d'abord qu'il relève de la langue ordinaire. Manifestent ceci les histoires drôles, comme *un jour, le sadique arrive chez le masochiste. Il dit «Fais moi mal». Le sadique dit «non». Le masochiste fait «Aah!»*. Si ici est impossible (même au passé ordinaire) le style narratif de base qui ne ferait pas *vivre* l'histoire, le film verbal l'est aussi.

On le notera en passant, le fait qu'ici seul soit possible le reportage simulé montre que Benveniste (1966: 245 n. 1: DD souligne) a tort de refuser d'intégrer dans l'analyse ce qu'il appelle, négativement, le «présent historique *des grammaires, artifice* de style». En fait, on n'adopte cette attitude que si on ne conçoit de science que de la langue, à l'exclusion du discours. Or, répétons-le, s'il faut faire la distinction (à l'inverse de ceux qui la refusent – cf. Halliday, déjà cité –, en posant souvent que tout est discours – cf. Ducrot 1972: 34), il faut aussi considérer les deux, car leur intricication est au cœur du langage (si bien qu'il ne peut y avoir deux lin-

guistiques «distinctes» – Benveniste 1974: 235 – ou «non mélangées» – Bakhtine 1970: 238).

C'est que l'appartenance du reportage simulé à la langue commune est naturelle. Les humains ayant besoin d'exprimer le changement à l'IDP, les langues dotées d'un présent tendent à l'utiliser dans une construction impertinente paradoxale qui le suggère, créant ainsi le reportage (tout court). Maintenant, si (comme c'est raisonnable) on suppose chez les humains un désir parfois de *faire vivre* les histoires, elles tendront bien sûr à utiliser ce dernier présent de façon implicitement pseudo-déictique passée, créant ainsi le reportage simulé. Confirme ceci le fait qu'on trouve ce style narratif dans bien des langues. On a ainsi, en anglais, *last Sunday, Mary is swimming in the lagoon, when suddenly [she hears a big noise...]* (Smith, cité par Binnick 1991: 346 – ce dernier notant, on n'en sera pas surpris, qu'ici «the past adverbial generally occurs to the left».)

Corrélativement, on comprend ici que le film verbal soit récent et limité à la langue littéraire et que l'imparfait qui, en son cœur, suggère le changement en un pseudo-IDP passé ne soit pas un analogue en *-ai/i-* d'une forme de base *aussi nécessaire que les autres*. Le changement en un pseudo-IDP passé étant exprimé *de façon naturelle* par l'emploi implicitement pseudo-déictique passé du présent du reportage, le schème organisateur qui crée les analogues en *-ai/i-* à partir des formes de base n'avait pas à intervenir sur le dit présent. On n'avait nul besoin d'un imparfait impertinent paradoxal. En fait, analogue inutile et faisant double emploi, il est un artefact littéraire. Et si, à l'inverse des passés simples de la Chanson de Roland, il n'a pas disparu, c'est seulement parce que la langue littéraire s'est répandue et bien installée dans certains milieux, du fait du rôle central (noté par Curtius) de la littérature en France et de la scolarisation obligatoire.

533.2 *Le transport dans le passé face à l'être de la périphérie n'existe pas ailleurs*

Mais si le reportage simulé est l'analogue naturel du reportage (d'où le nom choisi pour ce style narratif), il doit non seulement avoir un emploi *plus large* que le film verbal, mais aussi être *plus proche* du reportage que lui. C'est bien le cas. On ne conçoit guère un reportage n'ayant qu'une péri-

phérie. De même pour le reportage simulé. A l'inverse de ce qui vaut pour la périphérie du film verbal face au cœur, les formes de base implicitement pseudo-déictiques passées qui, en périphérie, transportent dans le passé face à l'être (dont le présent ordinaire) n'existent *que* liées au présent implicitement pseudo-déictique passé impertinent paradoxal qui, dans le cœur, transporte face au changement en un pseudo-IDP passé.

Confirme cette absence d'autonomie des transports dans le passé face à l'être assurés par les formes de base implicitement pseudo-déictiques passées le fait qu'un tel transport dans le passé ne peut se suffire à lui-même. Est impossible *debors, ce matin à 6 h, c'est extraordinaire: tout est blanc. La nuit a été très froide. Il y a du givre sur l'herbe et sur les arbres. On peut penser que jamais il ne disparaîtra. Oui, il va demeurer à jamais. Comme le brouillard qui enveloppe tout, sauf le haut de la colline.* Sont de même impossibles *tu te rappelles Jean? C'est le fils d'un riche négociant. Il est jeune. Mais il est borgne, il confond le vert et le rouge, il boit et a de l'herpès. Il a étudié la linguistique en 68 et il pense qu'il deviendra célèbre* et, d'autre part, *Louis XIV est daltonien et il a de l'herpès. Ses parents l'ont conçu dans une étable. Mais ces défauts vont être oubliés après sa mort*, où le pseudo-IDP passé serait tout instant de la période où l'entité a été d'actualité ou a existé. (Bien sûr, le deuxième texte cité est possible si Jean est d'actualité et le troisième l'est si une suite comme *en tout cas, il accède au trône et aussitôt...* en fait justement un reportage simulé.)

Confirme encore l'absence d'autonomie de la périphérie du reportage simulé le fait qu'elle ne peut servir de périphérie dans un film verbal ou de secondaire dans le style narratif de base. Sont impossibles tant *peu après, Jean arrivait chez Paul. Mais Paul travaille, il a travaillé la veille et il travaillera le lendemain. Alors, aussitôt, Jean repartait* que le même texte avec *est arrivé/arriva* et *est reparti/repartit*. (Soulignons en passant qu'on a par contre *hier j'arrive au travail. Mais il FAISAIT chaud. La salle N'AVAIT PAS ETE aérée et, bientôt, l'air SERAIT irrespirable. J'ouvre donc la fenêtre...* – cas qu'on nommera «reportage simulé à périphérie explicite» puisqu'y est explicité le rapport à un pseudo-IDP passé).

On comprend ici qu'il y a une erreur à ne pas commettre. On pourrait en effet penser que l'emploi implicitement pseudo-déictique passé des formes de base transportant face à l'être naît dans le discours rapporté au style direct. Après tout, *Jean a dit alors: «Paul travaille. Il a travaillé hier*

et il travaillera demain!» se paraphrase *Jean a dit alors que Paul travaillait, qu'il avait travaillé la veille et qu'il travaillerait le lendemain*. Mais une telle origine (qui aurait débouché ensuite sur le reportage simulé par l'intervention du présent impertinent paradoxal du cœur) rendrait incompréhensible que ce transport implicite dans le passé face à l'être n'existe que lié au cœur du reportage simulé.

533.3 Pas d'extrait comme rappel vivant

Guillaume (1970: 68, cf. Wilmet 1997: 352) se demande pourquoi, alors qu'est possible tant *il y a un mois environ, un homme se présentait chez un bijoutier et demandait à voir les perles...* que *il y a un an jour pour jour, je partais en retraite, tu te souviens?*, on rencontre *il y a un mois environ, un homme se présente chez un bijoutier et demande à voir les perles...* mais pas *il y a un an jour pour jour, je pars en retraite, tu te souviens?* Mais, justement, si ainsi on n'a pas ici d'équivalent du cas où un extrait du cœur d'un film verbal sert de rappel vivant, c'est parce que le reportage simulé *est quasiment...* un reportage. Un extrait du cœur d'un reportage n'a pas de sens: de même un extrait du cœur d'un reportage simulé: on attend la suite. Le phénomène est clair si on adapte les textes du chapitre IV. On n'a pas *le 13 août, lors du meeting de Zurich, trois records du monde vieux de trente ans tombent. Explication*. Seul serait possible (en supprimant *explication*) *...trois records du monde tombent. Aussitôt, on SUSPECTE les médecins. On ANALYSE les urines, etc.* – qui est un reportage simulé. On fait le même constat en adaptant les textes comportant *plusieurs* éléments du cœur dont certains sont liés à des éléments périphériques (soulignés): *en 1994, le peso mexicain perd 50% de sa valeur face au dollar. Dans la foulée, la Bourse de Mexico s'effondre, entraînant dans son sillage les places latino-américaines. Affolés par le creusement du déficit de la balance des paiements et l'offensive de la guérilla Zapatiste, les investisseurs étrangers liquident leurs avoirs dans la panique. Pour éviter la catastrophe, la communauté internationale et les Etats-Unis injectent 50 milliards de dollars. Le Mexique, qui fait figure de modèle et qui vient de signer l'accord de libre échange nord-américain, devient, du jour au lendemain, le mouton noir*. Ce texte n'est pas un rappel vivant. On attend la suite, car on le voit comme un (début de) reportage simulé.

533.4 Pas d'insertion dans le style narratif de base

S'explique de la même façon qu'on ne puisse insérer un extrait du cœur d'un reportage simulé dans l'histoire proprement dite du style narratif de base. Adaptant encore les textes du chapitre IV, on voit qu'est impossible *Durac devint fou de Rabadur. Il le fit adhérent au parti. Puis, très vite, il le fit nommer au comité central. Non content de cela, il en fit son second à la direction. Mais, six mois plus tard, Rabadur entre contre lui dans la compétition pour la Présidence.* (On comprend ici que, à l'inverse de ce qui s'est produit pour l'imparfait équivalent, personne n'ait vu dans le présent implicitement pseudo-déictique passé qui, impertinent paradoxal, suggère le changement, un simple passé limité à certains rôles, par exemple de clôture.) Certes, ce texte est possible s'il continue. Mais on est alors en présence non pas d'une insertion mais d'une véritable séquence narrative en reportage simulé (effectivement comparable à un reportage tout court).

Et c'est le fait qu'ainsi la seule possibilité est de faire *se côtoyer* deux séquences narratives qui explique les réactions des informateurs à l'adaptation suivante (où l'histoire en style narratif de base n'est citée qu'en partie): *...il remonta, retroussa ses manches, releva ses manchettes. Puis, au moment où il faisait passer les cartes d'une main dans une autre en les incurvant légèrement, d'une façon que même les amateurs connaissent et pratiquent, le paquet tout entier lui échappa, les cartes sont projetées comme en feu d'artifice sur l'estrade et parmi les premiers rangs d'élèves. Ce fut un tonnerre. Tout le monde dans le fond se leva pour mieux voir...* En effet, les informateurs n'acceptent ce texte qu'à la rigueur et en l'estimant maladroit, alors qu'ils ne voient pas de problème s'il est modifié en: *...le paquet tout entier lui échappe, les cartes sont projetées comme en feu d'artifice sur l'estrade et parmi les premiers rangs d'élèves. Ceux-ci SE METTENT à hurler. Il SORT alors un pistolet. TIRE sur la foule. On TENTE de l'arrêter...*

Illustre bien qu'il s'agit d'une séquence narrative et non de l'insertion d'un extrait ce texte de Hugo (Bug-Jargal, Livre de Poche, pp. 101-102): *...mon officier voulut donc bien se rendre à mon avis, à condition que j'essaierais le premier de l'exécuter. Je VAIS. Je DESCENDS le long du bord. Je SAUTE sous le berceau. Je me SENS tirer par la jambe, je me DEBATS, je CRIE au secours, je REÇOIS des coups de sabre et voilà tous les dragons qui se PRECIPITENT. C'étaient les esclaves révoltés qui s'étaient cachés là. On se battait, on*

criait. Et voilà qu'au milieu de la bagarre, je vis... Et de même cet autre extrait (pp. 60-61) où on notera les éléments périphériques: ...Habribah lui fit remarquer tout à coup un noir qui s'était endormi. Mon oncle COURT à ce malheureux, le REVEILLE rudement, lui ORDONNE de se remettre à l'ouvrage. Le nègre, effrayé, SE LEVE et DECOUVRE en se levant un rosier sur lequel il s'était couché et que mon oncle se plaisait à élever. L'arbuste était perdu. Le maître DEVIENT furieux à cette vue. Il DETACHE de sa ceinture le fouet qu'il portait et LEVE le bras pour frapper. Le fouet ne retomba pas... (Certes, il s'agit en fait d'un reportage simulé à périphérie explicite. Mais il est clair qu'on pourrait avoir une périphérie ordinaire).

Toujours à l'inverse de ce qui vaut pour le film verbal, un extrait du cœur d'un reportage simulé ne peut être inséré dans le *secondaire* du style narratif de base. C'est logique: le cœur du reportage simulé étant très proche de celui du reportage, il évoque forcément comme lui des éléments *importants* – qui, comme tels, ne se comparent dans le style narratif de base qu'à ceux de l'histoire elle-même et non aux transports dans le passé secondaires. On n'a pas *le commissaire se rassit, épuisé. Quatre demis étaient vides, les verres voilés de mousse grasse. Un homme sort des bureaux voisins, referme sa porte à clef et s'en va le long du couloir – Un qui a fini! remarqua son adjoint* (ni le même texte avec *sont vides*). Seul serait possible un cœur de reportage simulé constituant une vraie séquence narrative côtoyant l'histoire elle-même, comme dans *le commissaire se rassit, épuisé. Quatre demis étaient vides, les verres voilés de mousse grasse. Mais un homme sort des bureaux voisins, referme sa porte à clef et s'en va le long du couloir. Maigret L'APPELLE. L'homme SE RETOURNE. Maigret SORT SON ARME et TIRE.*

533.5 Plus productif: futurs implicitement pseudo-déictiques passés et histoire-destin

Un dernier trait distingue le reportage simulé du film verbal: sa plus grande productivité – logique, si l'un est naturel et fréquent et l'autre un artefact marginal. On l'a vu, la subjectivité tend à disparaître avec l'analogue en *-ai/i-* du futur subjectif. Ainsi, dans le *secondaire* du style narratif de base, on rencontre, indifféremment, *il la quitta le 5. Mais il ne la reverrait/n'allait la revoir que morte*, tout se passant ici comme si on disait «*c'était écrit*»

(ce que confirme la paraphrase *il était destiné à ne la revoir que morte*). En périphérie de film verbal, on trouve de même, indifféremment, *peu après, il la quittait. Mais il ne la reverrait/n'allait la revoir que morte*. Et, bien sûr, ceci joue encore quand les futurs sont implicitement pseudo-déictiques passés: en périphérie de reportage simulé, on rencontre, indifféremment, *il la quitte le 5. Mais il ne la reverra/ne va la revoir que morte*.

Mais, ici, le procédé a engendré du nouveau. La périphérie posant des situations «avec avant» et «avec après» comme postérieures à un pseudo-IDP passé peut aller jusqu'à suggérer *une histoire* présentée comme un destin. Et, corrélativement, le cœur précédant les futurs implicitement pseudo-déictiques passés peut ne comporter qu'un seul élément. Ce qu'on appellera l'*histoire-destin dans le reportage simulé* s'illustre par exemple par *en 1769, naît dans la lointaine Corse un certain Bonaparte. Il va se distinguer comme capitaine à Toulon en 93 et, comme général, en Italie en 94. Il va remporter la bataille des Pyramides en 98. Il va devenir empereur en 1804. Il va mener l'armée française jusqu'à Moscou en 1812 mais va mourir seul un peu plus tard* (où pourrait être utilisée l'autre forme concernée, voire mêler les deux).

Davantage (accroissant encore la richesse du français en matière de narration et permettant à certains de parler à tort de «futurs à sens passé»), le procédé a migré vers le style narratif de base, avec ici aussi la possibilité de n'avoir qu'un seul passé avant les futurs implicitement pseudo-déictiques passés. Illustre l'*histoire-destin* cette fois *dans le style narratif de base* le texte suivant (qui pourrait n'utiliser que l'un ou l'autre des futurs) *Napoléon est né/naquit en Corse en 1769. Il se distinguera comme capitaine à Toulon en 93 et, comme général, en Italie en 94. Il va remporter la bataille des Pyramides en 98. Il va devenir empereur en 1804 et mener l'armée jusqu'à Moscou en 1812 mais il mourra seul un peu plus tard*.

53.4 -Ai/i- dans le reportage simulé

53.4.1 -Ai/i- en général: un pseudo-IDP passé de tout rang

Avec les formes de base implicitement pseudo-déictiques passées du reportage simulé le lien est rompu entre *-ai/i-* et le pseudo-IDP passé. Mais

ce style narratif oblige aussi à compliquer l'analyse de *-ai/i-*. Considérons par exemple le 5, *Paul arrive au travail très tôt. Les bureaux sont vides. Les gens ne sont pas encore arrivés. Il est désespéré. Il pense à sa mère. La veille, le 4, elle est allée à la gare. Elle s'est jetée sous un train. Elle ETAIT DESESPEREE. Elle AVAIT trop SOUFFERT. Il ouvre la fenêtre et saute dans le vide.* Qu'en est-il du *-ai/i-* des formes soulignées, obligatoires et que ne peuvent remplacer des formes de base implicitement pseudo-déictiques passées?

Pour répondre, il faut d'abord apporter une précision à notre analyse centrale (qui sinon pêcherait par omission), savoir que *-ai/i-* renvoie à un pseudo-IDP passé *de tout rang*: de rang 1 s'il est en rapport *direct* avec l>IDP, de rang égal ou supérieur à 2 s'il est en rapport *indirect* avec lui car *antérieur à un ou plusieurs autres pseudo-IDP passés*. Ainsi dans *on m'a appris (le 5) que Paul AVAIT DIT (le 4) qu'il AVAIT MAL DORMI la nuit précédente parce qu'il FAISAIT froid*, le premier analogue en *-ai/i-* du passé utilise un pseudo-IDP passé de rang 1 (le 5), le second un pseudo-IDP passé de rang 2 (le 4) et l'imparfait un pseudo-IDP passé de rang 3 (tout instant de la nuit du 3 au 4). On confirme ceci en se situant d'abord le 5 (où on me dit *Paul A DIT qu'il avait mal dormi la nuit précédente parce qu'il faisait froid*), puis le 4 (où Paul dit *J'AI MAL DORMI la nuit précédente parce qu'il faisait froid*) et enfin à tout instant de la nuit du 3 au 4 (où Paul se dit *il FAIT froid*). Voyons un autre exemple: le début du film verbal équivalent du reportage simulé cité à l'instant, soit le 5, *Paul arrivait au travail très tôt. Les bureaux étaient vides. Les gens n'étaient pas encore arrivés. Il était désespéré. Il pensait à sa mère. La veille, le 4, elle était allée à la gare. Elle s'était jetée sous un train. Elle était désespérée. Elle avait trop souffert...* Ici, face aux situations liées à un pseudo-IDP passé de rang 1 (le 5), *était désespérée* et *avait souffert* ont un rapport (de validité et d'antériorité) à un pseudo-IDP passé de rang 2 (le 4).

Ce point est important car souvent les étrangers croient par exemple qu'on devrait avoir *avait fait beau* dans *il s'étonna (le 5): il pleuvait. Pourtant, il faisait beau la veille*. Mais si *il s'étonna (le 5): il pleuvait. Pourtant, il avait fait beau la veille* est possible, où joue un *seul* pseudo-IDP passé, la phrase citée l'est aussi, où le pseudo-IDP passé de *faisait beau* (tout instant du 4) diffère de celui (antérieur au premier) de *pleuvait* (le 5). (On le notera, si *il ruminait: les choses n'étaient pas ce qu'elles étaient* vaut, soit *les choses apparentes*

cachaient les choses réelles, soit – en fait, s’il y a un sous-entendu – les choses n’étaient pas ce qu’elles étaient AVANT, la phrase avec ...n’étaient pas ce qu’elles AVAIENT ETE n’est pas ambiguë. C’est que dans le second cas celui dont on rapporte la pensée s’est dit les choses ne sont pas ce qu’elles ONT ETE, alors que dans le premier il s’est dit soit les choses ne sont pas ce qu’elles SONT, soit les choses ne sont pas ce qu’elles ETAIENT.)

534.2 -Ai/i- voisin des formes de base liées à un pseudo-IDP passé: un pseudo-IDP passé de rang égal ou supérieur à 2

Ceci étant dit, on peut répondre à la question posée. Reprenons notre reportage simulé le 5, *Paul arrive au travail très tôt. Les bureaux sont vides. Les gens ne sont pas encore arrivés. Il est désespéré. Il pense à sa mère. La veille, le 4, elle est allée à la gare. Elle s’est jetée sous un train. Elle ETAIT DESEPEREE. Elle AVAIT trop SOUFFERT. Il ouvre la fenêtre et saute dans le vide.* Et comparons-le au film verbal équivalent: *le 5, Paul arrivait au travail très tôt. Les bureaux étaient vides. Les gens n’étaient pas encore arrivés. Il était désespéré. Il pensait à sa mère. La veille, le 4, elle était allée à la gare. Elle s’était jetée sous un train. Elle était désespérée. Elle avait trop souffert: il ouvrait la fenêtre et sautait dans le vide.* Il est clair que si toutes les formes du reportage simulé sont liées, implicitement ou explicitement, à un pseudo-IDP passé, *seules* sont forcément en *-ai/i-* celles qui dans le film verbal le sont à un pseudo-IDP passé de rang 2. Et on peut généraliser (le lecteur le vérifiera): en reportage simulé, *-ai/i-* intervient forcément pour les *seules* situations liées à un pseudo-IDP passé de rang égal ou supérieur à 2.

La complication ici est en un sens minime (puisque *-ai/i-* renvoie encore à un pseudo-IDP passé). Et, surtout, elle a sa logique – formelle: en utilisant dans le reportage simulé des formes de base pour le pseudo-IDP passé de rang 1 (dont au premier chef le présent impertinent paradoxal qui suggère le changement), on fait comme si elles étaient liées à un IDP. On doit donc, avec des formes en *-ai/i-*, faire comme si étaient liées à des pseudo-IDP passés les situations liées aux pseudo-IDP passés antérieurs à ce pseudo-IDP passé de rang 1, soit de rang égal ou supérieur à 2. (On le notera, on n’a, bien sûr, que les formes en *-ai/i-* de notre reportage simulé dans *ah! il arrive! [...] Il est désespéré. Il pense sûrement à sa mère. Elle est*

allée à la gare hier. Elle s'est jetée sous un train. Elle ETAIT DESESPEREE. Elle AVAIT trop SOUFFERT. Il ouvre la fenêtre! Il saute dans le vide!, soit dans le reportage tout court – interrompu par un texte extérieur – dont notre reportage simulé est l'analogue.)

5.4 Le pseudo-IDP générique sans marque

54.1 Le -ai/i- voisin des formes de base liées à un pseudo-IDP générique

54.1.1 Préciser la circonstance de l'occurrence d'une série valant à l'IDP

Pour introduire un autre phénomène qui complique nos analyses secondaires et celle de *-ai/i-*, nous revenons aux séries. (Mais il existe ailleurs. Ainsi – on le comprendra quand on aura lu la suite – dans le résultatif *en général, à 8 h, il est parti/a mangé*, dans *à 8 h, en général, il mange* et dans *quand il a quelque chose dans la tête, il ne l'a pas ailleurs*.) Si la SSSCO *Paul chante* est au présent, c'est bien sûr parce qu'elle dit qu'à l'IDP Paul est tel qu'il effectue épisodiquement une action et donc a la propriété qui se manifeste forcément ainsi. Mais, comme le montre le fait que la paraphrase est aussi *il a l'habitude de chanter... au présent*, le présent de *chante* marque encore la validité à l'IDP d'une SSSCO dans *Paul chante quand il prend/a pris/vient de prendre son bain*, etc., où les situations de la subordonnée sont au présent, mais aussi dans *Paul chante quand il pleura/va pleuvoir le lendemain/a plu la veille*, où ces situations sont aux futurs et au passé. Il est donc clair qu'ici les temps de la subordonnée, présent compris, ne localisent pas une situation face à l'IDP. Que se passe-t-il donc quand *il prend son bain/quand il a plu la veille/pleura le lendemain* (pour se limiter à ces temps) se paraphrasent *...pendant son bain/après (avant) un jour de pluie*, on comprend que *Paul chante quand il prend son bain/quand il a plu la veille/pleura le lendemain* est une SSSCO complexe de type *chanter dans telle circonstance*, mais où la circonstance est exprimée par une subordonnée. Maintenant, cette SSSCO s'obtient comme suit à par-

tir d'une SSSCO simple: étant donnée la SSSCO simple 1/ *il chante*, je me demande 2/ *il chante quand?* et réponds 3/ *il chante quand il prend son bain/ quand il a plu la veille/pleuvra le lendemain*, pour arriver à la SSSCO complexe 4/ *il chante quand il prend son bain/ quand il a plu la veille/ pleuvra le lendemain*. Or, il est clair que dans 2/ et 3/ le temps de *chante* n'a pas plus sa valeur ordinaire que ceux de *prend son bain*, *a plu*, *pleuvra* (quand je dis 2/ et 3/, ce n'est pas le cas que *chanter* et *prendre son bain* valent à l'IDP et *pleuvoir* avant ou après lui) et, d'autre part, que *chante* évoque l'occurrence épisodique de l'action et non la SSSCO. On s'interroge donc ici sur la circonstance de l'occurrence pour ensuite poser qu'elle est celle où vaut, a valu ou vaudra une situation donnée. Bien sûr, «*x quand y*» peut correspondre à «*x à un instant et, à cet instant: y*». Mais, s'agissant d'occurrences épisodiques, est en cause ici un genre d'instant (et *quand* vaut *chaque fois que*). On a donc ici une requête de présentation du genre d'instant où vaut l'occurrence épisodique de chant et sa satisfaction par la présentation de ce genre d'instant à travers son *identification* au genre d'instant où vaut/a valu/vaudra une situation donnée: 2/ vaut *il y a un genre d'instant où vaut l'occurrence de chant, il n'est autre que (est identique à) quoi?* et 3/ *le genre d'instant où vaut l'occurrence de chant n'est autre que le (est identique au) genre d'instant où vaut prendre son bain/a valu (vaudra) pleuvoir la veille (le lendemain)*. Mais, les temps utilisés servant en langue à une localisation face à l'IDP, ils évoquent ici en fait – implicitement – un rapport (de validité, antériorité et postériorité) à un genre non pas d'instant mais d'IDP, soit, car il s'agit bien sûr d'un *pseudo-IDP*, à un *pseudo-IDP générique sans marque*. Et c'est cette valeur qu'ont les temps de la subordonnée en *quand* dans la SSSCO complexe en 4/. (On notera que la SSSCO *il chante quand il sort du bain* s'entend *il SE MET A chanter...* Bref, si un présent impertinent paradoxal suggérant le *changement en un pseudo-IDP générique sans marque* sert à identifier ce dernier, l'occurrence épisodique qui vaut alors doit aussi être un CET.)

541.2 -Ai/i-: un pseudo-IDP générique sans marque antérieur à un pseudo-IDP générique sans marque

Si notre thèse centrale est concernée par ce phénomène, c'est d'abord parce que des formes en *-ai/i-* peuvent être voisines d'une forme de base implicitement liée à un pseudo-IDP générique, comme dans *il fait du jogging quand il a mal dormi la nuit précédente parce qu'il FAISAIT froid*. Analysons cet exemple. C'est clair, *a mal dormi* n'évoquant pas ici une situation passée, *faisait froid* ne peut renvoyer à une situation valant en un pseudo-IDP passé (qui serait tout instant de la nuit dernière pendant laquelle il a mal dormi). La notion de passé disparaît. En fait, *a mal dormi* renvoyant à une situation antérieure à un pseudo-IDP générique sans marque, l'imparfait de *faisait froid* ne peut qu'évoquer une situation valant en un pseudo-IDP générique sans marque antérieur à un pseudo-IDP générique sans marque (soit tout instant de toute nuit précédente où il a mal dormi). Pour généraliser, il faut ajouter que le rang n'est pas pertinent: *-ai/i-* signale normalement un pseudo-IDP passé de tout rang. Ici, il indique un pseudo-IDP générique sans marque de tout rang d'antériorité au pseudo-IDP générique implicitement utilisé par la forme de base qui précise la circonstance de l'occurrence épisodique.

Mais ici aussi joue une certaine logique: en utilisant la forme de base qu'est le passé pour marquer l'antériorité à un pseudo-IDP générique sans marque, on fait comme si elle était liée à un IDP. On doit donc, avec des formes en *-ai/i-*, faire comme si étaient liées à un pseudo-IDP passé de rang quelconque, les situations liées à un pseudo-IDP générique sans marque d'un rang d'antériorité quelconque face au pseudo-IDP générique sans marque.

54.2 Le -ai/i- des analogues des formes de base liées à un pseudo-IDP générique: un pseudo-IDP passé générique sans marque

Mais notre analyse de *-ai/i-* est concernée d'une autre façon. La SSSCO *il chante pendant son bain/après (avant) un jour de pluie* peut s'exprimer *il chante quand il prend son bain/quand il a plu la veille/pleuvra le lendemain*, où les for-

mes de base de la subordonnée ont rapport à un pseudo-IDP générique sans marque. Mais, les formes en *-ai/i-* ressemblant aux formes de base, on devine que si cette SSSCO vaut non plus à l’IDP mais en un pseudo-IDP passé, elle s’exprimera de même non seulement *il chantait pendant son bain/après (avant) un jour de pluie* mais aussi avec une subordonnée en *quand* où les formes en *-ai/i-* auront rapport à un pseudo-IDP passé générique sans marque. On a ainsi *le prof de l’année dernière (ou Louis XIV) chantait quand il prenait son bain/quand il avait plu la veille/pleuvrait le lendemain* où, si la SSSCO vaut en un pseudo-IDP passé qui est tout instant de la période où l’entité en cause a été d’actualité ou existé, ce n’est pas le cas que *prendre son bain* vaut en ce pseudo-IDP passé et *pleuvoir* avant ou après lui: ces situations n’ont ces rapports qu’eu égard à un pseudo-IDP passé générique sans marque. (On le notera, on peut prolonger le texte cité avec des SSSCO où des subordonnées précisent la circonstance de l’occurrence. On obtient alors le nouveau cas de transport dans le passé se suffisant à lui-même promis au chapitre IV.)

L’analogie de *il fait du jogging quand il a mal dormi la nuit précédente parce qu’il faisait froid* est *le prof de l’an dernier faisait du jogging quand il avait mal dormi la nuit précédente parce qu’il faisait froid*, où sont en *-ai/i-* tant *faisait froid* (lié à un pseudo-IDP passé générique sans marque de rang 2) que *avait mal dormi* (lié au pseudo-IDP passé générique sans marque de rang 1 auquel est liée l’occurrence épisodique *faisait du jogging*). Mais c’est logique: en utilisant *avait mal dormi* pour préciser la circonstance de l’occurrence épisodique (d’une SSSCO valant en un pseudo-IDP passé), on fait comme si l’antériorité à un pseudo-IDP passé *générique sans marque* de rang 1 était une antériorité à un pseudo-IDP *passé* de rang 1. Pour évoquer la situation qui vaut en un pseudo-IDP passé *générique sans marque* de rang 2, il faut donc encore faire comme si elle valait en un pseudo-IDP *passé*: il sera simplement de rang 2. Bref, se transfère ici le fait qu’avec le *-ai/i-* qui évoque un pseudo-IDP passé, ce dernier peut être de tout rang. Ce cas explicite ce qui va de soi: le *-ai/i-* des analogues des formes de base liées à un pseudo-IDP générique sans marque signale un pseudo-IDP passé générique sans marque *de tout rang*.

5.5 Le pseudo-IDP futur sans marque

Dans (*mourir de soif, c'est ça:*) au début, tu as des migraines et des vertiges. Ensuite, ta langue est épaisse. Puis, la fièvre apparaît... le présent (y compris si, impertinent paradoxal, il suggère le changement) marque la validité en un pseudo-IDP sans marque d'un autre genre, disons *abstrait*. Peuvent aussi être en cause ici d'autres formes de base que le présent ainsi que des formes en *-ai/i-* voisines des formes de base (ainsi si on poursuit *ensuite, les vertiges, qui te permettaient avant de te lever, te l'interdisent. Puis tu comprends que le calvaire que tu as vécu jusque là n'était rien: ta langue est en bois...*). Et ce cas, tant dans la version simple que dans la seconde, complexe, a des analogues en *-ai/i-* (cf. *les modernes imaginent mal l'horreur de la mort par la peste: d'abord, tu te sentais bizarre. Puis, la fièvre apparaissait. Ensuite, tu comprenais que le calvaire que tu avais vécu jusque là n'était rien: ta peau devenait noire par endroits...*). Bien sûr, il y a des variantes. Ainsi si j'explicite pour un enfant le contenu d'un concept avec *sautiller, c'est ça: tu sautes, tu sautes, tu sautes...* (où on a une succession de pseudo-IDP abstraits non finie et la même situation à chaque fois) ou encore avec *mentir, c'est ça: tu dis le faux VOLONTAIREMENT* (où joue un seul pseudo-IDP abstrait), étant entendu qu'ici les analogues seront au style indirect libre. Mais on ne détaillera pas ce cas (au reste pour l'essentiel semblable au précédent). En effet, mieux vaut passer à celui, bien plus important, du pseudo-IDP *futur* sans marque, même si, la question étant difficile (et liée à celle – également ardue – des marques de futur), on n'a ici pour ambition que celle qu'impose ce livre: *signaler* (plutôt que décrire exhaustivement) un autre phénomène qui complique nos analyses.

55.1 Le *-ai/i-* voisin des formes de base liées à un pseudo-IDP futur

551.1 Les formes de base liées à un pseudo-IDP futur

Après le futur de *un bel di vedremo levarsi un fil di fumo sull'estremo confin del mare* (un beau jour, on verra s'élever un fil de fumée à l'horizon), Butterfly, quasi

hallucinée (transportée dans le futur), poursuit, au présent, *e poi la nave appare. Poi la nave bianca entra nel porto, romba il suo saluto. Vedi? E venuto!* (Et puis le navire paraît! Puis il entre dans le port! Salue à coups de canon! Tu vois: il est venu!) Et elle pourrait continuer avec d'autres formes de base (cf. *l'américain a attendu longtemps pour revoir sa Butterfly! Mais, dans une heure, il va la serrer contre lui! Et il pleurera, Suzuki*) car le contexte initial rendrait clair qu'elles aussi utilisent en fait un *pseudo-IDP futur*. (Ici comme ci-dessous, on ne mentionne pas tout ce qui est possible. Mais cela ne veut pas dire qu'on ne retrouvera pas tous les traits de toutes les formes de base. On conçoit par exemple, insistons-y, tant le cas où le futur subjectif évoque en fait la postériorité au pseudo-IDP futur d'une situation «avec avant» et «avec après» que celui où il pose en réalité la validité d'une situation «sans après» en un pseudo-IDP futur par rapport au pseudo-IDP futur: le premier cas est illustré par le *il pleurera* cité – qui vaut *il éclatera en sanglots* – et, s'agissant du second, il est clair que Butterfly aurait pu dire *il est venu: dans une heure il sera là.*)

Bien sûr, le rapport à un pseudo-IDP futur des formes de base est une valeur *de discours* (due au contexte: ici le futur *vedremo*) et non *de langue*. Bref, ici encore n'est pas démentie leur déicticité en langue. Et est confirmé (comme il l'était dans les cas de rapport à un *pseudo-IDP* générique ou abstrait) le fait qu'en elles-mêmes elles n'ont pas de contenu quant à l'*authenticité* de l'*IDP*. (Ceci dit, il n'y a pas opposition privative entre formes de base et formes *pseudo-déictiques futures*, puisque ces dernières n'existent pas).

Le texte cité évoque une sorte de *reportage simulé par anticipation*: ses présents impertinents paradoxaux sur des situations «avec avant» et «avec après» qui suggèrent le changement au pseudo-IDP futur relèvent, en tant que transport *face au changement*, d'un cœur similaire à celui du reportage simulé, et une périphérie similaire à la sienne est constituée par les formes de base (dont le présent ordinaire) qui transportent en un pseudo-IDP futur *face à l'être*. Mais il ne faut pas donner de crédit à cette ressemblance. En effet, à la différence des formes de base pseudo-déictiques passées analogues du reportage simulé, les formes de base liées à un pseudo-IDP futur qui transportent face à l'être ne sont *pas* forcément associées à des présents pseudo-déictiques futurs qui, impertinents para-

doxaux, transportent face au changement. On *peut* avoir un transport dans le futur face à l'être se suffisant à lui-même, comme dans *rends-toi compte! Dans un mois, à cette heure-là: on est sur la plage. Il fait beau. Il a fait beau la veille. Il fera beau le lendemain. On est loin des soucis* (et aussi dans *dire que demain on se marie!*). De même, les formes de base liées à un pseudo-IDP futur qui transportent face à l'être *peuvent* servir, disons de secondaire dans un texte où le futur subjectif indiquant la postériorité à l'IDP des situations «avec avant» et «avec après» se compare au passé d'une histoire en style narratif de base. On a ainsi *Jean arrivera à 18 h. Mais là (je vois d'ici la scène), Paul TRAVAILLE, il A TRAVAILLE la veille et il est clair qu'il TRAVAILLERA le lendemain. Alors, Jean se mettra à regarder la télévision et s'endormira. Jacques, lui, arrivera vers 19 h. Mais là, bien sûr, Paul TRAVAILLE et Jean DORT. Alors il repartira*. En fait, les formes de base pseudo-déictiques futures existent aussi ailleurs *que* dans cette sorte de reportage simulé par anticipation. Le montrent aussi les sections qui suivent.

551.2 Indispensables dans la supposition en si

Ainsi, on les emploie pour un transport face à une réalité future *supposée*. Illustre ceci *j'arriverai chez Paul à midi. Mais là, supposons, il EST SORTI. Alors j'irai chez Gaston*. Ou encore *à midi, Paul sera chez moi. Mais là, supposons, Jean ARRIVE. Alors Paul repartira* (avec un présent impertinent paradoxal suggérant le changement au pseudo-IDP futur) et *Paul arrivera à Brest le 5. Mais là, supposons, il PLEUT, il A PLU dans la matinée et il PLEUVRA dans l'après-midi. Alors il repartira*.

On le sait, le procédé est obligatoire quand *si* introduit la réalité supposée, comme dans *j'arriverai chez Paul à midi, mais si, là, il EST SORTI, j'irai chez Gaston* ou dans *à midi, Paul sera chez moi. Mais si, là, Jean ARRIVE, Paul repartira* (*sera sorti* et *arrivera* sont impossibles). On peut penser que l'impossibilité du futur subjectif ici s'explique par son peu d'aptitude à assurer le transport dans le futur qu'impose la supposition. Expliquons. Il est vrai que le futur subjectif transporte dans le futur quand il indique la validité en un pseudo-IDP futur d'une situation «sans après». Et vrai encore que dans *Paul arrivera à Brest le 5. Mais là, supposons, il pleuvra, il aura plu dans la matinée et il pleuvra dans l'après-midi. Alors, il repartira* (transposi-

tion du dernier texte du précédent paragraphe), *aura plu* transporte lui aussi dans le futur, puisqu'il marque l'antériorité à un pseudo-IDP futur (comme *avait plu dans la matinée* transporte dans le passé en marquant celle à un pseudo-IDP passé). Mais – premier point –, dans le même texte, *pleuvra* évoque d'abord une situation «sans après» valant en un pseudo-IDP futur, mais aussi, ensuite, une situation «avec avant» et «avec après» *postérieure à un pseudo-IDP futur*, si bien que cette dernière valeur (qui relève du transport dans le futur) n'a pas de forme propre (comparable à *pleuvrait*, distinct de *pleuvait*, dans le transport dans le passé). Et il est un deuxième point. Revenons sur le «futur antérieur», au-delà du cas de *aura plu* ci-dessus. Si on transpose au futur subjectif *j'arriverai chez Paul à midi, mais là, supposons, il N'A PAS FINI: il n'AURA FINI que dans la nuit. Alors, je repartirai*, on obtient *j'arriverai chez Paul à midi, mais là, supposons, il N'AURA PAS FINI: il n'AURA FINI que dans la nuit. Alors je repartirai*. Mais, ici, *aura fini* (négatif) qui signale d'abord une situation résultative valant en un pseudo-IDP futur évoque ensuite une situation résultative valant *en un pseudo-IDP futur par rapport au pseudo-IDP futur*, si bien que cette dernière valeur (qui relève du transport dans le futur) n'a pas, elle non plus, de forme propre (comparable à *aurait fini*, distinct de *avait fini* dans le transport dans le passé). Enfin et surtout – troisième point –, le futur subjectif ne permet pas le transport dans le futur *face au changement: le navire paraîtra. Il entrera dans le port* évoquent la postériorité à l'IDP de situations «avec avant» et «avec après» (ce qui se compare au passé de l'histoire en style narratif de base et n'a rien à voir avec *le navire paraît. Il entre*, où on a un transport face au changement en un pseudo-IDP futur comparable à ce qui s'observe au cœur du reportage simulé). Bref, le futur subjectif est bien au total peu apte à assurer le transport dans le futur ici requis. Et c'est pourquoi il ne pénètre pas la phrase en *si*. À l'inverse, si y persistent les formes de base liées à un pseudo-IDP futur, c'est justement parce que, quant à elles, elles assurent très bien ce transport (à ceci près, à vrai dire, que s'est reproduite ici l'impossibilité de la forme futur subjectif avec *si*. En effet, *pleuvra*, impossible, est remplacé par *doit pleuvoir* dans *Paul arrivera à Brest le 5 à midi. Mais si là il pleut, s'il a plu dans la matinée, et s'il DOIT PLEUVOIR dans l'après-midi, il repartira*).

On le voit, Moignet (1981: 255, suivant Guillaume) a tort, pour qui dans *si p (présent) + q (futur)*, le présent, «relatif, ne coïncide pas avec le moment de l'acte de langage mais ne signifie que le moment logiquement antérieur au futur». Cette coïncidence existe bel et bien, au sens où il y a validité en un pseudo-IDP. Par ailleurs, derrière cette erreur, il y en a une autre: n'est pas vu que *toutes* les formes de base s'emploient face à un tel pseudo-IDP futur. (Bien sûr, ont de même tort ceux qui parlent ici de présent «à sens futur», même si, on le verra, il existe un cas qui leur donne raison.)

551.3 Indispensables pour évoquer le discours à venir

Autre cas où on *doit* utiliser les formes de base liées à un pseudo-IDP futur (et sans doute encore parce que rien d'autre ne pourrait assurer le transport dans le futur requis), celui où on imagine, indirectement ou de façon «libre», un discours à venir, comme dans *à 9 h il se mettra à réfléchir. Je TRAVAILLE, J'AI TRAVAILLÉ hier, je TRAVAILLERAI demain. Et il ira au lit et Jean arrivera à 5 h. Mais Paul dira qu'il TRAVAILLE. Qu'il A TRAVAILLÉ la veille et qu'il DOIT TRAVAILLER le lendemain. Alors Jean repartira (avec, comme ci-dessus, doit travailler et non travaillera).*

551.4 -ai/i-: un pseudo-IDP antérieur à un pseudo-IDP futur sans marque

Si le phénomène décrit complique l'analyse de *-ai/i-*, c'est d'abord quand une forme en *-ai/i-* est voisine d'une forme de base liée à un pseudo-IDP futur: dans *à tous les coups, Paul dira qu'il a mal dormi la nuit précédente parce qu'il FAISAIT FROID*, l'imparfait n'est pas lié à un pseudo-IDP passé mais à un *pseudo-IDP antérieur à un pseudo-IDP futur sans marque*. Ici encore, joue une certaine logique: en utilisant ici la forme de base *a dormi*, on fait comme si l'antériorité à un pseudo-IDP futur était une antériorité à l'IDP. Pour évoquer un lien à un pseudo-IDP antérieur à ce pseudo-IDP futur, on doit donc, avec une forme en *-ai/i-*, faire comme si ce lien était un lien à un pseudo-IDP passé, *i. e.* antérieur à l'IDP. (Le pseudo-IDP antérieur à un pseudo-IDP futur pouvant coïncider avec un pseudo-IDP passé, on comprend que le *faisait froid* de *il dira qu'il a mal dormi CETTE NUIT parce qu'il faisait froid* semble lié à un pseudo-IDP passé.)

Le lecteur le vérifiera facilement, on a la même chose pour *un beau jour, on verra un fil de fumée à l'horizon. Et puis, le navire paraît! Il entre dans le port où on ne L'ATTENDAIT plus.* De même pour *Jean arrivera à 9 h. Mais là, tu vois, Paul a travaillé la veille parce qu'il Y AVAIT urgence. Il est fatigué. Alors Jean repartira. Pour Paul arrivera le 5 à midi. Mais là, supposons, il a plu la veille parce qu'il y AVAIT une dépression. Alors il repartira.* Et pour *Paul arrivera le 5 à midi. Mais là, s'il a plu la veille parce qu'il y AVAIT une dépression, il repartira.* Mais, insistons-y, *-ai/i-* signalant normalement un pseudo-IDP passé de tout rang, ici le pseudo-IDP antérieur à un pseudo-IDP futur sans marque peut avoir tout rang d'antériorité. Ainsi dans *Jean arrivera le 5 à 18 h. Tu lui diras que tu as vu le docteur la veille parce que l'avant-veille tu AVAIS MAL DORMI du fait qu'il FAISAIT FROID.* Alors *Jean repartira*, le *-ai/i-* de *faisait froid* utilise un pseudo-IDP antérieur à un pseudo-IDP antérieur à un pseudo-IDP futur sans marque.

55.2 Le *-ai/i-* des analogues des formes de base liées à un pseudo-IDP futur

55.2.1 *-Ai/i-* d'abord: un pseudo-IDP postérieur à un pseudo-IDP passé

Mais notre phénomène complique aussi l'analyse de *-ai/i-* du fait des analogues des constructions des sections précédentes. Il y a ici deux cas. Voyons d'abord celui qui est central. L'illustrent (au style indirect libre) *c'était le 5. Paul parlait. Il était très convaincant: est-ce que je me rendais compte! Dans un mois, à cette heure-là, on ETAIT sur la plage. Il FAISAIT beau. Il AVAIT FAIT beau la veille. Il FERAIT beau le lendemain. On ETAIT loin des soucis...* et (avec l'analogie de *doit pleuvoir*) *Jean se mit à réfléchir. Paul arriverait à Brest le 15. Mais, là, s'il PLEUVAIT, s'il AVAIT PLU dans la matinée et s'il DEVAIT PLEUVOIR l'après-midi, il repartirait. C'était clair.* De même, Suzuki rapportera les paroles de Butterfly avec *elle se mit à parler. Un beau jour, on verrait une fumée à l'horizon. Puis elle continua, hallucinée. Ah! ça y était! le bateau PARAISSAIT! il SALUAIT à coups de canon... Il ENTRAIT dans le port. Elle m'interpella: je VOYAIS bien qu'il ETAIT VENU! Elle reprit, encore plus enfoncée dans son rêve. L'américain AVAIT ATTENDU si longtemps pour revoir sa Butterfly... Mais, dans une heure, il ALLAIT la*

SERRER contre lui! Et il PLEURERAIT. Et on peut ajouter d'autres exemples. Face à *toi, au moins, à ta mort, on pourra dire que tu AS ETE heureux*, on a *il rayonnait! Incroyable...* Lui, au moins, à sa mort, on pourrait dire *qu'il AVAIT ETE heureux*. L'analogue de *il dira qu'il TRAVAILLE comme il A TRAVAILLE la veille et comme il TRAVAILLERA le lendemain* (où, notons-le, on n'a pas *doit travailler*) est *il a promis qu'il dirait qu'il TRAVAILLAIT comme il AVAIT TRAVAILLE la veille et comme il TRAVAILLERAIT le lendemain*.

L'analyse est claire. Le *dans un mois* du premier exemple ci-dessus évoque un instant qui est postérieur à un instant du 5 (comme pseudo-IDP passé), même s'il peut coïncider avec l'IDP ou être antérieur ou postérieur à lui, puisque l'exemple peut être suivi de *mais on est à Vierzon*, de *mais on s'est retrouvé à Vesoul* ou de *mais j'ai des doutes sur ce futur séjour au paradis*. La même remarque vaut pour le *dirait* du dernier exemple. Même s'il est lié à un instant qui peut être passé, présent ou futur (puisque l'exemple peut être suivi de *mais il n'a rien dit de tel*, de *mais tu entends ce qu'il dit là?* ou de *mais tiendra-t-il sa promesse?*), il n'évoque en lui-même qu'un instant postérieur à un pseudo-IDP passé. L'instant en cause dans les deux exemples servant de repère aux formes en *-ai/i-* qui suivent, il est clair qu'elles utilisent un pseudo-IDP qui, en lui-même, n'est que *postérieur à un pseudo-IDP passé* et non *futur*. Et c'est parce qu'ainsi on retrouve ce qu'on a vu plus haut qu'ici encore joue une certaine logique: si, du fait que *-ai/i-* indique qu'une situation a rapport à un pseudo-IDP passé sans rien dire de son rapport à l'IDP, une situation comme *serait là* est *postérieure à un pseudo-IDP passé* et non future, dans le cas qui nous occupe le pseudo-IDP des analogues en *-ai/i-* des formes de base liées à un pseudo-IDP futur sera aussi *postérieur à un pseudo-IDP passé* et non futur. En effet, il est forcément défini par un élément comme *serait là* (cf. *dirait* ou *dans un mois* dans nos exemples), tout comme le pseudo-IDP futur lié aux formes de base l'est forcément par un élément comme *sera là* (cf. *un jour, on VERRA un fil de fumée* chez Butterfly, qu'aurait pu remplacer *dans un mois*).

(On le soulignera en passant, le *rappelle-toi: tu as promis que tu lui DIRAS que tu travailles...* qu'on entend parfois n'est pas une violation d'une soi-disant concordance des temps arbitraire, mais une incohérence. En

effet, avec *tu lui DIRAS que tu travailles...!* je pose une situation – complexe – comme étant mon exigence ou ordre. Mais, en la subordonnant à *tu as promis*, j'en fais aussi le contenu, seulement *décrit*, de ta promesse. Seule est cohérente *tu lui diras que tu travailles...! n'oublie pas: tu l'as promis.*)

552.2 -Ai/i- ensuite: un pseudo-IDP antérieur à un pseudo-IDP postérieur à un pseudo-IDP passé

Mais, on l'a vu, certaines des constructions des sections précédentes ont une forme en *-ai/i-* qui, voisine d'une forme de base liée à un pseudo-IDP futur, utilise un pseudo-IDP antérieur à un pseudo-IDP futur. Partant, si, dans les analogues, cette forme en *-ai/i-* reste telle, elle a néanmoins cette fois rapport à un pseudo-IDP antérieur à un pseudo-IDP postérieur à un pseudo-IDP passé. C'est ce qu'on a pour les formes soulignées de *tu as promis que tu dirais que tu avais mal dormi la nuit précédente parce qu'il FAISAIT FROID* et du texte où Suzuki rapporterait les paroles de Butterfly avec *elle se mit à parler. Un beau jour, on verrait une fumée... Puis elle continua, hallucinée. Ah! ça y était! le bateau paraissait! il saluait à coups de canon. Il entrait dans le port où on ne L'ATTENDAIT plus.* Ou encore dans *Georges se mit à réfléchir. Paul arriverait à Brest le 15. Mais, là, s'il pleuvait, s'il avait plu la veille parce que la Castafiore CHANTAIT à l'opéra et s'il devait pleuvoir le lendemain, il repartirait. C'était clair.* Et, bien sûr, l'antériorité peut être de tout rang. Pour ne citer qu'un exemple, dans *tu as promis que tu dirais que tu avais vu le docteur la veille et que tu lui avais dit que tu avais mal dormi la nuit précédente du fait qu'il FAISAIT FROID*, le *faisait froid* est lié à un pseudo-IDP antérieur à un pseudo-IDP antérieur à un pseudo-IDP postérieur à un pseudo-IDP passé.

55.3 Le «présent» marque de postériorité à l'IDP dans la supposition et l'imparfait analogue

553.1 Le présent suggérant le changement en un pseudo-IDP futur dans le schéma supposition/conséquence et son analogue

Bien sûr, la validité en un pseudo-IDP futur d'un monde sans changement (avec un présent sur une situation «sans après») s'oppose à celle

d'un *changement* (avec un présent impertinent paradoxal sur une situation «avec avant» et «avec après»). Au-delà des exemples déjà cités, s'opposent ainsi *j'arriverai à 14 h à la réunion. Mais si, là, Paul DORT ET RONFLE, je repartirai aussitôt*, où les deux situations sont co-valides en un pseudo-IDP futur, et *j'arriverai à 14 h à la réunion. Mais si, là, il SE LEVE et PART, je ferai demi-tour*, où chacun des deux pseudo-IDP futurs successifs localise un changement. Et s'opposent de même les analogues *c'était clair. J'arriverais à 14 h à la réunion. Mais si, là, il DORMAIT et RONFLAIT, je repartirais aussitôt et il était prévu que j'arriverais à 14 h à la réunion. Mais si, là, il SE LEVAIT et PARTAIT, je ferais demi-tour*. Maintenant, pour compléter le tableau des complications liées au phénomène qui nous occupe, il faut revenir sur le présent impertinent paradoxal suggérant le changement en un pseudo-IDP futur et son analogue en *-ai/i-*, et ce, justement, quand, comme ci-dessus, ils figurent dans un schéma supposition/conséquence.

On notera d'abord qu'ils peuvent figurer aussi dans la conséquence. Ainsi dans *j'arriverai à Brest à midi. Mais là, supposons, il pleut, il a plu la veille et il pleuvra le lendemain. Alors, à midi une, je REPARS* et (au style indirect libre) dans *Paul protesta. Il arriverait à Brest à midi. Mais, supposition, là, il pleuvait, il avait plu la veille et il pleuvrait le lendemain. Alors, à midi une, il REPARTAIT* (et dans les mêmes phrases avec *si*, à ceci près que *s'il doit/devait pleuvoir le lendemain* remplace *pleuvra/pleuvrait*.) Ainsi encore (étant donné qu'ici aussi existent les mêmes phrases avec *si*) dans le dialogue *on entrera dans la banque à minuit. Le gardien lira ou dormira... – Pas de problème. Il dort: je L'ETOUFFE avec l'oreiller. Il lit: je L'ETRANGLE par derrière* et (au style indirect libre) dans *le chef prit la parole. Le gardien dormirait ou lirait. Jean l'interrompît. Le gardien dormait: il L'ETOUFFAIT. Il lisait: il L'ETRANGLAIT*. (On notera que la situation «avec avant» et «avec après» peut être un CET «derrière» un lexème de situation «sans après», comme *se mettre à travailler* dans *peut-être qu'il dormira – Pas de problème. Il dort: je TRAVAILLE* et dans l'analogue *...il dormait: je TRAVILLAIS*. On notera surtout que ces présent et imparfait impertinents paradoxaux de la conséquence sont parfois obligatoires. On n'a ni *il dort: je travaillerai* ni *il dormait: je travaillerais*.)

553.2 «Présent»/imparfait sur une situation «avec avant» et «avec après» dans la
supposition: postériorité à l'IDP/au pseudo-IDP passé

Mais le plus important ici est que, dans la supposition, le présent impertinent paradoxal sur une situation «avec avant» et «avec après» qui suggère le changement au pseudo-IDP futur laisse parfois la place – donnant ainsi raison (en partie, on y vient) aux grammairiens – à un «présent» marquant... *la postériorité à l'IDP*. Pour saisir ce point qui, bien sûr, complique notre analyse, il faut revenir en arrière. De même que les formes de base transportant dans le futur face à l'être (on le vérifiera en revenant aux exemples des sections antérieures), le présent impertinent paradoxal qui dans une supposition suggère le changement en un pseudo-IDP futur apparaît bien sûr dans des contextes où il est clair qu'il y a repérage face à un pseudo-IDP futur. On a ainsi *si, A MIDI, il sort...*; *si, LA, il hésite un instant...*; *si, QUAND J'ARRIVERAI, il siffle son café...*; *si, ALORS, il sort...*; *si, A CE MOMENT LA, il part...* Mais il y a aussi des suppositions qui, bien qu'utilisant un présent sur une situation «avec avant» et «avec après», sont très différentes. On a ainsi *s'il fait un AUTRE truc comme ça...*; *s'il dit ça UNE AUTRE FOIS...*; *s'il sort ENCORE...*; *s'il fait une bêtise DE PLUS...* ou *attention! il fait un pas DE PLUS et il tombe!* et *il boit une goutte DE PLUS: il s'endort* (étant donné, notons-le, que dans ce dernier cas la conséquence ne s'exprime que par un présent impertinent paradoxal qui suggère le changement au pseudo-IDP futur, à l'inverse de ce qui se passe avec la supposition avec *si*, où le futur est aussi possible). Or, ici les éléments soulignés indiquent qu'on procède à un repérage non pas face à un pseudo-IDP futur mais face à l'IDP, car la paraphrase en cause est (*il vient de x mais il ne faut pas qu'il fasse x à nouveau (car alors...)*) En effet, si ainsi ces suppositions reviennent à poser une situation complexe injonctive qui, quoique intégrant un *x* futur, vaut à l'IDP, il est clair qu'ici le présent sur *x* de la supposition évoque une situation *postérieure à l'IDP* – et non future, insistons-y, puisqu'il s'agit d'une situation «avec avant» et «avec après», à l'exclusion d'une situation «sans après» qui renverrait à l'autre aspect du futur qu'est la validité en un pseudo-IDP futur. (Révèle la même chose la paraphrase par l'impératif de *tu fais un pas DE PLUS et tu tombes!*: quand on produit un impératif, on «est» à l'IDP.)

Confirme l'analyse le fait qu'ici ne peuvent plus s'ajouter les autres formes de base liées à un pseudo-IDP futur: on a *s'il fait une bêtise de plus, je le liquide/liquiderai*, mais pas *s'il fait une bêtise de plus ET S'IL EN A FAIT UNE AUTRE LA VEILLE, je le liquide/liquiderai* ou *s'il fait une bêtise de plus ET S'IL DOIT EN FAIRE UNE AUTRE LE LENDEMAIN, je le liquide/liquiderai*. Ceci dit, il faut être conscient qu'il y a des cas complexes. Ainsi *s'il dort encore cet après-midi...* vaut *s'il fait à nouveau un somme pendant l'après-midi*, et donc pose bien qu'une situation «avec avant» et «avec après» est postérieure à l'IDP (tout en étant localisée secondairement dans le temps par un circonstant). Mais, si on voit le circonstant comme une abréviation, le sens est *s'il est encore en train de dormir cet après-midi QUAND JE REVIENDRAI...*, la phrase citée comportant en fait une situation «sans après» qui vaut au pseudo-IDP futur qu'explicite (fortement) le dit circonstant.

Comment expliquer le phénomène? On a vu que l'imparfait impertinent paradoxal sur une situation «avec avant» et «avec après» qui suggère le changement en un pseudo-IDP passé n'est *pas* devenu une marque d'antériorité à l'IDP (de passé) *limitée à un rôle particulier* (ouverture ou clôture des narrations). On a ici une évolution analogue – mais effective, puisqu'elle a produit une marque de postériorité à l'IDP *limitée à un rôle particulier*: la supposition. Expliquons. L'emploi des formes de base face à un pseudo-IDP futur permet d'exprimer l'antériorité à ce repère, la postériorité à ce repère (ou la validité en un pseudo-IDP postérieur à lui) et la validité à ce repère (dont, avec un présent impertinent paradoxal, celle d'un changement). Mais, bien sûr, par définition, cet emploi ne permet pas d'exprimer la postériorité à l'IDP (d'une situation «avec avant» et «avec après»). Cela, c'est naturellement le futur subjectif qui l'exprime (à côté de la validité en un pseudo-IDP futur d'une situation «sans après»). Mais, on l'a vu, il ne peut le faire *dans la supposition en «si»* où, d'autre part, peu apte à l'expression du transport dans le futur, il est surpassé par l'emploi pseudo-déictique futur des formes de base. Dans ce cadre, il était logique que soit comblé le trou constitué par l'impossibilité d'exprimer la postériorité à l'IDP dans la supposition en *si*. Et qu'il le soit par l'évolution en une marque de postériorité à l'IDP du présent impertinent paradoxal suggérant le changement en un pseudo-IDP futur. C'est ce qui a eu lieu, y compris à terme dans la supposition sans *si*.

Bien sûr, le schème organisateur qui crée une forme en *-ai/i-* pour toute forme de base a joué pour cette nouvelle valeur du présent. Mais, marquant qu'une situation «avec avant» et «avec après» est postérieure à un pseudo-IDP passé, l'imparfait en question ne complique pas l'analyse de *-ai/i-*: c'est bien le cas ici qu'un pseudo-IDP passé remplace l'IDP. On a ainsi *j'étais mort de peur! le gosse FAISAIT un pas de plus et il tombait* ou *c'était clair, s'il BUVAIT une goutte de plus, il s'endormait/s'endormirait* et *Jean parlait tout haut. Si Paul FAISAIT une autre bêtise, il le liquidait/liquiderait*. Etant entendu qu'est bien sûr impossible *Jean parlait tout haut. Si Paul faisait une bêtise de plus ET S'IL EN AVAIT FAIT UNE AUTRE LA VEILLE, il le liquidait/liquiderait*. (On prendra garde que *faisait* et *tomberait* ont un sens modal dans *il n'avancera pas plus. Il n'est pas fou. S'il faisait un pas de plus, il tomberait*: ici supposition et conséquence ne sont pas raisonnables comme elles le sont dans *s'il fait un pas de plus, il tombera*. Par ailleurs, on notera que c'est seulement si un contexte comme *ouf!* rend clair qu'il n'a pas fait un pas de plus et n'est pas tombé que *il faisait un pas de plus: il tombait* se paraphrase par les constructions modales *s'il avait fait un pas de plus, il serait tombé* ou *il aurait fait un pas de plus, il serait tombé*.)

5.6 *-Ai/i-*: une marque de statut

56.1 Une autre valeur de langue de *-ai/i-*

On sera bref sur le premier phénomène où *-ai/i-* se révèle comme ayant une valeur qui, du point de vue synchronique, n'a rien à voir avec celle de lien à un pseudo-IDP passé. Qui a élevé un bébé a sans doute produit des phrases comme *mais il était malade, ce titi!* ou *comme il était mignon, mon bébé!* Ici, l'étranger ne doit pas s'y tromper: la situation vaut bien à l'IDP. Du reste, on vérifie facilement qu'ici l'imparfait a les traits essentiels du présent et que sont absents les phénomènes dus à la nécessaire explicitation du repère qui apparaîtraient s'il posait qu'une situation vaut en un pseudo-IDP passé.

Un trait fondamental distingue ici l'imparfait du présent: il est quasi limité à la troisième personne, les phrases citées s'opposant en fait à *mais tu es malade!* et à *comme tu es mignon!* Et ceci conduit à une hypothèse car, justement, on utilise souvent la troisième personne plutôt que la seconde pour parler à un bébé qui ne communique qu'avec des gestes, mimiques, sourires, pleurs, etc. ou à un enfant qui ne maîtrise pas assez la parole pour employer les première et seconde personnes (déictiques): en portant sur une marque de présent, *-ai/i-* indique ici qu'on s'adresse à un être humain à qui manque l'usage ou le plein usage de la parole (voire à un animal, par exemple à un chien auquel *ne manque que la parole*). Il concerne donc moins la situation que la phrase et relève du statut. (Qu'ainsi cette catégorie ne concerne pas les seuls pronoms est confirmé par le fait que des formes du *verbe* ont également des valeurs de ce genre en coréen). Bien sûr, on a *de l'affection* pour un tel allocutaire. Mais ce côté *hypocoristique*, cher aux grammairiens, n'est qu'un trait dérivé. (On n'objectera qu'il est seul en cause quand les amoureux produisent de telles tournures que si on oublie qu'on traite souvent son chou en petit lapin.)

Il faut y insister, peuvent aussi supporter ce *-ai/i-* marquant le dit statut de l'allocutaire les marques de futur et de passé (ordinaire, bien sûr) et les situations phasales. On a ainsi (soit dit sans être exhaustif) *oh! mais il était malade! il avait vomi, le pauvre titi... Forcément, il avait trop mangé ce matin. Voilà... Allons! c'était pas si grave, on allait se remettre. Demain, il aurait récupéré, le petit pépère*. De la sorte, ici aussi toute forme en *-ai/i-* ressemble à la forme de base correspondante à une différence près, *i. e.*, ici, qu'elle est quasi limitée à la troisième personne. (On peut parler à un bébé en utilisant troisième personne *et* formes de base, comme dans *oh! mais il est malade!*, dans *comme il est mignon, mon bébé* ou dans *il a bien mangé, mon bébé, son petit bidon est tout plein*. C'est que, à l'inverse des formes en *-ai/i-* dans cette valeur, les formes de base n'ont ni marque ni contenu quant à l'alternative «interlocuteur ordinaire/interlocuteur à qui manque la parole».)

5.6.2 Une valeur née de la valeur centrale

Ici encore a joué une certaine logique car cette nouvelle valeur de langue de *-ai/i-* semble bien ne pouvoir s'expliquer que comme née à partir d'un emploi discursif particulier de celle de renvoi à un pseudo-IDP passé. Sans doute a-t-on affaire initialement, face à un signe du bébé, volontaire ou non (mais en tout cas émouvant), à une phrase comme *mon bébé m'a signalé que c'était bon* ou *oh! mon bébé m'a fait signe qu'il avait faim*, où l'imparfait marque bien la validité en un pseudo-IDP passé mais où le contexte rend clair que la situation vaut encore à l'IDP (d'où l'importance de bien voir qu'en lui-même l'imparfait n'exclut pas la validité à l'IDP). La réduction de ces tournures (*oh! c'était bon, ça!*; *oh! il avait faim!*) aurait ensuite permis la réanalyse, celle-ci ouvrant la voie à des constructions comme *il était mignon!*, où il n'y a plus de lien avec la production d'un signe dans le passé et, d'autre part, à l'emploi des formes où *-ai/i-* porte sur des marques de futur et de passé.

5.7 *-Rai/i-* et les *-ai/i-* de l'imparfait et du plus-que-parfait: des marques modales

Il faut par contre s'étendre longuement sur un autre cas qui complique l'analyse de *-ai/i-* au sens où n'est plus en cause un pseudo-IDP passé, celui où *-ai/i-*, en fait combiné à certains éléments, a une valeur modale: en l'espèce (car il y a bien des façons de préciser qu'on n'évoque pas purement et simplement le réel), le cas où est indiqué que la situation (car il s'agit bien d'elle à nouveau) est déréalisée, *i. e.* posée par le locuteur comme *non factuelle* (peut-être pas réelle) ou comme *contrafactuelle* (non réelle). En effet, même si on ne veut, ici encore, qu'*indiquer* un phénomène qui complique l'analyse plutôt que le décrire pleinement, on fait face ici à une grande complexité, justement parce que disparaissent l'unité et l'autonomie de *-ai/i-*: la nouvelle valeur n'est marquée que par *des amalgames* de *-ai/i-* avec *certain*s éléments (on les nommera, pour être simple, *-rai/i-* et

les *-ai/i-* de l'imparfait et du plus-que-parfait) et ils jouent de diverses façons. Ici encore notre thèse (en fait, une spéculation que seul le spécialiste peut évaluer – si les données suffissent) est que la nouvelle valeur ne se comprend qu'à partir d'emplois particuliers de formes en *-ai/i-* où notre morphème a sa valeur – centrale, par conséquent – de renvoi à un pseudo-IDP passé.

571.1 Effets de sens modaux de *-ai/i-* en discours

571.1 Possibilité au pseudo-IDP passé et situation contrafactuelle passée

On montrera d'abord qu'en tant que marque de pseudo-IDP passé *-ai/i-* produit souvent un sens modal secondaire *en discours* – ce qui rend peu surprenant qu'il s'amalgame à certains autres éléments pour former des morphèmes dotés d'un sens modal *de langue* (étudiés ensuite). Rappelons pour débiter que *-ai/i-* signalant un pseudo-IDP passé peut évoquer secondairement une situation contrafactuelle passée. Si *pouvait se blesser* est non implicatif comme *peut se blesser*, ils s'opposent au sens où seul l'avenir tel qu'il était en un pseudo-IDP passé peut être connu. Et c'est justement si on sait que *se blesser* n'a pas eu lieu que *pouvait se blesser* se paraphrase par le contrafactuel *aurait pu se blesser* – comme dans *tu n'aurais pas dû laisser le gosse ouvrir les huîtres! Il pouvait se blesser* (par opposition à *j'avais peur. Il ouvrirait les huîtres: il pouvait se blesser*).

571.2 Conscience du réel au pseudo-IDP passé et situation non factuelle présente

Passons à un cas moins trivial. Revenons sur ce qu'on a vu au chapitre I (dont l'analyse est ici précisée), savoir que, à part un cas marginal, l'imparfait sur une SSH, à l'inverse du présent, n'évoque pas le réel mais la conscience qu'en a un sujet. Dans *Jean se mit à raisonner. Il se dit que 7 était un nombre premier et donc que...*, ce qui vaut au pseudo-IDP passé n'est que la conscience qu'a Jean du réel. Maintenant, la fausse conscience existe. Je peux donc estimer vraie ou fausse la conscience du réel qu'avait un sujet, ou rester indécis à ce propos. Mais cette évaluation n'est possible que si je compare avec le réel (pour moi), que *seul* le présent peut évoquer.

C'est pourquoi, s'agissant d'évaluer *Paul se dit alors que «appeler» avait deux «p» et donc que...* (exemple plus plausible si on veut supposer des interlocuteurs ayant des avis différents sur le réel), on a forcément le présent dans *et il avait raison: il A deux «p»*, dans *non, il avait tort: il N'A pas deux «p»* et dans *mais avait-il raison? Je ne sais s'il A deux «p» ou non* (alors que *Paul se dit alors que Jean était malade...*, où l'imparfait ne porte pas sur une SSH, sera suivi de *et il L'ETAIT*, de *mais il ne L'ETAIT pas* et de *mais je ne sais s'il L'ETAIT ou pas*). On l'a compris, il est clair qu'ici -ai/i- peut impliquer qu'une situation présente est non factuelle: si je ne dis que *Paul se dit alors que «appeler» avait deux «p» et donc que...*, tu ne sais si pour moi *il A deux «p»* est réel.

On le notera en passant, on comprend ici que je ne puisse dire *Paul m'a dit que «appeler» A deux «p»* sans penser que ce qu'il dit est réel. On comprend aussi pourquoi – en supposant cette fois (ici comme ci-dessous) qu'est connue du locuteur l'orthographe correcte – je dirai non pas *Paul m'a dit que «appeler» A un «p»*, mais ...*AVAIT un «p»*. En effet, ici seul l'imparfait permet de ne pas parler, en l'espèce erronément, du réel. On comprend encore que (sauf hypercorrection) je dise non pas *Paul a su un temps que «appeler» AVAIT deux «p», puis il a oublié*, mais ...*A deux «p»...*: on n'emploie *savoir que X* que si on pense que X, vrai, relève du réel. Je ne suis donc cohérent ici que si je dis X au présent. On comprend enfin pourquoi je ne dis pas *j'ai cru un temps que «appeler» A un «p»* mais ...*AVAIT un «p»*: le passé impliquant une situation «avec avant» et «avec après», *j'ai cru que X* implique que je ne crois plus X vrai. Si je crois que X est faux, il ne relève pas du réel et seul l'imparfait me permet de le présenter comme tel. (On le notera, tout ceci montre que Brunot – 1965: 782 – a raison pour l'essentiel: il n'y a pas de concordance des temps arbitraire – hypercorrection mise à part. L'emploi des temps est déterminé par le sens.)

571.3 Validité au pseudo-IDP passé et situation non factuelle présente

Voyons un autre cas. Entrant dans ton bureau mais te voyant très pris, je dis *je voulais te parler d'un étudiant du Liaoning*. Présentant *vouloir...* comme valant en un pseudo-IDP passé (quand je suis entré), j'ouvre la possibilité

qu'il ne vaille plus à l'IDP. Mais le fait que je reste là laisse penser qu'il y vaut encore. La validité au pseudo-IDP passé implique donc ici une situation présente non factuelle. (Comme seule ton attitude déterminera si *je veux...* ou *je ne veux plus...*, on a là la genèse évidente de l'effet de sens stabilisé avec *vouloir* dit imparfait de politesse.)

Un autre exemple est tiré d'un film (réf. perdue). Un couple est en crise. La femme, arrivée dans la nuit où séjourne son mari, le rejoint au petit déjeuner après avoir dormi sur le sofa. Il dit *pourquoi tu es venue?* Elle répond *je suis venue pour te dire que je te quittais*. On a là un imparfait impertinent sur une situation «avec avant» et «avec après» qui suggère un travail sur une situation «sans après» voisine au sens lié à l'idée de volonté. Cela vaut *j'ai fait ce voyage hier dans le but de te dire que j'avais décidé de te quitter*. Ici encore, la femme présentant *avoir décidé de...* comme valant en un pseudo-IDP passé, elle ouvre la possibilité qu'il ne vaille plus à l'IDP alors que le fait qu'elle ait fait un long voyage fait penser l'inverse. Le mari ne sait donc pas si vaut ou pas *elle a décidé de me quitter* (soit si vaut ou pas *elle veut me quitter*, puisque c'est ce qu'implique l'état résultant de *décider de me quitter* – qu'on a privilégié pour montrer que l'imparfait n'est pas seul à suggérer ainsi un sens lié à l'idée de volonté). Ici aussi est donc impliquée une situation présente non factuelle. (Bien sûr, *je suis venue* peut aussi valoir *je suis là*, auquel cas *quittais* n'est qu'une hypercorrection, la femme respectant la concordance des temps arbitraire de l'école. Mais on peut négliger ce point. Whitney a certes raison de noter que l'invention du grammairien devient parfois réelle en disant – 1971: 289-290, 301 – que, si la grammaire de Pānini et de ses disciples est une «grammar without a corresponding language», pourtant «the *dicta* of the grammarians have had a marked influence in shaping the latest form of Sanskrit». Mais le phénomène ne joue guère pour modifier *-ai/i-*, sans doute parce que ce morphème naît et existe dans une langue qui n'est pas une langue de clercs, essentiellement écrite, savante ou liturgique.)

571.4 *Postériorité (ou validité en un pseudo-IDP postérieur) au pseudo-IDP passé et situation non factuelle présente, future, passée ou valant en un pseudo-IDP passé*

Voyons le cas le plus significatif. Si dans *il a dit qu'il SERAIT là* la forme verbale n'indique pas en elle-même que la situation est passée, présente ou future, elle ne dit pas non plus que la situation passée, présente ou future est *réelle*. C'est pourquoi la phrase peut être suivie de ce qui révèle la situation comme contrafactuelle (*mais il n'était pas là/n'est pas là/ne sera pas là*), de ce qui la dénonce comme factuelle (*et il était là/est là/sera là*) ou de ce qui ne dit rien à ce sujet (*mais je ne sais s'il était là/est là/sera là*). Il en va de même (soit dit pour écarter l'idée que seul le «conditionnel présent» serait concerné) avec une situation résultative: *il a dit qu'à midi il serait arrivé* peut être suivi de *mais il n'était pas/n'est pas/ne sera pas arrivé*, de *et il était/est/sera arrivé* et de *mais je ne sais s'il était/est/sera arrivé*. Et encore si la forme en *-rai/i-* évoque une situation «avec avant» et «avec après» (postérieure à un pseudo-IDP passé et non plus, comme les situations «sans après» ci-dessus, valant en un pseudo-IDP postérieur à un pseudo-IDP passé): *il a dit qu'il sortirait* peut être suivi de *mais il n'est pas sorti/ne sort pas/ne sortira pas*, de *et il est sorti/il sort!/il sortira* et de *mais je ne sais s'il est sorti/sort/sortira*. On le voit, quand *-ai/i-* indiquant qu'un pseudo-IDP passé remplace l>IDP travaille sur le futur subjectif une situation non factuelle est toujours impliquée. Mais il faut être plus précis que ci-dessus: cette situation peut aussi bien *valoir en un pseudo-IDP passé* qu'être passée, présente ou future. En effet (soit dit en attendant d'expliquer ce point), dans le cas de *il a dit qu'il sortirait* les phrases qui peuvent suivre évoquent *il est sorti* alors que dans les autres cas elles évoquent *était là/était arrivé*.

57.2 *Le sens non factuel en langue: -rai/i-*

572.1 *Une situation non factuelle présente ou future*

S'agissant, au-delà des effets de sens *discursifs* de *-ai/i-* marque de pseudo-IDP passé, du passage aux valeurs modales *de langue*, on ne s'étonnera pas, vu ce qui précède, qu'il se soit d'abord produit avec l'amalgame

qu'est *-rai/i-*. Et l'impression que cette évolution est logique se renforce quand on constate que des morphèmes d'autres langues ont la même double valeur: pour Holm (1988: I: 164-6), la forme dite *irrealis* de certains créoles est un futur, mais, combinée à un passé, elle a le sens du «conditionnel ou subjonctif des langues européennes», à la façon de leur «futur dans le passé». Certes, Brunot/Bruneau (1969: 306) notent que notre morphème a cette double valeur – «temporelle (futur dans le passé) et modale (conditionnel)» – «dès les premiers textes français». Mais le fait que la double valeur s'observe d'emblée ne contredit pas l'idée d'une évolution depuis la valeur temporelle: elle manifeste au contraire à quel point elle est logique. C'est au reste l'intuition de Posner (1997: 201) également. Davantage, après avoir rappelé que, face au latin qui utilise une infinitive et l'accusatif ou le subjonctif pour le «*indirect speech*» (y compris le «discours indirect libre»), le vieux français est passé à l'indicatif, elle précise que c'est «peut-être» dans ce contexte que «imparfait et conditionnel» ont pris leurs «almost modal nuances». Certes, ses exemples sont peu convaincants. Certes, il s'agit non pas de nuances presque modales mais de *valeurs* de *langue*. Certes, comme les autres auteurs cités, elle est vague sur le terme *modal*. Certes, elle semble négliger le fait que l'évolution a d'abord touché *-rai/i-*. Mais il faut néanmoins adopter une version de son hypothèse, en spécifiant de plus que *-rai/i-* a d'abord joué sur les seules situations *présentes ou futures* en les marquant comme *non factuelles*.

Revenons à *-ai/i-* marque de pseudo-IDP passé sur la marque de futur subjectif et situons-nous donc, avec Posner, dans le discours indirect. Il est clair que parfois *on m'a dit que le président serait là/serait arrivé/sortirait* servent surtout à signifier qu'on se demande *mais est-ce bien le cas?*, et donc à évoquer une situation *présente* non factuelle (même si *sortirait* renvoie plus souvent une situation non factuelle future). Il est clair de même que *j'ai entendu dire que le président serait là à 9 h/serait arrivé à 9 h/sortirait à 9 h* évoquent parfois surtout *mais est-ce que ce sera bien le cas?*, et donc une situation *future* non factuelle. Et il est clair enfin que c'est sans doute dans ces deux cas d'une situation présente ou future qu'on veut le plus souvent la poser ainsi comme non factuelle. Or, il suffit qu'on supprime *on m'a dit que/j'ai entendu dire que* pour que le lien à un pseudo-IDP passé disparaisse, ne laissant subsister que le sens d'une situation non factuelle pré-

sente ou future – et donc pour qu’ait lieu à terme la réanalyse. On obtient *le président serait là/serait arrivé/sortirait de l’hôpital! Vite! La caméra! et le président serait là à 9 h/à 9 h le président serait arrivé/le président sortirait de l’hôpital à 9 h*. (Bien sûr, on néglige ici certaines complications. Ainsi la situation phasale *il viendrait de sortir* ne peut être que présente.)

Mais, arrivé à ce point, il faut ouvrir un débat qui en fait, élargi, continuera jusqu’à la fin de cette section. Pour Allières (1982: 77), la forme de «futur dans le passé [a clarifié] l’expression de l’éventuel et du potentiel que les [...] temps du subjonctif ne rendaient en latin que de façon maladroite» (ce qui signifie – notons cette idée plausible – que l’évolution de *-rai/i-* serait due aussi à «l’appel d’air» créé par un subjonctif défaillant). Mais, loin qu’il y ait eu clarification élégante, il semble plutôt qu’une complexité maladroite en ait remplacé une autre. En effet, le subjonctif comme marque de non factuel ayant résisté (du moins en subordonnée, bien sûr), *deux* marques sont en cause, et qui se *chevauchent* parfois: on dit tant *il semble qu’il serait malade* que *...qu’il soit malade*; on dit *je cherche un livre de linguistique qui ne serait pas ridicule* (valant *...s’il y en a un*, face à *...qui n’est pas ridicule* qui vaut *je cherche où est ce livre*) mais aussi *...qui ne soit pas ridicule*. Et, surtout, la complexité existe *au sein même* de l’expression du non factuel par *-rai/i-* dès qu’on prend en compte son intervention sur une situation *passée*.

572.2 Une situation non factuelle passée ou valant en un pseudo-IDP passé

En effet, face à *il m’a dit qu’il serait là hier* (induisant *mais était-il bien là?*), on n’a pas *il serait là hier* mais 1/ *il AURAIT ETE là hier*; face à *il m’a dit qu’hier à 5 h il serait arrivé* (induisant *mais était-il bien arrivé?*), on n’a pas *hier à 5 h il serait arrivé* mais 2/ *hier à 5 h il AURAIT ETE ARRIVE* et, face à *il m’a dit qu’il sortirait hier à 5 h* (induisant *mais est-il bien sorti à 5 h?*), on n’a pas *il sortirait hier à 5 h* mais 3/ *il SERAIT SORTI hier à 5 h*. Bref, l’expression du non factuel par *-rai/i-* est complexe, au moins pour l’instant, parce que, du fait qu’il est ici inséré différemment dans le verbe, elle a une forme propre pour le passé (unique, malgré l’apparence de 2/) – et pour lui seul, puisque la forme précédente ne distingue pas présent et futur.

Expliquons la genèse de cette forme (ce qui permettra d'expliquer la double possibilité *passé/validité en un pseudo-IDP passé* notée plus haut et qu'on retrouve ici dans ce qu'induisent la troisième phrase, puis les première et deuxième). *-Rai/i-* s'étant d'abord installé pour poser comme non factuelle une situation présente ou future, il concernait aussi le *résultatif* présent. Or, cela permettait qu'ici ait lieu un glissement analogue à celui qui a créé un passé (*il est sorti hier*) à partir du résultatif présent (*il est sorti*): de *il serait sorti* (où la situation est *être sorti*, la forme verbale étant, si on veut, vraiment «composée») serait ainsi né le passé non factuel (s'opposant à *il est sorti hier*) 3/ *il serait sorti HIER* (où la situation est *sortir*, la forme verbale étant, si on veut, soi-disant «composée» car en fait «simple»). Ceci dit, on ne peut terminer en disant simplement: *la marque en cause dans 3/ pouvant porter sur tous les types de situations en égard à la phase et non plus sur les seuls CET et CET/PAFFC, on obtenait du même coup (s'opposant à a été là) l'état passé non factuel de 1/ aurait été là, et aussi (car le résultatif est un état) celui (s'opposant à a été arrivé) de 2/ aurait été arrivé (où la situation est être arrivé, la forme verbale étant, si on veut, soi-disant «surcomposée» car en fait «composée»)*. En effet, à l'inverse de ce qu'avance ce discours, nos exemples pour 1/ *il aurait été là hier* et 2/ *hier à 5 h il aurait été arrivé* ne s'opposent pas à une phrase *au passé*, mais à *il ETAIT là hier* et à *hier à 5 h il ETAIT ARRIVE* (où on a bien un état résultant, alors que à 5 h *il a été arrivé* évoque, le passé étant lié à un instant, l'action d'entrée dans l'état résultant). Il faut préciser que la nouvelle forme (accroissant ainsi la complexité de son expression par *-rai/i-*) signale le caractère non factuel des situations passées *mais aussi des situations valant en un pseudo-IDP passé*. Que, du fait que l'imparfait évoque un monde sans changement, on est dans le second cas *avec les états* (comme justement *être là* et *être arrivé*). Mais qu'on a néanmoins un état *au passé*, si ce passé est lié à une période. Ceci dit, comme le lien avec une période est possible avec *être là* (cf. *il a été là deux heures hier*) mais quasi exclu avec *être arrivé*, on a tant 1 a/ *il aurait été là hier* indiquant qu'est non factuelle *il ETAIT là hier* que 1 b/ *il aurait été là deux heures hier* marquant qu'est non factuelle *il A ETE là deux heures hier*, alors qu'on a quasi uniquement 2/ à 5 h *il aurait été arrivé* marquant qu'est non factuelle à 5 h *il ETAIT arrivé*.

Maintenant, cette évolution accroît encore la complexité. En effet, face à *bier à 8 h il mangeait*, le contrafactuel n'est pas *bier à 8 h il aurait mangé* mais à *8 h il aurait été en train de manger*: on passe de l'action qu'est *manger* à l'état cursif équivalent justement parce que ce cas vaut pour des états. (Bien sûr, cette section ajoute un point à ce qu'on a dit plus haut sur la complexité du domaine due à l'intervention du subjonctif. En effet, si on ne se limite pas à ce qui, actuellement, est standard, la complexité s'accroît puisque *il cherchait un livre de linguistique qui n'aurait pas été ridicule* – où *il n'était pas ridicule* est posé comme non factuel – se paraphrase aussi avec *eût été*.)

57.3 Le sens contrafactuel en langue: -rai/i- et les -ai/i- de l'imparfait et du plus-que-parfait dans le schéma supposition/conséquence

La complexité s'accroît encore – et devient complexité du domaine *modal* tout entier (de là qu'on ait évoqué plus haut un débat *élargi*) – quand s'ajoute à celle du non factuel l'expression, dans le schéma supposition/conséquence, du contrafactuel. Et ce, notamment, parce que *-rai/i-* a aussi cette valeur, tout comme bien sûr (depuis une date plus tardive: «pas avant le XII^e siècle», dit Allières – 1982: 109) *d'autres amalgames* intégrant notre *-ai/i-*. Notre thèse sera ici encore que ces évolutions ne s'expliquent qu'à partir d'emplois de la valeur centrale de *-ai/i-* et à nouveau quand discours ou pensée sont rapportés au style indirect.

573.1 -Rai/i- avec les -ai/i- de l'imparfait et du plus-que-parfait: la conséquence est future

Considérons *quoi! Paul est encore au Chili! Et moi qui me disais que s'il était là demain à midi, on l'emmènerait avec nous à la campagne!*, où *-ai/i-* signale un lien à un pseudo-IDP passé. Ce que je me disais avant de savoir que Paul est au Chili, c'est *s'il est là demain...*, *on l'emmènera...*, si bien que (raison pour laquelle on traite d'abord le contrafactuel dans le schéma «supposition en *si*/conséquence» avec la conséquence *future*) on retrouve ici le cas d'une supposition avec un présent lié à un pseudo-IDP futur et d'une

conséquence au futur. (Je peux aussi m'être dit *s'il était là demain à midi, on l'emmènerait...*, avec supposition et conséquence contrafactuelles: la distinction disparaît dans une phrase liée à un pseudo-IDP passé, comme *Paul a dit que s'il pleuvait, il partirait*, où il a dit soit *s'il pleut, je partirai*, soit *s'il pleuvait, je partirais*. Mais cette autre possibilité est exclue ici où on envisage l'emploi qui va l'engendrer.) Mais, ayant appris la nouvelle, je ne peux plus me dire *s'il est là demain à midi, on l'emmènera...* et produis la phrase citée, où la supposition *était là* vaut en un pseudo-IDP postérieur à un pseudo-IDP passé (le contexte l'indiquant comme aussi future *stricto sensu*), où la conséquence *emmènerait...* est postérieure à un pseudo-IDP passé (le contexte la révélant de même comme aussi future), et où, surtout, supposition et conséquence ne sont plus raisonnables (cf. *il ne sera pas là demain..., on ne l'emmènera pas...*). On l'a compris, si, supprimant les éléments comme *et moi qui me disais que...*, on prend l'habitude de se contenter d'un schéma comme *s'il était là demain à midi, on l'emmènerait...*, le lien à un pseudo-IDP passé disparaîtra et on n'aura plus que les deux amalgames intégrant *-ai/i-* qui signalent que ne sont pas raisonnables une supposition et une conséquence désormais futures *stricto sensu*. Ce qui se passe est clair: *s'il est là demain à midi, on l'emmènera* a, mais sans marque, un caractère non factuel (supposition et conséquence sont raisonnables, mais rien ne prouve qu'elles seront réelles); *et moi qui me disais que s'il était là demain..., on l'emmènerait...*, qui, dans le contexte en cause, implique que supposition et conséquence ne sont plus raisonnables, a un caractère contrafactuel, à nouveau sans marque car dû à l'action de *-ai/i-*; le schéma supposition/conséquence, isolé et donc sans lien à un pseudo-IDP passé, a ce caractère, mais marqué par les amalgames intégrant *-ai/i-*.

Inutile d'y insister, on obtient le même résultat, et de la même façon, à partir de *il ne veut plus de vin! Et moi qui me disais que s'il BUVAIT UNE GOUTTE DE PLUS, il s'endormirait enfin* ou de *il s'est calmé! Et moi qui me disais que s'il FAISAIT UNE BETISE DE PLUS, sa mère le mettrait enfin au lit*, où l'imparfait de la supposition (analogue du «présent» marquant la postériorité à l'IDP) marque la postériorité à un pseudo-IDP passé d'une situation «avec avant» et «avec après» (qui est aussi future *stricto sensu*).

Par contre, on soulignera que le raisonnement vaut aussi si la conséquence future découle d'une supposition sur le *présent ou le passé*: c'est

aussi la réduction au seul X de *et moi qui me disais que X* (où X est un schéma supposition/conséquence en *si*) qui explique l'apparition d'amalgames intégrant *-ai/i-* qui dénoncent comme contrafactuelles les situations présente ou passée de la supposition. Ainsi, face à *s'il est là, il m'aidera tout à l'heure*, on a, repérée face à un pseudo-IDP passé, (*il n'est pas là!*) *Et moi qui me disais que s'il était là, il m'aiderait...*, où la supposition *était là* vaut en ce pseudo-IDP passé, où la conséquence *m'aiderait...* est postérieure à lui (mais aussi future *stricto sensu*) et où supposition et conséquence ne sont plus envisageables. Et la réduction engendre *s'il était là, il m'aiderait...*, où supposition présente et conséquence future sont contrafactuelles. De même, face à *s'il l'a vu hier, il me dira tout à l'heure ce qu'il pense de son projet*, on a (*il n'a pas vu Paul hier!*) *Et moi qui me disais que s'il l'avait vu hier, il me dirait... ce qu'il pense...*, où la supposition *avait vu...* est antérieure au pseudo-IDP passé, où la conséquence *dirait...* est postérieure à lui (mais aussi future) et où supposition et conséquence ne sont plus raisonnables. Et ici la réduction engendre *s'il l'avait vu hier, il me dirait...*, où supposition passée et conséquence future sont contrafactuelles.

Ici encore, soulignons-le, la marque de contrafactuel pour la supposition sur le passé concerne aussi les situations *valant en un pseudo-IDP passé*. Plus haut, le non factuel passé *aurait été* s'opposait tant à *il ETAIT là à 5 h* qu'à *il A ETE LA DE 5 A 6*. Ici, le contrafactuel passé *avait été* s'oppose aussi bien à *s'il ETAIT présent hier à 5 h, ce soir il pourra nous dire ce qu'il a vu* (cf. *s'il avait été présent hier à 5 h, ce soir il pourrait...*) qu'à *s'il A ETE PRESENT DE 5 A 6, ce soir il pourra tout nous raconter* (cf. *s'il avait été présent de 5 à 6, ce soir il pourrait...*).

(Bien sûr, pour être systématique sur la conséquence contrafactuelle future, il faudrait citer à chaque fois situation «avec avant» et «avec après» et situation «sans après». Mais un inventaire systématique est inutile, ici comme ci-dessous: il ne changerait rien à ce qu'on avance. En témoigne, pour ne «boucher qu'un trou» – avec une supposition sur le futur –, le résultatif – «sans après» – de *s'il n'y avait pas grève demain, à midi sans doute elle SERAIT ARRIVEE*, qui s'oppose à *s'il n'y a pas grève demain, à midi... elle SERA ARRIVEE*.)

On le notera, confirme l'analyse l'impossibilité du schéma contrafactuel *s'il ETAIT là demain à midi, on l'EMMENAIT avec nous* alors qu'on a

(*si*) *il est là demain à midi, on l'emmène*. En effet, elle vient justement de ce qu'on ne dit guère *il est encore au Chili! Et moi qui me disais que s'il était là demain à midi, on l'emmènerait avec nous!* – sans doute du fait que, malgré la possibilité de *si*, ce (*si*) *il est là demain à midi, on l'emmène* relève d'un style où on *juxtapose* les propositions et que, comme tel, il est peu transposable dans un style où la *subordination* explicite les liens entre les propositions.

573.2 -Rai/i- avec les -ai/i- de l'imparfait et du plus-que-parfait: la conséquence est présente ou passée

Ceci dit, notre raisonnement n'explique pas les cas où la conséquence est non plus future mais présente ou passée. On a bien (pour se limiter à des exemples où la supposition concerne le passé), respectivement, *tu entends? il pleut! Et moi qui me disais il y a un instant que si le vent avait chassé les nuages pendant la nuit, on pouvait jouir de la vue sur le Mont Blanc en ouvrant les volets* (lié à *si le vent a chassé les nuages pendant la nuit, on peut jouir de la vue...*) et *Paul était à l'hôpital! Et moi qui me disais que s'il avait vu Jean hier au travail, il l'avait prévenu* (lié à *s'il l'a vu hier au travail, il l'a prévenu*). Mais, au lieu des *si le vent avait chassé...*, on **POUVAIT** jouir de la vue... et *s'il avait vu Jean hier au travail, il L'AVAIT PREVENU* attendus, on observe *si le vent avait chassé les nuages pendant la nuit, on POURRAIT jouir de la vue sur le Mont Blanc en ouvrant les volets* (pour la conséquence présente) et (pour la conséquence passée) *si Paul avait vu Jean hier au travail, il L'AURAIT PREVENU*.

On le voit, on retrouve ici les formes en -rai/i- du non factuel. Du reste, à côté des *pourrait* et *aurait prévenu* (forme soi-disant «composée», en fait «simple», si on veut) ci-dessus, on a bien *s'il avait pris le bus à 8 h, à 9 h il AURAIT ETE ARRIVE* pour le passé contrafactuel d'une situation résultative (forme soi-disant «surcomposée» mais en fait «composée», si on veut). Comment expliquer ce transfert ici de l'organisation du -rai/i- non factuel? Certes, antérieure, elle était solidement installée et la voie était ouverte puisque -rai/i- marquait déjà le contrafactuel pour la conséquence *future*. Pourtant, a sans doute joué ici une décision administrative tranchant une lutte entre tournures rivales portées par des groupes différents (semblable à celle, bien connue, entre *point, mie, goutte* et *pas* pour remplacer la négation *ne*). En effet, dans un parler non standard (sur

lequel on reviendra), Damourette/Pichon (1911/52: réf. perdue) ont observé – justement avec *l'imparfait comme amalgame* dans la conséquence *présente* (qu'aurait illustré *pouvait* ci-dessus) – le contrafactuel «*s'il était resté, il ETAIT maintenant prof à la Sorbonne*» (avec supposition passée).

573.3 -Rai/i- seul

Mais il existe, du moins quand *si* est absent, une autre façon d'exprimer le schéma supposition/conséquence contrafactuel (qui, bien sûr, a accru la complexité du domaine): celle où *-rai/i-* intervient *seul*. Et, dans le cadre (décrit à l'instant) où ce schéma combine les imparfait et plus-que-parfait comme amalgames intégrant *-ai/i-* avec *-rai/i-*, on peut imaginer un contexte qui aurait permis à *-rai/i-*, à partir de sa valeur de non factuel, d'évoluer en marque de contrafactuel *pour la supposition également* – et donc de rester seul en piste. Supposons que A dise *x* à B, par exemple *Paul aurait vu Jean (paraît-il)*. Comme proposer ainsi un *x* non factuel, *i. e.* peut être pas réel, c'est envisager la *possibilité* de *x*, si B sait que Jean ignore une nouvelle que Paul voulait lui communiquer, il peut exclure la *possibilité* de *x* évoquée par A en disant *non: il lui aurait dit la nouvelle* ou *non: il lui aurait dit..., dans ce cas, voire* (en inversant le contrafactuel) *non: il lui aurait dit..., s'il l'avait vu*. Mais il peut aussi, reprenant ce qu'a dit A, répliquer *Paul aurait vu Jean?... Non: il l'aurait vu, il lui aurait dit..., construction* où *il l'aurait vu* est une supposition contrafactuelle – et qui peut, bien sûr, se stabiliser.

Et le raisonnement vaut dans tous les cas. Face au passé non factuel de A *Paul aurait vu Jean*, B peut répondre *non: il aurait vu Jean, Jean saurait ce qui s'est passé* (avec une conséquence présente) et (avec une conséquence future) *non: il aurait vu Jean, Jean partirait dès ce soir* (suite à ce qu'il a appris). Ensuite, A peut évoquer la situation non factuelle future *Paul viendrait demain*, B excluant cette possibilité avec *non: il viendrait demain, sa femme viendrait demain elle aussi* (où la conséquence est future), avec *non: il viendrait demain, sa femme l'attendrait déjà devant la porte* (conséquence présente) ou avec *non: il viendrait demain, sa femme m'aurait prévenu ce matin* (conséquence passée). Enfin A peut évoquer la situation non factuelle présente *Paul serait là*, B rétorquant alors *non: Paul serait là, on le verrait* (conséquence pré-

sente), *non: Paul serait là, sa femme viendrait dès ce soir et non demain* (conséquence future) ou *non: Paul serait là, sa femme m'aurait prévenu ce matin* (conséquence passée).

Bien sûr, ce développement rendait probable une régularisation du schéma supposition/conséquence contrafactuel avec *si*. Elle a eu lieu. C'est le type célèbre *si j'aurais su, j'aurais pas venu* (avec *avoir* au lieu de *être*). Mais ce type n'étant pas devenu standard, la complexité de l'expression de notre schéma ici a encore augmenté (du moins si on considère le non standard.)

573.4 -Ai/i- marquant le contrafactuel sans perdre autonomie et unité?

Revenons sur *s'il était resté, il ETAIT maintenant prof à la Sorbonne* pour en expliciter l'importance. On l'a vu, on a *tu entends? il pleut! Et moi qui me disais que si le vent avait chassé les nuages pendant la nuit, on pouvait jouir de la vue sur le Mont Blanc en ouvrant les volets* (lié à *si le vent a chassé les nuages..., on peut jouir de la vue...*). Mais, par contre, on n'a pas le *si le vent avait chassé les nuages..., on POUVAIT jouir de la vue...* que cette construction aurait engendré. Et c'est sans doute dû à la stabilisation dans le standard de *si le vent avait chassé les nuages..., on POURRAIT jouir de la vue...* puisque l'exemple de Damourette/Pichon peut s'expliquer par la réduction d'une tournure de ce genre. Maintenant, ici, on attend bien sûr une illustration (dans le parler non standard évoqué par nos auteurs) du second cas impliqué, où la conséquence n'est plus présente mais passée. Mais nous n'avons pu trouver trace d'un exemple comme *s'il avait vu Jean hier au travail, il L'AVAIT PREVENU* (face au standard *s'il avait vu Jean..., il L'AURAIT PREVENU*) qui aurait pu naître de la réduction de *Paul était à l'hôpital! Et moi qui me disais que s'il avait vu Jean hier au travail, il l'avait prévenu* (lié à *s'il l'a vu hier au travail, il l'a prévenu*). Ceci dit, comme on a bel et bien *il n'a pas vu Paul hier! Et moi qui me disais que s'il l'avait vu hier, il me dirait tout à l'heure ce qu'il pense de son projet* (lié à *s'il l'a vu hier, il me dira...*), qui engendre *s'il l'avait vu hier, il me DIRAIT...* où la conséquence est *future*, on dira au total que c'est *peut-être* le cas que, quoique non retenu dans le standard et ayant quasi disparu, s'est créé un schéma supposition/conséquence où *-ai/i-* marquait seul le contrafactuel – et où, notons-le, il agissait sans

perdre unité et autonomie, portant sur le passé (de la supposition et de la conséquence) et, *différentiellement*, sur les présent et futur (de la conséquence).

573.5 Un cas à part: le -ai/i- de l'imparfait dans la conséquence passée

L'inexistence (notée plus haut) du schéma supposition/conséquence contrafactuel *s'il ETAIT là demain à midi, on l'EMMENAIT avec nous* n'est pas démentie, malgré l'apparence, par ce qu'on rencontre dans ce dialogue: *le directeur exagère. Il n'a pas reçu mon étudiant – Ecoute! ton étudiant est arrivé avec une heure de retard! (Si) il ETAIT là à l'heure, le directeur le RECEVAIT, bien sûr!* En effet, on a affaire ici à l'analogue de *(si) il est là à l'heure, le directeur le reçoit*, si bien que les situations du schéma sont liées à un pseudo-IDP passé, le contexte seul les rendant contrafactuelles. Confirmez ceci la disparition du caractère contrafactuel dans le contexte de *l'étudiant qui s'était plaint de moi allait peut-être être reçu par le directeur. J'avais peur. (Si) il était là à l'heure, le directeur le recevait!* Bref, on retrouve ici le cas déjà évoqué: *ouf! (si) il faisait un pas de plus, il tombait* est contrafactuel mais *j'avais peur: (si) il faisait un pas de plus, il tombait!* ne se paraphrase pas *il aurait fait/s'il avait fait... il serait tombé.*

Ceci dit, il faut remarquer que, quand *(si) il faisait un pas de plus, il tombait* et *(si) il était à l'heure, il le recevait* sont contrafactuels, on en est venu à les paraphraser *il aurait fait/s'il avait fait un pas de plus, il TOMBAIT* et *il aurait été là/s'il avait été là à l'heure, il le RECEVAIT*, où on a non pas *serait tombé/aurait reçu* mais bien *tombait/recevait*, alors même qu'il y a opposition à *s'il a fait un pas de plus, il EST TOMBE* et *s'il a été là à l'heure, il L'AREÇU*. Il n'y a certes là qu'une bizarrerie permise par une équivalence de sens. Mais il n'en reste pas moins que le standard comporte un cas de plus – celui où c'est l'imparfait comme amalgame intégrant -ai/i- qui marque qu'est contrafactuelle la conséquence passée.

On le voit (sans parler du fait qu'il s'exprime aussi – certes, en deçà du standard actuel – avec le subjonctif), l'expression du schéma supposition/conséquence contrafactuel est au total très complexe. Est donc de même très complexe (pour conclure le débat élargi) l'expression du non factuel et du contrafactuel *en général*. On est loin d'une expression simple

et élégante. En fait, les langues sont sans doute incapables de construire une telle expression pour certains domaines. Au reste, pourquoi, sinon, aurait-on dû créer des langages formels? Mais on soulignera surtout (pour conclure la section) que l'évolution de *-ai/i-* vers le modal est logique car, pour l'essentiel, elle ne s'explique sans doute qu'à partir d'emplois de *-ai/i-* renvoyant à un pseudo-IDP passé – valeur qui est donc bien centrale –, même si ici il perd son autonomie et son unité, puisqu'il ne joue qu'amalgamé avec certains des éléments qu'il faisait valoir face à un pseudo-IDP passé. Pour Cassirer (1972: I: 172), «c'est [...la] force [du langage], qu'il puisse [...], sans tout d'abord le modifier intrinsèquement, [...] mettre [un matériel donné] au service d'une autre tâche» (qu'il s'agisse de la conquête d'un domaine nouveau ou de son renouvellement). On voit ici que ce transfert vers une autre tâche se fait parfois en modifiant d'emblée ce qui n'est qu'une partie du matériel initial.

5.8 Conclusion

Ce chapitre a compliqué nos analyses antérieures sur *-ai/i-*, le présent et l'imparfait et rappelé qu'est parfois rompu le lien entre *-ai/i-* et le repérage face à un pseudo-IDP passé. Mais, montrant aussi qu'ici joue une certaine logique – et qui n'est pas que formelle puisque les valeurs autres qu'à *-ai/i-*, seul (le statut) ou amalgamé à certains éléments, naissent d'abord sans doute de cas de *discours* où il marque qu'un pseudo-IDP passé remplace l>IDP –, il a montré au total qu'est très plausible la thèse centrale de ce livre. De ce fait, on a aussi atteint nos autres objectifs: on a montré qu'en travaillant sur une vieille idée, on progresse plus qu'en papillonnant d'une idée à une autre sans jamais les travailler vraiment. En illustrant le fait qu'un principe simple souvent n'existe au niveau de l'observable que dans une intrication de facteurs complexe, on a montré que la simplicité à rechercher n'est pas celle de la «cause théologique [...] trace [...] de l'ancienne métaphysique» (Gramsci 1977: 328, 238), de la «cause première, [figure de la] volonté de puissance la plus intellectuelle de

toutes, la volonté de «créer le monde» (Nietzsche 1963: 31 – traduction modifiée). En prenant le risque de proposer un grand nombre de résultats plutôt que de se limiter à l'exemple minuscule qui accrédite une perspective originale, on s'est éloigné de la discussion sans fin sur les méthodes dont se moquait Poincaré.

La parole est donc maintenant au lecteur. Mais il n'a pas seulement à évaluer nos résultats sur *-ai/i-*, l'imparfait, le présent, etc. L'attend aussi une double tâche. Même si on a négligé ce que Bloomfield (cité par Jakobson 1963: 183) appelle «l'ordre» et Bally (1969: 192 *et sq.*) le «temps relatif» – localisation temporelle d'une situation face à une autre, illustrée par le swahili *-ka-* qui marque qu'une situation en suit une autre –, ce qu'on a avancé (localisation déictique, parfois effacée; localisations pseudo-déictiques, passée ou autre; création de situations phasales; typologie des situations eu égard à la phase, au temps; etc.) esquisse un discours sur le temps linguistique en général. Mais, si on va plus loin, ce discours est-il cohérent et généralisable? Par ailleurs, ce qu'on a proposé (notion de situation; constructions impertinentes; impertinentes paradoxales; etc.) implique aussi un discours sur le langage «tout autrement articulé» (Benveniste 1974: 233) que ce qu'on dit souvent et qui (pour détourner les mots de Benveniste – 1974: 229) est un jeu «si subtil» entre langue et discours qu'il faut «un long effort d'analyse» pour le dégager. Mais, de même, si on explicite ce discours, est-il cohérent? Et, là, l'enjeu est décisif, car est en cause l'élaboration d'une théorie qui ne serait plus «simple» et donc «trop simplifiée», comme l'implique Black (1973: 232) quand il dit que «jede einfache Theorie ist als zu stark vereinfacht anzusehen». Est en cause une théorisation qui cesse de ne dénoncer les livres honteux dont parle Brunot qu'en n'étant qu'une fanfaronnade à la dernière mode. Cette double tâche étant engagée ici et là, gageons qu'il se trouvera des lecteurs pour avoir le courage de faire cet effort.

Ouvrages cités

- Allières J. 1982: *La Formation de la Langue Française*, Paris, PUF.
- Arnauld A./Nicole P. 1700: *La Logique ou l'art de penser*, Paris, Flammarion, collection «champs» (logique dite de Port-Royal, 1^o éd.: 1662).
- Ashton E. O. 1977: *Swahili Grammar (including intonation)*, London, Longman (1^o ed.: 1944, London).
- Bakhtine M. 1970: *La Poétique de Dostoïevski*, Paris, Le Seuil (trad. fr. de la 2^o éd. russe, revue et corrigée: Moscou, 1963; 1^o éd.: 1929, Lénin-grad).
- Bally Ch. 1965: *Le Langage et la Vie*, 3^o éd., Genève, Droz (1^o éd.: 1925).
- Bally Ch. 1969: «Les Notions Grammaticales d'Absolu et de Relatif», in Pariente J.- C. (éd.) 1969, *Essais sur le Langage*, Paris, Editions de Minuit, 189-204 (réédition du «Journal de psychologie», 1933, N^o exceptionnel, 15-1/15-4).
- Benveniste E. 1966: *Problèmes de Linguistique Générale, Tome 1*, Paris, Gallimard.
- Benveniste E. 1974: *Problèmes de Linguistique Générale, Tome 2*, Paris, Gallimard.
- Bhat D. N. S. 1994: *The Adjectival Category. Criteria for Differentiation and Identification*, Amsterdam, John Benjamins.
- Binnick R. I. 1991: *Time and the Verb: a Guide to Tense and Aspect*, New-York/Oxford, Oxford University Press.
- Black M. 1973: *Sprache*, München, Wilhelm Fink Verlag (trad. all. de l'éd. am.: *The Labyrinth of Language*, 1968, New-York, Praeger).
- Bréal M. 1976: *Essai de Sémantique. Science des Significations*, Genève, Slatkine Reprints (reprod. de l'éd. de Paris: 1924; 1^o éd.: 1897).
- Brunot F. 1965: *La Pensée et la Langue*, 3^o tirage de la 3^o éd., Paris, Masson et compagnie (1^o éd.: Paris, 1926).
- Brunot F./Bruneau Ch. 1969: *Précis de Grammaire Historique de la Langue Française*, Paris, Masson et compagnie (1^o éd.: 1887, par Brunot F. seul).

- Buck C. D. 1949: *A Dictionary of Selected Synonyms in the Principal Indo-European Languages: a Contribution to the History of Ideas*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Bybee J. L./Pagliuca W./Perkins R. D. 1991: «Back to the Future», in Traugott E. C./Heine B. (eds.) 1991, *Approaches to Grammaticalization*, Vol. 2, Amsterdam, John Benjamins, 17-58.
- Cassirer E. 1972: *La Philosophie des Formes Symboliques*, Vol. I: *Le Langage*, Vol. II: *La Pensée Mythique*, Vol. III: *Phénoménologie de la Connaissance*, Paris, Editions de Minuit (trad. de l'éd. all.: I: 1923, II: 1925, III: 1929, Berlin, Bruno Cassirer).
- Cassirer E. 1975: *Essai sur l'Homme*, Paris, Editions de Minuit (éd. or.: 1944, New-Haven, Yale University Press).
- Champion J. J. 1978: *The Periphrastic Futures Formed by the Romance Reflexes of «Vado (ad) plus Infinitive»*, Chapel Hill, University of North Carolina Press.
- Chaurand J. 1982: *Histoire de la Langue Française*, Paris, PUF (1^o éd.: 1969).
- Cohen D. 1989: *L'Aspect Verbal*, Paris, PUF.
- Comrie B. 1976: *Aspect*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Coseriu E. 1976: *Das Romanische Verbalsystem*, herausgegeben und gearbeitet von H. Bertsch, Tübingen, Verlag Gunter Narr.
- Dahl Ö. 1985: *Tense and Aspect Systems*, Oxford, Basil Blackwell.
- Damourette J./Pichon E. 1911/52: *Des Mots à la Pensée. Essai de Grammaire de la Langue française*, 7 vol., Paris, D'Artrey
- Davidson D. 1980: *Essays on Actions and Events*, Oxford, Oxford University Press.
- Deacon T. 1997: *The Symbolic Species: The Co-evolution of Language and the Human Brain*, London, Allen Lane, The Penguin Press.
- Dick S. 1987: «Copula Auxiliarization: How and Why?» in Harris M./Ramat P. (eds.) 1987, *Historical Development of Auxiliaries*, Berlin, Mouton/De Gruyter, 53-84.
- Dubois J./Lagane R. 1965: *Dictionnaire de la Langue Française Classique*, Paris, Librairie Belin (1^o éd.: 1960).
- Ducrot O. 1972: «De Saussure à la Philosophie du Langage», Préface à Searle J. 1972, *Les Actes de Langage*, Paris, Hermann.

- Ducrot O./Todorov T. 1972: *Dictionnaire Encyclopédique des Sciences du Langage*, Paris, Editions du Seuil.
- Duprey D. 1995: *L'universalité de «bien»*, Berne, Peter Lang.
- Ernout A./Thomas F. 1964: *Syntaxe Latine*, Paris, Klincksieck (reprod. de la 2^o éd.: 1953, 1^o éd.: 1951).
- Fodor J. A. 1975: *The Language of Thought*, Cambridge, MA., Harvard University Press.
- Freed A. 1979: *The Semantics of English Aspectual Complementation*, Dordrecht, Reidel.
- Frege G. 1994: *Écrits Logiques et Linguistiques*, Paris, Le Seuil (reprod. de l'éd. de 1971).
- Fuchs C./Léonard A.- M. 1969: *Vers une Théorie des Aspects*, Mouton, La Haye, Paris.
- Gardies J.- L. 1975: *La Logique du Temps*, Paris, PUF.
- Givón T. 1984/1990: *Syntax: a Functional-Typological Introduction, Vol. I, Vol. II*, Amsterdam, John Benjamins.
- Givón T. 1995: *Functionalism and Grammar*, Amsterdam, John Benjamins.
- Gould S. J. 1991: *Wonderful Life. The Burgess Shale and the Nature of History*, Harmondsworth, Penguin books (1^o éd.: 1989, London, Hutchinson Radius).
- Gramsci A. 1977: *Gramsci dans le Texte*, textes choisis par F. Ricci et J. Bramant, Paris, Editions sociales.
- Gross M. 1968: *Grammaire Transformationnelle du Français: Syntaxe du Verbe*, Paris, Larousse.
- Gross M. 1975: *Méthodes en Syntaxe: Régime des Constructions Complétives*, Paris, Hermann.
- Gross M. 1981: «La Formalisation des Langues Naturelles», *Pour la Science*, N^o 47, 96-106.
- Guillaume G. 1970: *Temps et Verbe*, suivi de *L'Architectonique du Temps dans les Langues Classiques*, Paris, Champion (1^o éd.: 1929, Paris et 1945: Copenhague).
- Guillaume G. 1973: *Langage et Science du Langage*, Paris/Québec, Librairie Nizet/Presses de l'Université Laval.
- Hall J. A. 1992: *Powers and Liberties. The Causes and Consequences of the Rise of the West*, Harmondsworth, Penguin Books (1^o éd.: 1985).

- Hall J. A. (ed.) 1998: *The State of the Nation: Ernst Gellner and the Theory of Nationalism*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Halliday M. A. K. 1973: *Explorations in the Functions of Language*, London, Arnold.
- Harris J. 1968: *Hermes or a Philosophical Inquiry Concerning Language and Universal Grammar*, Menston, The Scholar Press (reprint de l'éd. or.: 1751, Londres).
- Haudry J. 1979: *L'Indo-européen*, Paris, PUF.
- Holm J. 1988: *Pidgins and Creoles, Vol. 1: Theory and structure, Vol. 2: Reference Survey*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Hopper P. J./Thompson S. A. 1984: «The Discourse Basis for Lexical Categories in Universal Grammar», *Language* N°60, 703-752.
- Humboldt W. von. 1974: *Introduction à l'Œuvre sur le Kavi et Autres Essais*, textes choisis et traduits par P. Caussat, Paris, Le Seuil.
- Hunter J.F.M. 1990: *Wittgenstein on Words as Instruments. Lessons in Philosophical Psychology*, Edinburgh, Edinburgh University Press.
- Hurford J.R. 2007: *The Origins of Meaning. Language in the Light of Evolution*, Oxford, Oxford University Press
- Jakobson R. 1963: *Essais de Linguistique Générale, Tome 1*, Paris, Editions de Minuit.
- Jespersen O. 1971: *La Philosophie de la Grammaire*, Paris, Editions de Minuit (trad. de l'éd. or. angl.: 1924, London, Allen and Unwin).
- Jespersen O. 1976: *Nature, Evolution et Origine du Langage*, Paris, Payot (trad. de «Language, its Nature, Development and Origin», 1922, London, Allen and Unwin).
- Johnson F. 1967: *A Standard Swahili-English Dictionary*, London, Oxford University Press (1° ed.: 1939).
- Kenny A. 1963: *Action, Motion and Will*, London, Routledge & Kegan Paul.
- Kiparsky P. 1976: «Historical Linguistics and the Origin of Language», in Harnard S. R./Steklis H. D./Lancaster J. (eds.) 1976, *Origins and Evolution of Language and Speech*, New-York, The New-York Academy of Sciences, 97-103.
- Kurylowicz J. 1965: «L'Evolution des Catégories Grammaticales», *Diogenes*, 51, 54-71.

- Kurylowicz J. 1973: *Esquisses Linguistiques, Vol. I*, München, Wilhelm Fink Verlag (1^o éd.: 1960, Wrocław/Krakow, Académie des Sciences).
- Lecomte G. 1976: *Grammaire de l'Arabe*, Paris, PUF.
- Leibniz G. W. 1966: *Nouveaux Essais sur l'Entendement Humain*, Paris, Garnier/Flammarion (1^o éd.: 1765, Paris; rédigé vers 1703).
- Leroi-Gourhan A. 1965: *Le Geste et la Parole, Vol. II: La Mémoire et les Rythmes*, Paris, Albin Michel.
- Lewis G. L. 1977: *Teach Yourself Turkish*, London, Hodder and Stoughton (1^o éd.: 1953).
- Lewis G. L. 1978: *Turkish Grammar*, Oxford, Oxford University Press.
- Ludlow P. 1999: *Semantics, Tense and Time*, Cambridge, Mass., MIT Press.
- Lyons J. 1977: *Semantics, Vol. 1, Vol 2*, Cambridge, Cambridge University Press (trad. fr.: Tome 1: «Eléments de Sémantique», Paris, Larousse, 1978; Tome 2: «Sémantique Linguistique», Paris, Larousse, 1980).
- Lyons J. 1981: *Language and Linguistics: An Introduction*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Margolis E./Lawrence S. (eds.) 1999: *Concepts*, Cambridge, Mass., MIT Press.
- Martinet A. 1966: *Eléments de Linguistique Générale*, Paris, A. Colin (1^o éd.: 1960).
- Meillet A. 1952: *Linguistique Historique et Linguistique Générale, tome II*, Paris, Klincksieck (1^o éd.: 1938).
- Meillet A. 1975: *Linguistique Générale et Linguistique Historique, Tome 1*, Paris, H. Champion (1^o éd.: 1921).
- Moignet G. 1973: *Grammaire de l'Ancien Français*, Paris, Klincksieck.
- Moignet G. 1981: *Systématique de la Langue Française*, Paris, Klincksieck.
- Mourelatos A. P. D. 1978: «Events, Processes and States», *Linguistics and Philosophy*, 2, 415-34.
- Murphy G. L. 2002: *The Big Book of Concepts*, Cambridge, Ma., MIT Press.
- Nietzsche F. 1963: *Par delà le Bien et le Mal*, trad. G. Bianquis, Paris, UGE 10 x 18/Aubier-Montaigne (1^o éd.: 1951).
- Noble W./Davidson I. 1996: *Human Evolution, Language and Mind: a Psychological and Archeological Inquiry*, Cambridge, Cambridge University Press

- Platon 1950: *Œuvres Complètes, tome 1*, Paris, Gallimard.
- Polomé E. C. 1967: *Swahili Language Handbook*, Washington, Centre for Applied Linguistics.
- Posner R. 1997: *Linguistic Change in French*, Oxford, Oxford University Press.
- Ricœur P. 1975: *La Métaphore Vive*, Paris, Le Seuil.
- Russell B. 1988: *Histoire de mes Idées Philosophiques*, Paris, Gallimard/Tel (réimpression de l'éd. de 1961).
- Ryle G. 1988: *The Concept of Mind*, Harmondsworth, Penguin Books, (1st ed.: 1949).
- Sapir E. 1966: *Language: An Introduction to the Study of Speech*, London, Harvest Books/Rupert Hart-Davis (1° éd.: 1921, New-York, Harcourt, Brace and World; trad. fr.: 1953, Paris, Payot).
- Saussure F. de 1969: *Cours de Linguistique Générale*, Paris, Payot (reprod. de la 1° éd. publiée par C. Bally et A. Sechehaye, 1915).
- Searle J. 1972: *Les Actes de Langage*, Paris, Hermann (éd. or. angl.: 1969, Cambridge, Cambridge University Press).
- Searle J. R. 1986: *Expression and Meaning. Studies in the Theory of Speech Acts*, Cambridge, Cambridge University Press (1° éd.: 1979).
- Searle J. R. 1996: *The Construction of Social Reality*, Harmondsworth, Penguin books (1° ed.: London, 1995)
- Searle J. 2000: *Mind, Language and Society*, London, Phoenix (1st ed.: 1999, London, Weidenfeld and Nicolson)
- Steward H. 1997: *The Ontology of Mind: Events, Processes and States*, Oxford, Oxford University Press.
- Strawson P. F. 1959: *Individuals: An essay in Descriptive Metaphysics*, London/New-York, Methuen (trad. fr.: 1973, Le Seuil, Paris).
- Strawson P. F. 1974: *Subject and Predicate in Logic and Grammar*, London, Methuen.
- Tesnière L. 1934: *Petite Grammaire russe*, Paris, Didier.
- Tesnière L. 1980: «L'Emploi des Temps en Français», *Bulletin de l'Université de Franche-Comté pour la Linguistique Appliquée et Générale*, 7, 25-46 (public. or. in Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg, N° hors série, 1927).

- Thom R. 1974: *Modèles Mathématiques de la Morphogenèse*, Paris, UGE/10 x 18.
- Thom R. 1980: «Prédication et Grammaire Universelle», *Fundamenta Scientiae*, Vol. I, N°1, 23-34.
- Togoby K. 1953: *Mode, Aspect et Temps en Espagnol*, Copenhague.
- Tudge C. 1996: *The Day Before Yesterday: Five Millions Years of Human History*, London, Pimlico (1st ed.: 1995, London, J. Cape).
- Vendler Z. 1967: *Linguistics in Philosophy*, Ithaca, Cornell University Press.
- Vendryes J. 1952: *Choix d'Etudes Linguistiques et Celtiques*, Paris, Klincksieck.
- Vincent N. 1987: «The Interaction of Periphrasis and Inflection: Some Roman Examples» in Harris M./Ramat P. (eds.) 1987, *Historical Development of Auxiliaries*, Berlin, Mouton/De Gruyter, 237-56.
- Wailly, de 1786: *Principes Généraux de la Langue Française, Confirmés par des Exemples Choisis, Instructifs, Agréables, et Tirés des Bons Auteurs. Avec des Remarques sur les Lettres, la Prononciation, la Prosodie, les Accents, la Ponctuation, l'Orthographe et un Abrégé de la Versification Française*, 10^e éd., Paris.
- Weber E. 1976: *Peasants into Frenchmen*, Stanford, Stanford University Press.
- Weinrich H. 1971: *Tempus*, Stuttgart (trad. fr.: «Le Temps», Paris, Le Seuil)
- Whitney W. D. 1971: *Whitney on Language. Selected Writings of William Dwight Whitney*, edited by Michael Silverstein, Cambridge, Mass., The MIT Press (textes écrits de 1860 à 1894).
- Wierzbicka A. 1988: *The Semantics of Grammar*, Amsterdam, John Benjamins.
- Wierzbicka A. 1996: *Semantics: Primes and Universals*, Oxford, Oxford University Press.
- Wilmet M. 1997: *Grammaire Critique du Français*, Louvain-la-neuve, Hachette/Duculot.

Index

Les numéros de page *en italique* renvoient aux mentions principales

- acte de parole
 - et construction de l'IDP 11
 - indirect 2
 - sans prédication 67
- adjectif 71-73
- ai/i-
 - complications avec les formes de base liées à un pseudo-IDP abstrait 247
 - complications avec les formes de base liées à un pseudo-IDP futur: un pseudo-IDP antérieur à un pseudo-IDP futur 251-252; un pseudo-IDP postérieur à un pseudo-IDP passé 252-254, 269; un pseudo-IDP antérieur à un pseudo-IDP postérieur à un pseudo-IDP passé 254
 - complications avec les formes de base liées à un pseudo-IDP générique: un pseudo-IDP générique antérieur à un pseudo-IDP générique 245; un pseudo-IDP passé générique 245-246
 - complications avec les formes de base liées à un pseudo-IDP passé: un pseudo-IDP passé de rang = ou > à deux 242-243
 - complications car intégré dans amalgames à valeur modale *cf.* amalgame contrafactuel «im-parfait»; *cf.* amalgame contrafactuel «plus-que-parfait»; *cf.*
- ai/i- (suite)
 - amalgame modal -rai/i-
 - complications car marque du statut de l'interlocuteur 258-260
 - complications avec les mentions de faits traitées en faits 225-230
 - complications avec les représentations de faits traitées en faits 220-225
 - effets de sens modaux en discours:
 - suggère une situation passée contrafactuelle 261, 258, 274;
 - suggère une situation non factuelle passée, valant en un pseudo-IDP passé, présente ou future 264; suggère une situation présente non factuelle 261-263
 - genèse 45-51
 - sur la marque de présent *cf.* imparfait
 - sur les marques de temps autres que le présent *cf.* futur objectif, a un analogue en -ai/i-, *cf.* futur subjectif, a un analogue en -ai/i-, *cf.* passé, a un analogue en -ai/i-
 - marque qu'un pseudo-IDP passé remplace l'IDP xvii, 11-12, 42-43, 43-45, 47, 50, 114, 131, 135, 181-182
 - et pseudo-IDP passé de tout rang 241

- ai/i-* (suite)
 et schème organisateur 126, 171-173, 201, 234-235, 258
 sur les situations phasales au présent 112-114
 ne situe pas la situation face à l'IDP 11-12, 132, 134, 143, 182, 253, 260, 264
 ne situe pas la situation face à un simple instant passé 10, 181
 et transport dans le passé 10, *cf.* *aussi* transport dans le passé
- albanais 128
 allemand 128, 150, 157
 Allières J. 46, 128, 266, 268
 amalgame contrafactuel «imparfait» 260, 268-272, 273-274, *cf.* *aussi* supposition/conséquence (contrafactuel)
 amalgame contrafactuel «plus-que-parfait» 260, 268-272, 273-274, *cf.* *aussi* supposition/conséquence (contrafactuel)
 amalgame modal -*rai/i-*
 non factuel: genèse 265-266, 267; et situation non factuelle présente ou future 264-266; et situation non factuelle passée ou valant en un pseudo-IDP passé 266-268
 contrafactuel 268-273, *cf.* *aussi* supposition/conséquence (contrafactuel)
 amont/aval 79
 amont base/aval but 80
 analytiques (propositions) 108
 anglais 17, 61, 69, 76, 128, 129, 150, 152, 157, 162, 193, 214, 235
 antériorité d'une situation par rapport à un pseudo-IDP 129, 135, 147, 250
à peine 137-138, 150, 177
 arabe 34, 39-40, 45, 46, 61, 116
 Arnauld A. 68
 artefact littéraire 50, 196, 235
 aspect xviii, 53, 56-58
aujourd'hui 26, 154
 Austin J. L. 166
 Ashton E. O. 36, 37, 38, 39, 128
avoir vite fait de 162-163, 170
 Awbery G. M. 61

background 5, 16, 64
 Bakhtine M. 235
 Bally Ch. 56, 65, 172, 219, 276
 Beardsley M. 5, 125
 Bennett M. 10
 Benveniste E. xxii, 58, 62, 64, 66, 128, 136, 139, 167, 190, 191, 194, 234, 235, 270
 Bhat D. N. S. 72
 Binnick R. I. xxiii, 10, 19, 58, 77, 105, 106, 188, 192, 217, 235
 bizarrerie révélant l'histoire 43
 Black M. 276
 Bloomfield L. 276
 Boas F. 193
bon 18, 43, 155, 169
 Bréal M. 14
 Bruneau Ch. 46, 265
 Brunot F. 46, 182, 262, 265, 276
 Buck C. D. 34
 bulgare 128
 Bybee J. L. 129, 140-142

 Cassirer E. 61, 125, 126, 159, 275
 cause 187, 195
cesser de 103-105, *cf.* *aussi* marque de phase cessative
 Champion J. J. 47, 142, 161, 173
 changement *cf.* constructions impertinentes paradoxales suggérant le changement à l'IDP/en un pseudo-IDP passé
 paradoxe de l'évocation d'un chan-

- changement (suite)
 gement à un instant 159
 changements effectués lié à un processus avec fin fermé et incomplet (CE/PAFFI) 84-85
 changements effectués liés à un processus sans fin fermé (CE/PSFF) 79, 81-82
 changements effectués téléiques (CET) 15-16, 80-81, 81-82
 suggérés par les futurs sur une situation «avec avant» et «avec après» liée à un instant 136-137, 148-149
 suggérés par les passés liés à un instant 4, 5, 13, 157-159, 169
 changements effectués téléiques lié à un processus avec fin fermé et complet (CET/PAFFC) 82-83
 Chaurand J. 50
 chinois 61
 Cohen D. 69, 128
commencer à 97-99, *cf. aussi* marque de phase inceptive
 communication face-à-face simulée dans les autres modes 10, 19, 167
 complétude (aspect) 57-58
 Comrie B. 90
 concepts
 et arbre de Porphyre 64
 caractérisants et classifiants 70, 71-72
 au cœur du langage 6, 64, 66
 et contradictoire 6, 75
 définis par le genre et la différence spécifique 64-65
 définition 66
 impliquant ou non changement et temps 54-55
 et jugement 64
 et langue/discours 64
 concepts (suite)
 et logique 64
 et paradigme 6
 et prédicat 66
 et situation 6, 66
 et système 6, 64, 65
 théorie classique du concept 54-55
 un type de concept a un profil d'emploi propre 64, 70
 concordance des temps 253-254, 262, 263
 constructions impertinentes 5, 63
 aberration superficielle peu perceptible 18
 avec la MDP cursive 64, 81, 99-100
 dans la grammaire comme dans le lexique 5, 126
 dans le langage ordinaire comme dans la poésie 126
 et production d'une nouvelle unité de langue 5, 64, 126
 souvent idiomatiques 17, 76
 stables 5, 64, 99-100, 126
 constructions impertinentes paradoxales suggérant le changement à l'IDP/en un pseudo-IDP passé *cf.* présent, *cf.* imparfait
 constructions présentatives 20-21, 165-166, 170, 185, 202, 220-229, 230, 244
 coordination 67
 coréen 72, 186, 259
 Coseriu E. xxi, xxii, 18, 205
 Curtius E. R. 235

 Dahl Ö. 129
 Damourette J. 272, 273
 Davidson D. 165, 166
 Davidson I. 81
 Deacon T. 6
dévider 59, 81, 100
de dicto/de re 155

- déictiques (éléments) 18, 166-167, 259
depuis 7, 17-18, 26, 119
depuis que 29
 description et situations «sans après»
 152, 157, 169
devoir 4, 138-139, 250, 251, 252, 253
 Dick S. xxii, 37, 38, 57, 58, 61, 86, 141
 discours rapporté *cf.* futur objectif, *cf.*
 futur subjectif, *cf.* pseudo-IDP futur
 sans marque
 et genèse des amalgames modaux
 intégrant *-ai/i-* 265-266, 268-271,
 273
 disparition (aspect) 58, 61, 101
 Dubois J. 161
 Ducrot O. 27, 234
 Duprey D. 18, 60, 155
 durée
 de l'occurrence d'une série 9
 de la situation 7
 de la situation déterminée par un
 objet délimité 8
- entités (typologie) 65, *cf. aussi* phrase
 Ernoult A. 19, 46, 47, 48, 150, 171
 espagnol 141
 ewe 142
- fait 20-21, 73, 165
 et mention de fait 226-230
 et représentation de fait 221-225
- film verbal 199-213, *cf. aussi* reportage
 simulé
 cœur: diffère de celui du reportage
 202-204; histoire qu'on fait vivre
 204-205; histoire trépidante 204-
 205, 210, 215; inséré dans l'his-
 toire du style narratif de base
 214-215; inséré dans l'histoire du
 style narratif de base mais dégé-
 néré 216-218; inséré dans le se-
- film verbal (suite)
 condaire du style narratif de base
 215-216; ressemble à celui du re-
 portage 200-202
 extrait du cœur comme rappel vi-
 vant 216-218
 dans la seule langue littéraire 126,
 201, 216, 235
 périphérie : diffère de celle du re-
 portage 210-211; ressemble à
 celle du reportage 208-210
 et récapitulatifs 226
 et résumés 223, 224
 et rêves 224
 Findlay J. N. xxiii
finir de 101-103, *cf. aussi* marque de
 phase terminative
 Fodor J. A. 81
 formes (verbales)
 erreur sur les formes simples 62
 formes de base (verbales, déictiques)
 liées à un pseudo-IDP: abstrait
 247; futur *cf.* pseudo-IDP futur
 sans marque; générique *cf.*
 pseudo-IDP générique sans
 marque; passé *cf.* pseudo-IDP
 passé sans marque
 sans marque ni contenu quant au
 statut de l'interlocuteur 259
 sans marque ni contenu quant à
 l'authenticité de l>IDP 231, 248
- Franckel J.-J. 128
 Freed A. xxii, 105, 106
 Frege G. 66, 71
 Fuchs C. 10, 77, 97, 166
 futur objectif 93, 139-150, *cf. aussi*
 formes de base, liées à un pseudo-
 IDP
 a un analogue en *-ai/i-* 143-148,
 240
 et antériorité par rapport à un

- futur objectif (suite)
 pseudo-IDP futur 147
 et *avoir vite fait de* 163
 caractère objectif 139-142, 145
 et changement 159
 et discours (anticipé) rapporté 145
 domaine comparable à celui, conjoint, des passés et imparfait 48, 142-143
 effets de sens moins complexes que le subjectif 142
 forme 141-142
 n'est pas un futur *proche* 128, 140
 impossible sur les SSH 145
 issu d'une tournure phasale prémi-cielle au présent 51, 141-142, 172
 dans les langues: plus fréquent que le subjectif 140; souvent issu d'un verbe de mouvement et d'une tournure phasale 141
 lié à un pseudo-IDP passé sans marque: histoire-destin 240
 et négation 140, 157
 pénètre peu et inégalement en subordonnée 141
 et *pouvoir* 164-165
 sur situations «avec avant» et «avec après» avec postériorité à l'IDP 142-144, 148-150
 sur situations phasales: cursives 147; imminentiellles 147; résultatives 147
 sur situations «sans après» avec validité en un pseudo-IDP futur 142-143, 145-150
- futur subjectif 128-139, cf. *aussi* formes de base, liées à un pseudo-IDP
 a un analogue en *-ai/i-* 43, 46, 131-138; l'analogue tend à être objectif 138-139, 239
 et antériorité par rapport à un futur subjectif (suite)
 pseudo-IDP futur 129, 135, 250
 et *avoir vite fait de* 163
 caractère subjectif 128, 134-135, 139-140
 et changement 159
 et discours (anticipé) rapporté 134
 domaine comparable à celui, conjoint, des passés et imparfait 48, 130-131
 forme 43-44, 51
 genèse 43-44, 51, 172
 impossible sur les SSH 134-135
 impossible dans la supposition en *si* 249-251
 issu d'une tournure modale au présent 43, 46, 51, 128, 139
 lié à un pseudo-IDP passé sans marque: histoire-destin 240
 et négation 157
 pénètre peu et inégalement en subordonnée 129-130, 134, 249-250
 peu apte à assurer le transport dans le futur 249-250
 et *pouvoir* 164-165
 et situations «avec avant» et «avec après» avec postériorité à l'IDP 130-132, 136-138
 et situations «sans après» avec validité en un pseudo-IDP futur 130-131, 133-138
 valeurs non temporelles: modale 129; valeur de bilan présent (pour le résultatif) 129
- gallois 61
 Gardies J.-L. xxiii, 76, 159
 Givón T. xxiii, 66, 187, 193
 Gould S. J. 43
 Gramsci A. 275

- grand* 59, 60, 62, 72
grec moderne 128
Gross M. 42, 59, 65, 160, 162
Guillaume G. 56, 185, 237, 251
- haïtien 142
Hall J. A. xxi, xxii
Hall Jr. R. A. 142
Halliday M. A. .K. 65, 234
Harris J. xxii
Harris Z. 59
Haudry J. 46, 47
Hesse M. 219
Hinrichs E. 188
histoire-destin 239-240
hittite 19
Holm J. 142, 265
Hopper P. J. 69
Humboldt W., von 5
Hunter J. F. M. 126
Hurford J. R. 65
hypercorrection 262, 263
- idiot* 155, 169
Imbert Cl. 66
- imparfait
et acte de parole qui n'est pas réel 11, 27, 138
et circonstant temporel: antéposé 19, 28, 203, 217; désignant une période et ne pouvant être lié à un présent 30; n'ayant pas le même statut qu'avec le passé, 10, 27, 182, *cf. aussi* et explicitation du pseudo-IDP passé
complications avec les formes de base liées à un pseudo-IDP:
abstrait *cf. -ai/i-*, complications;
futur *cf. -ai/i-*, complications; générique *cf. -ai/i-*, complications;
passé *cf. -ai/i-*, complications
- imparfait (suite)
complications avec les mentions de faits traitées en faits: programmes 228-230; récapitulatifs 225-228
complications avec les représentations de faits traitées en faits: résumés 220-224; rêves 224-225
complications car valeur modale *cf.* amalgame contrafactuel «imparfait»
complications car valeur de postériorité à un pseudo-IDP passé 256-258
complications car valeur de statut *cf. -ai/i-*, complications
et conscience du réel avec une SSH 32-33, 261-262
dans les constructions impertinentes: situation *pratiquement* valable en un pseudo-IDP passé 173-176, 229; SSCO voisine de la situation «avec avant» et «avec après» de surface 15-16, 121-122, 176-180
dans les constructions impertinentes paradoxales suggérant le changement en un pseudo-IDP passé 16, 126-127, *cf. aussi* film verbal, cœur
co-validité des situations non contradictoires 6-7, 9, 12, 29, 90, 113
pas cursif *cf.* présent, pas cursif diffère des passés 1-5, 28-29
diffère du présent 18-33, 127, 202-204
erreur sur «couvre toute la période de référence» 27, 186
exclusion de la situation contradictoire 6, 9, 12, 29
et explicitation du pseudo-IDP

- imparfait (suite)
- passé 18-29, *cf. aussi* pseudo-IDP passé
 - et expressions: existant aux présent et imparfait mais pas aux passés 2-3, 112, 160; n'existant qu'à l'imparfait 31-32
 - forme: apparente 1, 34, 45-46; réelle 42-43
 - n'exprime pas l'habitude 9
 - impossibilité des situations contradictoires 6, 12
 - incompatible avec les situations durables fermées 7-9
 - incompatible avec les situations prises dans le temps non durables 15, *cf. aussi* présent, incompatible avec les situations prises dans le temps non durables
 - et monde sans changement 5, 12, 16, 113, 205
 - et négation 4
 - n'est pas un passé spécialisé pour ouverture et clôture des narrations 217-218, 257
 - et *pouvoir* 4, 163-164, 207-208, 261
 - n'est pas *pro praeterito* 207-208, 211
 - et propriétés constitutives 3, 13-15
 - comme rappel vivant 211-213, 237
 - et réel *représenté* 31, 127, 202-204, 230-231
 - ne renvoie pas à un simple instant passé mais à un pseudo-IDP passé 8, 10, 181
 - ressemble au présent 1-9, 18
 - sur situations «avec avant» et «avec après»: impossible 120-121; possible pour marquer la postériorité à un pseudo-IDP passé dans la supposition en *si* 258, 269; possible dans un programme 229;
- imparfait (suite)
- possible dans un récapitulatif 226-228; possible dans un rêve 224-225; possible dans un résumé 222-224; possible pour suggérer le changement en un pseudo-IDP passé 126-127, 201-205, 207-208, 211-213, 214-218, 235, *cf. aussi* film verbal, cœur; possible pour suggérer le changement en un pseudo-IDP passé (situations «en accéléré») 127, 203; possible pour suggérer une SSCO au sens lié à l'idée de volonté 121-122, 178-180, 229; possible pour suggérer une SSCO phasale 121, 176-178, 229
 - et situations durables forcément ouvertes 7-8, 16, 113, 118
 - et situations hors du temps 13, 32-33, 120
 - et situations phasales 112
 - et situations «sans après» 86, 120, 121-122
 - pas statique *cf. présent*, pas statique
 - et temps: totalement négligé 11; ré-introduit par le type de situation 17
 - typiquement anaphorique 18-19
 - et validité en un pseudo-IDP passé xvii, 8, 10
- impératif 76-77, 111, 256
- indo-européen 47
- instant de la parole (IDP)
- aberration qui tend à ne servir qu'une fois si le présent suggère le changement à l'IDP 125
 - construit car lié à l'acte de parole 11, 125, 206-207
 - n'est pas une période mais bien un instant 10, 14

- instant de la parole (IDP) (suite)
 explicitation possible mais pas nécessaire avec le présent 18-21
 et réception de la parole 19, 221
 repère commun 10
 repère fixe (et horloge arrêtée sur un instant pendant l'acte de parole) 10, 124-125
 seul instant en cause avec le présent 11-12
- ironie 3
- italien 32, 43, 45, 61, 62, 76, 77, 92, 128, 129, 130, 131, 141, 161, 164
- j'allais dire* 174
- Jakobson R. 193, 276
- Jespersen O. 5, 49, 65
- Johnson F. 36, 61
- Kamp H. 188
- Kant I. 64, 159
- Katz J. 54
- Kenny A. 73
- Kiparsky P. 67, 172
- Krio du Cameroun 61
- Kurylowicz J. 69, 140, 171, 172
- Lagane R. 161
- Lakoff R. xxiii
- langage
 et concept 6
 incapable de décrire les choses directement 125, 159
 met un matériel donné au service d'une autre tâche 125, 275
 et métaphore 126, 219
 et pensée 67
 représente mal le temps déictique 125, 159
 tout autrement articulé que ce qu'on dit souvent xix, 64, 276
- langage formel 275
- langue/discours 64-65, 70, 150, 233-235, 276, *cf. aussi* constructions impertinentes, *cf. aussi* constructions impertinentes paradoxales suggérant le changement à l'IDP/en un pseudo-IDP passé
 et concept 64
 et habitudes 5, 64-65, 126
 la langue incorpore les modalités de son emploi 65, 70
 et logique 5, 65
 plasticité des éléments en discours 219
- langues
 et incohérences 48, 49, 161, 266, 268, 272, 273, 275
 et irrégularités 50, 65, 160, 161
- langues romanes (roman commun) 34, 45, 171
- latin 18, 19, 42-49, 51, 56, 116, 139, 150, 171, 172, 191, 265, 266
- Laurence S. 54
- Lecomte G. 39
- Leibniz G. W. 67
- Léonard A.-M. 10, 77, 97, 166
- Lerch E. 205
- Leroi-Gourhan A. 45
- Lewis G. L. 40, 41, 114-116
- lexique 64, 126
- Ludlow P. 125
- Lyons J. 24, 56, 73, 75, 171
- maintenant* 122.2, 21.1
- Margolis E. 54
- marques de phase (MDP) 55, 59, 59-60, *cf. aussi* situations phasales
 créent un nouveau concept 56
 créent une nouvelle situation 55
 internes 85-86, 97-105
 externes 85-86, 88-97

- marques de phase (MDP) (suite)
 et types de situations eu égard à la phase 63, 88-97, 87, 107-111
 sur une situation phasale 55
 et situations statiques de type série 107-111
 syncatégorématiques 59-60
 et syntaxe 59
- marque de phase cessative 103-105
- marque de phase cursive 99-100, *cf.*
aussi situations phasales cursives
 engendre souvent une marque de présent 38, 48
 sert souvent à une construction impertinente 64, 81, 99-100
- marque de phase égressive 95-97
- marque de phase imminente 88-89, *cf.*
aussi situations phasales imminentes
- marque de phase inceptive 97-99
- marque de phase prémicielle 92-95, 141-142, *cf.*
aussi situations phasales prémicielles
- marque de phase résultative 89-92, *cf.*
aussi situations phasales résultatives
- marque de phase terminative 101-103
- Martinet A. 1, 49
- Meillet A. xxii, 49, 66, 128, 129, 141, 150, 166, 167, 172
- Mill J. S. 65
- Moignet G. 50, 251
- Monteil V. 46
- Mourelatos A. xxii, 73
- Müller M. 126
- Murphy G. L. 54, 64
- négation 2, 4, 140, 156, 156-157, 271
- Nicole P. 68
- Nietzsche F. 276
- Noble W. 81
- noms
 abstraits 72-73
 couche constitutive 69
 définition 68-71
 dérivés d'un adjectif 72-73
 et type de concept avec un profil d'emploi propre 70
 nominalisation 69
- Pagliuca W. 129, 140-142
- Pānini 263
- Partee B. 10
- participe de l'action réalisée 44, 90-91, 152, 153
- passé (ordinaire) 150-166, *cf.*
aussi style narratif de base, l'histoire elle-même, *cf.*
aussi rappel vivant, *cf.*
aussi formes de base, liées à un pseudo-IDP
 a un analogue en *-ai/i-* 45, 151-156
 et constructions présentatives 165-166
 diffère de l'imparfait *cf.*
 imparfait, diffère des passés
 évoque changement si lié à un instant 4, 5, 12-13, 103-104, 157-159, 159-160
 expressions n'existant pas au passé 2-3, 112, 160
 expressions n'existant qu'au passé et avec son analogue en *-ai/i-* 152
 implicatif sur *pouvoir* 4, 164
 issu du résultatif présent 44-45, 49, 50-51, 89, 115, 150-151, 161
 et propriétés constitutives 3, 152
 et négation 2, 4, 156, 156-157
 pas intrinsèquement narratif mais une histoire est toujours possible 167, 188
 et situation n'existant plus à l'IDP 153-154

- passé (ordinaire) (suite)
 et situations «avec avant» et «avec après» antérieures à l'IDP 151-162
 et situations hors du temps impossibles 3, 152
 sur une situation phasale: cursive 100, 160; imminente 160; résultative 90, 160-162
 et situations «sans après» impossibles 151-162
 et situations statiques 152, 154-156, 158
- passé à déicticité effacée 166-173, *cf.* aussi style narratif de base, l'histoire elle-même
 à part dans l'indicatif 49, 171-173
 et constructions présentatives 170
 diffère de l'imparfait *cf.* imparfait, diffère des passés
 évoque changement si lié à un instant 4, 5, 12-13, 103, 169-170, 194-195
 effets de sens divers 190-191
 genèse et histoire 49, 171-172, 191, *cf.* aussi artefact littéraire
 implicatif sur *pouvoir* 4, *cf.* aussi *pouvoir*
 incompatible avec les déictiques 166-167, 190-191
 intrinsèquement narratif 167, 190
 et négation 169
 et propriétés constitutives *cf.* passé (ordinaire), et propriétés constitutives
 et situations hors du temps impossibles 167, *cf.* aussi passé (ordinaire), et situations hors du temps impossibles
 sur les situations phasales: cursives 170; imminentes 170; résultatives 170
- passé à déicticité effacée (suite)
 tatives 170
 et situations «avec avant» et «avec après» antérieures à l'IDP 167-170
 et situations «sans après» impossibles 167-170
 et situations statiques 167-170
 ne supporte pas *-ai/-i-* 171-173
- pendant*
 et désignation d'une période 28, 30-31
 et durée de l'occurrence d'une série 8-9, 106
 et durée d'une situation sans rapport à un objet 7-8, 8-9, 28, 106
- Perkins R. D. 129, 140-142
- petit* 60, 62
- phase xviii, 54, 56-58
 confondue avec le temps 54, 55, 90
 éléments évoquant une phase qui expriment la qualité 97
- phrase
 et entité/situation 20, 65-66, 66-74
 et nom/verbe 68-71
 et sujet/prédictat 20, 68-71
- phrase-bloc 20, 165, *cf.* aussi constructions présentatives
- Pichon E. 272, 273
- Platon 66, 67
- Poincaré H. xxii, 276
- Polomé E. C. 38, 39
- Porphyre 65
- portugais 161
- Posner R. xxi, 34, 46-50, 196, 265
- pouvoir* 4, 12-13, 32, 163-165, 170, 178-180, 207-208, 233, 261
- présent
 et changement pendant l'acte de parole 16-17, 122-125, 200-201, 206

présent (suite)

et circonstant temporel: désignant une période mais impossible 30; antéposé 24-26; postposé 20-21; *cf. aussi* IDP, explicitation

dans les constructions impertinentes paradoxales suggérant le changement à l'IDP 15-16, 122-125, *cf. aussi* reportage (en direct), cœur

dans les constructions impertinentes paradoxales suggérant le changement en un pseudo-IDP passé 231-233, 234-235, *cf. aussi* reportage simulé, cœur

co-validité des situations non contradictoires 6, 9, 12, 90, 113, 125, 141

pas cursif 118

exclusion de la situation contradictoire 6, 9, 12, 125

genèse 49-50

ne marque pas l'habitude 9

et IDP: explicitation de l'IDP non nécessaire 19-21; nouvel IDP si le monde change pendant l'acte de parole 16-17, 124-125, 206-207; validité à l'IDP 7-9, 10

impossibilité des situations contradictoires 6, 9, 12, 125

incompatible avec une situation durable fermée 7-8, 16-17, 113, 118, 230

incompatible avec une situation prise dans le temps non durable 15, 118

lié à un pseudo-IDP: abstrait 247; futur 247-251, 254-257; générique 243-244; passé 230-239, *cf. aussi* reportage simulé

a une marque zéro 42, 49-50

présent (suite)

et mentions de faits traitées en faits: dans un récapitulatif 225-228; dans un programme 174, 228-230

et monde sans changement 5, 11-16, 112-113, 117-118

et négation 4

et postériorité à l'IDP dans la supposition en *si* 257

et *pouvoir* 4, 12, 32, 163, 207-208, 233

n'est jamais *pro praeterito* 233

et propriétés constitutives 3, 13

et représentations de faits traitées en faits: dans un résumé 220-224; dans un rêve 224-225

sur situations «avec avant» et «avec après»: impossible 118-119; possible pour marquer la postériorité à l'IDP dans la supposition en *si* 256-257, 269; possible dans un programme 230; possible dans un récapitulatif 216; possible dans un rêve 224-225; possible dans un résumé 222; possible pour suggérer le changement à l'IDP 16, 122-123, 200-201, *cf. aussi* reportage en direct, cœur; possible pour suggérer le changement en un pseudo-IDP passé 231-232, *cf. aussi* reportage simulé, cœur; possible pour suggérer le changement en un pseudo-IDP passé (situations «en accéléré») 232; possible pour suggérer un PAFO 16, 121; possible pour suggérer une SSCO au sens lié à l'idée de volonté 15, 121-122, 178-180, 229; possible pour suggérer une SSCO phasale 16,

- présent (suite)
 121, 176-178, 229
 et situations durables forcément
 ouvertes 7-9, 16, 113, 118, 230
 et situations hors du temps 13-14,
 32-33, 118-119
 et situations «sans après» 118-120
 pas statique 118
 suggère une situation *pratiquement*
 valable à l'IDP 173-176, 229
 suggère une SSCO voisine de la
 situation «avec avant» et «avec
 après» de surface 15-16, 121-122,
 176-180, 229
 et temps: temps totalement négligé
 10-12, 17, 118; temps réintroduit
 par le type de situation 17
- presque* 91
- processus avec fin ouverts (PAFO) 84,
 85-86
- processus sans fin ouverts (PSFO) 78-
 79, 80-81, 85-86
- propriétés constitutives 3, 13, 22, 33,
 41, 75, 107, 221-222, 224
- pseudo-IDP abstrait sans marque 247
- pseudo-IDP futur sans marque 130,
 134-135, 143, 145-147, 247-252, 253,
 253, 254, 254-255, 268, *cf. aussi*
 transport dans le futur
 et supposition en *si* 249-251
 et discours (anticipé) rapporté
 251
 et reportage simulé par anticipa-
 tion 247-249
- pseudo-IDP générique sans marque 30,
 107, 114, 243-244, 245, 245-246
- pseudo-IDP passé
 aberration qui tend à ne servir
 qu'une fois si est suggéré le
 changement alors 127, 205, *cf.*
aussi instant de la parole (IDP),
 pseudo-IDP passé (suite)
 aberration qui tend à ne servir
 qu'une fois si le présent suggère
 le changement à l'IDP
 explicitation nécessaire 18, 22, 183
 explicitation faible: en évoquant la
 nature d'une entité 22-24, 33,
 113, 223, 225; avec un cir-
 constant désignant une période
 dont on évoque la nature 24-29
 explicitation forte 18-19, 21, 32,
 183, 223, 225, 226
 n'est pas un simple instant passé
 10, 181-182
 de tout rang 210, 240-242
 remplace l'IDP, 11-12, 181-182
- pseudo-IDP passé générique sans mar-
 que 245-246
- pseudo-IDP passé sans marque 230-
 231, *cf. aussi* reportage simulé
- quand* 30, 137, 149, 194
 introduisant la subordonnée d'une
 série 30, 243-244
- quantité (aspect) 57, 58
- Quine W. V. O. 60
- rai/i-* *cf.* amalgame modal *-rai/i-*
 rappel vivant 211-213, 237
- régularité masquée par la faible fré-
 quence 147, 149, 160
- reportage (en direct) *cf. aussi* reportage
 simulé, proche du reportage
 cœur 122, 200-202, 205, 207, 208,
cf. aussi présent, sur situation
 «avec avant» et «avec après»,
 possible pour suggérer le change-
 ment à l'IDP
 interrompu 210-211
 périphérie 208-209
 périphérie dépendant du cœur

- reportage (en direct) (suite)
235-237
développement naturel à partir du
présent ordinaire 235
- reportage simulé 126, 201, 206, 231-
243, *cf. aussi* formes de base, liées à un
pseudo-IDP passé
et *-ai/i-* *cf. -ai/i-*, complications avec
les formes de base liées à un
pseudo-IDP passé
appartient à la langue commune
234-235
cœur 231-233, *cf. aussi* présent, sur
situation «avec avant» et «avec
après», possible pour suggérer
le changement en un pseudo-
IDP passé
développement naturel à partir du
reportage 235
diffère du film verbal 234-240
pas d'extrait comme rappel vivant
237
histoire qu'on fait vivre 233
histoire trépidante 233
et histoire-destin 240
pas d'insertion dans le style narratif
de base 238, 239
périphérie 233-234
à périphérie explicite 236, 239
proche du reportage 234-240
et récapitulatifs 226
et reportage simulé par anticipation
247-249
ressemble au film verbal 231-234
et résumés 223, 224
séquence en reportage simulé cô-
toyant séquence en style narratif
de base 238-239
le transport dans le passé face à
l'être de la périphérie n'existe pas
ailleurs 235-237
- Ricœur P. 5, 66, 67, 125, 219
roumain 128
russe 8, 90
Russell B. 187
Ryle G. 81
- sanskrit 263
Sapir E. 69, 70, 71
sautiller 212.3, 24.1
Saussure F., de 150
Sauvageot A. 172
Sayce A. H. 66
Scaliger J.-C. 68
Schuchardt H. 66
Searle J. R. 2, 3, 5, 67, 73
s'envoler 56, 112
serbo-croate 128
séries *cf.* situations statiques de type
séries
Seychellois 61
situation (notion) 66-74, *cf. aussi* phrase
et adjectif 71
et concept 6, 66
du concret évoqué abstraitement
73-74
et groupe prépositionnel 71
et nom 71
et phrase vivante 63, 73
et prédicat 66, 73
support fondamental du temps
9, 73, 186
et verbe 71
situations «avec avant» et «avec après»
xv, 117-120
situations durables xv, 7
ouvertes 8
fermées 8
situations dynamiques xiii, 24, 54, 63,
78-86
ont des phases 54, 63, 78
exprimées par un verbe 61

- situations hors du temps 3, 22-23, 32-33, 75, 107-108
 impossibles au passé 3
- situations non durables *xv*, 13, 15
- situations phasales 53, 55, 56, 61-62, *cf.*
aussi aspect
 créées à l'aide d'une marque de phase: pas assimilables aux variations temporelles du verbe 53, 61-62, 112;
 création en partie analogue à la localisation temporelle déictique 57, 86; engendrent souvent une marque de temps 141; et explicitation faible du pseudo-IDP passé 113; sont des situations comme les autres 55, 63
 créées à l'aide d'une MDP dérivationnelle 56
 évoquées par un lexème indépendant 56
- situations phasales cursives 99-100, *cf.*
aussi marque de phase cursive fermées 100
 au futur objectif 147
 au passé 100, 159-160
 au passé à déicticité effacée 170
- situations phasales imminentiellles 88-89, *cf. aussi* marque de phase imminente
 fermées 89
 au futur objectif 147
 au passé 89, 160
 au passé à déicticité effacée 170
- situations phasales prémicielles 92-95, *cf. aussi* marque de phase prémicielle engendrent souvent une marque de futur objectif 51, 141-142, 172
- situations phasales résultatives 89-92, *cf. aussi* marque de phase résultative ne sont pas une action 89, 90, 171
- situations phasales résultatives (suite)
 confondues avec le passé 89-90
 engendrent, au futur, une marque d'antériorité à un pseudo-IDP futur 129, 135, 147, 250
 engendrent, au présent, une marque d'antériorité à l'IDP (de passé) 49, 115, 150-151, 161
 engendrent, au présent, un verbe d'état 69, 150, 162
 n'évoquent pas l'antériorité d'une situation par rapport à une autre 136-137, 149, 161, 194
 au futur objectif 147
 et la paraphrase avec *avoir fini de...* 90-91
 au passé 90, 160-162
 au passé à déicticité effacée 170
 valant *pratiquement* à l'IDP 175-176
- situations prises dans le temps non durables 15-16, 118, *cf. aussi* CET
- situations «sans après» *xv*, 117-120
 et description 152, 157, 169
- situations statiques *xiii*, 24, 54-55, 63, 74-78, *cf. aussi* situations statiques de type série
 et *copule + nom / adjectif / groupe prépositionnel* 35
 et impératif 76-77
 ne sont pas sans limites 77-78
 n'ont pas de phases 74
 et phrase sans temps 35
 et verbes 24
- situations statiques à cadre temporel externe 24, 75-78, *cf. aussi* situations statiques de type série à cadre temporel externe
 dues à une action sur elle-même de l'entité en cause 77, 108, 179
 fermées (SSCF) 77
 ouvertes (SSCO) 77

- situations statiques à cadre temporel externe (suite)
 ouvertes phasales et explicitation faible du pseudo-IDP passé 113
 souvent exprimées par un élément dérivé d'un verbe 77
- situations statiques sur une entité hors du temps (SSH) 22, 75, 261-262, *cf. aussi* situations hors du temps
 et explicitation faible du pseudo-IDP passé 22
 et imparfait évoquant la conscience du réel 32-33, 261-262
 impossibles au futur objectif 145-146
 impossibles au futur subjectif 134-135
 ne sont pas sans limites 14, 77-78
- situations statiques sur une entité prise dans le temps (SST) 23, 75, *cf. aussi* situations hors du temps
 et explicitation faible du pseudo-IDP passé 23
 ne sont pas sans limites 14, 77-78
- situations statiques de type série 9, 23, 105-111
 et durée de l'occurrence 9, 106
 inconcevables sur une entité hors du temps 106
 incluant une subordonnée en *quand* 30, 107, 243-244
 et occurrence d'un état 106-107
 liées à une situation statique ordinaire centrée sur un verbe 107
 sans phases 105, 107, 111
- situations statiques de type série sur une entité prise dans le temps (SSST) 107-108, *cf. aussi* situations hors du temps
- situations statiques de type série à cadre temporel externe 108-111
 situations statiques de type série à cadre temporel externe (suite)
 dues à une action sur elle-même de l'entité en cause 108-109
- situations statiques de type série à cadre temporel externe, fermées (SSSCF) 9, 110-111
- situations statiques de type série à cadre temporel externe ouvertes (SSSCO) 9, 108-110, 243-246
- slave 57
- Smith C. 235
- sorte* 212.5
- Stefanini J. 162, 163, 170
- Steward H. 54, 73
- Strawson P. F. 6, 20, 64, 66, 67, 69, 70, 75
- style narratif de base 184-199
 distinction histoire/secondaire 193-198
 et histoire-destin 240
 l'histoire elle-même: avec alternance passé/passé à déicticité effacée 191; avec bloc d'éléments non ordonnés 186; avec éléments inversés 187, 195; avec éléments se chevauchant 188, 189; avec éléments simultanés 187; intégrant cœur de film verbal 214-215; invisible 198-199; et passé ordinaire 188-190; et passé à déicticité effacée 190-191; et passés pour la succession constituant la colonne vertébrale 184-186; et passés se greffant sur la colonne vertébrale 186-188; racontée 185
 le secondaire: et transports dans le passé face à l'être 191-192, 195-198; intégrant cœur de film verbal 215-216

- style narratif de base (suite)
 séquence en reportage simulé côtoyant une séquence en style narratif de base 238-239
- subjonctif 76, 90, 129, 265, 266, 268, 274
- subordination 67, 271
- supposition/conséquence (ordinaire)
 en *si* 249-251, 254-258, 268-271, 274
 et présent marquant la postériorité à l'IDP dans la supposition en *si* 256-258, 269
 sans *si*, 249, 255, 256, 258, 271, 274
- supposition/conséquence (contrafactuel) 268-275, *cf. aussi* amalgame contrafactuel «imparfait», *cf. aussi* amalgame contrafactuel «plus-que-parfait», *cf. aussi* amalgame modal
 -*rai/i-*
 avec *si*: la conséquence est future 268-271, 273; la conséquence est présente ou passée 271-272, 273, 274
 sans *si* 272-273, 274
- swahili 34, 35-39, 45, 46, 61, 68, 116, 128, 276
- syncatégorématiques (éléments) 18, 59-60, 61-62, 155
- temps (déictique) *cf. aussi* typologies des situations
 confondu avec la phase 54-55
 futurs et passés souvent issus de présents 173
 mal représenté par le langage 125, 159
 marques souvent issues de situations phasales au présent 141
 porte avant tout sur la situation:
- temps (déictique) (suite)
 pas sur la phrase 73; pas sur le verbe 9, 186
 glisse parfois sur l'entité 22
 repérage en partie analogue à la création d'une situation phasale 57, 86
 ne crée pas une nouvelle situation 53, 61-62, 112
- temps (localisation dans le temps)
 à l'aide d'éléments localisant dans l'espace 125
 un instant peut toujours être posé entre deux instants 159
- temps (relatif ou ordre) 276
- Tesnière L. xxi, 9, 40, 42, 58, 128
- Thom R. 45, 67
- Thomas F. 19, 46, 47, 48, 150, 171
- Thompson S. A. 69
- Togebly K. 185, 192
- Todorov T. 27
- transport dans le futur 247-251, 257
- transport dans le passé
 face à l'être ne se suffisant pas à lui-même: *cf. style narratif de base, secondaire, cf. film verbal, périphérie, cf. reportage simulé, périphérie*
 face à l'être se suffisant à lui-même: en un instant du passé 182-183; en n'importe quel instant d'une période passée 183-184, 246, *cf. aussi* pseudo-IDP passé, explicitation faible
 face au changement: *cf. film verbal, cœur, cf. film verbal, cœur, inséré dans l'histoire du style narratif de base, cf. film verbal, cœur, inséré dans le secondaire du style narratif de base, cf. film verbal, extrait du cœur comme rappel vivant, cf.*

- transport dans le passé (suite)
 reportage simulé, cœur
- Tudge C. xxii
- turc 34, 40-42, 43, 45, 46, 114-115, 176
- typologie des situations xix, 65
 eu égard à la phase *xiii*, xviii, 58,
 63-66
 eu égard au temps *xv*, xix, 13, 65,
 75, 117-120
- Vaugelas 161
- Vendler Z. xxii, 73
- Vendryes J. 150
- verbe
 définition 68-71
 ses formes rangées dans un ta-
 bleau à double entrée 62
 lié à un type de concept ayant un
 profil d'emploi propre 70
 et situations dynamiques 61
- verbe (suite)
 et situations statiques 24, 61, 70
 le temps ne porte sur lui que for-
 mellement 9, 186
 U 59
 ses variations phasales ne sont pas
 assimilables aux variations tem-
 porelles 53, 61-62, 112
 W 59
- vietnamien 61
- Vincent N. 92
- Wailly, de xxi
- Weber E. xxi
- Weinrich H. 192
- Westermann 61
- Whitney W. D. 172, 263
- Wierzbicka A. xxii, 55
- Wilmet M. xxi, xxii, 237
- Wright G. H., von 76

Table détaillée

Table des matières.....	v
Liste des tableaux.....	vii
Abréviations.....	ix
Abréviations des types de situations.....	xi
Typologie des situations eu égard à la phase.....	xiii
Typologie des situations eu égard au temps.....	xv
Préface.....	xvi
Chapitre 1: <i>-Ai/i-</i> sur le présent.....	1
1.1 L'imparfait: la situation vaut en un pseudo-IDP passé.....	1
11.1 L'imparfait ressemble au présent, pas aux passés.....	1
111.1 Des expressions aux présent et imparfait.....	2
111.2 Les propriétés constitutives aux présent et imparfait.....	3
111.3 La négation descriptive aux présent et imparfait.....	4
111.4 <i>Pouvoir</i> non implicatif aux présent et imparfait.....	4
111.5 Un monde sans changement avec les présent et imparfait liés à un instant.....	5
11.2 Autres traits communs présent/imparfait et hypothèse du présent et du présent dans le passé.....	6
112.1 Exclusion de la situation contradictoire; impossibilité des situations contradictoires; co-validité des situations non contradictoires.....	6
112.2 Incompatibilité avec les situations durables fermées et hypothèse.....	7
11.3 Des traits communs expliqués par l'hypothèse précisée.....	9
113.1 Présent et imparfait: validité à l'instant de la parole/ au pseudo-IDP passé; temps négligé et	

monde sans changement.....	9
113.2 Retour sur «exclusion du contradictoire», etc. et sur «un monde sans changement si un instant est évoqué».....	12
113.3 Retour sur les propriétés constitutives: la compatibilité avec les situations hors du temps	12
113.4 Un trait commun nouveau: l'incompatibilité avec les situations prises dans le temps mais non durables.....	15
113.5 Retour sur la compatibilité avec les situations durables ouvertes.....	16
11.4 La différence centrale présent/imparfait expliquée: seul le pseudo-IDP passé doit être explicité.....	18
114.1 Explicitation forte: un instant	18
114.2 Explicitation faible par une évocation de la nature de l'entité: tout instant de la période où l'entité a existé/ a été d'actualité.....	21
114.3 Explicitation faible par un circonstant désignant une période dont on évoque la nature: tout instant de la période.....	24
11.5 Autres différences expliquées.....	29
115.1 Des circonstants désignant une période pour le seul imparfait.....	29
115.2 Le perçu représenté au seul imparfait	30
115.3 Expressions au seul imparfait.....	31
115.4 « <i>Pouvoir + infinitif</i> » contrafactuel au seul imparfait	31
115.5 Situation hors du temps sur une entité hors du temps et «conscience du réel» au seul imparfait	32
1.2 L'imparfait: <i>-ai/i-</i> marque générale de pseudo-déicticité passée sur la marque zéro de présent	33
12.1 Un équivalent de l'imparfait à la forme transparente?.....	34
121.1 Verbe au présent et <i>être</i> au passé en swahili?.....	34
121.2 Verbe au présent et <i>être</i> au passé en arabe?	39
121.3 Marque de présent et marque de passé en turc?.....	39
12.2 Hypothèses sur la forme réelle de l'imparfait et sur <i>-ai/i-</i>	41
122.1 Marque zéro de présent et <i>-ai/i-</i> marque de pseudo-déicticité passée	41

122.2	-Ai/i- marque générale	42
12.3	Hypothèse sur la genèse de la forme réelle de l'imparfait et sur celle de -ai/i-	45
Chapitre 2:	-Ai/i- sur les situations phasales au présent.....	53
2.1	Phase, marque de phase et situation phasale.....	54
21.1	La notion de phase.....	54
21.2	Les notions de marque de phase et de situation phasale	55
212.1	La marque de phase crée une situation phasale à partir d'une situation initiale.....	55
212.2	Une création qui engendre un concept (ponctuel)	56
212.3	Ne pas parler d'aspect	56
212.4	Syntaxe et marque de phase.....	59
212.5	La marque de phase – syncatégorématique.....	59
212.6	Une situation phasale n'est pas assimilable à une variation temporelle	61
21.3	La notion de typologie des situations eu égard à la phase	63
21.4	La notion de situation.....	66
214.1	Le contenu du prédicat appliqué à l'entité identifiée par le sujet	66
214.2	Situation et parties du discours	68
214.3	Du concret évoqué abstraitement	73
2.2	Typologie des situations eu égard à la phase.....	74
22.1	Les situations statiques: sans phases	75
221.1	Situations statiques sur une entité hors du et dans le temps	75
221.2	Situations statiques à cadre temporel externe, ouvertes et fermées	75
22.2	Les situations dynamiques: avec phases	78
222.1	Processus sans fin ouverts	78
222.2	Changements effectués liés à un processus sans fin fermé.....	79
222.3	Changements effectués téléliques.....	80
222.4	Autres exemples de CET, PSFO, CE/PSFF.....	82

222.5 Changements effectués téliques liés à un processus avec fin fermé complet.....	83
222.6 Processus avec fin ouverts.....	84
222.7 Changements effectués liés à un processus avec fin fermé incomplet	85
222.8 Dissocier marques de phase externe et marques de phase interne.....	85
2.3 Marques de phase et types de situation.....	86
23.1 Marques de phase externe.....	88
231.1 L'imminentiel <i>être sur le point de</i>	88
231.2 Le résultatif <i>copule + participe de l'action réalisée</i>	89
231.3 Le prémicel <i>va/ allait + infinitif</i>	92
231.4 L'égressif <i>vient/ venait de + infinitif</i>	95
23.2 Marques de phase interne	97
232.1 L'inceptif <i>commencer à</i>	97
232.2 Le cursif <i>être en train de</i>	99
232.3 Le terminatif <i>finir de</i>	101
232.4 Le cessatif <i>cesser de</i>	103
2.4 Les séries, situations statiques	105
24.1 Les situations statiques de type séries	105
24.2 Les marques de phase impossibles sur les séries.....	107
242.1 Situations statiques (séries) sur une entité dans le temps	107
242.2 Situations statiques (séries) à cadre temporel externe, ouvertes	108
242.3 Situations statiques (séries) à cadre temporel externe, fermées.....	110
2.5 Situations phasales au présent et pseudo-déicticité passée	112
25.1 <i>-Ai/i-</i> sur les situations phasales au présent.....	112
25.2 Situations phasales présentes et pseudo-déicticité passée en turc	114
Chapitre 3: <i>-Ai/i-</i> sur les temps	117
3.1 <i>-Ai/i-</i> sur le présent (situations «sans après») et typologie des situations eu égard au temps	117

31.1 Présent et imparfait ne portent que sur les situations «sans après».....	117
311.1 Présent et typologie des situations eu égard au temps ...	117
311.2 La forme en <i>-ai/i-</i> ressemble à la forme de base	120
31.2 L'analyse confirmée par l'exception: présent et imparfait sur les situations «avec avant» et «avec après».....	121
312.1 Constructions impertinentes ordinaires.....	121
312.2 Constructions impertinentes paradoxales: présent et changement, intrinsèque et extrinsèque.....	122
312.3 La forme en <i>-ai/i-</i> ressemble à la forme de base: changement comme en direct	126
3.2 <i>-Ai/i-</i> sur le futur subjectif (situations «avec avant» et «avec après» ou «sans après»)	128
32.1 Le futur subjectif.....	128
32.2 La forme en <i>-ai/i-</i> ressemble à la forme de base	130
322.1 Caractère indéterminé.....	130
322.2 Situations «avec avant» et «avec après» postérieures à l'IDP/au pseudo-IDP passé.....	131
322.3 Situations «sans après» ayant rapport à un pseudo-IDP futur/postérieur à un pseudo-IDP passé	133
322.4 Contre-exemples apparents	136
32.3 La spécificité de la forme en <i>-ai/i-</i>	138
3.3 <i>-Ai/i-</i> sur le futur objectif (situations «avec avant» et «avec après» ou «sans après»)	139
33.1 Un futur objectif issu du prémicel présent.....	139
33.2 La forme en <i>-ai/i-</i> ressemble à la forme de base	142
332.1 Caractère indéterminé.....	142
332.2 Situations «avec avant» et «avec après» postérieures à l'IDP/au pseudo-IDP passé.....	143
332.3 Situations «sans après» ayant rapport à un pseudo-IDP futur/postérieur à un pseudo-IDP passé	145
332.4 Contre-exemples apparents	148
3.4 <i>-Ai/i-</i> sur le passé (situations «avec avant» et «avec après»).....	150
34.1 Du résultatif présent au passé	150
34.2 La forme en <i>-ai/i-</i> ressemble à la forme de base	151

342.1 Une situation «avec avant» et «avec après» antérieure à l'IDP/au pseudo-IDP passé.....	151
342.2 La situation «avec avant» et «avec après» est suggérée ...	154
342.3 La négation descriptive impossible	156
342.4 Forcément un CET si un instant est mentionné.....	157
342.5 Les situations phasales statiques	159
342.6 Note sur <i>il a/ avait eu vite fait de...</i>	162
342.7 L'implicativité sur <i>pouvoir</i>	163
34.3 Le passé, son analogue en <i>-ai/i-</i> et la présentation de faits...	165
3.5 Le passé à déicticité effacée ne supporte pas <i>-ai/i-</i>	166
35.1 Incompatibilité avec les déictiques	166
35.2 Situations «avec avant» et «avec après» antérieures à l'IDP..	167
35.3 Hors du schème organisateur lié à <i>-ai/i-</i>	171
3.6 <i>-Ai/i-</i> sur le présent: autres confirmations de l'analyse	173
36.1 Une situation «sans après» (SSCO) pratiquement valide à l'IDP/au pseudo-IDP passé	173
36.2 Validité à l'IDP/au pseudo-IDP passé d'une situation «sans après» (SSCO) voisine de la situation «avec avant» et «avec après» de surface	176
362.1 Une SSCO phasale.....	176
362.2 Une SSCO dont le sens est lié à l'idée de volonté	178
Chapitre 4: <i>-Ai/i-</i> , transport dans le passé et narration	181
4.1 Formes en <i>-ai/i-</i> et transport dans le passé face à l'être	181
41.1 L'IDP remplacé par un pseudo-IDP passé.....	181
41.2 Transport dans le passé face à l'être, qui se suffit à lui-même.....	182
412.1 En un instant donné du passé.....	182
412.2 En n'importe quel instant d'une période passée	183
4.2 Transport dans le passé face à l'être et style narratif de base	184
42.1 Seuls les passés peuvent servir à raconter une histoire	184
421.1 Les passés pour la colonne vertébrale de l'histoire.....	184
421.2 Les passés qui compliquent la colonne vertébrale	186
421.3 Le passé ordinaire: une histoire toujours possible	188
421.4 Le passé à déicticité effacée: une histoire toujours	

en cause.....	190
42.2 Les transports dans le passé face à l'être: du secondaire complétant l'histoire.....	191
42.3 L'histoire elle-même et le secondaire.....	193
423.1 Le français oblige à expliciter la distinction.....	193
423.2 Différences subtiles.....	194
423.3 Contre-exemples?.....	195
42.4 Un cas particulier de style narratif de base: l'histoire invisible.....	198
4.3 Transports dans le passé face au changement <i>et</i> face à l'être: le film verbal.....	199
43.1 Cœur du film verbal et transport dans le passé face au changement.....	199
431.1 Comme celui du reportage: constructions impertinentes paradoxales.....	200
431.2 Différent de celui du reportage: les situations en accéléré.....	202
431.3 Faire vivre une histoire trépidante.....	204
431.4 Note pédagogique.....	205
431.5 Constructions impertinentes paradoxales et <i>pouvoir</i> implicatif.....	207
43.2 Périphérie du film verbal et transport dans le passé face à l'être.....	208
432.1 Comme celle du reportage.....	208
432.2 Différente de celle du reportage.....	210
43.3 Un extrait du cœur d'un film verbal comme rappel vivant ..	211
4.4 Transport dans le passé face au changement dans le style narratif de base.....	214
44.1 Inséré dans l'histoire.....	214
44.2 Inséré dans le secondaire.....	215
44.3 Limitations et emplois dégénérés.....	216
Chapitre 5: Complications de nos analyses et rupture du lien entre <i>-ai/i-</i> et pseudo-IDP passé.....	219
5.1 Les <i>représentations de faits</i> traitées comme des faits.....	220

51.1 Les résumés de films.....	220
51.2 Les rêves	224
5.2 Les <i>mentions de faits</i> traitées comme des faits	225
52.1 Les récapitulatifs.....	225
52.2 Les programmes	228
5.3 Le pseudo-IDP passé sans marque du reportage simulé	230
53.1 Le pseudo-IDP passé sans <i>-ai/i-</i>	230
53.2 Le reportage simulé ressemble au film verbal.....	231
53.3 Le reportage simulé, plus proche du reportage dont il naît, diffère du film verbal.....	234
533.1 Pas dans la seule langue littéraire.....	234
533.2 Le transport dans le passé face à l'être de la périphérie n'existe pas ailleurs.....	235
533.3 Pas d'extrait comme rappel vivant	237
533.4 Pas d'insertion dans le style narratif de base.....	238
533.5 Plus productif: futurs implicitement pseudo-déictiques passés et histoire-destin.....	239
53.4 <i>-Ai/i-</i> dans le reportage simulé.....	240
534.1 <i>-Ai/i-</i> en général: un pseudo-IDP passé de tout rang	240
534.2 <i>-Ai/i-</i> voisin des formes de base liées à un pseudo-IDP passé: un pseudo-IDP passé de rang égal ou supérieur à 2.....	242
5.4 Le pseudo-IDP générique sans marque.....	243
54.1 Le <i>-ai/i-</i> voisin des formes de base liées à un pseudo- IDP générique	243
541.1 Préciser la circonstance de l'occurrence d'une série valant à l'IDP.....	243
541.2 <i>-Ai/i-</i> : un pseudo-IDP générique sans marque anté- rieur à un pseudo-IDP générique sans marque.....	245
54.2 Le <i>-ai/i-</i> des analogues des formes de base liées à un pseudo-IDP générique: un pseudo-IDP passé générique sans marque.....	245
5.5 Le pseudo-IDP futur sans marque	247
55.1 Le <i>-ai/i-</i> voisin des formes de base liées à un pseudo- IDP futur	247

551.1 Les formes de base liées à un pseudo-IDP futur.....	247
551.2 Indispensables dans la supposition en <i>si</i>	249
551.3 Indispensables pour évoquer le discours à venir.....	251
551.4 <i>-Ai/i-</i> : un pseudo-IDP antérieur à un pseudo-IDP futur sans marque.....	251
55.2 Le <i>-ai/i-</i> des analogues des formes de base liées à un pseudo-IDP futur.....	252
552.1 <i>-Ai/i-</i> d'abord: un pseudo-IDP postérieur à un pseudo-IDP passé.....	252
552.2 <i>-Ai/i-</i> ensuite: un pseudo-IDP antérieur à un pseudo-IDP postérieur à un pseudo-IDP passé.....	254
55.3 Le «présent» marque de postériorité à l'IDP dans la supposition et l'imparfait analogue.....	254
553.1 Le présent suggérant le changement en un pseudo-IDP futur dans le schéma supposition/conséquence et son analogue.....	254
553.2 «Présent»/imparfait sur une situation «avec avant» et «avec après» dans la supposition: postériorité à l'IDP/au pseudo-IDP passé.....	256
5.6 <i>-Ai/i-</i> : une marque de statut.....	258
56.1 Une autre valeur de langue de <i>-ai/i-</i>	258
56.2 Une valeur née de la valeur centrale.....	260
5.7 <i>-Rai/i-</i> et les <i>-ai/i-</i> de l'imparfait et du plus-que-parfait: des marques modales.....	260
57.1 Effets de sens modaux de <i>-ai/i-</i> en discours.....	261
571.1 Possibilité au pseudo-IDP passé et situation contrafactuelle passée.....	261
571.2 Conscience du réel au pseudo-IDP passé et situation non factuelle présente.....	261
571.3 Validité au pseudo-IDP passé et situation non factuelle présente.....	262
571.4 Postériorité (ou validité en un pseudo-IDP posté- rieur) au pseudo-IDP passé et situation non factuelle présente, future, passée ou valant en un pseudo-IDP passé.....	264

57.2 Le sens non factuel en langue: <i>-rai/i-</i>	264
572.1 Une situation non factuelle présente ou future	264
572.2 Une situation non factuelle passée ou valant en un pseudo-IDP passé	266
57.3 Le sens contrafactuel en langue: <i>-rai/i-</i> et les <i>-ai/i-</i> de l'imparfait et du plus-que-parfait dans le schéma supposition/conséquence	268
573.1 <i>-Rai/i-</i> avec les <i>-ai/i-</i> de l'imparfait et du plus-que- parfait: la conséquence est future	268
573.2 <i>-Rai/i-</i> avec les <i>-ai/i-</i> de l'imparfait et du plus-que- parfait: la conséquence est présente ou passée.....	271
573.3 <i>-Rai/i-</i> seul	272
573.4 <i>-Ai/i-</i> marquant le contrafactuel sans perdre autonomie et unité?.....	273
573.5 Un cas à part: le <i>-ai/i-</i> de l'imparfait dans la consé- quence passée.....	274
5.8 Conclusion.....	275
Ouvrages cités	277
Index	285
Table détaillée.....	303

